LES SAINTS,

CONFESSEURS ET MARTYRS,

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS.

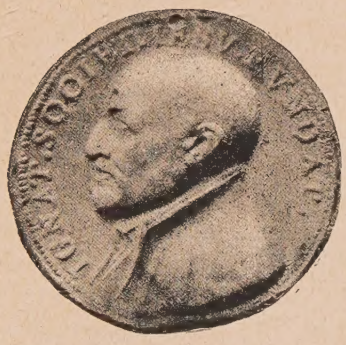
FRÉD. ROUVIER, S. J.

LES SAINTS,

CONFESSEURS ET MARTYRS,

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS.



ALMA COLLEGE
060.96
LIBRARY
R766
Los Gatos, Calif.

Société de Saint-Augustin,

LILLE - PARIS.

1893.

62676

L'ILLUSTRATION DE CE VOLUME

A ÉTÉ FAITE

SOUS LA DIRECTION DE L'AUTEUR,

D'APRÈS SES DESSINS

ET CEUX DE

MM. C. PITON ET LOUIS PILLE, FILS.

GRAVURE DE LA MAISON A. BARRET.

ST IGNACE DE LOYOLA

Fondateur de la Compagnie de Jésus (1491-1556).

Armes des Loyola et des Onaz.

Les provinces basques et l'ancien royaume de Navarre constituent, au nord de l'Espagne, comme une terre à part dans la Péninsule. Généreuse, vaillante, passionnée pour ses vieilles franchises, inébranlable dans son fier attachement à son Dieu et à son Roi, la race qui les habite semble avoir emprunté à la nature quelque chose de sa grandeur austère. — Au milieu d'un inextricable dédale de monts et de collines formé par les chaînons qui se détachent des massifs pyrénéens, dans ses gorges, dans ses cirques et ses vallées, elle vit pauvre, mais libre, partagée entre les travaux de l'agriculture et l'exploitation des mines : car le pays est riche en minerai, les collines du Guipuzcoa surtout. C'est d'elles que provenait le fer dont se servaient jadis les armuriers de Tolède. Il y est si abondant que tout a pris, dans certaines régions, la couleur de la rouille, les chemins, les champs, les maisons, tant la poussière de minerai a fini par tout y « recouvrir d'une teinte rougeâtre uniforme, sur laquelle tranche seul le vert éclatant du maïs et des grands châtaigniers [1]. »

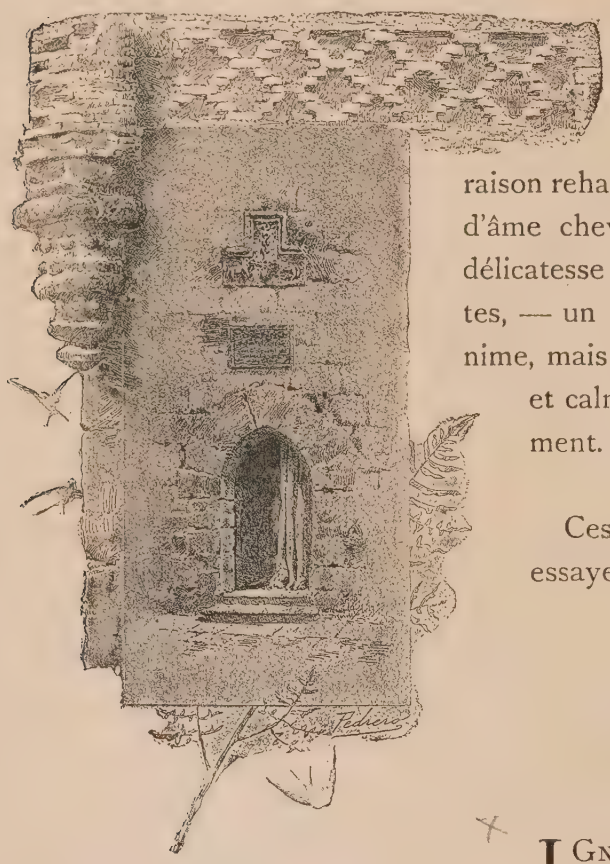
1. E. Reclus.

C'est sur cette terre de fer que la Providence fit naître le Fondateur de la Compagnie de Jésus.

L'aspect sec et âpre, la parole brève et dure, le regard extatique, — un illuminé doublé d'une sorte de reître, — tel, dans le monde, on se représente Ignace de Loyola.

La raison toujours souveraine, mais la raison rehaussée par une grandeur d'âme chevaleresque et par une délicatesse de charité sans limites, — un Saint au cœur magnanime, mais au jugement puissant et calme, — tel il est réellement.

Ces quelques pages vont essayer de le prouver.



Loyola. — Porte d'entrée de la *Santa Casa*, telle qu'elle était au temps de S. Ignace.

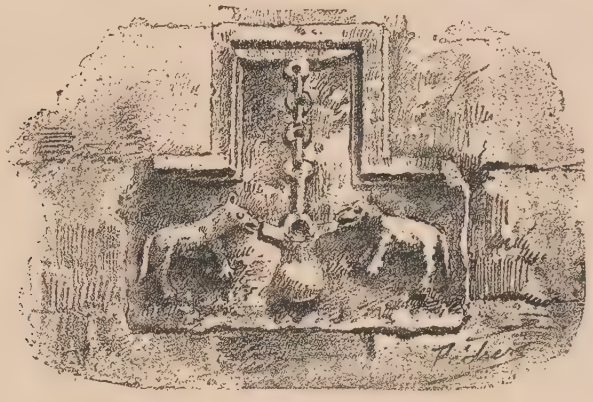
I.

Ignace naquit en l'année 1491 [1], à huit ou neuf lieues de la terre française, au château de Loyola. Son père, Bertrand Yañez de Oñas y Loyola, et sa mère, Marina Saenz de Licona y Balda, avaient une nombreuse famille, quatre filles et sept fils, dont notre Saint fut

1. On ne sait pas exactement le jour de cette naissance.

le dernier. La première enfance du futur fondateur de la Compagnie de Jésus nous est imparfaitement connue. Nous savons seulement qu'elle fut peu cultivée au point de vue des lettres et qu'elle s'écoula dans un milieu où les préoccupations du monde tenaient une très large part.

A quinze ans, Ignace comptait au nombre des pages de Ferdinand le Catholique, qui gouvernait alors l'Espagne. Il ne quitta la cour que pour entrer au service du duc de Navarre, son parent. Brillant



Loyola. — Les armes de la famille ;
sculpture au-dessus de la porte d'entrée de la *Santa Casa*.

cavalier, gentilhomme accompli, il n'était que trop exposé aux séductions du monde. Son ardente jeunesse ne put les rencontrer sur la route sans en recevoir quelque atteinte. Comme tant d'autres, il sacrifia donc à la vaine gloire et au plaisir. Mais sa grande âme conserva toute la hauteur de ses sentiments au milieu même de ces écarts [1]; la Providence ne les permettait peut-être que pour ménager un consolant et salutaire encouragement à ceux qui, « ayant donné des gages au mal, n'en veulent pas rester les captifs éternels. »

1. Vid. Maff., *Vita. S. Ign.*, lib. I, cap. 1.

La guerre, si bien faite pour séduire le cœur chevaleresque d'Ignace, fut le moyen dont DIEU se servit pour inspirer à son serviteur le dégoût des frivolités où il s'était complu jusque-là. Sous la conduite d'André de Lesparre, les troupes de François Ier venaient de pénétrer en Navarre (1521). Après avoir rapidement soumis les villes voisines, imprudemment démantelées par Ximenès, elles se présentèrent devant Pampelune. La place se trouvait dans un mau-

PAMPELUNE. — Basilique élevée sur l'emplacement de l'ancien bastion où S. Ignace fut blessé.

vais état de défense ; mais le duc de Navarre y avait laissé Ignace de Loyola, et il espérait qu'elle tiendrait jusqu'à l'arrivée des renforts qu'il allait chercher dans le sud. Malheureusement, le découragement des assiégés ruina ces espérances : sous l'impulsion de la peur, la ville ouvrit ses portes à l'ennemi. Lorsque en conseil il s'était agi de se rendre, la vaillance d'Ignace s'était révoltée, et il s'était opposé de toutes ses forces à ce honteux dessein. La capitu-

lation signée, impuissant à défendre une ville qui se livrait elle-même, l'intrépide capitaine [1] se jeta dans la citadelle avec une poignée de braves. C'est là qu'il soutint le choc impétueux des assaillants... Longtemps il combattit au premier rang. Mais l'artillerie française faisait rage. Un de ses boulets étendit Ignace sur les murs qu'il venait de défendre avec tant de vaillance, en lui brisant la cuisse droite et en lui meurtrissant l'autre grièvement (20 mai 1521)... La résistance tomba avec celui qui en avait été l'âme. Témoins d'un si brillant courage, les Français s'honorèrent en comblant de soins leur ennemi vaincu. Ils lui remirent la jambe et le firent courtoisement transporter quelque temps après au château de Loyola.

En cette même année 1521, à la diète de Worms, Luther avait finalement jeté le masque. — Cachant sous les revendications du justicier les meurtrissures faites à l'orgueil d'un moine ambitieux, il venait de pousser audacieusement son cri de guerre. L'apostat s'adressait à tout ce qu'il y a de plus hautain et de plus amer dans l'intelligence de l'homme, à ce qu'il y a de plus corrompu dans son cœur. Il faisait appel à toutes les passions, à tous les désirs, à toutes les convoitises : il ne pouvait que réussir. En un clin d'œil, l'Allemagne fut presque submergée sous les flots impurs de cette lie, formée de toutes les concupiscences. Le torrent franchit même les frontières et déborda sur les pays environnants. L'Église, à laquelle des promesses éternelles avaient été faites, allait-elle s'effondrer dans un écroulement universel ? — Non, car la Providence veillait, et c'est dans la chambre où souffrait le blessé de Pampelune qu'elle avait résolu de prendre l'instrument de salut dont elle allait se servir...

Les premiers pansements avaient été mal faits au camp. Il n'y avait qu'un moyen d'y remédier : opérer artificiellement une nou-

1. Ignace était « capitan graduado de infanteria. »

velle fracture et recommencer ensuite l'opération. Ignace ne balança pas : il préféra se soumettre à cette dure extrémité plutôt de perdre quelque chose des charmes extérieurs de sa personne. La vanité lui inspirait cette résolution et, sans qu'il le prévît, la grâce seule allait en retirer tout le profit.

La seconde opération avait plus mal réussi encore que la première. Le danger devint si imminent que les médecins désespéraient du malade. Mais DIEU ne l'abandonna point. La veille de la fête de saint Pierre, pour lequel Ignace avait une dévotion toute particulière, le Prince des apôtres lui apparut et achemina miraculeusement le blessé vers la guérison. C'est au cours de la longue convalescence qui suivit cette apparition que le premier travail de la grâce se fit dans cette âme si généreuse.

Ignace avait toujours beaucoup aimé les romans de chevalerie. Il en demanda quelques-uns pour tromper les loisirs forcés que le mal lui faisait. Comme on n'en trouva point, on lui donna à lire la *Vie de Jésus-Christ* et les *Fleurs de la Vie des Saints.* Il les parcourut faute de mieux d'abord ; il y revint par goût ensuite. L'impression de cette lecture sur son âme, naturellement avide de tout ce qui était noble et grand, fut immense. Jetant un coup d'œil désillusionné sur sa vie passée, le bouillant soldat comprit tout d'un coup la caducité de l'homme et de ses œuvres. « Pourquoi ne ferais-je pas, moi aussi, ce que les Saints ont fait ? » s'écria-t-il sous l'impulsion de DIEU. Dans son cœur, la vieille foi chrétienne venait de se réveiller et de frémir; elle ne devait plus s'y assoupir jamais.

Désertant la terre, dont la gloire éphémère ne leur offrait plus d'attraits, les ambitions d'Ignace, d'un seul coup d'aile, s'étaient élevées jusqu'au ciel. Elles s'y fixèrent pour toujours ; car ce n'était pas une étincelle passagère que DIEU jetait dans ce cœur afin de le réchauffer un instant : c'était un foyer intense qu'il y allumait pour le bien

de son Église et pour la propagation de son Nom. A genoux devant une image de la Vierge, le glorieux blessé s'offrit à elle en qualité de soldat de JÉSUS-CHRIST. Pendant qu'il renouvelait cette offrande au pied d'un crucifix, le château fut ébranlé sur ses bases comme le Cénacle à la descente du Saint-Esprit. Quelque temps après, une nuit, la Bienheureuse Vierge Marie apparut à son serviteur, portant dans ses bras l'Enfant divin : elle le regarda longtemps avec bienveillance, puis elle disparut. Mais en le quittant, elle lui laissa un présent inestimable, le don des anges, la chasteté !

VALLÉE DE LOYOLA.

Ermitage de Onas fréquenté par S. Ignace.

—

En bas, monument commémoratif du *Salve*.

Ainsi armé, le guerrier chrétien pouvait affronter la lutte. Dès que ses forces le lui permirent, il annonça donc l'intention de s'éloigner : une visite à faire au duc de Navarre était le prétexte de ce départ. Mais, averti par le changement extraordinaire que la grâce avait déjà opéré dans notre Saint, le frère aîné d'Ignace ne s'y laissa point tromper. En vain d'ailleurs mit-il tout en œuvre pour modifier les résolutions de son puîné ; en vain lui représenta-t-il les rêves de gloire anciennement caressés avec tant d'amour. Plus haut désormais planait le cœur de l'héroïque converti. Au jour marqué, Ignace quitta donc le château qui l'avait

vu naître et, congédiant bientôt ses serviteurs, il se dirigea seul vers N.-D. de Montserrat.

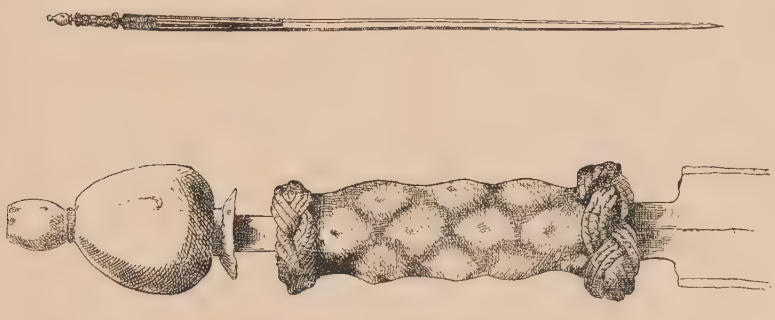
Suspendue comme un balcon aux flancs d'une roche verticale,

MONTSERRAT. — Partie centrale de l'abbaye.

cette abbaye bénédictine était depuis longtemps en grand renom. Chemin faisant, le pèlerin faillit laver dans le sang d'un Maure l'honneur de la Vierge sali par ce mécréant. Le châtiment eût été

chevaleresque, mais chrétien, infiniment moins ; aussi Marie dispensa-t-elle son trop bouillant champion de l'infliger et, rênes flottantes, la mule d'Ignace prit providentiellement une autre route que celle où chevauchait le musulman.

Chacune des étapes du néophyte était marquée par quelque acte de ferveur : ici, il fait vœu de chasteté perpétuelle ; là, il se flagelle



Épée et poignée de l'épée de S. Ignace de Loyola.
Trésor de l'église du collège des Jésuites de Barcelone.

jusqu'au sang, comme pendant tant d'années, du reste, il le fera toutes les nuits.

A Montserrat enfin, il se dépouille de ses somptueux habits : il abandonne à un mendiant ces livrées du siècle, puis, couvert d'un sac de toile commune, serré par une corde autour des reins, il pénètre dans le célèbre sanctuaire en vrai pauvre du Sauveur Jésus. Trois jours durant il y prépara dans la prière, et il y fit dans les larmes l'aveu de toutes les fautes de sa vie [1]. Il y voulut avoir ensuite sa veillée d'armes de chevalier du Christ : sur l'autel de la

1. Voir *Ribadeneira*, ch. IV.

Vierge Marie il déposa donc son baudrier, son épée et sa dague, et, pendant la nuit tout entière, il demeura debout en oraison devant la Reine Immaculée, dont il se constituait le vassal. Le lendemain, fête de l'Annonciation, après avoir reçu le Pain des forts, il dit adieu à ces armes qu'en vrai soldat, de tous ses biens, il quittait les dernières, et, les laissant en hommage à sa céleste Suzeraine, il s'éloigna [1].

II.

A Trois lieues environ de Montserrat, en face de vignobles immenses tout parsemés d'oliviers, Manrèse étage ses églises et ses maisons, le long de rues étroites et tortueuses qui surplombent le cours rocheux du Cardonner. L'espoir d'y demeurer inconnu y attira le nouveau converti. Il y arriva bourdon en main, tête nue, et se dirigea vers l'hôpital Sainte-Lucie pour y demander place parmi les pauvres et pour y vivre comme le dernier d'entre eux. Mais il se retira bientôt dans une grotte qu'à travers les grenadiers et les broussailles il avait remarquée à six cents pas de la ville, et qui lui parut plus favorable à ses desseins.

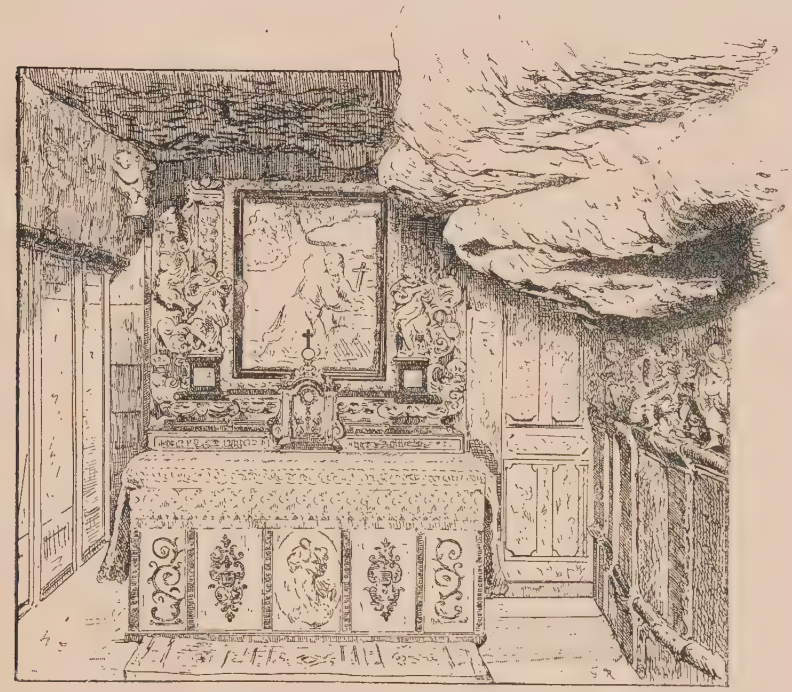
Ses jours s'y consumaient dans la prière et les plus effrayantes austérités. Chaque nuit il passait près de sept heures en oraison.

1. A l'entrée du cloître qui précède le sanctuaire on lit l'inscription suivante gravée dans la pierre : « *B. Ignatius de Loyola hic, multa prece fletuque Deo Virginique se devovit. Hic, tanquam armis spiritualibus sacco se muniens, pernoctavit. Hinc ad Societatem Jesu fundandam prodiit. Anno MDXXII. — F. Laurennetto abbas dicavit. — Anno 1603.* »

On ignore ce qu'est devenue la dague de N. B. Père. Quant à son épée, elle n'est plus à Montserrat, mais à Barcelone dans l'église de Belem (Bethléem), dépendance du collège de la Compagnie de Jésus.

Pour couche il avait la terre et un pavé pour oreiller [1]. Habituellement ceint d'une grosse chaîne, il portait encore un cilice, qu'il ne quittait que pour se flageller jusqu'au sang trois fois par jour.

Sa nourriture se réduisait au pain, qu'il mendiait de porte en porte ; la pitié publique était-elle un jour plus généreuse, il prélevait



MANRÈSE. — Intérieur de la grotte, actuellement convertie en chapelle.

le meilleur de ces dons, distribuait le pain frais et blanc aux autres pauvres, et ne gardait pour lui que quelques morceaux du pain le plus grossier et le plus dur : souvent même il donnait tout ce qu'il avait recueilli, et il passait alors deux ou trois jours sans manger.

Le temps qu'il n'employait pas à l'oraison et à la pénitence, il le

1. On le conserve au collège de la Compagnie à Manrèse.

consacrait à la charité : il soignait les malades de Sainte-Lucie avec une tendresse maternelle, et il alla plus d'une fois jusqu'à baiser leurs plaies répugnantes pour leur mieux faire comprendre combien il les aimait.

La divine Providence permit que des souffrances bien cruelles s'ajoutassent à ces rudes mortifications. Plongé dans les ténèbres, le Saint fut envahi par un dégoût inexprimable et submergé par des flots d'amères angoisses, comme son Maître à Gethsémani. Jours sombres, heures noires où la crainte, née du scrupule, dominait tout et qu'Ignace devait connaître pour en indiquer l'infaillible remède plus tard ! Ce martyre de l'âme devint tellement intolérable que l'héroïque patient résolut de ne plus prendre aucune nourriture jusqu'à ce que DIEU daignât l'en délivrer. Pendant sept jours, tout entier à la prière, il persista dans ce jeûne absolu : il l'eût continué plus longtemps encore si son confesseur, effrayé d'une telle force d'âme, ne lui eût ordonné de s'arrêter. Ignace obéit avec la simplicité d'un enfant, et N.-S., en le comblant aussitôt de consolations célestes, prouva une fois de plus que, suivant les amertumes, il daigne accorder aussi ses douceurs.

MANRÈSE. — Hôpital Sainte-Lucie.

L'ennemi du genre humain eût manqué à ses habitudes s'il n'avait pas essayé contre le solitaire de Manrèse les artifices que de tout temps il a employés contre les Saints. Il l'assaillit donc de vingt manières différentes. Un jour, entre autres, il lui apparut sous la forme d'un jeune homme rempli de distinction. Le visiteur s'appro-

che d'Ignace et, d'un ton empreint de bonté, avec une habileté extrême, il compatit d'abord à l'état du pénitent. Puis, il se demande s'il ne serait point temps d'adoucir un peu ces austérités rigoureuses. Il invoque les raisons les plus insidieuses, il presse : en persistant avec obstination dans ces pénitences indiscrètes, Ignace ne va-t-il pas devenir son propre meurtrier ? A supposer qu'il ne se tue pas, à quoi aboutiront ces mortifications folles ? A ruiner une santé que DIEU revendique et dont le prochain pourrait profiter, lui aussi... Mais, éclairé d'en haut, le Saint a reconnu l'éternel menteur : sans daigner lui répondre, il se lève, court vers une chapelle voisine, devant la Vierge renouvelle, en versant d'abondantes larmes, sa résolution de persévérer dans la pénitence et, pour vaincre le démon sur l'heure même, il reste en oraison la journée entière, sans prendre une seule bouchée de pain.

Les merveilles d'une vie si austère furent bientôt connues aux environs. La véritable sainteté attire : tous les rangs et tous les âges accoururent donc à la grotte de Manrèse pour y admirer les vertus d'Ignace ou pour y recevoir ses fortifiantes exhortations. « C'est un Saint, » disait-on d'une voix commune, et la vénération des peuples était si profonde qu'on gardait comme des reliques les fils de toile arrachés par une ferveur indiscrète au vêtement grossier du Bienheureux.

La ville de Manrèse fut aussi pour le pieux solitaire le théâtre des faveurs divines les plus signalées.

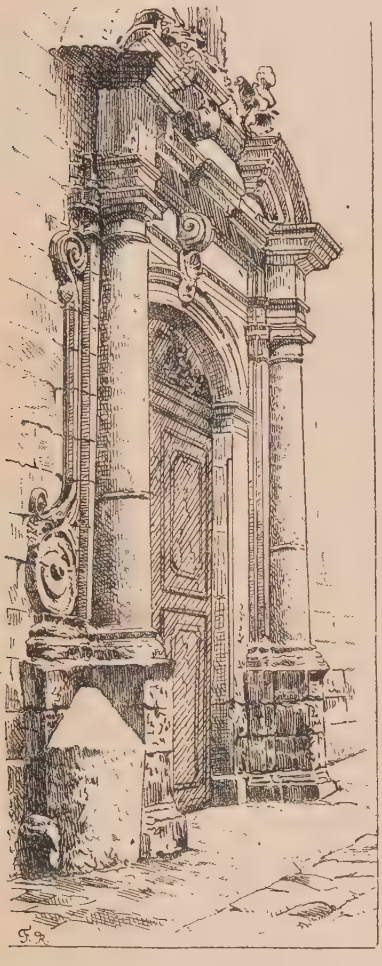
Un jour, en revenant de Saint-Paul, il longeait une ligne de rochers qui dominent le Cardonner. S'étant arrêté devant une grande croix de pierre, il y fut ravi en extase et, en quelques instants, l'Esprit-Saint lui expliqua avec clarté bon nombre de vérités naturelles et les principaux mystères de la Foi. Il avouait plus tard lui-même que, dans cette seule révélation, il avait reçu plus de lumières

que dans toutes ses études et ses autres visions réunies. — Un autre jour, tandis qu'il récitait l'office de la T. S. Vierge devant l'église des Dominicains, il fut emporté en esprit jusqu'au ciel : là, DIEU lui dévoila si vivement le mystère de la T. S. Trinité que, revenu à lui, il ne parvenait plus à arrêter les larmes que lui arrachait son bonheur. — Dans une troisième extase, il plut au Créateur de toutes choses de lui indiquer la façon merveilleuse dont le monde avait été tiré du néant.

MANRÈSE. — Façade de l'église des Jésuites ;
gauche, la même église avec ses dépendances, vue de profil.

Ces faveurs extraordinaires lui étaient prodiguées partout : en oraison, dans les églises, dans les rues ; la simple vue d'une croix suffisait souvent pour le plonger dans ces ravissements. N.-S. et sa bienheureuse Mère lui apparurent ainsi plus de trente fois, et à chaque apparition ils remplissaient le cœur du saint pénitent de force et de douceur. — Mais la plus sublime de toutes ces visites divines fut incontestablement l'extase célèbre qu'il eut à Sainte-

Lucie, et au cours de laquelle il demeura pendant huit jours privé de sentiment (avril 1522). Beaucoup le crurent mort. On l'aurait même enseveli, si à des battements de cœur presque imperceptibles on n'eût fini par reconnaître qu'il vivait encore. Quand le Saint reprit ses sens, il ne put proférer que ces mots : « O bon Jésus ! » et son humilité cacha sous un tel silence la profondeur de ses révélations, qu'on pensa qu'elles avaient eu pour objet « ces secrets que l'homme ne doit point dire, *arcana verba quæ non licet homini loqui* [1]. »



Manrèse. — Porte de l'église du collège Saint-Ignace.

En définitive, ces extases furent si merveilleuses et si précises qu'Ignace, de son propre aveu, eût été prêt à mourir pour la foi sur le seul souvenir de ce que Dieu lui avait dévoilé pendant ces ravissements.

Ne fallait-il pas du reste que son âme eût bu à longs traits aux sources vives de la Vérité incréée elle-même pour que ce soldat, illettré hier, écrivît dans cette solitude le livre magnifique des *Exercices spirituels ?* (1522.) Ouvrez ces pages sur lesquelles tant de générations de Saints ont médité ; parcourez ces feuillets dont saint François de Sales affirmait déjà qu'ils avaient sauvé autant

1. La chambre où eut lieu cette extase a été convertie en chapelle, — la chapelle *del Rapto*, — et dépend aujourd'hui du collège de la Compagnie à Manrèse.

d'hommes qu'ils contenaient de lettres : la grande âme d'Ignace s'y découvre sans aucun voile [1]. Dès la première page, elle s'offre à nous, illuminée en plein par le principe fondamental de toute perfection, armée de cette héroïque indifférence qui n'a rien de commun avec l'indifférence sceptique dans laquelle les esprits et les cœurs blasés se fixent, à une égale distance entre l'enthousiasme et l'indignation [2]. Elle nous livre ainsi l'explication de ses œuvres puissantes, le secret de son admirable et si virile sainteté. Par là même, nous pouvons, à notre tour, nous élancer à la conquête de la perfection. « Ce que nous apprenons à cette école, dit Ribadeneira, c'est la connaissance de nous-mêmes ; cet enseignement ne va pas seulement à cultiver notre intelligence, il tend avant tout à enflammer la volonté. Peu de spéculation, la pratique tout d'abord. Il ne s'agit pas de savoir, mais d'agir. — Et ce que saint Ignace se propose, ce n'est pas de former des docteurs aux discussions subtiles, mais de créer des ouvriers habiles à pratiquer la vertu [3]. » Le livre entier est le développement de ce principe, qui, à la dernière page, s'épanouit magnifiquement dans la sublime contemplation destinée à *obtenir l'amour de Dieu.* Il avait donc bien raison, ce moine de Montserrat à qui Ignace allait humblement découvrir les grâces que Dieu lui faisait à Manrèse, de s'écrier : « Cet homme sera un jour une colonne de l'Église, un vase d'élection et un autre saint Paul. »

Un moment pourtant on put craindre que l'Église ne fût privée de ce secours puissant. Pâle, exténué par les macérations, anéanti par ses jeûnes et par ses veilles, le Saint fut saisi de douleurs d'esto-

1. « Exercitia spiritualia et Constitutiones ab eo relictas qui Ignatium æstimare vult norit. Illa sunt Ignatii forma, hæc imago. Ex illis, in his expressa ejus est virtus : in utrisque descriptæ sunt viæ ac signata vestigia per quæ ad excelsissimum perfectionis culmen ascendit. » *Orlandinus,* lib. XVI, n. 101.

2. Mgr Perraud.

3. Ribad., *V. S. Ign.*, lib. I, cap. VIII.

mac si intenses que sa vie en fut sérieusement compromise. Mais il demeurait impitoyable pour lui-même et ne retranchait rien de ses austérités. Ce ne fut qu'à la longue qu'on parvint à le fléchir : il se

S. Ignace écrivant les *Exercices* sous la dictée de la T.-S. Vierge. (D'après Mignard.)

laissa persuader et, pour tout adoucissement à sa vie antérieure, il se revêtit d'un petit manteau de drap commun. Sa maladie avait attiré auprès de lui un concours de peuple plus nombreux que

jamais. Le Saint en profita pour faire passer dans le cœur de ses visiteurs quelques étincelles de la fournaise ardente qui dévorait son âme, et les fruits de salut qu'il produisit alors furent des plus abondants : si bien que plusieurs témoins ne craignirent pas d'affirmer, pendant le procès de la canonisation, que c'était à Ignace qu'on devait la ferveur qui régnait dans toute la contrée.

Après six mois de séjour à Manrèse, le blessé de Pampelune crut le moment venu d'exécuter un de ses projets. C'était sur les champs de bataille qu'il avait rêvé jadis de moissonner la gloire au service de son souverain : c'est parmi des ennemis encore, et non les moins obstinés, qu'il voulait essayer maintenant de cueillir la palme sanglante du martyre en prêchant le Roi du ciel. Jérusalem, où le Sauveur des hommes avait souffert, l'attirait tout particulièrement. Il résolut de passer en Terre Sainte et de s'y consacrer en même temps au service des esclaves et à la conversion des musulmans. Barcelone était le port où il devait trouver le plus de commodité pour aller en Orient ; il s'y rendit. Quelques-uns de ses amis de Manrèse l'y voulaient accompagner ; il refusa, afin de s'abandonner plus entièrement à la Providence, abandon filial dont pendant toute sa vie il fut on ne peut plus jaloux. Cependant, en arrivant dans la grande ville, il s'y trouva quelque temps délaissé ; au sein de cette foule affairée, il ne rencontrait qu'une solitude vaste et profonde, où personne n'avait souci de lui. Mais un jour qu'au milieu d'une troupe d'enfants il entendait humblement expliquer l'Évangile, son front, décoloré par la pénitence, s'entoura d'un nimbe radieux. N.-S. le signalait ainsi à une de ses pieuses servantes : Isabelle Rosell le comprit et, du consentement de son mari, elle s'empressa de recueillir chez elle l'inconnu dont le Ciel lui-même lui dévoilait si clairement la sainteté.

Au lieu de se rendre directement dans le Levant, de Barcelone

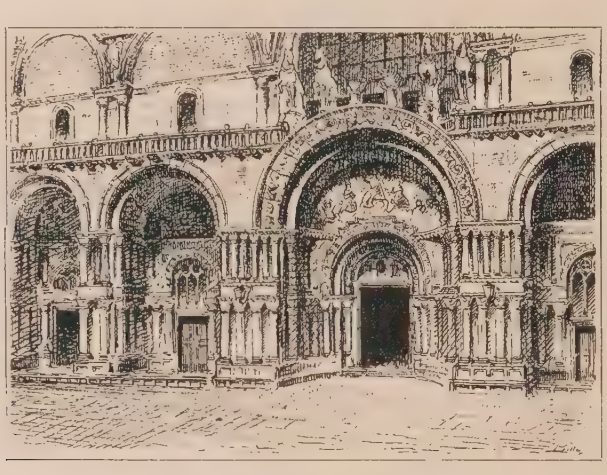
le Bienheureux passa d'abord à Gaëte et ensuite à Rome, où il arriva le dimanche des Rameaux de l'an 1523. Quinze jours y furent consacrés par lui à visiter les principaux sanctuaires, puis, muni de la bénédiction d'Adrien VI, il prit la route de Venise, où il comptait trouver un embarquement facile pour les Lieux Saints.

Au moment du départ, sur de pressantes instances, Ignace avait fini par accepter sept ou huit écus. Mais, à peine sorti des murailles, il fut saisi de remords : n'était-ce point là se défier de la Providence et manquer à la pauvreté qu'il avait embrassée par amour du divin Sauveur ? Aussitôt les écus sont donnés aux pauvres. Les routes abondaient en malheureux, l'année étant exceptionnellement mauvaise, car la disette et la peste combinaient leurs efforts pour semer dans l'Italie entière la faim, les larmes et le deuil. La confiance dont Ignace faisait preuve n'en était que plus magnanime, mais elle n'écarta point de lui les privations. La fatigue décharna tellement son visage qu'il avait la mort peinte sur ses traits : aussi, le croyant atteint de la peste, on le repoussa plusieurs fois loin des villes à la porte desquelles il se présentait. Il errait alors, seul, à travers la campagne, et passait la nuit dans une masure ou à l'abri de quelque haie.

Un soir qu'entre Chioggia et Padoue le voyageur avait été ainsi repoussé sans pitié, son divin Maître lui apparut. Le consolant avec bienveillance, mais sans faiblesse, — comme il console l'âme forte de ses Saints, — N.-S. annonça au Bienheureux que de plus grandes souffrances encore l'attendaient, qu'il eût courage du reste : il ne serait pas abandonné ; pour preuve, il serait reçu à Padoue et à Venise : ainsi arriva-t-il en effet. Mais c'est en mendiant qu'Ignace entra dans la ville des doges et c'est en mendiant qu'il y vécut aussi les premiers jours.

Heureusement Dieu est prodigue de miracles pour protéger qui se confie en sa bonté. Un des principaux sénateurs de Venise fut

éveillé, la nuit, par une voix qui lui disait : « Tandis que tu reposes dans ton palais, mon serviteur dort sur la pierre nue sous le portique de Saint-Marc. » Le sénateur se croit d'abord le jouet d'un rêve : mais une seconde fois la voix mystérieuse insiste. Il se lève alors, descend sur la place et, aidé de quelques-uns de ses valets, à l'ombre d'un pilier il trouve paisiblement endormi sur les dalles celui que DIEU confie si merveilleusement à ses soins. — Ignace était trop humble pour profiter longtemps d'une hospitalité somptueuse ; dès



VENISE. — Porche de Saint-Marc.

le lendemain il s'excuse auprès de son hôte et court se réfugier chez un pauvre Espagnol.

Il ne quitta cette demeure modeste qu'en s'embarquant pour l'Orient : traversée qui eût été longue et pénible, comme elles l'étaient toutes du reste en ce temps-là, si, dans sa tendresse infinie, le divin Maître n'y eût pas visité plusieurs fois son serviteur.

Le voyage ne se fit pourtant pas sans épreuves. Comme la dépravation régnait à bord du voilier, Ignace en reprit les coupables avec une sainte liberté : on commettait le péché, il protestait. Justi-

cier infatigable, il était là, condamnant ces excès avec force chaque fois qu'ils se produisaient : c'était s'exposer au péril, mais qu'importe ? DIEU est plus fort que le péril. En effet, tandis que, résolus à se venger, les matelots allaient abandonner leur accusateur dans une île déserte, un vent violent les rejeta en pleine mer.

Le 4 septembre 1523, sur le déclin du jour, Ignace arrivait en vue de la Ville Sainte par la route de Jaffa. Qui pourra dire les transports de sa sainte allégresse quand, du haut de la dernière colline, il découvrit « Jérusalem couchée dans le soleil du soir, triste, pensive, n'ayant plus qu'un tombeau pour gloire, mais le tombeau d'un DIEU [1] ! » — Ce sépulcre divin était l'aimant qui l'attirait. Comme Pierre et Jean à l'aube pascale, il y courut en toute hâte dès qu'il le put. La foi et l'amour y eussent enchaîné son cœur si vingt autres sanctuaires ne l'avaient sollicité à leur tour : ici, le Cénacle, théâtre auguste du grand mystère de l'amour ; sur l'autre pente du Cédron, près de quelques oliviers séculaires, témoins attristés du baiser infâme, Gethsémani où le Sauveur agonisa ; là, le roc déchiré du Calvaire ; plus haut, le sommet désert d'où JÉSUS, les mains tendues dans une bénédiction suprême, monta au ciel; partout enfin, sur cette terre aujourd'hui profanée, les vestiges adorables du Sauveur !

Le pieux pèlerin vénérait depuis six semaines ces lieux sacrés, quand le Custode de la Terre-Sainte lui donna l'ordre de les quitter. Il obéit : toutefois au dernier moment, désireux de revoir encore la miraculeuse empreinte laissée dans le roc au jour de l'Ascension, il s'échappe et seul, sans guide, il se dirige vers le sommet du mont des Oliviers. La course était dangereuse et les Franciscains le savaient. Dès qu'ils s'aperçurent de cette absence, ils envoyèrent un des leurs pour protéger le pèlerin. Frère lai ou chrétien *à la*

1. Lacordaire.

ccinture [1], — le personnage était d'une humeur peu commode, à ce qu'il paraît, et, tout prêt qu'il fût à défendre Ignace, il le malmena

JÉRUSALEM. — Le Cénacle.

fort en attendant. Mais le Saint, dont la dévotion était satisfaite, ne prit pas garde à ces mauvais traitements ; pour l'en dédommager,

1. C'est ainsi que le P. Ribadeneira appelle cet homme, qui d'après lui aurait été un serviteur arménien du couvent.

le Dieu au cœur toujours tendre pour lequel il les subissait lui apparut et, comme aux jours de sa vie mortelle, l'accompagna jusqu'aux portes mêmes de Jérusalem.

La sollicitude du Ciel couvrit Ignace à son retour de Palestine, comme elle l'avait couvert lorsqu'il y était venu. Non loin de Chypre, tandis qu'à quelques encablures deux fortes galères coulaient à pic, la caravelle délabrée où on avait recueilli le Saint par charité, passait vaillamment à travers la tempête et abordait à Venise au bout de quelques jours. Ignace reprit sa route vers l'Espagne. Son viatique était des plus modestes : un pan de drap pour garantir du froid son estomac toujours malade et une quinzaine de réaux : encore s'empressa-t-il de distribuer cet argent aux malheureux qu'il rencontra sur le chemin !

A la famine et à la peste avaient succédé dans la Haute-Italie la guerre et ses horreurs. Comme les troupes espagnoles et françaises sillonnaient le pays dans tous les sens, Ignace, qui voyageait à pied et en mendiant, ne tarda pas à être arrêté. On le soupçonnait d'espionnage ; il ne pouvait dès lors s'attendre qu'à de mauvais traitements : on le brutalisa en effet, mais, devant son calme imperturbable, les Espagnols finirent par le relâcher comme fou ; d'un mot, l'ancien capitaine aurait pu se faire reconnaître de ses compagnons d'armes : le souvenir de Jésus bafoué par Hérode l'en empêcha. Arrêté une seconde fois en traversant les lignes françaises, il put néanmoins réussir à gagner Gênes, d'où il s'embarqua pour l'Espagne bientôt après.

III.

A Barcelone, le Saint retrouva plusieurs de ses amis (mars 1524). — L'un d'eux, Jean Pascual, devint son hôte et le resta pendant près de trente mois ; Ignace passa ce temps sur les

livres. Depuis son retour des Lieux Saints, il se sentait irrésistiblement attiré vers les âmes : mais comment travailler à leur salut sans faire au préalable des études sérieuses ? Et prétendre réaliser ces études à l'âge qu'il avait, n'était-ce pas poursuivre une chimère ? Le Bienheureux ne le crut point : il n'écouta ni la voix de l'indolence ni celle du respect humain, et bientôt Barcelone put voir avec admiration, dans une de ses plus humbles écoles, le fier soldat de Pampelune sur les bancs. Confondu parmi de jeunes élèves, Ignace étudiait avec eux la grammaire latine, dont il apprenait à grand'peine les premiers rudiments : il donnait ainsi l'exemple d'une humilité et d'une énergie que les actes de la canonisation signalent comme héroïques et qu'on ne saurait en effet trop admirer !

Soucieux autant que jamais de son avancement dans la vertu, l'écolier de 33 ans menait de front ces études ardues et les œuvres de la plus haute perfection. Il avait repris ses pénitences austères : au cœur de l'hiver, il marchait pieds nus ; mais l'horreur qu'il avait de la vaine gloire lui faisait user de pieux artifices pour dérober autant que possible cette mortification aux yeux de tous. L'aumône lui fournissait le pain de chaque jour, et une planche, la couche où il prenait son court repos. Il n'était pas rare qu'il passât la nuit entière en oraison, et Dieu l'y visitait souvent : maintes fois, Jean Pascual le vit élevé de plusieurs palmes au-dessus du sol, entouré d'une lumière éclatante et conversant avec Notre-Seigneur.

Mais ces faveurs étaient traversées de rudes épreuves aussi. L'épreuve n'est-elle pas la fidèle compagne des Saints ? Guidé par son zèle, le Bienheureux avait eu la joie de rappeler au véritable esprit de leur vocation les religieuses dominicaines de N.-D. des Anges, que les grilles n'avaient qu'imparfaitement défendues contre les préoccupations mondaines et la légèreté. Lorsque les jeunes gens frivoles qui avaient pris coutume de se réunir dans les parloirs de ce monastère comme dans un salon, s'y présentèrent de nouveau,

ils trouvèrent portes closes. Furieux, ils déchargèrent leur colère sur l'auteur de ce changement si consolant pour DIEU et, après l'avoir maltraité à diverses reprises, sans réussir à l'intimider, ils

BARCELONE. — Puerta Nueva, près de laquelle se trouvait le couvent de N.-D. des Anges.

finirent par le faire bâtonner si impitoyablement par leurs esclaves, que la victime fut laissée pour morte sur le chemin, à quelque distance de la Puerta Nueva. Un meunier, — bon Samaritain envoyé

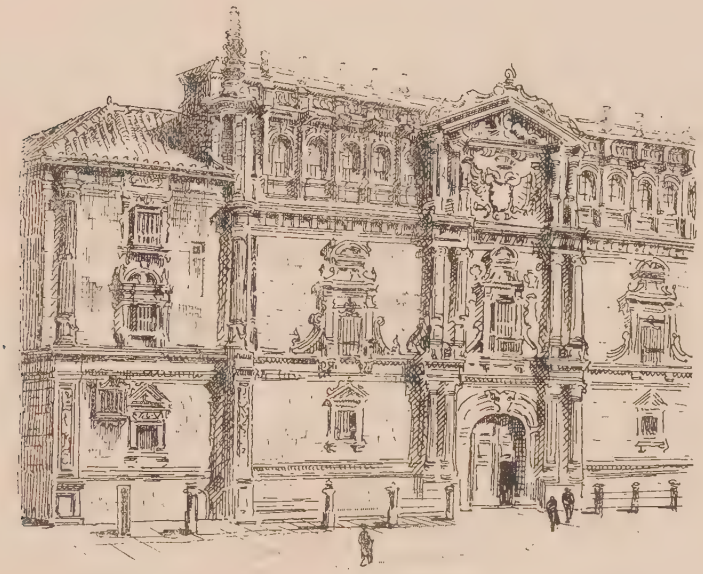
par la Providence, — passa, qui prit le blessé sur sa mule et le rapporta expirant chez don Pascual. Pendant trente jours, Ignace resta entre la vie et la mort. Muni des derniers Sacrements, il s'apprêtait à paraître devant le Souverain Juge, quand N.-S. le rendit insensiblement à la santé. Quelque démarche que l'on eût tentée auprès de lui, le Saint n'avait jamais voulu livrer à la justice le nom de ses bourreaux : il s'était contenté de prier pour eux. Prière miséricordieuse à laquelle la Victime du Calvaire ménagea un écho bien doux ; car, vaincu par elle, le plus emporté de ces jeunes gens vint se jeter aux genoux d'Ignace et s'y convertit sincèrement.

En rémunérateur magnifique de tout ce que l'on fait pour lui, le divin Maître départit à la charité de son serviteur de quoi la faire briller sur le théâtre même où elle venait de s'exercer. Il l'enrichit du don prophétique ; il lui délégua même un jour son pouvoir souverain sur la mort. Ce fut un désespéré que la perte d'un procès avait follement entraîné au suicide, qui en bénéficia. Ce malheureux, nommé Lissani, fut rappelé à la vie par l'intercession toute-puissante d'Ignace, et il ne se rendormit du sommeil glacial de la tombe qu'après s'être réconcilié avec son Dieu [1].

Cependant le Saint n'avait plus rien à apprendre du pauvre maître d'école sous lequel il étudiait depuis deux ans. Ardebalo, c'était le nom de ce dernier, conseillait lui-même à son héroïque élève de se rendre à l'université d'Alcala. Ignace se laissa persuader (août 1526). C'est à de nouvelles et bien dures épreuves qu'il marchait. — Tout en se livrant avec ardeur à l'étude de la philosophie, il ne tarda pas à s'occuper des humbles et des délaissés. Il donna une libre expansion à son zèle : aux enfants il faisait le catéchisme, il enseignait l'oraison aux plus âgés, il instruisait les pauvres, avec lesquels il logeait à l'hôpital ; tous les jours même il allait de porte en porte mendier pour eux. Ces œuvres de zèle attirèrent l'attention

1. Dan. Bartoli, S. J., *Della Vita e dell'Istituto di S. Ignatio*, p. 109, 110.

publique sur le Saint et sur ses compagnons, car trois jeunes gens, Calisto, Artiéga et Cazérès, s'étaient dès lors constitués ses disciples et partageaient la même vie que lui. Qu'étaient donc ces Frères du Sayon, comme on les appelait du sac de bure grise qu'ils portaient ? quel était leur dessein et que prétendaient-ils ? A une époque où l'hérésie luthérienne rendait suspecte toute nouveauté, il n'en fallait



ALCALA. — L'Université.

pas davantage pour mettre en branle l'inquisition de Tolède : elle ne tarda pas à instrumenter en effet (nov. 1526). L'enquête tourna du reste à la gloire d'Ignace et ne démontra que sa vertu. — Le Saint n'en fut pas moins poursuivi de nouveau quelques mois après : cette fois l'alguazil diocésain l'appréhenda au corps et le jeta en prison. Mais le bienheureux captif ne perdit rien de sa sérénité. L'accès de la prison étant assez facile, il continua à parler des choses

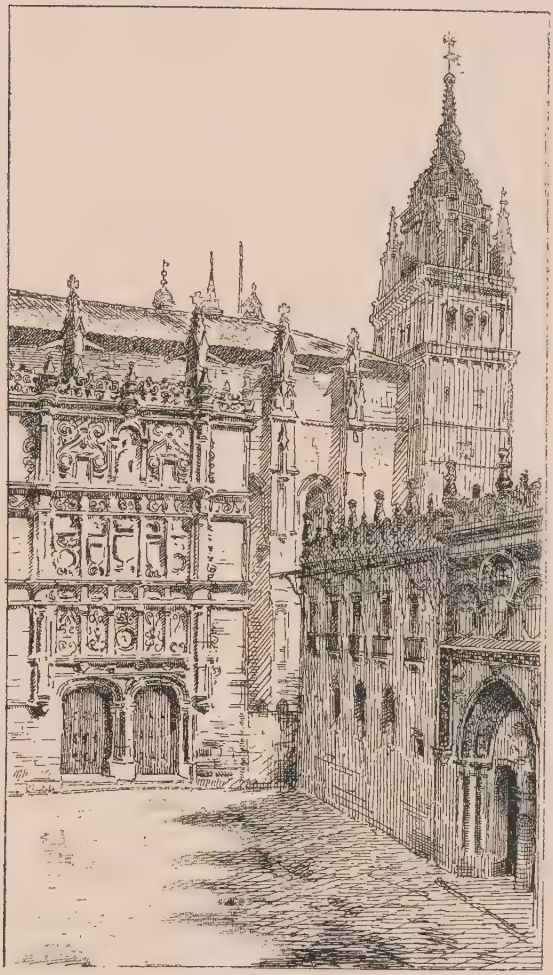
de Dieu aux nombreux visiteurs qui accoururent comme s'il eût été encore en liberté. Pas de trouble, pas la moindre angoisse, mais un zèle débordant d'amour : « c'était un nouveau Paul qu'on voyait dans les fers, » comme, au sortir d'une de ces visites, le professeur Georges Navaros le proclama en commençant un de ses cours : « *Vidi Paulum in catenis.* »

Enfin, après quarante-deux jours de réclusion, l'ordre d'élargissement finit par arriver (1er juin 1527). Il était signé du grand-vicaire Jean Figueroa et il proclamait l'entière innocence des inculpés. Mais on y mandait à Ignace et à ses compagnons d'échanger leur robe de bure contre le béret et le manteau traditionnels des étudiants espagnols, et on leur faisait défense d'instruire le peuple avant d'avoir étudié pendant quatre ans encore pour le moins.

En présence de cette défense qui enchaînait son zèle, Ignace alla consulter à Valladolid l'archevêque de Tolède, don Alonso de Fonseca. — Le prélat lui fit un bienveillant accueil ; il l'engagea à se rendre à Salamanque pour s'y parfaire dans l'étude de la philosophie. Il ne se doutait guère que c'était à de nouvelles persécutions qu'il envoyait son protégé. Dénoncé presqu'aussitôt qu'arrivé, Ignace fut jeté dans un cachot en compagnie de Calisto ; les deux prisonniers y étaient liés l'un à l'autre par une lourde chaîne qui n'avait pas un mètre de longueur. — Mais si ces fers meurtrissaient leurs mains, ils ne pesaient pas à leur âme. « Je vous assure en vérité, dit un jour le Saint à don Francisco de Mendoza qui s'apitoyait sur son sort, qu'il n'y a pas à Salamanque autant de menottes ou de chaînes que j'en voudrais porter pour l'amour de Jésus-Christ. » Il était sincère en parlant ainsi, car, les portes de la prison ayant été nuitamment forcées à quelque temps de là, tous les détenus s'enfuirent sans qu'Ignace en profitât pour recouvrer la liberté.

Cette détention rigoureuse dura vingt-deux jours. Au bout de ce

temps, un jugement régulier intervint dans lequel l'autorité ecclésiastique proclama une fois encore l'innocence et l'orthodoxie



SALAMANQUE. — L'Université.

d'Ignace : conformément à cette sentence les prisonniers furent aussitôt relâchés [1].

1. Ant. Franc. Mariani, S. J., *Della Vita di S. Ignatio*, ch. XIV, p. 67.

Dieu appelait de plus en plus fortement son serviteur au secours des âmes. Mais plus l'appel divin devenait pressant, plus les obstacles semblaient se multiplier sur le sol d'Espagne pour le rendre sans effet. Aussi le Saint résolut-il d'aller voir si la terre de France lui serait plus propice, en se rendant à Paris. En vain ses amis cherchèrent-ils à le dissuader de ce projet. N'était-on pas au cœur même de l'hiver ? Les routes étaient battues par des malfaiteurs sans pitié... La guerre sévissait plus furieuse que jamais. Toutes ces objections furent inutiles : une résolution prise, Ignace ne savait

Paris. — Hôpital espagnol de Saint-Jacques de Compostelle au temps de S. Ignace.

que la tenir. Au jour dit, il partit donc, un bâton à la main, confiant dans la Providence et poussant devant lui un petit âne chargé de quelques livres, lesquels constituaient tout son avoir d'étudiant.

La Providence protégea contre les périls de la route celui qui s'était si filialement abandonné à ses soins. Le voyageur arriva donc heureusement dans la grande ville, le 2 février 1528. — Un vol dont il fut la victime et qui le dépouilla des ressources bien maigres qu'il avait acceptées de ses amis, le contraignit à chercher un gîte

à l'hôpital Saint-Jacques de Compostelle et à mendier son pain tous les matins. Cette obligation lui eût été douce, car il chérissait sincèrement la pauvreté ; mais elle entraînait une perte de temps énorme, et il n'y avait pas de temps à perdre au Quartier Latin. Les classes commençaient dans les collèges dès cinq heures et se poursuivaient presque tout le long du jour jusqu'à six heures du soir. Pour s'assurer le loisir de les suivre avec exactitude, le pauvre étudiant résolut de s'en aller mendier dans les Flandres, auprès des riches marchands espagnols établis à Bruges et à Anvers. C'est ce qu'il fit en effet durant les vacances de 1528 et de 1529 ; en 1530, il poussa jusqu'à Londres dans le même but ; les années suivantes, ses bienfaiteurs, pris de pitié pour ses fatigues d'estomac, lui envoyèrent directement leurs secours à Paris. Vivant d'aumônes, Ignace restait de la sorte à la merci de la Providence, et la main compatissante qui dans les champs nourrit le passereau le nourrissait aussi ; c'est la consolation qu'il recherchait : DIEU lui donna le reste par surcroît.

Imprudemment conseillé en Espagne, l'ardent écolier d'Alcala et de Salamanque avait embrassé trop d'études à la fois. Ce travail excessif et diffus l'avait accablé sans produire de grands fruits. Une méthode plus rigoureuse et plus sage fut suivie à Paris. Quoique âgé de trente-sept ans déjà, Ignace se condamna vaillamment à suivre pendant près de deux ans le cours de belles-lettres qui se faisait au collège de Montaigu (fév. 1528 — oct. 1529). Ce n'est qu'après avoir posé ces fondements solides qu'il entama, à Sainte-Barbe, sa philosophie, sous maître Jean Peña. Cinq ans plus tard (mars 1534), après avoir franchi les degrés intermédiaires, il était brillamment reçu à la maîtrise ès-arts, — cet examen final que l'argot des écoles qualifiait de *lapideum*, tant ses difficultés étaient grandes, tant il était dur et lourd à préparer [1]. Sans céder à la lassitude que dix ans d'études avaient dû fatalement causer à un homme de son âge,

1. Cet examen correspondait au doctorat en philosophie.

le nouveau maître ès-arts, avec son indomptable énergie, commença tout aussitôt sa théologie : il avait quarante-trois ans sonnés.

Les épreuves ne lui avaient pas manqué pourtant depuis son arrivée à Paris. Le cœur toujours ardent, il avait cherché à rallumer l'amour de DIEU dans l'âme des jeunes étudiants parmi lesquels il vivait. Tout entiers à leurs premiers succès, les uns ne pensaient

PARIS. — Collège de Montaigu.
La Bibliothèque Sainte-Geneviève en occupe aujourd'hui l'emplacement.

qu'à la gloire : il leur en disait d'une façon pénétrante le vide décevant et il leur rappelait l'éternité. — Prompts à accueillir la nouveauté, les autres prêtaient une trop bienveillante oreille à des sectaires dangereux ; Calvin vivait à Sainte-Barbe en ce temps-là : Ignace les mettait en garde contre ces hypocrites et les disputait courageusement à l'hérésie. — Ceux-ci, entraînés par la fougue de la jeunesse, s'abandonnaient au plaisir, sans souci du scandale qu'ils donnaient : sans souci du respect humain à son tour, le Saint les

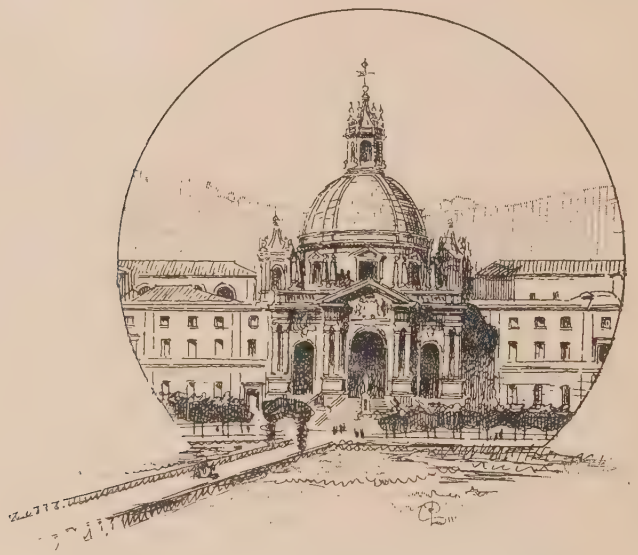
reprenait fortement de leurs excès. Il savait au besoin leur marquer plus énergiquement encore l'horreur que leur inconduite lui inspirait. Un matin, il se jeta jusqu'au cou dans les eaux à moitié glacées d'un étang qu'un malheureux devait longer pour courir à ses débauches ordinaires : « Va assouvir ta brutale passion, lui cria-t-il au passage, pendant que je souffrirai pour toi. » Effrayé à cette admonestation étrange, le pauvre jeune homme, comme si un ange lui eût barré le chemin, s'arrêta net et, revenant en arrière, alla en toute hâte se réconcilier avec DIEU.

Mais, bien loin de lui valoir toujours des consolations pareilles, le zèle d'Ignace lui attirait parfois les plus indignes traitements.

Quiconque lutte pour DIEU gêne dans un milieu où règne en maître le plaisir. On ne le doit pas souffrir, et contre lui toutes les armes sont bonnes, au dire du monde : Ignace le vit bien. On l'accusait, on le calomniait, on le maltraitait, on le poursuivait en un mot, comme la passion sait poursuivre l'innocence, quand l'innocence reste muette et ne se défend pas. Une nuit, un misérable, — Michel Navarro, — n'allait-il pas pénétrer de vive force chez Ignace pour le daguer ? Une voix céleste se fit entendre qui arracha la dague de la main du meurtrier. Dans une autre circonstance, sur des plaintes injustes, ne s'apprêtait-on pas à fustiger publiquement le Saint dans la grande salle de Sainte-Barbe et devant tout le collège ? Quel était donc son crime ? Il avait poussé quelques étudiants à fréquenter les Sacrements. L'infamie de ce châtiment et son injustice semblèrent un moment faire sourdre l'indignation dans le cœur d'Ignace et y réveiller son impétueux honneur de soldat ; mais ce premier mouvement fut bientôt réprimé, et l'on vit l'intrépide blessé de Pampelune venir au-devant des verges avec sérénité. DIEU lui en épargna la honte, comme il lui avait épargné la mort. Govéa, principal du collège Sainte-Barbe, en se jetant aux genoux de son

héroïque disciple pour lui demander pardon, fit même tourner à l'honneur de l'innocent ce qui avait été préparé pour sa confusion.

Deux dénonciations successives portées devant l'inquisiteur de Paris eurent le même résultat. Le Père Math. Ori, Dominicain, qui exerçait alors cette charge, ne se contenta point de reconnaître



LOYOLA. — Partie centrale : l'église.

l'innocence de l'inculpé ; il demanda copie des *Exercices* et il les conserva pour son usage personnel.

Toutes ces traverses acheminaient lentement Ignace vers le but où N.-S. l'appelait. Après avoir mis valeureusement la main à la charrue, les jeunes gens qui l'avaient suivi d'abord et qui avaient partagé ses persécutions en Espagne, s'étaient pris, malgré l'avertissement évangélique, à regarder en arrière, et ils avaient abandonné

le Bienheureux. En remplacement de ces suivants pusillanimes, DIEU allait donner à son serviteur des fils dont le cœur déborderait de sainte vaillance et d'inépuisable générosité.

Parmi les jeunes gens qu'il avait doucement attirés à une vie chrétienne, le Saint en avait particulièrement distingué quelques-uns, aussi bien pour leurs talents remarquables que pour leur éminente dévotion. C'étaient d'abord ses deux compagnons de chambre à Sainte-Barbe, Pierre Lefèvre et François Xavier ; venaient ensuite Jacques Lainez, Alphonse de Salmeron, Nicolas Bobadilla et Simon Rodriguez d'Azevedo. Tous étaient maîtres ès-arts, quoique bien jeunes encore pour la plupart ; tous étudiaient la théologie ; ils s'étaient tous retrempés aussi aux sources vivifiantes des *Exercices spirituels*, qu'ils avaient faits avec grande ferveur.

Après les avoir pratiqués assez longtemps pour se rendre un compte exact de leur force de caractère et de la rectitude de leur jugement, car c'est ce qu'il voulut toujours, — surtout dans ses enfants, — Ignace crut pouvoir enfin s'ouvrir à eux de ses projets. Il les réunit et leur déclara qu'il avait dessein de se consacrer dans une pauvreté absolue au service du prochain, de se rendre dans ce but à Jérusalem afin d'y travailler à la conversion des infidèles, et, si cela devenait impossible, d'aller se jeter aux pieds du Souverain-Pontife pour lui obéir en tout ce qu'il plairait au Pape d'ordonner.

Cette ouverture fut accueillie avec transport par ceux à qui elle était faite. Ils se déclarèrent tous prêts à suivre leur maître partout où il les conduirait. Le souffle de l'Esprit-Saint avait manifestement passé sur cette jeune troupe ; il ne restait plus qu'à sceller par un engagement solennel les saintes dispositions où elle se trouvait, et rendez-vous fut immédiatement pris à cet effet.

Le 15 août 1534, à l'aurore de la glorieuse fête de l'Assomption de la Vierge Marie, les sept amis sortirent de Paris. — Ils se ren-

dirent au sanctuaire de Notre-Dame de Montmartre, situé à mi-côte de la montagne des Martyrs, à un mille environ des murs. Après s'y être confessés, ils descendirent dans la chapelle souterraine : là, sans témoins, loin de tout bruit, ils entendirent la messe que célébra Pierre Lefèvre, le seul qui fût prêtre parmi eux. Avant de les communier, Pierre se retourna vers ses compagnons, la sainte Hostie entre les mains ; alors, chacun d'eux, d'une voix forte et claire, prononça ses vœux : la Compagnie de Jésus était fondée.

Fleur éclose sur un champ de bataille, elle était donnée à l'Église au moment où l'orgueilleuse révolte de Luther y ensanglantait tout, comme ces simples des champs qui, dans un sillon, s'épanouissent au plus fort de la mêlée et que la Providence met à portée du chirurgien pour qu'il en guérisse quelqu'une des blessures faites dans la chaleur du combat...

IV.

Les deux années suivantes, 1535 et 1536, la petite phalange revint fidèlement à Montmartre le jour de l'Assomption, pour y renouveler ses vœux. Elle avait fait trois recrues généreuses, et c'étaient trois Français, Paschase Broët, Jean Codure et Claude Le Jay, qui s'étaient enrôlés cette fois dans ses rangs. Mais son chef lui manquait provisoirement.

Repris de violents maux d'estomac qu'au dire des médecins, seul, l'air natal pouvait guérir, Ignace s'était résigné à retourner en Espagne : c'était bien moins pour y soigner sa santé, — ce qui ne le préoccupa guère jamais, — que pour régler quelques affaires qu'il fallait nécessairement terminer avant de partir pour les Lieux Saints. Il avait laissé pour instructions à ses compagnons d'achever leurs

études et de se rendre tous, dès les premiers jours de 1537, dans la ville de Venise, où il devait les retrouver. Puis, monté sur un petit cheval que la charité de ses amis lui avait procuré et dont il consentit à se servir la première semaine à cause de sa grande faiblesse, il s'était mis en route vers le sud (mars 1535).

AZPEITIA. — L'hôpital de la Maddalena.

Accidentellement reconnu à la hauteur de Bayonne, il dut subir une pompeuse réception à son arrivée à Azpeitia. Mais ses frères ne le purent jamais décider à prendre gîte au vieux château de Loyola. C'est à l'hôpital de la Maddalena qu'il se rendit ; il s'y était présenté comme un pauvre, il y vécut en pauvre aussi : comme à Manrèse,

un morceau de pain noir quêté à quelque porte était toute sa nourriture, la terre nue le lit où il dormait. Il ne s'en livrait pas moins à toutes les œuvres de zèle, apaisant les haines, fondant des confréries, réformant des abus, faisant le catéchisme, prêchant sans relâche, comme s'il eût été plein de vigueur.

Apercevant un jour dans l'auditoire un pauvre homme condamné bien des années auparavant à une faible amende pour avoir dérobé quelques fruits dans un jardin, Ignace lui fit réparation du haut de la chaire. Puis, s'avouant le vrai coupable, — car c'était lui qui, dans sa jeunesse et avec quelques enfants de son âge, avait commis cet insignifiant larcin, — il donna publiquement à l'innocente victime deux métairies qu'il avait encore dans le Guipuzcoa.

Cet acte fit une impression profonde. Les Basques accoururent de toutes parts à des sermons où la vertu était enseignée d'une façon si pratique, et bientôt, l'église d'Azpeitia devenant trop étroite, ce fut en pleine campagne que le Pèlerin, comme on appelait Ignace, dut parler aux foules qui se pressaient autour de lui. Tout consumé qu'il fût par la fièvre, sa voix alors se faisait aisément entendre à plusieurs centaines de pas : c'était Dieu qui se portait ainsi à son secours. Il y vint d'une façon plus éclatante encore et qui accrut singulièrement la vénération universelle. Quatre guérisons miraculeuses furent coup sur coup obtenues par l'intercession du Bienheureux. D'un signe de croix, il délivra une possédée, calma pour toujours un épileptique et rendit à la santé une pauvre femme que la phtisie minait ; une autre dont le bras était paralysé depuis de longues années fut guérie en baisant le vêtement d'Ignace, comme jadis l'hémorrhoïsse au contact de la robe du Sauveur. — Mais par une vue spéciale de la Providence, au moment où le Saint relevait ainsi ces infirmes et leur rendait miraculeusement la santé, il tomba lui-même dans une maladie grave, suite de son épuisement complet. Il entrait à peine en convalescence quand il quitta l'hôpital et dit adieu à Azpeitia pour jamais. Seul, à pied, sans viatique, se traînant

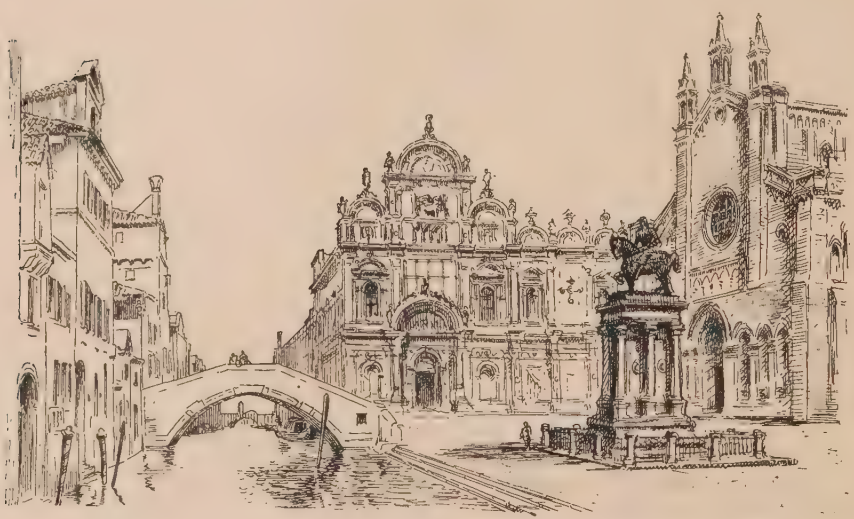
sur la grand'route plutôt qu'il n'y marchait, l'intrépide convalescent se rendit à Pampelune, à Almazan, à Siguenza et à Tolède, où il s'était chargé de traiter les affaires de ceux qu'il avait laissés à Paris ; puis, s'embarquant à Valence, après avoir échappé à une furieuse tempête et aux galères de Barberousse, il aborda à Gênes, d'où il se mit en marche par Bologne vers Venise, en mendiant comme toujours (déc. 1535).

Un an devait s'écouler encore avant l'arrivée des compagnons d'Ignace dans la ville des doges. Le Saint le consacra partie à des études théologiques, partie à des œuvres de zèle et au salut du prochain. Il gagna à la vie religieuse le bachelier Hozès, se lia avec Pierre Caraffa, — qui devait plus tard ceindre la tiare sous le nom de Paul IV, — et fit faire les *Exercices* à plusieurs membres du Sénat.

AZPEITIA. — Église paroissiale : S. Ignace y fut baptisé.

Enfin, le 8 janvier 1537, après une longue séparation de vingt-et-un mois, il eut la consolation de serrer de nouveau tous ses enfants entre ses bras. Les pèlerins arrivaient exténués, car ils avaient traversé en demandant l'aumône des pays appauvris par la guerre ou désolés par l'hérésie. Le Saint les répartit aussitôt entre l'hospice des Incurables et l'hôpital des Saints-Jean-et-Paul, où il logeait : pendant plusieurs semaines ils s'y employèrent avec lui à soigner les malades, à enseigner le catéchisme aux pauvres et à pratiquer beaucoup d'autres œuvres de charité. A la mi-carême, Ignace, retenu à Venise, les

envoya à Rome pour y solliciter la bénédiction du Pape avant de faire voile pour Jérusalem. Ils partirent, le rosaire autour du cou, cheminant trois par trois, tendant la main sur la route, et y recevant si peu à certains jours que plus d'une fois la faim leur servit de compagne. Leur bagage consistait seulement en leur bréviaire, leurs notes manuscrites et un crucifix : c'est tout ce que la Compagnie de Jésus maintenant encore laisse en propre à ses enfants.



Venise. — Église des SS.-Jean-et-Paul.

Favorablement prévenu par le Docteur Ortiz, procureur de Charles-Quint, — un des adversaires d'Ignace à Paris pourtant, — Paul III accueillit les voyageurs avec une grande bienveillance ; il voulut que deux d'entre eux discutassent en sa présence une question de théologie. Émerveillé de leur science, il autorisa ceux qui n'étaient pas prêtres à recevoir le sacerdoce « au titre de la pauvreté volontaire », des mains de l'évêque qu'ils voudraient, et, approuvant leur départ pour la Terre-Sainte, il leur donna soixante ducats pour les aider à y passer.

Les pèlerins revinrent donc à Venise au comble de leurs vœux. Ils y trouvèrent leur Père sous le coup d'une persécution violente ; la persécution devenait son apanage, en attendant qu'elle devînt l'apanage de ses fils. On avait dénoncé Ignace à l'Inquisiteur comme un coureur de grands chemins, comme un relaps brûlé en effigie en Espagne et cherchant à infecter la République de son venin, après en avoir infecté Paris. Heureusement le Nonce du Pape, Veralli, intervint et reconnut juridiquement la fausseté de ces accusations. Ce prélat consentit même à recevoir les vœux des dix amis ; ils les renouvelèrent donc entre ses mains et quelques jours après, en la fête de saint Jean-Baptiste, Ignace et ceux des siens qui n'étaient pas prêtres encore eurent le bonheur d'être ordonnés par Mgr Nigusanti da Fano, évêque d'Arba (24 juin 1537).

Le Saint ne dit pas immédiatement sa première messe. Dix-huit mois de prières et de pénitences ne lui parurent pas trop longs pour s'y préparer dignement, et il ne la célébra qu'après son arrivée à Rome, le 25 décembre 1538, dans la nuit de Noël, à Sainte-Marie Majeure, en face de la crèche du Sauveur.

Cependant la guerre qui venait d'éclater entre Soliman et la république de Venise, à laquelle le Pape s'était allié, retenait à l'ancre dans les ports d'Europe les navires qui commerçaient avec l'Orient. Tout départ pour Jérusalem était impossible. Conformément au vœu qu'ils en avaient fait, Ignace et ses compagnons résolurent d'attendre qu'une année entière se fût écoulée avant de modifier leurs premiers projets. Mais, comme ils ne voulaient point demeurer dans l'inaction, le Saint répartit ses amis dans les diverses villes de la République, Monte-Celso, Trévise, Vérone et Bassano. En compagnie de Lefèvre et de Jacques Laynez, il se rendit lui-même à Vicence ; tous les trois s'y logèrent à Saint-Pierre in Vanello, couvent en ruines situé hors des murailles et où ils vécurent au vent et à la pluie, dormant sur une poignée de paille et se nourrissant des quelques morceaux de pain qu'on leur donnait. C'était

un jeûne presque perpétuel, mais ce jeûne ne les empêchait pas de travailler au salut des âmes et de prêcher au peuple avec de grands fruits de salut.

Malheureusement, leurs forces s'épuisèrent vite : Laynez tomba malade, Ignace fut saisi d'une fièvre violente ; tandis qu'il luttait contre elle, on vint lui annoncer que Simon Rodriguez, épuisé lui aussi, était mourant à Bassano. — Oubliant aussitôt son propre mal, le Saint, après avoir transporté Laynez à l'hôpital, part à pied pour cette ville ; la charité lui rend tant de vigueur qu'à peine Lefèvre peut-il marcher aussi rapidement que lui. C'est la santé que le Bienheureux apporte au nom de DIEU, car à peine a-t-il embrassé le moribond que celui-ci quitte sa pauvre couche : ce seul contact l'a guéri !

Un an avait passé ; la guerre continuait à faire rage, et les mers demeuraient fermées pour longtemps. La troupe apostolique, un moment concentrée à Vicence autour de son capitaine, se sectionna en plusieurs escouades et se divisa entre les grandes Universités de l'Italie et du Nord pour y travailler d'une façon spéciale auprès des jeunes gens. Quant à Ignace, escorté de Laynez et de Pierre Lefèvre, il se dirigea vers Rome pour se mettre à la disposition du Souverain-Pontife et pour y mettre tous ses compagnons avec lui.

C'est pendant ce trajet que DIEU le favorisa d'une vision célèbre.

Arrivé à quelques milles de Rome, au lieu appelé la *Storta*, le Bienheureux, sentant combien les circonstances étaient graves, entra seul dans une église déserte pour y implorer la protection du Ciel. Tout-à-coup, au milieu d'une resplendissante lumière, il aperçoit le Sauveur chargé de la croix. DIEU le Père lui apparaît en même temps. C'est pour le recommander miséricordieusement au Rédemp-

teur du monde et le lui faire agréer au nombre de ses plus fidèles suivants. A cette recommandation paternelle, JÉSUS-CHRIST répond en se tournant avec bonté vers Ignace : « Oui, dit-il, je veux que vous soyez mon serviteur. » Puis il ajouta avec un doux sourire : « C'est moi qui, à Rome, vous serai propice. *Ego vobis Romæ propitius ero.* » Et la vision s'évanouit.

Cette assurance divine remplit le Saint d'un ineffable bonheur. En sortant de l'église, il en fit part à ses compagnons de route afin de les encourager et, leur cœur débordant de gratitude et de

ROME. — Chapelle de la *Storta*.

confiance, c'est d'un pas allègre qu'ils se remirent tous en marche vers la Ville Éternelle, qui, dans le bleu incomparable du ciel italien, se déroulait superbement à l'horizon (décembre 1537).

Le Souverain-Pontife accueillit avec une haute bienveillance les nouveaux ouvriers qui venaient se proposer à lui. Il confia à Lefèvre la chaire d'Écriture Sainte à la Sapience et à Laynez celle de Théologie dogmatique à la même Université. Ignace devait s'occuper de prêcher au peuple : il le fit avec grand succès. D'illustres personnages, le cardinal Contarini et le Dr Ortiz entre autres,

suivirent aussi sous sa direction les *Exercices spirituels;* ce dernier les fit au Mont-Cassin. Il gagna de la même manière François Strada, dont la parole enflammée devait faire plus tard tant et de si belles conversions.

Ces travaux, en lui attirant l'estime, lui permirent d'appeler à Rome tous ses compagnons. Il les y convoqua vers le milieu du carême de 1538 dans le petit vignoble qu'il occupait par charité au pied de la Trinité-des-Monts [1] ; c'est là qu'après de longues délibérations qui se poursuivirent pendant plus de trois mois, il jeta avec eux dans la prière les bases de l'Ordre religieux qu'ils avaient résolu de fonder.

Le Mont-Cassin

Mais ces discussions si graves n'avaient lieu que pendant la nuit. Durant le jour, les Pères prêchaient et confessaient avec l'autorisation du Cardinal-vicaire dans diverses églises de Rome ; le Bienheureux se livrait aux mêmes travaux dans celle de N.-D. de Montserrat, fréquentée par les Espagnols et dont le vocable lui rappelait le sanctuaire où il avait jadis déposé sa vaillante épée.

Réchauffée par ses prédications ferventes, la piété se ranima dans les cœurs. Les fidèles ne se bornèrent pas à s'approcher plus fréquemment des Sacrements ; aux énergiques accents des nouveaux apôtres leur charité s'émut, et, ne voulant pas demeurer stérile, elle

1. Aujourd'hui le couvent des Dames du Sacré-Cœur.

s'offrit à recueillir les misères morales et matérielles sur lesquelles on appelait sa compassion.

Ce fut l'heure où, déchaîné par l'enfer, un nouvel orage éclata. Indignes patrons d'un certain Agostino, religieux piémontais, dont les Pères avaient été obligés de dénoncer les tendances luthériennes et les secrètes menées, quelques Espagnols, aussi susceptibles que puissants, prirent position contre Ignace et jurèrent de renverser de fond en comble le monument qu'il commençait à élever. L'œuvre de Dieu ne doit-elle pas se faire au milieu de contradictions implacables et de perpétuels assauts ? Cette persécution, qui n'eut rien de brutal, n'en fut pas moins, au jugement du Saint, la plus terrible de toutes celles qu'il subit. Elle dura huit mois. Impossible de se défendre contre elle : elle était insaisissable, car les calomniateurs procédaient par des insinuations perfides, semées d'une main habile dans le peuple et qu'on ne parvenait pas à réfuter. Heureusement, leur haine aveugle, impatiente d'en finir, soudoya un dénonciateur imprudent ; c'était ce misérable Michel Navarro qui avait été sur le point d'assassiner Ignace à Paris.

S. Ignace de Loyola,
Fondateur de la Compagnie de Jésus.
(Bibliothèque nationale, Cabinet des Médailles.)

L'accusation prenant un corps, le Bienheureux, pour l'honneur de Dieu et le bien des âmes, la déféra immédiatement aux tribunaux et, quoiqu'elle cherchât à battre en retraite en faisant d'hypocrites appels à l'esprit de conciliation et à la paix, avec une hauteur de vues pleine de fermeté, il la fit juridiquement proclamer colomnieuse sur l'ordre même de Paul III.

V.

A Cette tempête succéda une accalmie profonde. Après s'être prodigués sans réserve pendant la terrible famine qui désola Rome en 1538, les Pères, dont le nombre commençait à croître, se répandirent dans diverses parties de l'Italie ; les plus pressantes instances les y appelaient d'ailleurs. Prévenu par Govéa, — le même qui à Sainte-Barbe, dans un moment d'injuste colère, avait voulu faire fouetter publiquement Ignace, — Jean III de Portugal réclama, lui aussi, quelques-uns de ces ouvriers infatigables : le Pape lui en accorda deux, Rodriguez et Bobadilla, qui fut au dernier moment remplacé par François Xavier (15 mars 1540). En Portugal, comme dans le Milanais, dans la Toscane et en Calabre, les fruits furent immenses : le concert de louanges était universel. Tant de services appelaient une récompense. — Le 3 septembre 1539, à Tivoli, Paul III avait approuvé verbalement l'Ordre nouveau ; le 27 septembre 1540, il le confirma solennellement par une bulle, tout en limitant d'abord à soixante le nombre des profès : mais il revint sur cette restriction trois ans plus tard (14 mars 1543) et donna à la Compagnie de Jésus une liberté entière, que Jules III, en 1550, et Grégoire XIII, en 1583, confirmèrent à leur tour.

« *Digitus Dei est hèc.* » Le doigt de Dieu est là, avait dit le Souverain-Pontife en lisant la première ébauche que lui présentait Ignace : il n'avait rien moins fallu que cette conviction profonde pour le décider à passer outre aux préventions des prélats de son entourage, du cardinal Giudiccione en particulier, tous ouvertement contraires à l'érection d'Ordres nouveaux. Mais quand l'heure vint, ces dispositions furent soudainement changées : « tant il est vrai

que DIEU a des ressorts infaillibles pour tourner les cœurs où il lui plaît et les faire concourir, malgré qu'ils en aient, à l'exécution de ses volontés [1]. »

La Compagnie de JÉSUS prenait désormais rang dans la Sainte Église ; il lui fallait un chef régulier : ce fut Ignace qu'on élut (5 avril 1541). Sa modestie alarmée récusa d'abord le généralat :

S. Ignace de Loyola. (D'après Jacques del Conte.)

mais une seconde fois ses compagnons le réélurent et, quoiqu'il voulût refuser encore, sur l'ordre exprès du Père Franciscain qui était alors son confesseur, il assuma le lourd fardeau dont la Providence le chargeait. En vain essaya-t-il de le déposer quelques années plus tard. Son humble tentative était par avance vouée à l'insuccès : l'unanimité des Pères fut complète ; la démission fut

1. Bossuet.

refusée, et jusqu'à sa mort Ignace dut en conséquence rester à la tête de la Compagnie qu'il avait si vaillamment fondée.

Le 22 avril 1541, les Pères firent leur profession solennelle dans la basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs : c'était le bienheureux Fondateur lui-même qui, cette fois, était à l'autel. Il n'avait pu se soustraire à cet honneur ; mais il s'en dédommagea en consacrant les prémices de son gouvernement aux pauvres et à l'humilité. Il remplit en effet pendant quelque temps les plus simples offices domestiques, descendant chaque matin à la cuisine en qualité d'aide volontaire et y épluchant les légumes comme le dernier des serviteurs ; durant quarante-six jours il enseigna aussi le catéchisme à de pauvres enfants. Mais ces travaux obscurs ne l'empêchaient pas de promouvoir, au dedans et au dehors de Rome, tout ce qui pouvait procurer la gloire divine. Laissant Rodriguez à Lisbonne, il envoyait le plus glorieux de ses fils, François Xavier, prendre possession de cet Orient que le grand apôtre devait parcourir comme un géant et convertir en dix années de labeurs surhumains ; pendant ce temps deux autres de ses enfants, les Pères Salmeron et Paschase Broët, visitaient l'Irlande en qualité de nonces du Pape, et le Père Pierre Lefèvre gagnait l'Allemagne pour s'y mesurer de plus près avec le fier hérésiarque qui la bouleversait. Un an seulement après sa confirmation par le Saint-Siège, la Compagnie de Jésus se trouvait ainsi répandue déjà en Italie, en France, en Irlande, en Allemagne, aux Indes, en Espagne et dans le Portugal.

Dans la Ville Éternelle, les œuvres qu'elle avait entreprises fleurissaient aussi sous la bénédiction de Dieu. Le saint Fondateur ne s'était pas contenté d'occuper ses religieux aux ministères ordinaires, prédications de missions ou de retraites, stations quadragésimales, catéchismes dans les églises ou sur les places publiques, instructions familières, audition des confessions. Sachant combien

le contact avec la souffrance est salutaire, il les employa aussi à la visite des prisons, au soin des malades dans les hospices et à diverses autres œuvres de charité.

Lui-même, d'une main infatigable, jetait dans le sillon toujours ouvert des faiblesses ou des douleurs humaines, la semence bénie de bien des fondations.

Pour les infidèles, et particulièrement pour les Israélites désireux de se faire instruire dans la foi, il fonda une maison de catéchumènes ; pour les orphelins, deux asiles ; et pour les jeunes filles en danger de se perdre, le monastère de Sainte-Catherine *de' Funari*. Quant aux malheureuses qu'une heure d'égarement avaient entraînées jusqu'au déshonneur, vrai disciple du Maître qui avait relevé la femme adultère, il ne leur dit pas anathème, il ne se détourna pas d'elles, mais, les recueillant au contraire avec bonté dans leur naufrage, il compatit miséricordieusement à leurs larmes, et il institua le couvent de Sainte-Marthe pour ménager à leur repentir un salutaire abri [1].

Comment, pauvre comme il l'était, Ignace put-il entreprendre tant d'œuvres diverses ? c'est le secret de Dieu. Généralement, il les commençait avec ses propres ressources, toutes petites qu'elles fussent ; mais il leur apportait une richesse inépuisable, sa confiance en Dieu, et bientôt les secours affluaient ; alors le Saint donnait à l'œuvre naissante des règlements pleins de sagesse ; puis, se retirant sans bruit pour échapper à la vaine gloire, il en laissait le gouvernement à d'autres mains.

Il ne mettait pas moins de charité discrète à secourir les infortunes particulières, surtout quand elles se voilaient silencieusement sous ces apparences d'aisance qui cachent souvent de si poignantes douleurs. Que de personnes honorables, que de femmes jadis riches

1. Dan. Bartoli, S. J., *Della vita e dell' Istituto di S. Ignatio*, p. 529 et suiv.

furent ainsi assistées! Avec une ingénieuse adresse, Ignace s'enquérait alors du savoir-faire, des talents de chacune, et il leur demandait quelques travaux sans importance qu'il payait ensuite largement. Mais jamais il ne leur eût infligé la confusion d'une aumône directe : tant ce cœur fort, impassible devant l'épreuve, se révélait en face de la souffrance comme pétri en quelque sorte de délicatesse et de bonté!

Ces œuvres, si nombreuses qu'elles fussent, n'absorbaient pas tellement le Bienheureux qu'il en oubliât le gouvernement de sa

AZPEITIA. — Pont et manoir de Emparan.

grande famille : si l'on n'avait point connu ses fondations extérieures, on aurait pu penser au contraire qu'il s'y consacrait exclusivement ; n'est-ce pas, en effet, au moment même où il les menait à bonne fin que d'un burin si sûr et si ferme il gravait ses immortelles Constitutions? Ainsi que dans les Exercices, son âme généreuse y vibre tout entière et s'y trahit à chaque page, aussi vivante que jamais [1].

1. « Suam ipsemet nobis quodammodo depinxit imaginem, in scriptis suis in quibus non secus atque in pictura quadam singularis ejus naturæ ac gratiæ dotes et, ut verbo dicam, totus Ignatius relucet. » *Acta Sanct.*, vol. XXXIV, p. 534, n. 599.

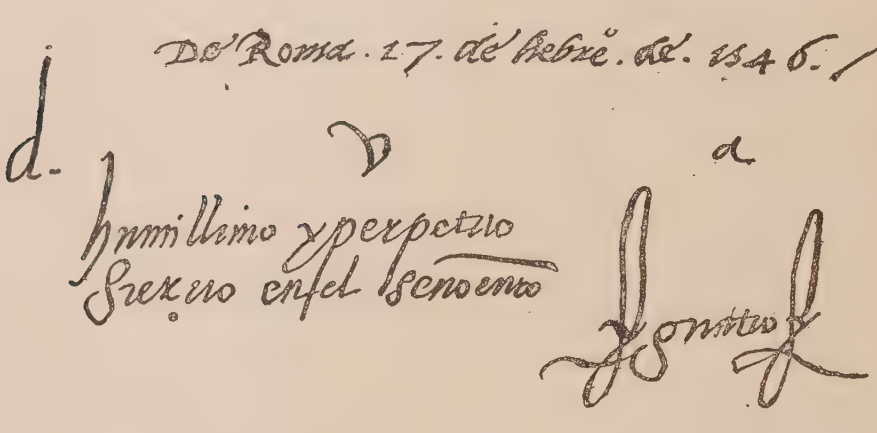
C'est vers DIEU que cette âme avait le regard toujours tourné : par un sens qui lui semblait propre, elle l'apercevait dans les grandes comme dans les petites choses, elle l'atteignait partout. Cette foi perçante, profonde, indéfectible, respirait dans toutes les œuvres d'Ignace, elle ordonnait le plus brûlant de son zèle, elle tranquillisait parfois aussi ses désirs les plus ardents. Fondement de sa confiance en Celui dont il faisait l'œuvre, elle devenait l'asile inaccessible où il se retirait aux jours d'orage, quand tout autour de lui semblait compromis : heures tristes et cruelles où les âmes moins fortes que la sienne, repliées sur elles-mêmes, n'y rencontrent plus, leur semble-t-il, ni foi, ni DIEU, et pour seul appui n'ont guère que les ruines d'un passé qui chancelle ou les espérances aussi peu solides d'un avenir incertain. — A ces moments mêmes Ignace apercevait toujours DIEU. De là sa confiance inébranlable, son assurance tranquille et sereine, son espérance que rien ne parvenait à assombrir.

« La grandeur d'âme et la force de caractère, avait écrit le Bienheureux dans ses Constitutions [1], sont absolument nécessaires au Général de la Compagnie ; car il devra le support à bien des faiblesses, il lui faudra entreprendre de grandes choses pour le service de DIEU et y persévérer avec constance, si cela convient, sans se laisser décourager d'un côté en face des contradictions, vinssent-elles des grands et des puissants de la terre, sans se laisser entamer de l'autre par la prière ou la menace, dès que quelque chose lui semblera exigé par la saine raison et par le service de DIEU. Qu'il domine tous les événements, quels qu'ils puissent être ; qu'il leur soit supérieur, sans orgueil dans la prospérité, sans abattement dans l'épreuve. Qu'il soit prêt, en un mot, à mourir au besoin pour la Compagnie et pour la gloire de JÉSUS-CHRIST, notre Seigneur et notre DIEU. »

Qui ne reconnaîtrait là le vivant portrait du grand Fondateur ?

1. *Constit.*, pars IX, c. 2, n° 5.

Ignace demeurait en effet aussi imperturbable en face des événements que s'il en eût réglé à sa guise l'enchaînement mystérieux. C'est qu'il avait dompté sa fougueuse nature et de sa forte main subjugué toutes ses passions : contenues et assouplies, elles en étaient réduites à le servir. Maître absolu de tous les mouvements de son âme, il les dirigeait sans effort et à son gré. Cet empire qu'il exerçait constamment sur lui-même rendait son autorité irrésistible, en y mêlant la fermeté et la douceur. Comme il voyait DIEU dans ses supérieurs légitimes, le Saint était toujours prêt à leur obéir :



S. IGNACE. — Fac-simile de la signature d'une lettre au prince royal d'Espagne. (Philippe II.)

cette obéissance avait donc sa racine dans la foi ; voilà pourquoi, en en faisant la vertu caractéristique de son Ordre, il la voulut absolue, complète, sachant bien que malgré tout elle demeurerait toujours grande, parce que rien ne parviendrait à la rendre vile dans ses enfants. En la leur demandant parfaite, il ne désavoua donc ni la raison, ni la liberté : il comprit seulement, suivant un mot célèbre, que l'une et l'autre ont besoin de barrières et d'appui, qu'un frein n'est pas une entrave, et, puisque servir DIEU, c'est régner, il voulut que ses fils régnassent sans réserve en servant DIEU sans restriction.

Ignace n'était plus le solitaire de Manrèse : pendant douze ans il avait étudié dans les grandes Universités ; il y avait sondé les plus hauts problèmes, il avait longuement pratiqué les hommes, et son intelligence si perspicace et si nette s'était singulièrement fortifiée au milieu de tous ses travaux. Malgré cela, il ne donna d'abord ses Constitutions qu'à l'essai ; il décida qu'elles n'auraient d'autorité définitive qu'après avoir été approuvées par une Congrégation générale, ce qui n'eut lieu qu'en 1558, après sa mort.

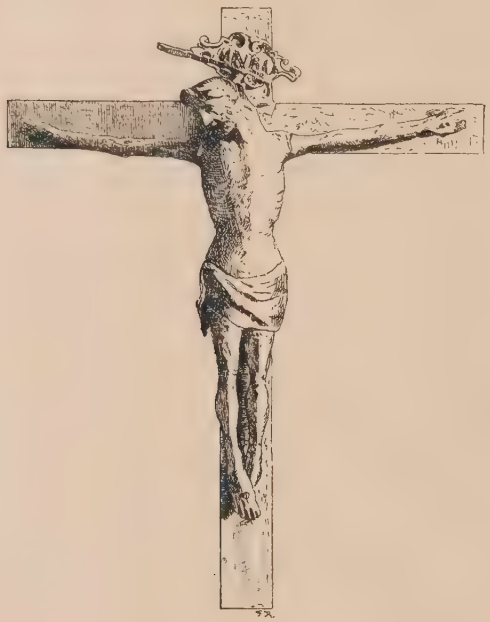
On ne sait qu'admirer le plus ici, de la haute prudence du saint Fondateur ou de sa profonde humilité. Car, d'une part, il avait mis à la rédaction de ces Constitutions tout le soin que le législateur le plus sage aurait pu y apporter. — Pour n'en donner qu'un exemple, n'avait-il point passé quarante jours dans la méditation et la prière, afin d'examiner si des revenus devaient être laissés aux églises des maisons professes pour leur entretien ? Vingt-deux raisons pour et contre avaient été tour à tour pesées par lui avant de prendre une résolution à ce propos.

D'autre part, le Bienheureux avait été soutenu par le Ciel lui-même dans l'élaboration de cet impérissable travail. Que de fois n'y fut-il pas favorisé de visions célestes ! C'était tantôt la Vierge Marie, tantôt le Sauveur des hommes, tantôt la Très Sainte Trinité qui lui apparaissait en l'inondant de consolations et de lumières, en sorte qu'on a pu dire de ces Constitutions que c'est par DIEU lui-même qu'elles semblaient avoir été dictées.

D'ailleurs, les faveurs surnaturelles avaient été prodiguées à Ignace par la miséricorde divine pendant tout le cours de sa vie. Ingénieuse à en garder le secret fidèle, l'humilité du Saint en a caché le plus grand nombre. Cependant ses premiers biographes assurent qu'il aurait encore fallu un volume pour raconter toutes celles qu'ils savaient. DIEU lui-même ne dénonçait-il pas souvent la sainteté de son serviteur ? C'était parfois en entourant Ignace de

rayons doux et éclatants, comme en ont témoigné Jean Pascual et sa femme, les Pères Olivier Manare et Gonzaléz, le docteur Petronio et saint Philippe de Néri, qui tous, à Barcelone et à Rome, le virent ainsi resplendissant.

C'était d'autres fois en l'armant du miracle. Le Bienheureux rappela de cette façon à la vie ce même docteur Petronio, dont une



Crucifix de S. Ignace à Manrèse.

maladie grave mettait les jours en danger. — Le cuisinier de la maison professe à Rome était un pauvre frère, aussi simple que fervent. Dans son indiscrète ardeur pour la pénitence, il se rôtit volontairement la main ; les Pères le voulaient chasser sur l'heure : plus clément, Ignace, qui eut toujours pour ses religieux malades une charité et des entrailles de mère, pria pour lui et le guérit. A un autre infirme nommé Pierre Ferro, que des accès pernicieux

clouaient depuis deux mois sur son lit, il annonça avec assurance que la Sainte Vierge le rendrait à la santé : la nuit suivante, Marie tenait la parole donnée et, apparaissant au protégé d'Ignace, elle faisait tomber sa fièvre et lui restituait subitement toute sa vigueur.

Mais c'est surtout contre l'enfer que DIEU donna au Fondateur de la Compagnie de JÉSUS un pouvoir incontestable et souverain. « Ne me parlez pas d'Ignace, hurlait un jour le démon par l'organe d'un possédé, ne me parlez pas d'Ignace, car c'est dans ce monde le plus grand de tous mes ennemis. » Ce possédé était un pauvre Biscaïen à moitié idiot que la maison professe avait pris à son service par pure charité. Il fallut les efforts de plusieurs hommes pour l'amener au Saint. Resté seul avec l'énergumène, Ignace se mit en prière et, au bout de quelques instants, le démon, expérimentant encore une fois la puissance « du plus grand de ses ennemis dans le monde », abandonna sa conquête et s'enfuit comme un vaincu !

Mais s'il éprouvait défaites sur défaites, l'enfer n'omettait rien pour s'en venger. Maintes fois il avait excité des tempêtes contre Ignace ; il en souleva une nouvelle, fort violente, à propos du couvent Sainte-Marthe et des repenties que la charité du Saint y recueillait : les plus abominables calomnies coururent de nouveau dans Rome ; on accusait ouvertement les Pères dans des libelles infâmes ; on s'en prenait à leurs mœurs. Le Bienheureux recourut alors au Pape et, après une enquête sévère, le gouverneur de Rome, rendant justice à l'innocence, imposa silence à ceux qui la couvraient de calomnies.

En dépit de tous les obstacles, la grande œuvre se poursuivait donc avec succès. — Le glorieux Fondateur relevait tous les courages et réparait les forces au fur et à mesure qu'elles s'épuisaient.

Grâce à son inaltérable et tranquille vaillance, ceux de ses compagnons que la haine aurait pu déconcerter, entrevoyaient des temps moins injustes et, participant à l'intrépidité calme de leur capitaine, ils continuaient à lutter sans faiblir. C'était bien en effet un Ordre d'action qu'avait voulu fonder Ignace, cohorte toujours prête sur un signe du Pape à voler où le Pape l'enverrait : telle est la raison du quatrième vœu qu'il impose à ses profès. Pour conserver à la Compagnie ce caractère de colonne mobile et la rendre plus prompte à l'obéissance, le génie clairvoyant du Bienheureux mit ses enfants à l'abri de la plupart des entraves qui auraient pu enchaîner leur zèle auprès de quelques âmes seulement. Le saint Fondateur ne voulut pas qu'ils assumassent le gouvernement des paroisses, encore moins la direction de quelque monastère de femmes que ce fût ; il obtint même des lettres apostoliques pour qu'on ne les y pût jamais forcer (1549). Prévoyant enfin ce qui aurait pu altérer ou amollir ce zèle, il en écarta d'un seul coup l'ambition, mère de l'esprit politique et des compromissions de conscience, et il demanda à ses profès de renoncer par vœu à toutes les dignités ecclésiastiques, à moins que le Pape lui-même ne les leur imposât formellement.

Plus Ignace dépensait d'énergique humilité à garantir sa Compagnie des périlleux honneurs de la terre, plus le Ciel la comblait de ses bénédictions. Tandis que Jean III en Portugal, Charles-Quint en Espagne et en Flandre, Henri II en France et Ferdinand d'Autriche à Vienne favorisaient le zèle des nouveaux apôtres, les Souverains-Pontifes, Paul III, Jules III, Marcel II et Paul IV, leur accordaient tour à tour des privilèges précieux. Les Pères Laynez et Salmeron, théologiens du Pape au Concile de Trente, y faisaient admirer leur science profonde après avoir évangélisé l'Allemagne en feu, où Canisius était venu les remplacer. L'ancien vice-roi de Catalogne, le Père François de Borgia, — ce fugitif de la gloire humaine, comme l'appelle un vieil historien, — remuait

l'Espagne, et le Père Rodriguez semait à pleines mains la bonne semence en Portugal. Enfin, aux extrémités du monde, l'ardent François Xavier avait conquis à l'Église un empire nouveau. La Compagnie de Jésus comprenait alors treize provinces [1] et cent trois maisons ou collèges, parmi lesquels le Collège Romain et le Collège Germanique à Rome et le Collège de Clermont [2] à Paris. Grâce à la divine fécondité de l'Église, le grain de sénevé, planté quinze ans auparavant, avait germé !

Bien des sueurs l'avaient arrosé du reste et, à l'ombre de cet arbre magnifique, plus d'un ouvrier dormait déjà du dernier sommeil ! Tombés sur le sillon, Codure (1541), Lefèvre (1546), Le Jay (1551) et Xavier, le conquérant des Indes (1552), pour ne parler que des premiers compagnons du Saint, avaient quitté cette vallée de larmes. L'heure du repos n'allait-elle pas sonner pour Ignace lui-même ? « Que la terre me paraît vile lorsque je regarde le ciel ! » avait-il coutume de dire. Le ciel, c'était la patrie, et cette patrie n'allait-elle pas bientôt s'ouvrir devant celui qui y tendait avec tant d'ardeur ?

Parcourant du regard le champ si vaste que ses enfants défrichaient, le saint Patriarche comprit que sa présence ici-bas devenait de moins en moins nécessaire et, affamé d'amour, il redoubla de supplications pour que son exil prît fin. Depuis sa conversion la prière s'écoulait de son cœur, comme un flot de source, sans discontinuité et sans travail : elle l'inondait de consolations ineffables, et les larmes qu'il y versait ordinairement étaient si abondantes qu'on craignit plus d'une fois qu'il n'en perdît la vue. Cette prière

1. C'étaient les provinces d'Italie, de Sicile, de la Haute et de la Basse Allemagne, de France, de Belgique, d'Aragon, de Castille, d'Andalousie, de Portugal, des Indes, d'Ethiopie et du Brésil.

2. Aujourd'hui Lycée Louis-le-Grand.

devint plus intense et plus chaude que jamais ; DIEU l'entendit et fit comprendre à Ignace qu'elle serait bientôt exaucée.

Cependant rien ne laissait supposer encore que le grand athlète fût si près de l'éternel repos. — Sa santé avait toujours été chancelante ; en 1554, elle s'était même si fort affaiblie qu'il avait dû appeler le Père Polanco à son aide et se décharger momentanément sur lui du généralat. Mais elle s'était depuis lors suffisamment rétablie pour lui permettre de reprendre les rênes, quand, dans l'été de 1556, ses forces se mirent de nouveau à décliner. Les chaleurs étaient accablantes cette année-là. On leur attribua le dépérissement du malade et, comme on connaissait l'amour d'Ignace pour les fleurs et la grande nature, où il apercevait les reflets de la beauté de DIEU, on le pressa d'aller chercher un peu d'air pur à Sainte-Balbine, dans une modeste villa qu'il avait fait construire pour les étudiants, non loin des Thermes d'Antonin. Le Saint s'y prêta de bonne grâce : peut-être était-il bien aise, pour se préparer au dernier passage, d'échapper au tumulte de Rome, que la guerre entre Philippe II et Paul IV encombrait alors de soldats. Mais il ne tarda pas à revenir à la maison professe : c'était pour y mourir quelques jours après.

Par un contraste frappant avec les immenses travaux d'Ignace, mais en parfaite harmonie avec sa profonde humilité, cette mort fut aussi simple que celle du plus obscur des religieux. Le bienheureux Fondateur pensait si humblement de lui-même qu'il se refusa la consolation des suprêmes adieux. Ne laissait-il pas JÉSUS-CHRIST à sa fervente famille ? Estimant superflues dès lors toutes les recommandations humaines, il ne réunit pas ses enfants autour du lit où il souffrait. Il se borna, le 30 juillet après midi, à exprimer le désir qu'on allât demander la bénédiction du Pape : encore n'insista-t-il point lorsqu'on lui dit qu'il n'y avait pas urgence et qu'on pouvait attendre jusqu'au lendemain. — Mais, bien que les médecins

fussent sans la moindre crainte, le mourant, instruit par son divin Maître, ne se trompait point sur son état. Une dernière fois il se confessa donc, comme depuis longtemps il le faisait tous les jours. Puis, muni du sacré Viatique, sur le soir, il traita encore de quelques affaires, et il attendit dans le calme et la confiance l'heure où son DIEU l'appellerait à l'immuable félicité !

Ce fut à l'aurore que le divin appel se fit entendre. Lorsque les Pères accoururent auprès du malade, ils le trouvèrent les mains jointes, les yeux au ciel, agonisant. Agonie courte et tranquille qui ne fut troublée par aucune lutte : nulle vision d'autre part ne la marqua. Comme un parfum qui peu à peu se consume, la vie s'y assoupissait lentement. Le saint mourant avait passé la nuit entière à soupirer le nom de DIEU : vers 6 heures il parut s'endormir dans cette prière paisible et, sans efforts, il exhala doucement sa grande âme, tandis qu'autour de lui ses fils pleuraient (31 juillet 1556).

ST FRANÇOIS XAVIER

Apôtre des Indes (1506-1552).

Chateau de Xavier.

—

A gauche,
les armes de la famille des Xavier.

I.

Conseiller intime et ambassadeur de Jean III de Navarre, Jean de Jasso avait épousé une jeune fille de descendance royale, Marie, l'unique héritière des Azpilcueta et des Xavier. C'est pour ne pas laisser tomber ce dernier nom dans l'oubli qu'il le donna au plus jeune de ses fils, François : il ne prévoyait pas l'éclatante gloire qu'il lui assurait ainsi. — L'enfant qui devait

immortaliser ce nom, naquit, le 7 avril 1506, dans un val des Pyrénées, tout près des frontières de France, au château-fort de Xavier, dont on lui destinait le fief. Comme ses frères, il devait suivre la carrière des armes ; mais de bonne heure ses remarquables dispositions pour les lettres annoncèrent qu'il s'illustrerait ailleurs que dans les combats. — Aussi sa famille n'hésita-t-elle pas à l'envoyer étudier à Paris, dont l'Université était sans rivale en Europe et où les écoliers accouraient de toutes parts.

François y arriva âgé de dix-huit ans à peine (1524), et les succès qu'il y obtint prouvèrent bien que l'on n'avait pas trop auguré de lui. Ces succès effrayèrent-ils son père ou, comme d'autres historiens l'affirment, son séjour à Paris entraînait-il des charges que sa famille ne pouvait plus guère supporter ? Toujours est-il que Jean de Jasso songea à rappeler son fils en Navarre. — Il abandonna cependant son projet à l'instante prière de l'abbesse des Clarisses de Gandie, qui était sa fille aînée et qui lui annonça prophétiquement qu'un jour François convertirait les Indes à la foi.

Le brillant élève put donc poursuivre le cours de ses études philosophiques : il les clôtura vers 1529 avec un grand éclat. Reçu maître ès-arts le même jour que Pierre Lefèvre, son saint ami, il fut immédiatement appelé à la chaire de philosophie du collège de Beauvais, où entre autres élèves il devait avoir Nicolas Bobadilla.

L'affluence qui se fit autour de son limpide et merveilleux talent caressait trop sa vanité pour être sans danger. L'orgueil n'était-il pas d'ailleurs d'autant plus à craindre que François avait moins à redouter les plaisirs des sens, trop grossiers pour son âme élevée ? Il se glissa en effet dans ce cœur de vingt-trois ans, et, enivré par les fumées de sa réputation naissante, le jeune professeur ne sembla bientôt plus vivre que pour lui.

Un jour pourtant une voix grave se fit entendre au milieu de

l'applaudissement universel : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, disait-elle, s'il vient ensuite à se damner ? » [1]

Celui qui donnait à François cet austère avertissement était un

PARIS. — Chapelle de Saint-Jean de Beauvais,
dépendance du Collège de Beauvais.

de ses compatriotes. Né comme notre Saint dans le nord de l'Espagne, mais beaucoup plus âgé que lui, — il avait alors près de

1. « Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur ? » *S. Matth.*, XVI, 26.

quarante ans, — il était venu étudier à Paris et il logeait au collège Sainte-Barbe, tout près de Xavier. Il vivait dans la pauvreté volontaire et dans une profonde obscurité. Aussi François n'eut-il d'abord pour lui que des mépris. C'est que, sans s'être laissé gagner par l'hérésie, il entretenait cependant commerce avec plusieurs des doctes séducteurs qui la répandaient dans les milieux lettrés, et ces fréquentations dangereuses ne le prédisposaient guère à comprendre l'humilité chrétienne et ses sublimes abaissements.

Mais l'homme de génie qui, d'un coup d'œil, avait découvert les richesses immenses enfouies dans l'âme de Xavier, avait autant d'inflexible énergie dans la volonté que de clairvoyance dans l'esprit. Il ne se rebuta point, bien loin de là. Il chercha à gagner la confiance du jeune maître en lui recrutant des auditeurs, et la joute s'engagea pour la plus grande gloire de Dieu entre Ignace de Loyola, soutenu par la grâce divine, et Xavier, le pauvre captif du monde et de ses stériles applaudissements !

« Que sert à l'homme de gagner l'univers ? » Tous les jours, cette parole calme, grave, solennelle, résonnait aux oreilles de François. Il y répondit plus d'une fois par d'amères railleries ; mais son âme était trop invinciblement ouverte aux grandes pensées pour se fermer à un langage si haut. Elle l'entendait, et cependant tout se révoltait en elle à la pensée de vivre loin de cette gloire dont elle avait savouré avec tant de délices les premières douceurs. La lutte fut longue et douloureuse : la sainteté ne s'achète-t-elle pas toujours ? Heureusement la grâce est toute-puissante quand on ne se soustrait pas volontairement à ses effets. Xavier se rapprocha d'Ignace ; puis, entraîné par l'exemple de Lefèvre, déjà gagné, il consentit à faire les *Exercices spirituels* ; de cette heure, il était vaincu ; le monde le perdait et l'Église allait bientôt compter un grand conquérant d'âmes de plus.

François mit à faire les Exercices la générosité magnanime qu'il

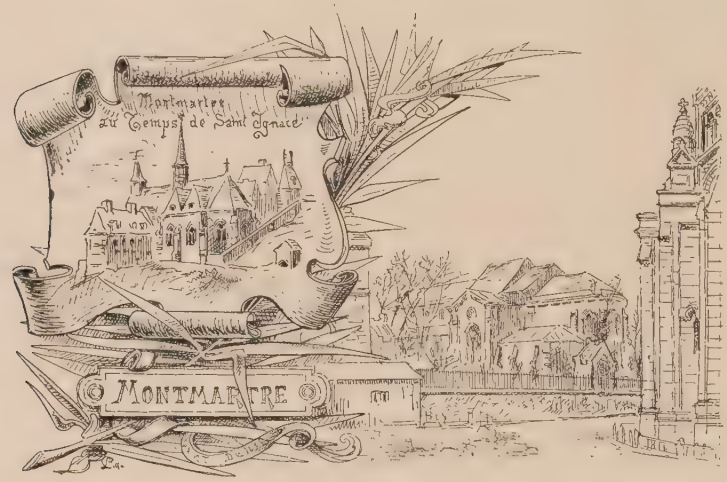
apportait à tout. Il s'adonna à l'oraison avec une telle ferveur qu'il y passa quatre jours entiers sans manger. L'une après l'autre, les saisissantes vérités qu'il méditait se gravaient profondément dans son âme, d'où elles ne devaient plus s'effacer. C'était la récompense de l'ardeur qui portait Xavier à se livrer pieds et poings liés à la grâce et à la laisser maîtresse absolue de le façonner au gré de DIEU.

Lorsque cette longue retraite de quatre semaines prit fin, le travail de refonte était presque achevé : du brillant et hautain professeur il ne restait plus qu'un homme dont le cœur de feu était aussi affamé d'humiliations et de mépris qu'il avait été jusque-là avide d'applaudissements et de succès !

PARIS. — Les Mathurins : Université de Paris au temps de S. François Xavier.

Réglant aussitôt sa vie sur ses nouveaux principes, François déclina l'offre d'un riche canonicat à Pampelune ; puis, son cours terminé, il descendit de sa chaire et, de maître redevenu disciple, il commença ses études de théologie (1532). — Ignace et Lefèvre s'y livraient en même temps que lui : ils les poursuivirent tous les trois de conserve, jusqu'au jour où Ignace crut devoir découvrir à ses jeunes amis les projets qu'il méditait. A Lefèvre et à Xavier étaient venus s'adjoindre quatre autres étudiants : Laynez, Salmeron, Bobadilla et Simon Rodriguez. — Les six jeunes gens accueillirent avec un saint enthousiasme les ouvertures de celui qu'ils avaient choisi pour les guider dans la vertu et, d'un commun accord, il fut convenu qu'ils s'engageraient à renoncer à tous leurs biens, à passer en Terre-Sainte et, dans le cas où cela leur serait impossible, à se mettre à l'entière disposition du Pape pour servir l'Église où et comme il le déciderait.

Le 15 août 1534, dans la demi-obscurité d'une petite chapelle souterraine de Montmartre, Xavier et ses compagnons, réunis autour d'Ignace, exécutèrent leur projet. Récemment ordonné prêtre, Pierre Lefèvre était à l'autel. Il reçut les vœux de ses amis et prononça les siens ensuite... C'était une nouvelle armée que l'Esprit-Saint levait : moins nombreuse que les soldats de Gédéon, elle n'en allait pas moins combattre victorieusement, elle aussi, terrasser dans la



PARIS. — Montmartre jadis et aujourd'hui.

vieille Europe une hérésie formidable et, grâce à Xavier, porter jusqu'aux extrémités du monde la croix et le nom de JÉSUS-CHRIST.

II.

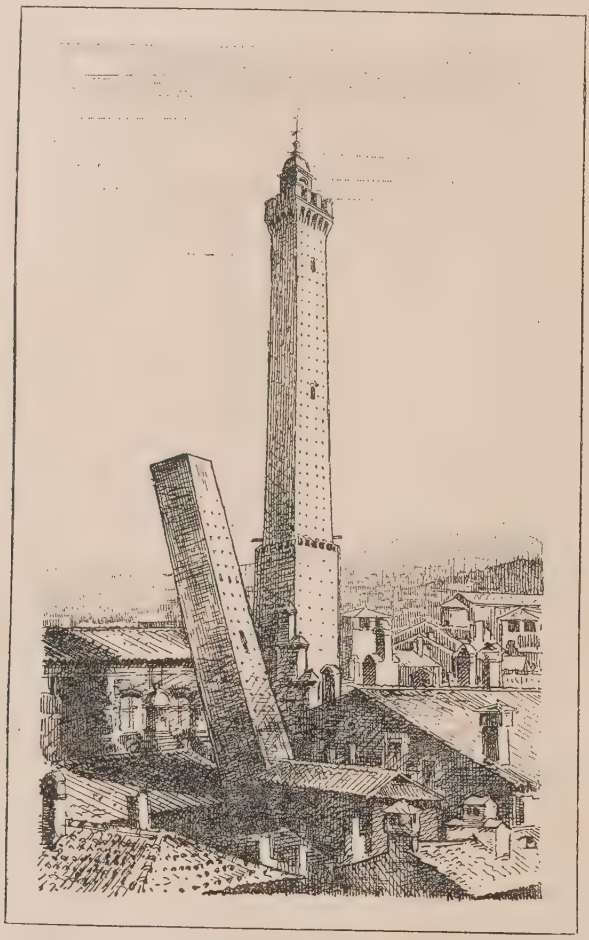
EN général consommé et que rien ne presse, Ignace exigea que Xavier et ses compagnons finîssent leurs études de théologie. Obligé de passer en Espagne d'abord, en Italie ensuite, il ne les

appela dans ce pays que vers la fin de 1536. Xavier, parti de Paris le 15 novembre avec ses amis, faillit être arrêté en route dès les premiers jours. Dans l'excès de sa mortification, il s'était entouré les jambes de fines cordelettes qui ne tardèrent pas durant la marche à entrer profondément dans les chairs. Un chirurgien consulté déclara qu'on ne les pouvait pas retirer sans danger. Heureusement DIEU fit par miracle ce que l'habileté humaine avait été impuissante à accomplir : les cordelettes tombèrent d'elles-mêmes pendant la nuit. On put donc continuer le voyage, quoique au prix de bien des fatigues et de mille dangers, et, le 6 janvier 1537, les pèlerins arrivèrent à Venise, où Ignace les reçut.

En attendant qu'ils pussent s'embarquer pour la Palestine, il les répartit dans divers hôpitaux. Celui des Incurables étant échu à notre Saint, François en fit le théâtre de son zèle pendant toute une année. Il s'en absenta deux fois néanmoins : la première, pour aller à Rome avec ses compagnons afin d'y recevoir la bénédiction du Pape; la seconde, pour se préparer à Monsélice, près Padoue, par une retraite de quarante jours à sa première messe ; car il avait été ordonné prêtre après avoir renouvelé ses vœux entre les mains du nonce Véralli.

François célébra cette messe à Vicence, où, épuisé de fatigues, il tomba malade quelques jours après. Saint Jérôme, auquel il était fort dévot, lui apparut et le guérit. Mais, sans pitié pour lui-même, Xavier ne tarda pas à rechuter (1538) : il était alors à Bologne, où Ignace l'avait envoyé. En vain Jérôme Casalini, curé de Sainte-Luce, dont la vénération pour François était sans bornes, le suppliait-il de prendre quelques ménagements. L'infatigable ouvrier n'en faisait rien et, grelottant de fièvre, il n'en continuait pas moins à confesser et à prêcher pendant toute la journée : il aurait fini par tomber sur ce champ de bataille, si DIEU, par l'organe d'Ignace, en l'appelant à Rome, n'avait lui-même interrompu ces travaux excessifs.

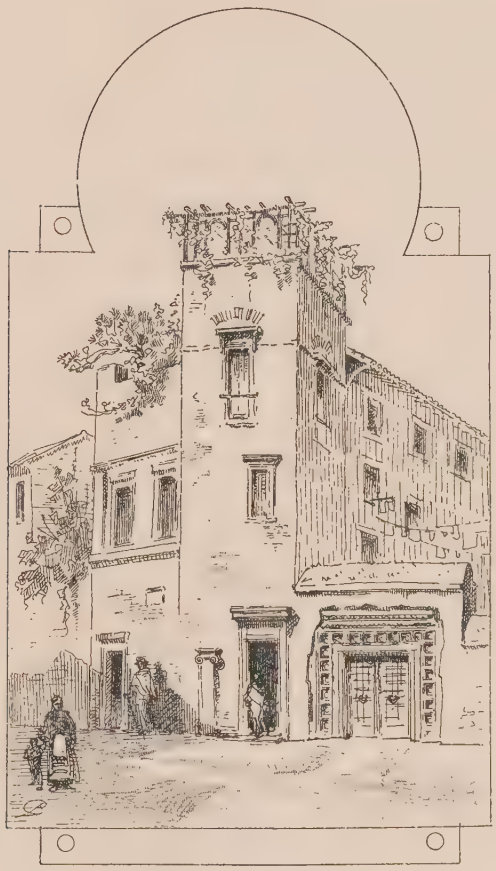
La Providence ouvrait ainsi la voie à ses desseins mystérieux ; pendant que Xavier reprenait des forces, tout en s'occupant de divers ministères à Saint-Laurent in Damaso, elle poussait Jean III



Bologne. — Les tours penchées.

de Portugal à solliciter du Pape pour ses possessions d'outre-mer quelques-uns de ces ouvriers évangéliques dont son envoyé Govea lui vantait si fort la science, le zèle et les succès. Paul III accueillit favorablement la royale demande : à sa prière, Ignace désigna donc

Rodriguez et Bobadilla pour passer en Portugal. Le premier s'y rendit immédiatement par mer, le second devait prendre la voie de terre en même temps que l'ambassadeur Mascaregnas, qui rentrait à la Cour. Mais, sur le point de partir, Bobadilla tomba si gravement



ROME. — Torre del Melangolo,
où S. Ignace et S. François Xavier partant pour les Indes se firent leurs adieux.

malade qu'il lui fut impossible de se mettre en route, et Xavier fut désigné par Ignace pour le remplacer.

Prévenu la veille du départ à peine, le nouveau missionnaire

quitta Rome le 15 mars 1540. Il emportait pour tout bagage un bréviaire et son crucifix; mais il partait muni de la bénédiction du Pape, et son cœur débordait d'allégresse, car il savait bien qu'il allait au poste où la Providence le voulait. Dieu ne le lui avait-il pas assez signifié par ces songes jusque-là inexplicables, mais dont il pénétrait bien le sens maintenant? Il s'y était vu les épaules chargées d'un nègre ; il avait aperçu, s'étendant au loin devant lui, des mers, des îles et de vastes continents; il avait compris quelque chose des immenses fatigues, des souffrances sans nombre que Dieu lui réservait, et, loin de se décourager, il avait répondu par ce cri d'amour qu'au milieu de la nuit Rodriguez avait entendu, sans le comprendre : « *Amplius*, *Domine*, *amplius !* Encore plus, Seigneur, encore plus ! » Puisque l'heure était venue d'entamer ces travaux apostoliques, comment sa grande âme n'en eût-elle pas tressailli d'aise et de bonheur ?

Mascaregnas et sa suite se rendirent à Lisbonne par Lorette, Bologne, le midi de la France et les provinces basques. — En traversant ce dernier pays, l'ambassadeur pressa François de s'arrêter quelques jours au château de Xavier ; mais le Saint n'en voulut rien entendre et il continua sa route sans fléchir.

Il arriva à Lisbonne vers la fin du mois de juin. C'était pour lui neuf ou dix mois à attendre, car la flotte ne devait appareiller qu'au printemps suivant. Jamais sa charité ne se fût résignée à demeurer si longtemps inactive. Comme à Venise, à Bologne et à Rome, on le vit donc sur les bords du Tage donner un libre essor à son zèle et se livrer à toutes sortes de travaux.

Le Roi lui avait offert un logement dans son palais ; fidèle aux instructions d'Ignace, à cette demeure somptueuse François préféra la maison commune des pauvres, l'hôpital. En compagnie de Rodriguez, il y soignait les malades, les consolait doucement ou s'en allait

quêter pour eux, en mendiant son propre pain. Sur les instances de Jean III, il consentit néanmoins à s'occuper de la Cour en même

Adieux de S. Ignace et de S. François Xavier.
(D'après une peinture murale de Lamothe, dans l'église du Jésus à Paris.)

temps : elle s'en ressentit bien vite et en fut presque transformée. Les classes moyennes suivirent la même pente : bientôt peuple, bourgeois et grands seigneurs se pressèrent à l'envi autour de

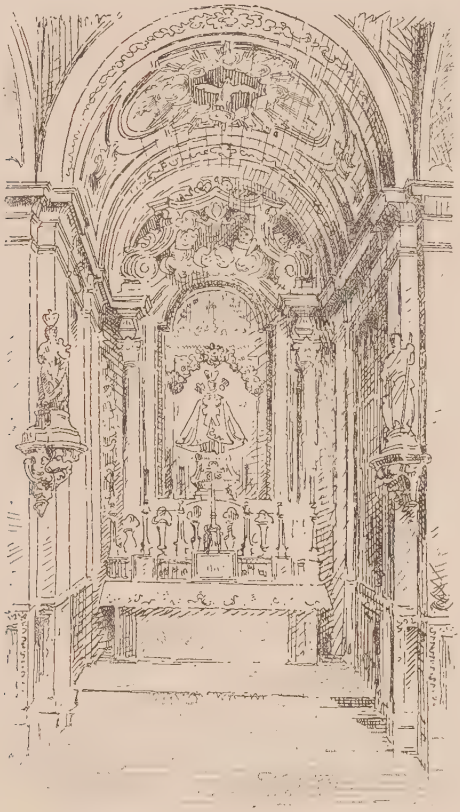
Xavier et de Rodriguez ; en eux on salua des « Apôtres », et ce nom glorieux, conquis alors par leur zèle, est resté en Portugal le nom de tous leurs successeurs.

François fut effrayé d'un pareil succès. Vrai fils de la Compagnie de Jésus, la persécution l'eût trouvé plus ferme, car « elle est, disait-il souvent, la marque indéniable des serviteurs de Jésus-Christ ». D'autre part, le Roi se demandait si, au lieu d'envoyer des hommes aussi puissants en œuvres dans les Indes, il n'était pas plus expédient pour le bien de son royaume de les retenir en Portugal. — Toujours en garde contre un excessif enthousiasme, Ignace trancha la question avec son bon sens admirable : il donna l'ordre à Rodriguez de demeurer à Lisbonne et il prescrivit à Xavier de partir pour Goa.

Le 7 avril 1541, la flotte mit à la voile sous la conduite du Vice-roi des Indes, Don Alphonse de Souza. Avant de s'embarquer, François, alors âgé de 35 ans à peine, avait reçu des mains mêmes du Roi les bulles pontificales qui le nommaient Nonce apostolique dans l'Extrême-Orient. Cette haute dignité ne lui fit rien changer à son existence : comme il avait mendié son pain en Italie et dans les rues de Lisbonne, il le mendia pendant toute la traversée sur le vaisseau-amiral. Il enseignait le catéchisme aux passagers les moins instruits ; les jours de fête, quand le temps était beau, monté sur quelques rouleaux de cordages jetés au pied du grand mât, il prêchait à tous la nécessité de la pénitence à cause de l'instabilité de la vie; grave avertissement en face de cette immense nappe azurée, tranquille mais changeante, et si souvent devenue un linceul pour tant de naufragés

Quand le scorbut éclata, bien que gravement atteint lui-même, — car il resta trois jours dans le délire, — François se dévoua sans réserve auprès de ceux qui furent frappés. En mer d'abord, à

Mozambique ensuite, où l'on fut contraint d'hiverner, il se fit pendant dix mois le serviteur de tous. Rien ne pouvait le rebuter; nuit et jour il était au service de ceux qui l'appelaient. Lorsque Alphonse de Souza reprit la mer, Xavier serait volontiers resté dans les hôpi-



LISBONNE. — Chapelle où S. François Xavier dit sa dernière messe en quittant l'Europe.

taux improvisés de l'île; mais le Vice-roi ne le voulut pas permettre : comme il n'était rien moins que bien portant, il désirait avoir le Saint auprès de lui, afin de recevoir les secours de la religion dans le cas où la maladie prendrait un caractère plus sérieux.

François se remit donc en route. Il relâcha d'abord à Mélinde, où le commerce portugais avait fondé quelques comptoirs ; puis il alla mouiller à Socotora.

« C'est, dit-il lui-même dans une de ses lettres, un vaste terrain sec, aride et stérile qui ne produit ni blé, ni riz, ni vin, ni fruits, excepté des dattes ; les insulaires, qui en font du pain, n'ont donc pour toute ressource que leurs palmiers et leurs troupeaux. Cette île est exposée à des chaleurs excessives. D'une grossièreté et d'une ignorance profondes, les habitants ne savent ni lire ni écrire... Ils se font gloire pourtant d'être chrétiens ; ils le sont en effet, si le christianisme consiste à avoir des églises et des lampes qui brûlent devant une croix. Chaque bourg à un cacis qui fait les fonctions de curé ; malheureusement le curé n'en sait pas plus long que ses ouailles ; et comme il ne connaît ni A ni B, il ne se met pas en peine d'avoir des livres ; il se contente de quelques formules de prières qu'il récite par cœur du mieux qu'il peut. Quatre fois par jour, à l'appel d'une crécelle semblable aux crécelles dont nous nous servons le jeudi-saint, ces pauvres chrétiens se rendent à l'église, à minuit, au point du jour, après-midi et le soir. Les cacis ne comprennent pas même la langue de leur liturgie, qui est la langue syriaque, je crois ; on les entend, dans leurs prières, répéter souvent un mot qui ressemble à notre *Alleluia*. Ils n'administrent jamais le baptême ; ils en ignorent même le nom. Aussi, pendant mon séjour, l'ai-je donné à plusieurs enfants, du consentement de leurs parents, car la plupart s'empressaient de me les présenter...

» La libéralité de ces pauvres gens faisait un admirable contraste avec leur indigence : ils m'offraient tout ce qu'ils avaient, et j'étais contraint d'accepter quelques dattes, pour ne pas paraître mépriser des dons offerts avec tant d'empressement. Ils me prièrent et me supplièrent de rester au milieu d'eux, en me promettant de se faire baptiser tous sans exception.

» Mais comme cette île est sans garnison portugaise... Don Alphonse ne voulut pas y consentir...

»..... Nous remîmes donc à la voile, vers la fin de février, et nous arrivâmes enfin à Goa, le 6 mai de la présente année 1642. [1] »

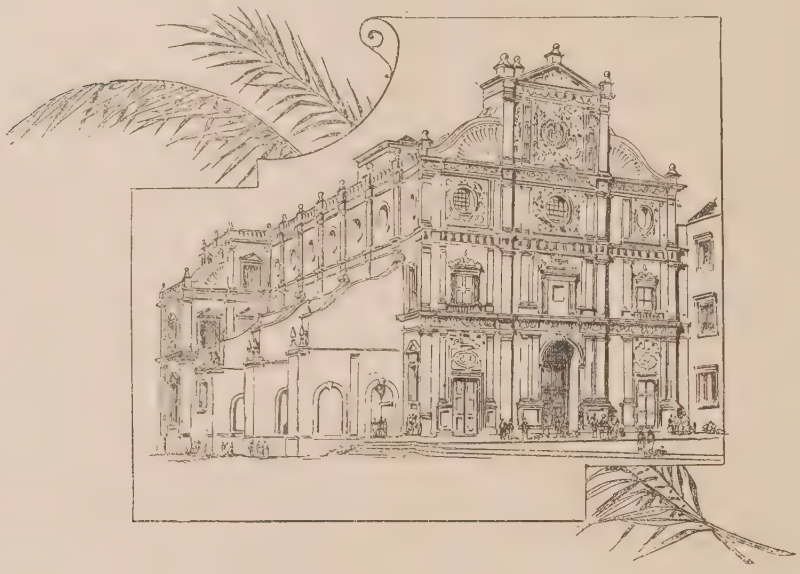
III.

CETTE ville, capitale de l'empire portugais aux Indes, était alors à l'apogée de sa splendeur. Mais la corruption la plus impudente l'avait depuis longtemps envahie ; le débordement des mœurs, la vénalité de la justice, l'exaction et le vol dans le recouvrement des impôts la déshonoraient. Le mal était si profond qu'il paraissait sans remède. En vain l'évêque de Goa, Jean d'Albuquerque, en pieux fils de saint François, essayait-il de l'enrayer : on se moquait de ses adjurations comme de ses menaces, et les Vice-rois eux-mêmes n'étaient guère plus écoutés. C'est alors que Xavier arriva aux Indes : sa sainteté allait faire ce que l'évêque et les Vice-rois n'avaient pu mener à bonne fin.

Comme à l'ordinaire, l'humble Nonce apostolique prit logement à l'hôpital. De ce poste d'observation, il étudia tout d'abord la position : elle lui parut trop forte pour être immédiatement attaquée ; quelques travaux d'approche étaient nécessaires. François com-

1. Lettres de S. François Xavier, Lyon, Périsse, 1828. Tome I, lettre X. Le 7 juillet 1497, Pierre de Couillan, religieux de la Trinité, au moment d'expirer sous les flèches dont les Indiens idolâtres l'accablaient, fit la prédiction suivante : « Dans peu d'années il naîtra en l'Église de DIEU une nouvelle religion de clercs, qui portera le nom de JÉSUS ; et un de ses premiers Pères, conduit par le Saint-Esprit, pénétrera jusqu'aux contrées les plus éloignées des Indes Orientales, dont la plus grande partie embrassera la foi orthodoxe par le ministère de ce prédicateur évangélique. » — V. P. Bouhours, *Vie de saint François Xavier*, livre II.

mença donc à consacrer tout son temps aux malades, particulièrement aux lépreux; il visita les prisons ; une clochette à la main, il parcourut les places publiques, réunissant les enfants pour leur faire le catéchisme ; puis, lorsque par ces ministères il eut bien prouvé qu'il ne venait pas aux Indes pour y faire un vain étalage de puissance, mais pour y conquérir des âmes et pour les aider à se sauver, il se jeta résolument dans la mêlée et marcha droit à l'ennemi.



Ancienne Goa. — Église du Jésus.

L'effet de ses premières prédications fut immense. Sa forte éloquence secondée par son inaltérable aménité lui gagna rapidement tous les cœurs. Surpris dans leur vie licencieuse, honteux de leurs désordres, les pécheurs les plus scandaleux venaient se jeter à ses genoux. — On vit alors le mouvement se communiquer de proche en proche ; le bien se propagea de tous côtés, — car comme le mal il est contagieux à certaines heures, — et bientôt la ville

entière sembla presque complètement changée, tant les conversions y avaient été nombreuses et les retours à une vie chrétienne publiquement avoués.

Cinq mois avaient suffi au missionnaire pour accomplir ce merveilleux travail. Il y mettait la dernière main, quand Michel Vaz, vicaire-général des Indes, lui parla de la côte de la Pêcherie et des Paravers qui l'habitaient : il n'en fallait pas autant pour enflammer son cœur d'apôtre, et sans retard François prit ses mesures afin de passer au pays où son zèle l'attirait.

Du cap Comorin, qui forme la pointe extrême dans le sud du grand triangle indien, la côte de la Pêcherie s'étend au nord sur la partie orientale de la vaste presqu'île, en face du golfe de Sennar. Là vivait, assez clair-semée, une population nombreuse pourtant, les Paravers. Plongeurs habiles autant qu'intrépides, ils pêchaient l'huître perlière ; leur vie était dure et pénible, mais leurs mœurs avaient gardé de la simplicité. Ces braves gens devaient être dans la foi les premiers nés de François Xavier.

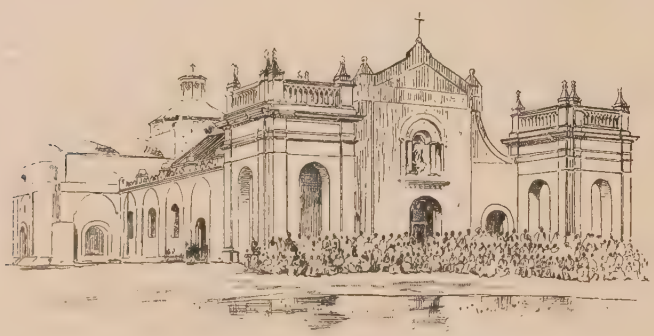
L'apôtre arriva parmi eux vers le mois de novembre 1542. Parti de Goa en octobre avec deux jeunes clercs indigènes qui parlaient le malabar, il était descendu jusqu'à Comorin dans une galiote portugaise ; après avoir converti, grâce à la guérison miraculeuse d'une femme, un village idolâtre, il s'était mis à remonter la côte, tantôt en plein soleil, tantôt sous la voûte ondoyante des grands cocotiers, mais toujours en suivant le rivage, et par conséquent à travers des sables brûlants. C'est ainsi qu'il atteignit Tutticorin.

Aussitôt il se mit à l'œuvre. Il nous a raconté lui-même dans une de ses lettres comment il procédait en pareil cas.

« Nous traduisîmes d'abord avec beaucoup de peine un catéchisme en malabar. Lorsque je l'eus appris, je commençai à par-

courir toutes les bourgades de la côte, une sonnette à la main, assemblant ainsi autour de moi les hommes et les petits enfants. Deux fois par jour je leur expliquais le catéchisme. Au bout d'un mois les enfants le savaient par cœur parfaitement. Je leur recommandais ensuite de répéter ce qu'ils avaient appris à leurs pères, à leurs domestiques et même à leurs voisins.

» Le dimanche, je réunissais à l'église les hommes et les femmes, ainsi que les enfants... Alors, au nom de la Sainte Trinité, je récitais, à haute et intelligible voix, en langue malabare, l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le Symbole des Apôtres ; tous les répétaient



Côte de la Pêcherie. — Église catholique de Tutticorin.

après moi... Je redisais encore seul le Symbole et j'insistais sur chaque article ; puis je demandais à chacun des auditeurs s'il croyait sans hésiter ce que sa bouche venait de prononcer, et chacun, se croisant les mains sur la poitrine, répondait affirmativement...

» Pour inculquer le Décalogue, voici ce que je fais : nous chantons le premier commandement : *Un seul Dieu tu adoreras*, et nous faisons ensuite cette prière : Jésus-Christ, *Fils du Dieu vivant, faites que nous vous aimions par-dessus tout.* Nous ajoutons aussitôt l'Oraison dominicale, puis nous chantons tous ensemble un couplet de cantique ainsi conçu : *Sainte Marie, Mère de* Jésus-Christ,

obtenez-nous de votre Fils d'observer soigneusement ce premier commandement. Ce couplet est suivi de l'*Ave Maria.* Nous agissons de même pour tous les autres commandements.

» En ce qui est du baptême, je fais réciter la confession générale à tous les catéchumènes qui vont le recevoir... J'ai coutume de leur rappeler brièvement ensuite, en langue malaise, les principaux points de la doctrine chrétienne nécessaires au salut. C'est après les avoir ainsi préparés que je leur confère le Sacrement. Je termine par le *Salve Regina* pour obtenir le secours et la protection de la Sainte Vierge sur nous [1]. »

Comme on le voit, l'apôtre ne s'épargnait guère ; mais DIEU ne lui ménageait pas davantage son aide toute-puissante, ni par conséquent le succès. Beaucoup de malades étaient guéris au moment même où on les baptisait ; aussi les conversions étaient-elles innombrables. « Je ne puis pas vous faire mieux comprendre, écrivait Xavier, la foule de ceux que j'ai régénérés, qu'en vous disant que souvent les bras m'en sont tombés de fatigue, car j'ai bien des fois conféré le baptême à des bourgades entières dans un seul jour. A force de répéter le Symbole et les prières, j'avais la voix éteinte et la défaillance me gagnait [2]. »

Détail touchant : les enfants furent les auxiliaires les plus actifs de notre Saint à la Pêcherie. Armés qui du crucifix de François, qui de son reliquaire, qui de son chapelet, ils se répandaient de toutes parts. Missionnaires improvisés, ils défiaient hardiment les païens à la dispute, brisaient les idoles et les foulaient aux pieds. Ils enseignaient dans les maisons, dans les rues, dans les faubourgs. D'autres fois, ils précédaient Xavier dans un village et ils en préparaient les habitants à sa venue. Ils n'hésitaient même pas à

1. *Lettres de saint François Xavier*, t. I, lettre XIV.
2. *Lettres de saint François Xavier*, t. I, lettre XIV.

recourir au miracle, si entière était leur confiance et si grande éclatait leur foi! « Lorsqu'ils arrivaient auprès des malades, rapporte le Saint lui-même, ils convoquaient tous les voisins. Après leur avoir fait réciter le *Credo*, ils cherchaient à exciter dans les infirmes la confiance et l'espérance en DIEU. Puis ils récitaient les oraisons de l'Église... Et DIEU, fléchi par ces prières, a souvent rendu la santé aux malades, en les guérissant de leurs infirmités spirituelles [1]. »

Au bout d'un an, notre Saint crut le moment venu d'aller chercher du renfort à Goa. Il laissa aux mains de ses deux compagnons les chrétientés naissantes et, vers les derniers jours de décembre, il descendit jusqu'à Comorin dans une de ces frêles barques dont les Paravers se servaient.

MANAPAD. (Côte de la Pêcherie.)
Chapelle de la Vraie Croix.
S. François Xavier a daté plusieurs lettres de ce village.

La fin de janvier 1544 le vit arriver à Goa ; il ne resta dans cette ville que le temps nécessaire pour réorganiser le séminaire des enfants convertis, qui devait, quatre ans après, passer dans les mains de la Compagnie sous le nom bien connu de Séminaire de Sainte-Foi. Puis il se rembarqua pour la Pêcherie, emmenant avec lui le P. Mansilla, deux prêtres indigènes et un prêtre basque récemment arrivé d'Europe, Jean d'Ortiaga. Il les échelonna le long de la Côte, en leur partageant la mission nouvelle ; pour lui, toujours épris de travaux plus rudes, il s'enfonça résolument dans l'intérieur des terres. Il y eut beaucoup à souffrir. Mais déjà il commençait à y moissonner, quand il fut subitement appelé vers la Côte.

1. *Lettres de saint François Xavier*, lettre XIV.

Surpris par une brusque invasion des Badages, leurs belliqueux voisins, les Paravers, comme une volée de mouettes, avaient quitté tout éperdus la terre ferme et s'étaient réfugiés sur des îlots de sable où ils mouraient de faim. — A cette nouvelle, Xavier, qui avait pour ses néophytes des entrailles de mère, accourut aussitôt ; il ranima le courage des pauvres pêcheurs de perles, obtint pour eux des secours des Portugais, les ramena dans leurs villages à moitié détruits, et ne les quitta qu'après les avoir vus complètement rassurés.

Au lieu de gagner l'intérieur, il suivit cette fois le rivage jusqu'à Comorin ; de là, il remonta la côte occidendale de la presqu'île

Côte de la Pêcherie. — Bouquet de palmiers, près d'une rivière.

faisant face à la mer d'Oman. Les peuples qui habitent entre cette mer et les montagnes du Travancor furent les premiers qu'il évangélisa dans cette contrée : il le fit avec un tel succès qu'il bâtit quarante-cinq églises en peu de temps et que, d'après son propre témoignage, il baptisa de sa main jusqu'à dix mille personnes dans un seul mois. Dieu lui accorda alors le don des langues. Ceux qui accouraient pour l'entendre parlaient parfois des dialectes différents ; ils étaient trop nombreux aussi pour qu'on les pût réunir dans un édifice, si grand qu'il fût. François les menait dans la campagne : là, en face de ces merveilleux paysages du sud de l'Inde, sous le dôme verdoyant des palmiers ou d'autres fois à l'abri d'une humble

voile de pêcheurs, le front rayonnant, l'âme embrasée, il offrait la divine Victime, puis il expliquait les mystères de la religion. A quelque langue qu'ils appartinssent, tous ses auditeurs le comprenaient.

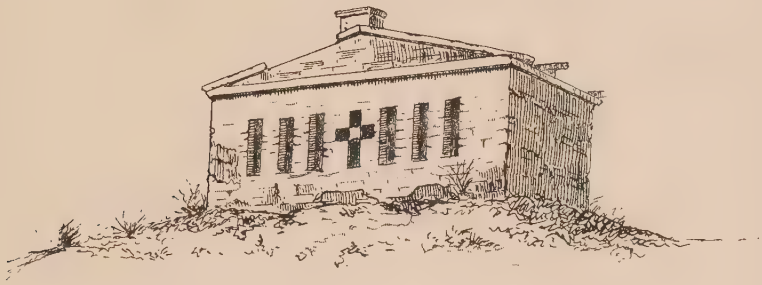
Le zèle de l'apôtre s'exerçait donc avec le plus grand fruit. Soudain l'effroi se répandit dans toute la contrée : les pillards qui avaient ravagé la Côte approchaient. Mieux aguerries, plus habilement conduites, leurs nombreuses bandes s'avançaient pour conquérir le Travancor. L'issue de l'invasion ne semblait malheureusement pas douteuse; mais, le jour de la bataille, Xavier, qui venait de passer de longues heures en prière, se relève; suivi de quelques indigènes baptisés, il se précipite, un crucifix à la main, au-devant de l'ennemi : « Au nom du Dieu vivant, s'écrie-t-il, je vous défends d'avancer. » — A ce spectacle les premiers rangs des Badages se troublent. Comme si quelque vision effrayante leur eût apparu, ils sont pris de terreur et se débandent; le désordre, se communiquant au reste de l'armée, tourne bientôt en panique, et les envahisseurs disparaissent pour jamais.

Ce fait merveilleux donna à François une autorité sans égale dans le Travancor. Le roi fit proclamer à son de trompe que la pratique de la vie chrétienne était désormais libre en son royaume. Mais, retenu lui-même dans l'erreur par de tristes et honteux liens, il ne se convertit pas à la vraie religion.

Pendant que François travaillait ainsi dans le sud du Malabar, les habitants de l'île de Manaar lui expédièrent quelques envoyés pour le prier de venir les instruire dans la vérité. Cette île est située sur le flanc occidental de Ceylan ; Xavier n'y pouvait point passer, mais il y envoya un des prêtres laissés à la Pêcherie. Les Manarois l'accueillirent avec joie ; ils se convertirent et, la persécu-

tion s'étant déchaînée sur eux fort peu de temps après, plus de six cents de ces nouveaux chrétiens payèrent du sacrifice de la vie leur fidélité à leur nouvelle foi.

C'était un tyran, usurpateur du trône de Jafanapatan, qui avait ordonné cette moisson sanglante. Afin que la diffusion du catholicisme n'en fût pas arrêtée, Xavier pensa qu'une telle cruauté ne devait pas rester impunie. Depuis quelque temps, il méditait d'aller trouver le Vice-roi des Indes pour lui demander de porter remède à de trop nombreux abus. Le massacre de Manaar lui imposait une



MANAPAD. — Petite construction élevée sur une grotte où S. François Xavier passait souvent la nuit à prier.

obligation plus pressante encore d'entreprendre ce voyage. Laissant donc le Travancor sous la direction du P. Mansilla, qu'il venait d'y mander, il partit à pied pour Cochin, où il entra le 16 décembre 1544, après avoir donné le baptême tout le long du littoral [1].

N'est-ce pas de Cochin qu'il envoya à l'Université de Paris cette lettre fameuse où il conjurait les docteurs de venir prêcher l'Évangile aux peuples idolâtres, au lieu de se livrer à de vaines et stériles subtilités ? Avec la sainte liberté des apôtres, il écrivit aussi à

1. *Lettre de saint François Xavier*. Lettre XLI.

Jean III de Portugal pour lui dénoncer certains abus et pour en solliciter la répression :

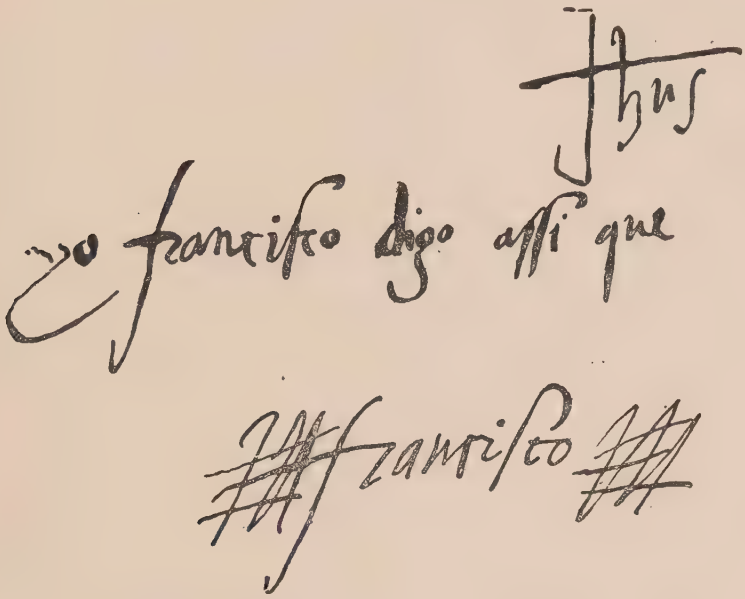
« Sire, disait-il au Roi dans un langage superbe, Votre Majesté doit bien se persuader de cette grande vérité que la Providence l'a choisie entre tous les princes chrétiens de la terre, bien moins pour faire la conquête des Indes que pour éprouver sa fidélité et sa reconnaissance dans l'accomplissement des desseins divins. Elle doit être convaincue que si DIEU a fait choix de sa personne, ce n'est pas tant pour enrichir ses coffres des productions précieuses et des trésors de l'Orient que pour donner à ses vertus héroïques, à son zèle ardent, à l'intelligence de ses ministres, l'occasion de réduire ces contrées infidèles sous l'empire de la Croix, du Créateur et Rédempteur de l'univers...

» C'est donc à juste titre que Votre Majesté fait ici à ses délégués un devoir sérieux de contribuer de tous leurs efforts à la propagation de la foi et de notre sainte religion ; Elle est bien persuadée sans doute qu'un jour Elle rendra compte du salut de tant de nations, car ces nations sont prêtes à entrer dans la voie de l'Évangile si quelqu'un la leur montre ; mais en attendant, faute de docteurs, elles marchent dans les ténèbres, et restent enfouies dans des vices par où elles se précipitent dans un malheur éternel...

» Sire, je supplie donc Votre Majesté, et je la conjure par le zèle qu'elle a pour le service de DIEU, d'accueillir avec sa bonté et sa droiture accoutumées les observations que je lui soumets ici dans l'intention la plus pure et la plus désintéressée. Je ne suis mû par aucun autre motif que celui de la gloire de DIEU et du soulagement de votre conscience ; c'est pourquoi je conjure Votre Majesté de ne pas se contenter de manifester ses intentions dans les lettres adressées ici à ses ministres, mais de donner une publication solennelle à ses ordres, et de les sanctionner par des punitions exemplaires contre ceux qui prévariquent dans cette partie essentielle de leur devoir. »

Pressant alors son argumentation avec une saisissante audace, le Saint faisait sonner par avance le glas funèbre aux oreilles de son correspondant royal :

« N'est-il pas à craindre, continuait-il, que, quand DIEU citera devant lui Votre Majesté (ce qui arrivera infailliblement et au moment peut-être où Elle s'y attendra le moins, sans qu'il y ait



Fac-simile de l'écriture et de la signature de S. François Xavier.

alors ni moyen ni espérance de se soustraire à ce redoutable tribunal), n'est-il pas à craindre, dis-je, grand Prince, que votre Juge irrité ne vous adresse ces terribles paroles : « Pourquoi n'avez-vous pas sévi contre vos ministres, contre vos sujets qui, soulevés contre moi dans les Indes, s'y sont constitués en état de rébellion ? Pourquoi votre sévérité ne les frappait-elle qu'autant qu'ils étaient négligents dans la gestion de vos finances et dans l'exacte levée de vos impôts ? »

» J'ignore, Sire, de quel poids sera alors votre excuse : « Seigneur, j'écrivais chaque année dans ces contrées, et chaque année je recommandais tout ce qui concerne votre service et votre honneur. » — Ne vous sera-t-il pas répondu aussitôt : « Fort bien, mais tu as laissé impunis tous ceux qui affectaient la plus profonde indifférence pour ces ordres, tandis que des châtiments sévères ne manquaient pas de frapper ceux dont la fidélité et l'exactitude dans l'administration du fisc royal se trouvaient tant soit peu en défaut. »

» Je supplie et conjure donc Votre Majesté, par le zèle dont Elle brûle pour la gloire de DIEU, par l'ancienne habitude où Elle est de s'examiner devant lui sur les devoirs attachés à la dignité royale et de soulager ainsi sa conscience, je la supplie d'envoyer ici un mandataire qui ait les qualités requises, qui soit investi de toute l'autorité nécessaire, et dont l'unique fonction soit de veiller au salut des âmes innombrables qui courent aux Indes le plus grand péril. Il faut que ce ministre ne relève que de Votre Majesté, qu'il soit absolument indépendant de tous vos officiers commis à la levée des impôts et aux autres parties de l'administration. Voilà le moyen de parer aux inconvénients, aux nombreux et énormes scandales dont jusqu'ici la religion a eu à gémir. »

Enfin François terminait par cette fière adjuration :

« Que Votre Majesté se rende un compte exact et fasse un total des produits et des richesses que DIEU lui prodigue et qu'Elle retire de ses contrées ; qu'elle en déduise ce qu'elle dépense ici pour le culte et le service divin. Alors, après avoir prudemment réduit toute chose à une juste valeur, que Votre Majesté fasse un partage légitime entre Elle et DIEU ; mais, prenez-y garde, faites en sorte que la reconnaissance et la religion président à ce partage ; faites attention surtout que le Créateur de toute chose, qui a été

à votre égard si prodigue et si généreux, ne soit, à vos propres yeux, lésé et offensé par une méticuleuse réserve. Ne différez pas, ne remettez pas au lendemain ; quelle que soit votre diligence, elle sera encore tardive.

» C'est une charité vraie et ardente envers Votre Majesté qui

Macao. — Ancienne église des Jésuites.

dirige ma plume ; car il me semble entendre mille voix porter de ces contrées jusqu'au Ciel des plaintes amères sur les actes d'avarice que Votre Majesté exerce envers elles [1] ; il me semble les entendre rappeler que, de ces torrents de trésors qui vont combler vos coffres, c'est à peine si on laisse couler sur elles quelques

1. *Utique cum audire mihi videar voces ex his terris missas ad cœlum Indiæ conquerentis avare secum agi a Majestate Tua.*

gouttes pour subvenir à leurs besoins spirituels : et pourtant ces besoins ne sont-ils pas aussi urgents qu'ils sont immenses ? [1] »

Michel Vaz, grand vicaire de l'évêque de Goa, se chargea de porter cette magnifique lettre à Lisbonne et de la remettre au Roi. Tandis que ce prêtre vénérable entreprenait ce voyage, qui devait obtenir un plein succès, Xavier s'embarqua, et, longeant toute la côte de l'Inde, il monta jusqu'à Cambaye, près de Surate, où le Vice-roi se trouvait en ce moment. Chemin faisant, il convertit un gentilhomme dont les débauches n'étaient que trop notoires, en se flagellant rudement pour lui. — A cette première consolation s'en joignit une autre plus profonde : Don Alphonse de Souza, entrant pleinement dans les desseins de l'apôtre, fit expédier des ordres précis pour les gouverneurs des possessions portugaises dans le Sud ; et il les remit au missionnaire, qui, nanti de ces instructions, reprit immédiatement la mer pour aller à Négapatan, où la flotte expéditionnaire devait se réunir.

En passant en vue de l'île de Manaar, il y toucha pour vénérer cette terre qui venait de boire le sang des martyrs. La peste y sévissait ; il la fit miraculeusement cesser ; malheureusement il eut moins de pouvoir sur la mauvaise volonté des officiers de la flotte. Il ne put la vaincre et l'expédition avorta.

IV.

Empêché par les moussons de retourner au Travancor, Xavier conçut le projet d'aller porter la bonne nouvelle dans le sud de l'île de Célèbes, à Manaçar, où, lui affirmait-on, il trouverait des populations entièrement prêtes à la bien recevoir. Il ne voulut pas

1. *Lettres de saint François Xavier*, lettre XLII.

s'y décider toutefois avant d'avoir prié sur le tombeau de son prédécesseur aux Indes, le glorieux apôtre S. Thomas, et il se rendit par la voie de terre à Méliapour [1], d'où il s'embarqua au commencement de septembre 1545 pour Malacca.

Le 25 du même mois, il était en vue de cette ville, après avoir traversé sur un méchant navire tout le golfe du Bengale et longé la côte nord de Sumatra. Un marchant converti, Jean Deyro, l'accompagnait en qualité de catéchiste. La dissolution des mœurs était grande à Malacca ; Xavier employa pour la combattre les mêmes moyens qu'à Goa.

« Il prêchait les fêtes et les dimanches dans la grande église, et le reste de la journée était consacré à soulager les malades dans les hôpitaux, à les confesser, à les servir. Il faisait le catéchisme aux nouveaux convertis; il terminait des procès entre des gens d'affaires, des querelles entre les soldats. Le soir, après le soleil couché, il prenait une clochette et, faisant le tour de la ville, il criait au peuple : « *Ames chrétiennes, priez pour les trépassés.* » Tous les enfants qui assistaient au catéchisme le suivaient alors en priant, et beaucoup de grandes personnes se joignaient dévotement à eux [2]. »

Un moment arrachés à leurs désordres, les habitants de Malacca ne persévérèrent pas longtemps dans leur vie nouvelle; aussi l'apôtre put-il leur prédire à l'avance les châtiments qui les attendaient : une guerre, suivie d'une effroyable peste, qui en effet jeta plus tard la désolation dans leurs murs.

Pendant trois mois, Xavier attendit en vain l'occasion de passer à Manaçar. — Comme un prêtre y avait été envoyé l'année précédente, il renonça momentanément à y aller lui-même et il prit le parti de se diriger du côté des Moluques, pour lesquelles il fit voile de fait, le 1er janvier 1546, en compagnie de Deyro.

1. Aujourd'hui San-Thomé, à 9 kilomètres au sud de Madras.
2. *Lettres de saint François Xavier.*

Amboine et son groupe, Baranura, Rosalao et Ulate, furent les premières îles où il prêcha. — « La première, rapporte-t-il dans une de ses lettres, renferme sept bourgades peuplées de chrétiens. C'est là d'abord que je m'arrêtai. Je les parcourus toutes pour baptiser les enfants. On eût dit en vérité que plusieurs d'entre eux attendaient le baptême pour aller se mettre en possession du bonheur éternel, car ils mouraient presque tous aussitôt qu'ils l'avaient reçu. Pendant ce temps, arrivèrent du Mexique huit navires espagnols, commandés par Don Ferdinand de Sosa; ils relâchèrent à Amboine pour y séjourner trois mois.

» Il est difficile de se faire une idée du travail que me donnèrent ces nouveaux débarqués. J'ai peine à me le figurer moi-même. Tantôt je prêchais, tantôt je terminais des querelles; là, je confessais; ici, j'assistais les malades, les mourants, je les fortifiais contre les assauts du démon, qui nous assiège en ces derniers moments; besogne pénible avec ceux qui ont passé leur vie dans un oubli total de DIEU et de ses commandements. Qu'ils sont pusillanimes alors! qu'ils sont petits au moment de comparaître devant le redoutable tribunal de l'Éternel, ces hommes qui ont été si audacieux pendant leur vie pour l'offenser et l'outrager! Leur désespoir est égal à leur ancienne audace! Enfin le moment vint de nous séparer; les Espagnols retournèrent aux Indes, et je m'embarquai pour les Moluques, avec mon fidèle Jean Deyro [1]. »

Muni du catéchisme qu'il avait composé à la Pêcherie et qu'il venait de faire traduire en malais, le Saint appareilla en effet pour Ternate, la principale des petites Moluques, où le Roi de Portugal avait quelques soldats. Il n'y arriva qu'après avoir essuyé une tempête pendant laquelle le navire tomba sur un banc de sable qu'il laboura de la quille et du gouvernail durant toute une lieue. « Ternate et les îles environnantes, nous dit le Saint [2], sont situées sous un

1. *Lettres...* lettre LVIII.
2. *Ibid.*

beau ciel. Des bois de hautes futaies les couvrent et la pluie les arrose fréquemment. Mais les côtes sont formées d'une ceinture de roches escarpées, remparts naturels derrière lesquels les insulaires sont à l'abri de toute surprise... Quant à l'intérieur, on y rencontre de nombreux volcans qui vomissent des tourbillons de flammes avec d'effroyables détonations... Du sein des cratères presque toujours en activité s'élancent des nuages de fumée et de cendres, au milieu desquels on voit s'élever dans les airs de gros quartiers de rochers... Il semble, ajoute l'apôtre, que DIEU ait voulu présenter à ces nations criminelles le spectacle permanent de l'enfer, leur faire entrevoir, au milieu de ces embrasements, de ce fracas continuel, ces feux souterrains qui dévoreront à jamais les impies, et leur donner une idée des supplices que DIEU leur réserve dans sa colère, si, en se tournant vers lui, elles ne quittent pas l'habitude de leurs crimes et de leurs forfaits. »

Les habitants des Moluques étaient en effet livrés à toutes sortes de vices et d'excès. Plusieurs de ces peuplades étaient anthropophages, et le sens moral y était tellement émoussé que les enfants y dévoraient sans horreur leurs grands-parents eux-mêmes, dès que l'âge avait affaibli ces malheureux. François les évangélisa toutes, puis il partit pour l'île du More (nord des Célèbes), d'où, rebroussant chemin par Ternate et Amboine, il revint après un an et demi à Malacca (juillet 1547).

Partout, sauf à Rosalao, son zèle ardent avait enfanté des merveilles et fait surgir de florissantes chrétientés. Amboine avait été revivifiée dans la vraie foi. Dans Ulate convertie, il avait fait cesser une sécheresse qui allait livrer la ville à ceux qui l'assiégeaient. A Ternate, toute l'île avait été transformée. A Célèbes enfin, des villes entières, Tolo et Montmaya par exemple, avaient embrassé la vérité.

L'infatigable apôtre ne s'arrêta que quelques jours à Malacca : il y rencontra les PP. Beira, Nugnez et Ribera, qu'il avait appelés

aux Moluques et qui se rendaient au poste qu'il leur avait assigné. Bien qu'il eût reçu un ordre semblable, le P. Mansilla avait cru préférable de continuer l'œuvre, très féconde du reste, à laquelle il travaillait. Inflexible sur l'obéissance, Xavier le renvoya sans pitié de la Compagnie quand il rentra à Goa.

C'est pendant ce séjour à Malacca que, dans un ravissement qui le saisit au milieu d'un sermon, il annonça, au moment même où

Macao. — Débarcadère.

elle était remportée à une grande distance, la merveilleuse victoire de sept pauvres fustes portugaises contre l'imposante flotte du sultan d'Achem ; est-il besoin d'ajouter qu'avant leur sortie du port ces fustes délabrées avaient été bénies par lui, et que c'était sur son conseil exprès qu'elles avaient cinglé droit à l'ennemi ?

C'est à Malacca aussi que Xavier rencontra Anger, ce Japonais si connu après son baptême sous le nom de Paul de Sainte-Foi et dont la rencontre allait déterminer le voyage de François au Japon.

Le Saint l'envoya à Goa, en même temps que quelques jeunes gens qu'il ramenait des Moluques pour les faire mieux instruire dans la religion, et, après avoir essuyé une violente tempête à la hauteur de Ceylan, il mouilla heureusement devant Cochin le 20 janvier de l'an 1548.

Le même jour il écrivit à Jean III une lettre aussi belle que celle que nous avons citée plus haut. Il y dévoilait sans faiblesse la triste situation des Indes. — Il montrait les officiers royaux se jalousant sourdement et se mettant perpétuellement en opposition les uns avec les autres, les passions fermentant, chacun ne poursuivant que ses propres intérêts et son avancement particulier, sans souci des affaires du Roi et bien moins encore des affaires de Dieu. D'une main ferme, il traçait la marche à suivre pour remédier à tant de maux. Enfin, il adjurait le Roi d'intervenir :

« Après avoir vu par moi-même l'état des choses, disait-il, après les avoir mûrement examinées et pesées, j'ai longtemps réfléchi sur ce dont je devais entretenir Votre Majesté ; je me suis demandé si je lui exposerais ce qui est à mes yeux indispensable pour la propagation de l'Évangile et pour son affermissement. Tous les jours la gloire de Dieu me faisait prendre la plume; mais aussitôt le découragement me la faisait tomber des mains. Hélas! me disais-je à moi-même, à quoi bon? jamais, non, jamais ces projets ne seront accueillis. Mais, Sire, à cette triste pensée, ma conscience, mon devoir se soulevaient aussitôt.... Alors d'autres craintes venaient assiéger mon esprit. Si je dépose aux pieds de Sa Majesté le sujet de mes douleurs, cette lettre ne sera-t-elle pas un jour un acte d'accusation contre mon prince à l'heure de sa mort, et n'aggravera-t-elle pas la rigueur de ce dernier jugement, en lui ôtant le prétexte de l'ignorance où il est en ce moment?...

» .... Telles sont les craintes qui m'ont si longtemps agité et

tourmenté en sens inverse, jusqu'au moment enfin où mon parti a été pris, celui de remplir mon devoir, et de décharger ma conscience d'un pénible fardeau en épanchant devant Votre Majesté des sentiments trop longtemps comprimés, hélas !...

» Je vous en conjure donc, Sire, par l'amour que vous portez au Seigneur notre DIEU, par le zèle dont vous brûlez pour sa gloire, venez au secours de vos fidèles sujets qui habitent les Indes, et au mien en particulier...

» Je finis en priant le Seigneur qu'il vous pénètre bien des devoirs attachés à votre dignité, et qu'il vous donne la force de les remplir comme vous voudriez l'avoir fait à l'heure de votre mort. »

FRANÇOIS DE XAVIER[1].

Avant de rentrer à Goa, Xavier passa une fois encore à la Pêcherie. Il y trouva les PP. Henriquez et Ant. Criminal, et confia la charge de supérieur de la mission à ce dernier, qui devait, quinze mois après, avoir le premier la gloire d'empourprer de son sang le chaste manteau de la Compagnie de JÉSUS, sa Mère. Puis, lui laissant des instructions admirables de sagesse et de bon sens pratique, il franchit le détroit, convertit à Ceylan le roi de Candée et toucha terre à Goa (20 mars 1548), d'où il remit immédiatement à la voile pour aller trouver à Bazain, dans le golfe de Cambaye, le nouveau Vice-roi des Indes, Jean de Castro.

François rentra bientôt dans la capitale, où Castro ne vint le rejoindre que pour mourir entre ses bras. Pendant près de cinq mois, il s'y livra à toutes les œuvres de charité. L'amour de DIEU semblait croître de plus en plus dans son âme, si bien qu'incapable d'en supporter les ardeurs, il était obligé en quelque sorte de demander grâce. « C'est assez, Seigneur, c'est assez ! » l'entendait-on dire parfois en entr'ouvrant sa misérable soutane, comme pour donner de l'air à sa poitrine embrasée... Sous l'impulsion de cette

1. *Lettres*... lettre LIX.

charité si vive, il organisait tout pour aller prêcher JÉSUS-CHRIST au Japon. Avant d'entreprendre cette traversée lointaine, il désira cependant revoir ses Paravers bien-aimés : il s'embarqua donc une troisième fois pour la Pêcherie (9 sept. 1548), qu'il ne quitta que pour aller conférer à Bazain avec le vice-gouverneur intérimaire, Garcia de Sa. Puis il envoya Gaspard Barzée à Ormuz, nomma le P. Antoine Gomez Recteur du collège, confia au P. de Camerin le soin de la mission, et, tout étant bien réglé, il prit enfin la mer (avril 1549) pour aller au Japon par Cochin et Malacca. Il emmenait avec lui le P. Cosme de Torrez, le P. Fernandez, Paul de Sainte-Foi et ses deux serviteurs.

V.

LORSQUE, le 20 août 1549, le Saint jeta l'ancre dans la rade de Kagoxima, au sud de Kiou-Siou, l'enfer dut trembler sans doute en voyant le redoutable athlète qui descendait dans la lice pour se mesurer avec lui. Xavier commença par faire traduire en japonais le petit catéchisme des Paravers; il l'apprit ensuite par cœur, répétant sa leçon quotidienne, bégayant ces mots inconnus, étudiant la grammaire comme un enfant l'eût fait.

« Nous sommes redevenus des enfants, écrivait-il en effet alors; puissions-nous avoir aussi leur innocence et leur simplicité ! »

La famille de Paul de Sainte-Foi offrit à Xavier les prémices de son apostolat au Japon. Il y conféra plusieurs baptêmes; puis, suffisamment maître de la langue pour paraître en public, il fut présenté au roi de Saxuma[1] dont Kagoxima dépendait. Non seulement ce

1. « Je dis roi, mais ce n'est qu'un puissant seigneur qui règne sur plusieurs bourgades et qui relève d'un autre souverain. » Lettre XC.

prince l'accueillit avec bienveillance, mais il lui accorda même toute liberté pour prêcher la religion dans ses États.

Cette autorisation, la guérison subite d'un enfant et d'un lépreux, la résurrection plus merveilleuse encore d'une jeune fille, grandirent tellement le Saint dans l'esprit du peuple qu'on accourut en foule pour l'entendre. Sous sa brûlante parole, ces malheureux païens semblaient s'éveiller d'une longue léthargie; ils secouaient leur tor-

JAPON. — Entrée de la baie de Kagoxima.

peur mortelle et partout, comme une traînée de poudre, l'amour de DIEU s'enflammait dans leurs cœurs.

Le succès était trop grand pour que l'enfer ne s'en émût pas et ne mît pas tout en jeu afin de l'arrêter : il n'y manqua pas, et par malheur il y réussit entièrement.

Les brahmes avaient été dans l'Inde les plus redoutables adversaires de Xavier. Aveuglés par leurs intérêts, la plupart ne se lais-

saient point convaincre; d'autres reconnaissaient bien la vérité, mais, dès qu'on leur parlait d'embrasser le christianisme, ils répondaient : « Que dirait-on autour de nous? Et puis comment nourririons-nous nos familles? » Sur quoi, ils continuaient à croupir dans l'erreur.

Au Japon, les bonzes s'aperçurent vite que la nouvelle religion compromettait leurs intérêts. Bonzes gris et bonzes noirs se liguèrent contre elle, attaquèrent ses dogmes, décrièrent ses apôtres sans se lasser jamais. A Saxuma, ils surent si bien circonvenir le roi que ce prince, revenant sur son précédent édit, décréta la peine de mort contre quiconque changerait de religion. La mesure porta ses tristes fruits. Après avoir raffermi les premiers néophytes, qui tous persévérèrent généreusement, Xavier, voyant qu'il n'était plus nécessaire

Bâton de S. François Xavier, conservé dans la chapelle du duc de Grenade, à Madrid.

pour cultiver ce champ, le confia à Paul de Sainte-Foi, et il partit à pied avec ses compagnons pour Firando (sept. 1550).

En s'y rendant, il fit des conversions assez nombreuses, notamment dans une place forte commandée par un prince que les premiers historiens nomment Ekandono. Désireux de se concilier la faveur des Portugais, le roi de Firando reçut l'apôtre avec honneur. A cet accueil, celui-ci comprit que la nouvelle mission serait facile à établir; il en remit donc tout le soin au P. Cosme de Torrez et, poussant plus avant, il résolut d'aller prêcher l'Évangile au cœur même du pays, à Méako, résidence officielle du Mikado.

Ce voyage fut aussi pénible qu'infructueux. Xavier demeura deux mois en route, au gros de l'hiver, obligé de traverser par un froid

intense des pays sauvages où il s'égarait très souvent. Bien que ses jambes fussent en sang et que la fièvre le dévorât, il n'en continuait pas moins, ouvrier infatigable, à jeter la bonne semence à pleines mains dans tous les villages où il passait : il ne recueillit guère en retour que des outrages; deux fois même on faillit le lapider, mais la Providence le sauva. — A Amanguchi, il prêcha tout un mois sans succès. A Méako (février 1551), c'est à peine si on voulut

S. François Xavier.

l'entendre. Il rentra donc à Firando, où une foule de conversions amenées par ses brillantes discussions avec les bonzes ne tardèrent pas à le consoler de la stérilité de cette pénible excursion. Amanguchi finit par s'ébranler à son tour et compta bientôt jusqu'à 3,000 chrétiens dans son sein. Xavier comprit alors, aux moissons qu'il voyait blanchir dans la plaine, que l'heure était arrivée d'aller recruter aux Indes quelques nouveaux ouvriers. Laissant en conséquence le P. de Torrez et le P. Fernandez à Amanguchi, — où la

persécution allait brusquement les surprendre, — il se dirigea vers la côte pour regagner Goa. (15 sept. 1551.)

La route qu'il devait suivre traversait un des nombreux petits royaumes du Japon, celui de Bungo. Escorté des gens de son ami Édouard de Gama, venu lui aussi à sa rencontre, Xavier parut en grande pompe à la cour du prince qui gouvernait cet État. Il y soutint dans la suite plusieurs disputes célèbres avec un bonze d'une subtilité vraiment remarquable, nommé Fucarandono : l'avantage lui resta, ce qui le rehaussa singulièrement dans l'estime générale, et entraîna des conversions si nombreuses qu'il passait parfois des journées entières à baptiser. C'étaient les dernières âmes que François glanait sur cette terre où il avait déraciné l'idolâtrie, et quelques jours après, — 20 novembre 1551, — il quittait le Japon, après y avoir séjourné vingt-huit mois.

Le retour à Goa fut des plus périlleux : surpris par les typhons, le navire demeura cinq jours en perdition ; il faisait eau de divers côtés et coulait même déjà, quand les prières du Saint le relevèrent et le tirèrent complètement de danger. Mais une chaloupe, montée par quinze hommes, avait disparu pendant la tourmente : pas de doute qu'elle n'eût été submergée... François annonça néanmoins qu'elle accosterait de nouveau le bord, et en effet, trois jours après, on la vit ramer vers le navire, où les naufragés furent reçus avec des cris de joie. — Chose étonnante, ils déclarèrent qu'ils n'avaient jamais eu un seul instant de crainte, parce que, pour les conduire, ils avaient vu Xavier à la barre, et Xavier pourtant n'avait point quitté le vaisseau.

Après avoir fait escale à Sancian, à Cochin et à Malacca, on mouilla devant Goa, au mois de février 1552.

François ramenait au séminaire quelques jeunes Japonais. Il trouva la mission dans un état fort prospère : d'Ormuz aux Moluques et à Célèbes, l'œuvre de Dieu se poursuivait au prix de

grandes fatigues sans doute, mais avec le plus consolant succès : l'évêque de Goa avait tenu à en écrire de sa propre main au P. Ignace et il l'avait fait dans les termes les plus élogieux.

Malheureusement, à Goa même, le P. Gomez, Recteur du collège, avait par ses imprudences, par son injustice et par ses orgueilleux emportements donné un scandale profond.

Le Saint crut devoir faire un exemple et, sans égard pour les fonctions importantes que Gomez venait d'occuper, il le chassa de la Compagnie. Le P. Gaspard Barzée, rappelé d'Ormuz, prit la place de ce supérieur infidèle, avec la double charge de Recteur du collège et de Vice-provincial des Indes, — car les Indes formaient depuis peu une province distincte de celle du Portugal. François distribua ensuite plusieurs des Pères du collège dans les diverses parties de la mission ; il envoya André Fernandez en Europe pour exposer l'état des choses à Ignace, à Jean III et au Pape ; puis, un mois à peine après son retour à Goa (jeudi-saint, 14 avril 1552), il se rembarqua de nouveau.

C'était vers la Chine qu'il cinglait. Il naviguait avec son ami Jacques Pereyra, qu'il avait fait nommer ambassadeur dans le Céleste Empire par le Vice-roi, don Alphonse de Norogna.

Une fois de plus il vogua donc sur ces mers dangereuses que si souvent il avait sillonnées déjà. On eût dit d'abord que les vagues reconnaissaient le Saint et se courbaient docilement à son approche, tant la traversée fut belle jusqu'à Sumatra. A cette hauteur une violente tempête se déchaîna ; mais François déclara qu'on n'en avait rien à craindre et le soir même, au soleil couchant, on jetait l'ancre dans le port.

La ville était dans une désolation complète : une peste terrible la

ravageait. Devant ce deuil, comme s'il eût oublié la Chine, Xavier ne s'occupa plus que des pestiférés. Il allait par les rues les ramasser avec ses frères, il en remplit même le collège des Jésuites et, lorsqu'il n'y trouva plus de place, il fit élever sur le rivage de grandes

ANCIENNE GOA. — Tombeau de S. François Xavier.

baraques pour qu'on pût au moins les y abriter. Que de fois ces malheureux ne trouvèrent-ils pas la santé entre ses bras ! Il ressuscita même un jeune homme, qui par reconnaissance se consacra à DIEU dans la Compagnie de JÉSUS.

Enfin le fléau cessa. Le Saint voulut alors continuer sa route vers la Chine ; mais, par une cupidité jalouse, le gouverneur, don Alvare d'Atayde, s'y opposa. Il jeta l'embargo sur le navire, dont il se fit remettre le gouvernail. Pendant plusieurs semaines, Xavier épuisa toutes les démarches pour triompher de cette mauvaise volonté. Peine inutile : don Alvare demeura inflexible absolument.

L'indulgente bonté de Xavier n'était pas de la faiblesse, nous l'avons vu déjà. Depuis qu'il travaillait aux Indes, nul n'avait soupçonné sa qualité de Nonce apostolique, car il n'avait montré à personne les bulles papales, sauf à l'évêque de Goa. Mais dans cette extrémité, comme la gloire de DIEU était engagée et que c'était contre sa diffusion même que le gouverneur s'élevait, il fit usage de ses pouvoirs : par son ordre et en son nom, le vicaire-général de Malacca excommunia donc Alvare d'Atayde et tous ceux qui le secondaient.

L'infortuné gouverneur ne se soumit pas. Comprenant que l'ambassade était définitivement arrêtée, François résolut de partir pour Sancian, île ouverte au commerce, et de passer de là en Chine dès qu'il le pourrait. Mais l'entreprise était fort dangereuse ; c'était aux chaînes, à la mort même peut-être qu'on allait se vouer. Aussi François voulut-il être le seul à s'y exposer. Il envoya au Japon les religieux qui l'accompagnaient, à l'exception d'un seul, Chinois de naissance, le F. Antoine de Sainte-Foi, et il fit voile pour Sancian.

Au cours de cette traversée, qui dura plus de trois semaines, Xavier changea l'eau de mer en eau douce, dont on manquait à bord. Quelque temps après, un enfant de cinq ans tomba dans les flots et s'y noya. Son père était mahométan. Sur la promesse que fit cet homme de recevoir le baptême avec sa famille si son fils lui était rendu, le Saint se mit en prière : au bout de trois jours, un matin, aux premières clartés de l'aurore, l'enfant reparut tout souriant sur le tillac... Ces merveilles se continuèrent à Sancian, quand

on y eut atterri : Xavier purgea l'île des tigres qui l'infestaient, il y fit plusieurs prophéties et il y ressuscita un mort.

Cependant la Chine, dont le Saint apercevait les côtes bleuâtres à l'horizon, demeurait fermée devant lui. Les Portugais refusaient obstinément de l'y transporter. Peu à peu, le trafic terminé, leurs navires s'éloignèrent, et bientôt il n'en resta plus qu'un à Sancian. L'apôtre était décidé à partir avec ce vaisseau pour rejoindre près

Ile de Sancian.

de Malacca une ambassade siamoise qui devait se rendre en Chine un peu plus tard, quand DIEU l'appela à la récompense des élus.

VI.

FRANÇOIS avait quarante-six ans à peine et il n'était aux Indes que depuis dix ans et demi.

Quand on déploie une carte et qu'on embrasse du regard les

pays que notre Saint a évangélisés, en face de ce travail immense l'imagination reste confondue. Comment en si peu de temps un seul homme a-t-il pu mener une telle œuvre à bonne fin ?

C'est qu'à cette œuvre cet homme avait été prédestiné par DIEU et qu'ouvrier fidèle, il se dévoua à la tâche avec une héroïque magnanimité. Il ne faut pas chercher d'autre réponse : celle-là seule explique tout.

Au point de vue naturel, Xavier avait reçu des mains divines les qualités superbes qui font le conquérant et l'apôtre, c'est-à-dire ceux qui subjuguent l'homme autour d'eux.

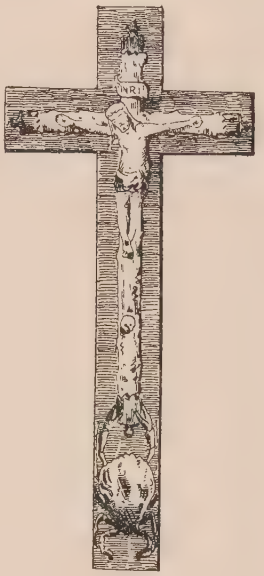
Du conquérant il avait la vigueur robuste, le coup d'œil sûr, l'intelligence vive, la volonté de fer ; de l'apôtre il possédait l'âme ardente, le langage de feu, la compassion profonde et l'irrésistible aménité.

DIEU couronna ces qualités si belles de ses dons surnaturels les plus précieux : la connaissance des secrets de l'âme, l'esprit prophétique, le don des langues, la vue de ce qui se passait au loin. Quant au miracle, on put croire que le Ciel l'avait en permanence attaché au service de François Xavier ; car, sans parler des innombrables malades qui durent la santé à notre Saint [1], il semblait régner en maître sur les éléments ainsi que sur les plus mortels fléaux ; maintes fois il apaisa la tempête ; à son ordre, les filets des pauvres pêcheurs japonais se remplirent comme jadis ceux de Pierre à Génésareth, la sécheresse disparut à Ulate, et la peste finit à Malacca et à Manar.

A ces miracles la présence du Saint n'était pas toujours indis-

1. Pour ne citer qu'une ville, nous lisons dans le P. Bouhours : « Jamais le Saint ne fit tant de miracles à Malacca. Les dépositions juridiques de ce temps-là portent que tous les malades qu'il touchait guérissaient et que ses mains semblaient avoir une vertu salutaire contre toutes sortes de maux. » *Vie de saint François Xavier*, livre III.

pensable ; il suffisait souvent qu'on eût en mains un objet dont il se fût servi. La discipline sanglante, le livre de prières qu'il laissa dans la forteresse d'Ekandono firent ainsi bien des merveilles ; à la Pêcherie, son chapelet, son reliquaire n'en opérèrent pas moins. Mais nul objet n'eut à ce propos plus de puissance que son pauvre et bien-aimé crucifix. Pendant un orage, François le laissa tomber dans les flots ; on sait comment, quelques jours après, il se le vit miraculeusement rapporter par un crabe sur le rivage de Baranura, où il se promenait avec un de ses amis.



S. François Xavier.
Le crucifix au crabe.

La mort elle-même lui fut soumise, et peu de Saints parlèrent à cette souveraine inflexible avec une si impérieuse autorité. Pour ne pas revenir sur ce qui a été dit déjà au cours de ce récit, François ressuscita une jeune fille à Malacca et une autre à Kagoxima ; à Travancor il rappela à la vie deux femmes et un jeune adolescent ; — près de Ceylan, un petit mahométan, à la Pêcherie, Antoine Miranda son catéchiste, un enfant et deux jeunes gens furent par lui arrachés au tombeau.

Un jour, à Coulan, près du cap Comorin, il prêchait à la foule et ne parvenait pas à l'émouvoir. Tout à coup, le visage enflammé, il s'arrête : « Puisque vous n'en croyez pas ma parole, dit-il, quel témoignage voulez-vous ? » et avant qu'on lui réponde : « Allez, ouvrez le tombeau que vous avez scellé hier ; retirez-en le cadavre que vous y avez enfermé et apportez-le ici. » — On obéit, non sans quelque répugnance, car, sous ce climat brûlant, le cadavre était déjà à moitié décomposé. En le voyant, le Saint se jette à genoux ; puis, après avoir adoré Dieu profondément, il se redresse et d'une voix forte :

« Au nom du Dieu vivant, pour preuve de la religion que je prêche, je te l'ordonne, lève-toi. »

Alors, au milieu de la terreur générale, celui que le linceul recouvre frissonne dans son suaire, le rejette et reparaît plein de vigueur.

Plus touchante encore fut la résurrection de François Ciavus, à Malacca. Unique espoir de sa vieille mère, ce jeune homme était mort empoisonné. Xavier se trouva sur le passage du convoi funèbre, comme le Sauveur du monde aux portes de Naïm. Les larmes de la mère le touchèrent ; les larmes de la veuve israélite n'avaient-elles pas touché Jésus ? Xavier s'approcha donc du cadavre et, le prenant par la main : « Au nom de Jésus-Christ, lui dit-il, François, relevez-vous. » Et, à cet écho de la parole toute-puissante du Maître, la pauvre mère radieuse recouvra son fils !

Dieu accorda donc un pouvoir surhumain à l'ouvrier qu'il s'était choisi. Mais, si grand que fût ce pouvoir, l'homme restait sous le saint. Avec l'humble simplicité des grandes âmes, Xavier écrivait aux Pères de Rome au moment de partir pour l'île du More, dont les habitants, lui assurait-on, étaient de la dernière férocité :

« J'ai résolu d'exposer ma vie et de tenter la conquête de ces peuples en suivant, autant que je le puis, cet avis du divin Maître : *Qui voudra sauver son âme la perdra, et qui la perdra pour moi la trouvera.* — Paroles faciles à comprendre, mais difficiles à pratiquer. Croyez-m'en : lorsque l'heure est venue où il faut sur-le-champ s'exposer à mourir pour Dieu, je ne sais comment cela se fait, mais ces paroles si claires, si lumineuses jusqu'alors, s'obscurcissent tout à coup... Si bien que celui-là seul en a l'intelligence que l'Esprit-Saint, par une faveur spéciale, éclaire de l'un de ses rayons ; tant la nature humaine est fragile ! tant alors on le comprend bien ! »

Dans les bas-fonds de cette faible nature, le Saint retrouvait donc toutes les répugnances instinctives, toutes les révoltes dont nous

souffrons. Il devait craindre la fatigue et les périls, les persécutions et l'insuccès [1]. Or, quels ne furent pas ses périls et ses fatigues au cours des voyages que nous avons rapportés ! Et cependant il en accomplit bien d'autres qui ne nous sont qu'incomplètement connus. Trois fois il fit naufrage, et nous savons qu'à la suite de l'un d'eux il resta soixante-douze heures sur une planche, ballotté dans tous les sens par les flots.

Les persécutions ne lui manquèrent pas davantage. Rudement frappé par les démons à Malacca, traqué comme une bête fauve au Malabar, poursuivi par le feu au Travancor, sur le point d'être lapidé au Japon, il fut blessé en outre d'une flèche près le cap de Comorin. Quant à ses insuccès, on se rappelle ceux qu'il éprouva à Rosalao, à Amanguchi et Méako.

Pourtant c'est inébranlable qu'on l'aperçoit toujours. Rien ne l'émeut ni ne le décourage ; son âme est une âme de bronze, mais d'un bronze rendu brûlant par l'amour.

La prière était le foyer auquel il recourait pour entretenir ce feu de l'amour dans son cœur. En mer, il faisait habituellement oraison depuis minuit jusqu'à l'aube ; sur terre, il prenait volontiers son repos dans les églises, couché sur le marchepied d'un autel, afin d'être plus près de la Très-Sainte Eucharistie et de l'adorer amoureusement après un court sommeil. Ses extases étaient fréquentes et souvent publiques, car c'était généralement lorsqu'il avait la divine hostie entre les mains, à l'élévation ou à la communion, qu'on le voyait s'élever de terre et, le front rayonnant de lumière, entrer dans d'ineffables ravissements.

Qui ne se souvient de sa charité envers les prisonniers, les

1. « Je ne sais pas en vérité comme cela se fait, mais lorsque le danger est passé, quoique j'en sois encore étourdi, et quoique pour le peindre les expressions me manquent, il me reste en même temps un souvenir délicieux de la bonté divine qui, nuit et jour, me provoque à entreprendre courageusement et à supporter patiemment les travaux les plus pénibles et les plus périlleux, qui tient mon âme dans un profond respect, qui nourrit en moi l'espérance que DIEU ne cessera jamais, dans son infinie miséricorde, de me donner les forces et le courage de travailler à son service avec constance et fidélité ! » Lettre LVIII.

malades, envers tous ceux qui souffraient ! Il les aimait avec une véritable tendresse et rien ne lui était plus délicieux que de les servir. Il mendiait pour eux, il pansait leurs plaies, lavait leurs blessures. Rencontrait-il dans les rues quelque mendiant hâve, affaibli par la privation et par le mal ? C'est entre ses bras qu'il le portait à l'hôpital. Aussi tous les pauvres le considéraient-ils comme leur père et il ne les appelait pas autrement que ses fils.

Son obéissance vis-à-vis de saint Ignace était l'obéissance simple et naïve d'un enfant : il lui écrivait toujours à genoux. Quant à son humilité, elle était telle qu'il ne se croyait par soi-même utile à rien. « Au nom de Jésus-Christ, écrivait-il aux Pères de Rome, tracez-moi la conduite que je dois tenir avec les mahométans et les païens ; car, je n'en doute pas, Dieu me parlera par votre bouche, et par votre organe il me fera connaître la manière dont il veut que par l'Évangile on ramène ces peuples à son bercail. Dans vos lettres je reconnaîtrai les fautes que j'aurai commises et, à leur lecture, je me hâterai de rectifier ma conduite et de me corriger. »

Puis, rapportant le mérite de ses œuvres à ceux dont les prières avaient tout fait, il ajoutait :

« Je ne doute pas que Notre-Seigneur Jésus-Christ, jetant des regards de miséricorde sur les mérites et les prières de l'Église notre sainte Mère, sur ceux de ses membres dont vous faites partie, ne se serve de moi, tout mauvais serviteur que je suis, pour semer son Évangile et pour le faire fleurir sur ce sol païen [1]. »

Ce mépris de lui-même l'entraînait à d'effrayantes austérités. Il dormait sur la terre nue et ne s'accordait le plus souvent que trois ou quatre heures de sommeil. Ses jeûnes étaient nombreux : en se rendant à Méliapour, il resta toute une semaine sans prendre ni aliment, ni boisson. Aux Indes, il ne se nourrissait guère que de riz et de poisson salé ; au Japon, il se condamna même au riz seul et à quelques racines amères pour gagner plus facilement ceux qu'il

1. Lettre X.

venait sauver. — DIEU soutenait son serviteur sans doute, mais le corps de l'athlète n'en était pas moins usé. L'heure de la récompense était proche d'ailleurs : l'apôtre allait bientôt être couronné.

Xavier avait eu beaucoup à souffrir de la misère à Sancian : il y vivait dans une pauvre cabane et il y connut souvent la faim ; car, soit par ordre de don Alvare, soit simplement par insouciance, les Portugais ne lui donnaient presque pas de nourriture. A la suite de ces privations, une fièvre intense l'avait saisi : il en était demeuré alité pendant quinze jours, et il croyait en être délivré, lorsque, le 20 novembre 1552, une rechute se produisit tout à coup. La fièvre annonçait une inflammation des poumons : le Saint eut la vision claire que c'était la fin et il en avertit ses amis.

On le transporta d'abord sur le navire ; le roulis lui étant insupportable, on le redescendit à terre, où on l'abandonna impitoyablement sur le sable, malgré le vent très aigre qui soufflait du nord ce jour-là. Xavier aurait expiré de froid sur le rivage si un Portugais, Georges Alvarez, touché de compassion à ce spectacle, ne l'eût pas fait conduire dans une hutte qui lui appartenait : gîte bien précaire d'ailleurs et dont la toiture de chaume, comme les murailles, était crevassée de toutes parts. Le remords, plutôt que la pitié, y amena le chirurgien du navire ; cet homme était fort malhabile, en sorte que les saignées qu'il opéra augmentèrent les souffrances du malade sans nul profit. Le délire se déclara : Xavier n'y parlait que de DIEU et de la Chine, tant son cœur en était rempli ! Puis, il perdit la parole durant trois jours. Sa faiblesse était si grande qu'Antoine de Sainte-Foi, qui le soignait, s'attendait à le voir trépasser à chaque instant ; pourtant le dernier jour de novembre il reprit connaissance et se remit à parler. A moitié suffoqué par le mal qui brûlait sa poitrine, il répétait doucement : « JÉSUS, Fils de David, ayez pitié de moi. — O Très-Sainte Trinité ! — Mère de DIEU, souvenez-vous de moi ! »

Le Dieu de l'Eucharistie ne vint pas visiter le mourant sur la natte misérable où il allait expirer. L'agonie de Xavier fut donc bien solitaire ; elle n'eut presque pas d'autres témoins que les

Mort de S. François Xavier, d'après une peinture murale de l'église du Jésus, à Paris.

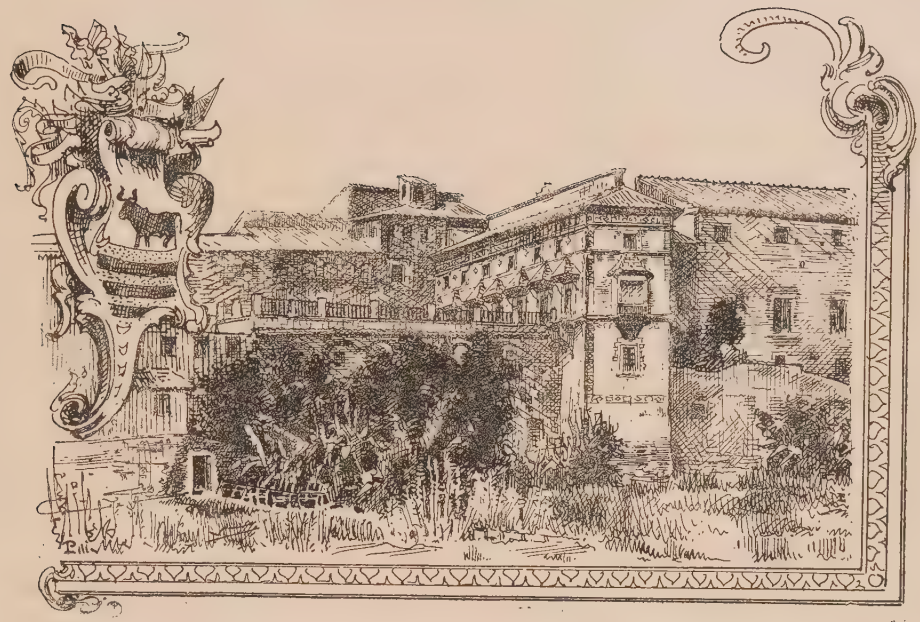
anges, elle n'eut pas d'autre consolateur que le crucifix : comme si à ce soldat de la Croix la Croix seule avait voulu ouvrir le Paradis ! C'est en la regardant avec des yeux remplis de larmes qu'un ven-

dredi, le 2 décembre, un peu après midi, le Saint poussa son dernier cri d'amour sur la terre. — « JÉSUS, DIEU de mon cœur [1] ! » dit il, et il mourut (2 décembre 1552).

1. P. Tursell. *Vita S. Fr. Xaverii.* Lib. V, cap. XI.

ST FRANÇOIS DE BORGIA

3e Général de la Compagnie de Jésus (1510-1572).



GANDIE. — Palais des Borgia. A gauche, en haut, les armes de leur Maison.

LE pinceau des peintres s'est plus d'une fois inspiré de la scène émouvante qui se passait dans la cathédrale de Grenade le soir du 7 mai 1539. Sous les voûtes de la chapelle sépulcrale des rois d'Espagne, un brillant mais triste cortège était réuni : des seigneurs, des gardes faisant fouillis; devant eux, l'archevêque Gaspard de Avalos, revêtu d'une lourde chape de velours noir brodé d'argent ; puis, le Chapitre Sérénissime. Au centre du cercle formé par les prêtres, sous le manteau impérial, gisait un cercueil. C'était celui de l'Impératrice Isabelle, dont les restes mortels allaient être remis au clergé, gardien de ces caveaux. Mais, avant cette délivrance, l'étiquette espagnole exigeait qu'on découvrît une fois encore la bière. En face des restes qu'elle contenait, un des grands officiers de l'Empereur devait prêter serment que ces dépouilles étaient bien celles de la princesse défunte, et les notaires en devaient prendre acte sur-le-champ. Le grand écuyer, marquis de Lombay, s'étant

donc avancé, on descella le cercueil de plomb. Mais, lorsqu'on eut écarté le voile de soie qui couvrait le visage de la morte, un cri d'effroi se fit entendre : au lieu d'un visage humain, à la clarté fumeuse des cierges apparut un amas de chairs décomposées, informe, impossible à reconnaître, horrible à voir ! Chacun se recula d'horreur, et tout ce que le marquis de Lombay put jurer, ce fut qu'il était sûr de l'identité de ces malheureux restes, non point parce qu'il était parvenu à les reconnaître, mais à cause de l'exacte surveillance dont, depuis Tolède, il n'avait pas cessé de les entourer.

Le soir même, désabusé de la beauté et de la puissance humaines, qui aboutissaient à une aussi prompte destruction, Don François de Borgia, marquis de Lombay, prenait la résolution d'embrasser la vie religieuse. Nous allons voir avec quelle héroïque fidélité il la tint.

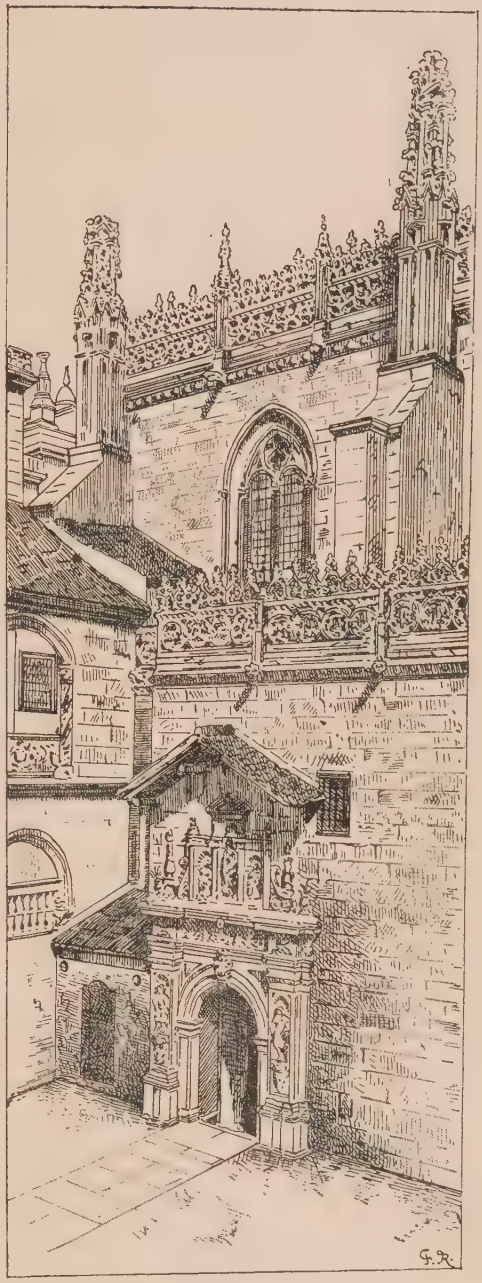
I.

LA maison de Borgia était des plus illustres en Espagne. François y naquit de Jean, troisième duc de Gandie, et de Jeanne d'Aragon, le 28 octobre 1510. C'est à Gandie, chef-lieu du duché dont, à titre d'aîné, il devait hériter de son père, qu'il vit le jour [1]. Du sang de deux Souverains-Pontifes, Calixte III et Alexandre VI, arrière-petit-fils par sa mère du roi Ferdinand le Catholique, cousin par conséquent des empereurs Charles-Quint et Ferdinand, apparenté aux maisons d'Este et de Modène, il eut pour ainsi dire toutes les splendeurs de la terre groupées autour de son berceau. Mais pour qui aurait pu sonder l'avenir, cet éclat eût pâli devant le rayon de gloire éternelle qui devait un jour couronner le front de cet enfant.

1. Gandie est à 8 ou 9 lieues de Valence.

Dieu en révéla quelque chose à l'aïeule de François, Dona Maria Henriquez ; car la pieuse duchesse prédit dès lors la sainteté de son petit-fils, puis, le cœur débordant de reconnaissance, elle alla s'enfermer dans le monastère de sa fille Isabelle, où elle mourut sous la bure grossière des Clarisses, ne regrettant rien du monde sinon, disait-elle, de l'avoir trop tard sacrifié à Jésus-Christ.

La première enfance de François répondit à l'heureux présage de son aïeule et laissa entrevoir ce que serait son âge mûr. Calme, réservée, docile, elle s'écoula dans l'étude. La piété y eut aussi sa large part. François la mêlait à ses jeux enfantins et il se plaisait à élever de petits autels, devant lesquels il imitait gracieusement les cérémonies de l'Église ou prononçait de précoces homélies. A dix ans, il perdit sa mère, la duchesse Jeanne d'Aragon. L'enfant mit tout en œuvre



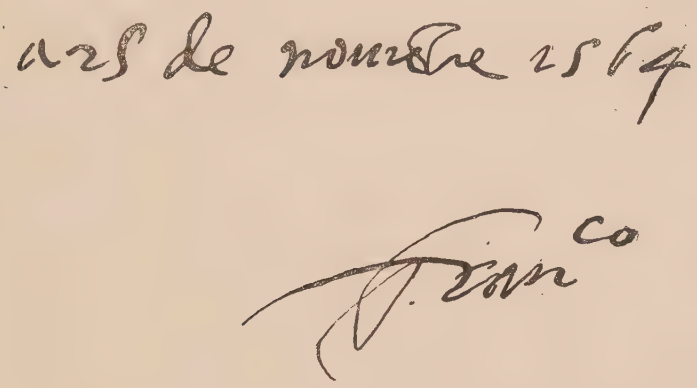
Grenade. — Chapelle funéraire des rois d'Espagne à la Cathédrale.

pour fléchir DIEU. Il ne se contenta pas de recourir à la prière ; il se flagella cruellement. Ce fut donc la piété filiale qui lui fit prendre en mains pour la première fois ces instruments de pénitence dont il devait faire plus tard un usage si fréquent. La Providence avait ses vues : non seulement le deuil redouté ne fut pas épargné à notre Saint, mais il ouvrit pour lui une série de calamités et d'épreuves : quelques mois après la mort de la duchesse Jeanne, Gandie était prise d'assaut pendant la nuit par les bandes de révoltés qui, en l'absence de Charles-Quint guerroyant dans les Flandres, battaient les campagnes espagnoles et les mettaient à feu et à sang. A demi vêtu, le petit orphelin fut emporté dans les bras de son aïeule, Dona Maria, que le duc Jean eut toutes les peines du monde à soustraire elle-même au massacre et à cacher en lieu sûr.

A la suite de cette catastrophe, François fut confié à l'un de ses oncles, Don Jean d'Aragon, archevêque de Saragosse. Mais une seconde fois sa vie fut en danger. L'enfant avait été envoyé en villégiature dans l'Andalousie. Il s'y trouvait auprès de son arrière-grand'-mère, à Baïza, — cette vieille ville moresque que les souverains de Grenade appelaient leur « nid de faucon », — lorsqu'il fut saisi d'une fièvre maligne qui le retint six mois au lit. Et comme si cette nouvelle épreuve eût été insuffisante, un horrible tremblement de terre vint dévaster tout le pays de Jaën ; pendant quarante jours, le pauvre malade n'eut d'autre abri qu'une tente dressée au milieu des champs. Dès qu'il fut revenu à la santé, on le donna, en qualité de page, à Catherine, sœur de Charles-Quint. Mais il ne resta pas longtemps au service de cette princesse, et quand elle eut épousé Jean III de Portugal, il retourna à Saragosse auprès de son oncle pour y étudier la philosophie et les mathématiques, ce qu'il fit avec un succès véritable pendant près de trois ans.

Ces études n'entamèrent pas sa piété. Ses idées se mûrissaient dans la prière. Elles prenaient même un tour trop sérieux au gré de

son père : François n'agissait-il pas souvent comme un futur religieux ? Aussi le duc, alarmé de ces tendances, résolut-il d'envoyer son fils à la cour de Charles-Quint. Aucune n'était alors plus brillante en Europe : les seigneurs les plus puissants de l'Espagne, les principaux princes de l'empire s'y donnaient rendez-vous autour de Sa Majesté l'Empereur et Roi. Cette année-là même (1527) Charles-Quint, déjà riche de gloire, avait eu la joie immense de serrer entre ses bras le nouveau-né qui devait s'appeler un jour Philippe II. Cette naissance avait donné lieu à une série de fêtes magnifiques.



S. François de Borgia. — Fac-simile de son écriture.
(D'après une lettre conservée au Collège Saint-Joseph, à Lyon.)

Le duc de Gandie espérait que, dans un milieu si rempli de séductions de toutes sortes, les pensées de son fils deviendraient moins austères et que, gagné, le cœur de François s'abandonnerait peu à peu sur la pente commune. Il ne se trompait qu'à demi.

Dans cette cour brillante mais légère, et où l'amour du plaisir faisait sombrer tant de vertus, l'héroïque jeune homme demeura pur. Jamais il ne s'engagea dans aucune intrigue, et la réserve enjouée de sa parole reflétait bien la chasteté profonde de son cœur. C'est que sous son pourpoint de soie il n'hésitait pas à porter le cilice

quand quelque fête extraordinaire devait le mettre en contact plus immédiat avec le danger. Il se retrempait également dans une prière fréquente et puisait des forces sans cesse nouvelles dans le recours aux sacrements. Aussi n'est-ce pas seulement contre les grossiers appâts des sens qu'il lutta avec avantage. Ennemi du jeu, il se garda de toutes querelles, et l'envie lui fut toujours chose inconnue; en faut-il davantage pour expliquer les sympathies qui entourèrent sa jeunesse et l'ascendant qu'exerça plus tard son âge mûr ?

Mais si François n'eut jamais à se reprocher de chutes sur le chemin si glissant où l'ambition paternelle l'avait engagé, il se défendit moins bien contre le poison pénétrant et suave qu'on respire avec l'atmosphère des cours. Cavalier d'une suprême élégance, courtisan plein de distinction, doué des plus sérieuses qualités de l'esprit et des dons physiques les plus séduisants, il devait infailliblement rencontrer la louange et le succès sur ses pas. Il n'y fut pas insensible. Ses pensées, tout en demeurant profondément religieuses, devinrent plus humaines ; elles se rapprochèrent de la terre. François prit goût aux chasses, aux cavalcades, aux tournois. Le monde lui apparut sous d'autres couleurs qu'à Saragosse. Aussi lorsque l'Impératrice Isabelle lui offrit la main, très recherchée à la cour, de sa première demoiselle d'honneur et amie d'enfance, Eléonore de Castro, le jeune homme accepta-t-il cette alliance. Les fiançailles furent célébrées dans la Chambre royale elle-même, en présence de la Reine de France, et le mariage eut lieu quelque temps après (1529). C'est à cette occasion qu'à l'âge de dix-neuf ans, François reçut la double charge de grand veneur impérial et de premier écuyer de l'Impératrice, en même temps que le titre de marquis de Lombay.

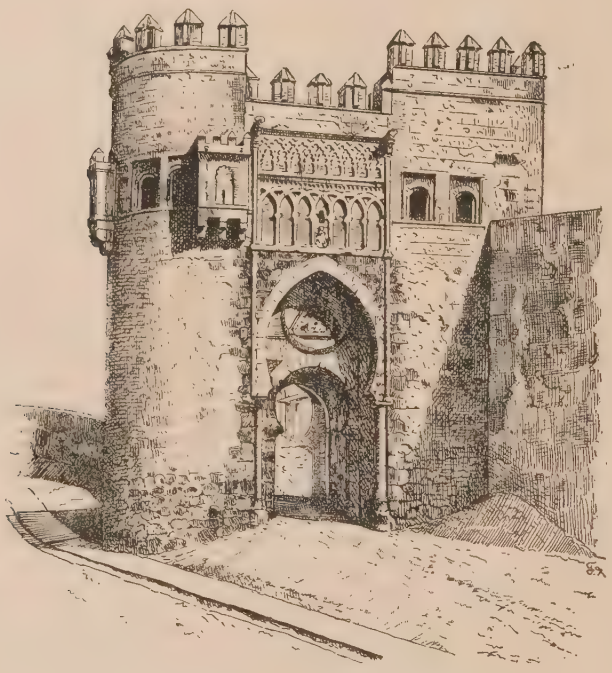
Tout jeune qu'il fût, François honora plus les grands emplois dont il était revêtu qu'il n'en tira d'honneur pour lui-même. Il déployait une vraie magnificence à s'acquitter des charges que ces emplois lui

imposaient, et cependant sa maison était tenue avec un ordre si parfait, les dépenses étaient calculées avec tant de justesse, que ses libéralités égalaient sa magnificence et qu'il semblait toujours avoir de l'or à donner. Grand veneur, la chasse s'imposait à lui comme un office ; il l'aima extrêmement. La fauconnerie surtout le passionnait. La musique avait aussi pour lui de très grands charmes, et il composait d'une manière si agréable que plusieurs de ses motets ont été longtemps exécutés dans les églises d'Espagne ; peut-être les y chante-t-on encore maintenant. Mais ces délassements ne l'absorbaient pas à un tel point qu'il en négligeât des occupations plus sérieuses. Il approfondissait en même temps les hautes mathématiques et en étudiait les applications diverses aux arts de la guerre, sous le même maître que Charles-Quint [1]. Ce fut même par là qu'il pénétra dans l'intimité de l'Empereur. Celui-ci, ne tardant pas à découvrir la remarquable maturité de jugement de son cousin, lui confia souvent ses desseins les plus secrets. Il voulut aussi que François l'accompagnât dans ses expéditions lointaines. A peine remis d'une longue maladie, le marquis de Lombay aurait donc suivi Charles, suivant certains historiens, dans cette mémorable campagne d'Afrique (1535) au cours de laquelle La Goulette, Tunis et Bône tombèrent tour à tour devant les armes impériales. Il est vrai que d'autres auteurs prétendent qu'au dernier moment le Saint fut renvoyé auprès de l'Impératrice par l'Empereur. Ce qui est sûr dans tous les cas, c'est que François passa en Provence avec son maître et qu'il s'y distingua plusieurs fois par sa vaillance, notamment à la Tour de Muy, près de Fréjus (1536). La campagne terminée, le brillant soldat dut à ce courage l'honneur d'être choisi comme envoyé spécial pour porter à l'Impératrice des nouvelles de la guerre et les lettres de l'Empereur. Mais, Dieu voulant lui prouver l'inanité de la gloire, il fut saisi à Ségovie, où résidait Isabelle, d'une esquinancie violente qui mit rapidement ses jours en

1. L'ingénieur Alphonse de Ste-Croix. Vid. *Act., Sanct.* Oct., t. V, p. 160.

danger. Il échappa toutefois au mal et, dans sa reconnaissance, il consacra les loisirs de sa longue convalescence à la lecture des deux Testaments et de la Vie des Saints.

Rien n'était mieux fait pour toucher sa grande âme. La fragilité des biens de la terre apparut à François plus nettement que jamais.



TOLÈDE. — Puerta del Sol.

Le dégoût des honneurs du monde l'envahissait donc insensiblement, quand un événement inattendu vint parachever ce travail intime de la grâce et y apposer le dernier sceau.

Charles-Quint tenait les États de Castille au milieu d'une grande affluence de seigneurs. Tolède, où il se trouvait alors, était remplie du bruit des fêtes qui s'y succédaient chaque jour. Tout à coup la

mort assombrit toutes ces réjouissances en enlevant inopinément celle qui les présidait. L'Impératrice Isabelle mourut après une courte maladie, et le marquis de Lombay, qui était son grand écuyer, eut la mission d'accompagner les dépouilles impériales à Grenade et de les remettre à l'archevêque Gaspard de Avalos. — Nous avons rappelé en commençant le spectacle qui s'offrit à ses yeux lorsqu'on eut ouvert le cercueil [1]. Cette effroyable preuve de la vanité des grandeurs terrestres porta le dernier coup à son âme : en remontant de la crypte funéraire, François y avait laissé ses illusions ensevelies, et il était résolu à servir DIEU avant tout autre maître, à le servir exclusivement même si la Providence lui en ménageait un jour les moyens (1539).

Le Saint demanda donc à l'Empereur l'autorisation de quitter la cour ; mais Charles-Quint n'y voulut jamais consentir, et, pour mieux déclarer le prix qu'il attachait à la fidélité d'un tel serviteur, il nomma François Chevalier de St-Jacques et Vice-roi de la Catalogne (octobre 1539), avec mission expresse de purger cette province de tous les bandits qui l'infestaient.

Le jeune Vice-roi —il avait vingt-neuf ans seulement— ne trompa point la confiance de Charles. Il gouverna la Catalogne pendant quatre ans environ. Ce temps lui suffit pour rétablir la sécurité sur toutes les routes ; il est vrai qu'il n'hésita pas à payer de sa personne et à poursuivre, jusque dans les défilés dont elles avaient fait leurs repaires, les principales bandes de brigands. L'Empereur lui en exprima par lettre sa satisfaction, en même temps qu'il le félicitait de la manière dont la justice était rendue à tous. Dès son arrivée à Barcelone, François avait en effet prescrit sur ce point les réformes nécessaires : les juges ne devaient plus laisser traîner les procès en

1. Dans un sentiment de délicatesse exquise, l'Impératrice avait défendu qu'on l'embaumât après sa mort.

longueur. Pour tout ce qui était de sa compétence, le Vice-roi donnait lui-même l'exemple, et il recevait sans retard tous les justiciables, sans regarder à la fatigue ni au temps. Mais on remarqua qu'il avait un faible pour les pauvres et pour les petits. Leurs réclamations étaient toujours les mieux accueillies. Quand ils avaient une créance sur quelque débiteur haut placé et mal commode, il lui arrivait même de les désintéresser de sa propre bourse, et de prendre ainsi leurs lieu et place à leur grande joie, mais à la satisfaction beaucoup moins grande du débiteur récalcitrant...

Grand port de commerce, entourée d'une campagne fertile où les vergers et les jardins s'entremêlent, enserrés dans leurs haies d'aloès, Barcelone était dépourvue de remparts du côté de la mer, et elle se trouvait ainsi sans cesse exposée aux coups de main des forbans algériens. Le Vice-roi pourvut à la sécurité de la ville en achevant les murailles, et en complétant le système de défense par la pose de la première pierre du fort qu'on appela plus tard, en son honneur, le fort St-François.

En même temps, il pourvoyait à la rareté des vivres, qui amenait si souvent la famine en ce temps-là. Grâce à ses combinaisons, les greniers publics surabondèrent toujours pendant son administration. Les écoles, les orphelinats eurent aussi une large part à sa sollicitude, car rien n'échappait à sa vigilante activité. — Et pourtant cet administrateur modèle passait jusqu'à cinq ou six heures par jour en oraison. A la prière, il joignait une pénitence austère. Sans rien diminuer de la magnificence qu'il déployait dans ses réceptions officielles, il ne vivait lui-même que de quelques légumes, quand il ne jeûnait pas rigoureusement au pain et à l'eau. Les veilles, le sommeil sur la dure, les disciplines et les cilices lui étaient choses habituelles : c'est par là qu'il se préparait à la Communion. On le voyait régulièrement à la Table Sainte tous les dimanches et tous les jours de fête, ce qui n'était point sans causer quelque étonnement à une époque où la piété des fidèles ne se retrempait pas

d'ordinaire avec tant de fréquence dans les Sacrements. Mais en cela François ne se laissait pas emporter par une ferveur indiscrète : il agissait suivant l'avis d'hommes prudents. Le P. Araoz étant venu de Rome à Barcelone peu de temps après la fondation de la Compagnie de JÉSUS, le pieux Vice-roi consulta même Ignace de Loyola par lettre pour savoir la conduite à tenir sur ce point. Ce fut donc le DIEU de l'Eucharistie qui fut le trait d'union entre les deux Saints et qui, pour la première fois, rapprocha l'un de l'autre

Barcelone au temps de S. François de Borgia.

leurs grands cœurs si bien faits pour se comprendre et pour s'aimer.

Le duc Jean mourut le 9 janvier 1543. Cette mort faisait François duc de Gandie. A cette nouvelle, le Vice-roi écrivit à l'Empereur pour être autorisé à résigner ses hautes fonctions et à se retirer dans ses terres. — Mais Charles-Quint ne consentit à cette demande qu'au mois d'avril ; encore ne la donna-t-il que sous condition, tant il lui en coûtait de se séparer d'un serviteur aussi fidèle. A cette même époque, le pape Paul III envoya à François une lettre de

condoléances, toute pleine d'éloges pour le duc défunt et pour celui qui lui succédait; et, afin de bien montrer que ces éloges avaient une haute estime pour source, le Souverain-Pontife offrit de donner le chapeau cardinalice à celui des enfants du nouveau duc que ce dernier lui désignerait.

A peine arrivé dans son duché, François considéra comme un devoir de développer la prospérité publique et d'assurer de plus en plus le bien de ses nombreux vassaux. Assise sur les rives ensoleillées de la Méditerranée, arrosée par son petit fleuve, Gandie n'était pas tellement enfouie au milieu de l'éclatante végétation de ses orangers qu'elle pût échapper à l'œil perçant des corsaires, et elle leur offrait d'autre part une proie trop riche et trop facile pour ne rien avoir à craindre de leur féroce cupidité. Le duc la mit en état de défense et l'entoura d'une ceinture de murailles, à l'abri de laquelle elle n'eut plus rien à redouter. Il rebâtit aussi le grand hôpital, donna aux Dominicains un monastère, et aux Jésuites leur premier collège sur ce sol d'Espagne où tant d'autres devaient fleurir ensuite et faire dans toute la péninsule un bien si considérable.

La duchesse Eléonore secondait François dans ces fondations diverses, car sa piété était des plus sérieuses et sa vertu digne de celle de son saint époux. Entourés de la riante couronne des huit enfants que le Ciel leur avait donnés, le duc et la duchesse de Gandie goûtaient donc un bonheur sans mélange. Mais, hélas ! quel ciel est longtemps sans nuage? quel bonheur a-t-il de la durée ici-bas? Au commencement de l'année 1546, Eléonore tomba malade et, après avoir langui quelques semaines, elle fut bientôt en danger. François, qui l'aimait avec tendresse, n'épargna rien pour la sauver. Mais DIEU lui fit miraculeusement entendre que c'était dans un dessein de miséricorde qu'il allait lui reprendre celle qu'il lui avait donnée dix-huit ans auparavant. Tous les soins furent donc inutiles,

et, le 27 mars, la duchesse expira le sourire aux lèvres, en prononçant le nom béni de JÉSUS-CHRIST.

Si résigné que fût François à la volonté divine, il n'en ressentit pas moins cruellement le deuil qui le frappait. Tout entier à sa douleur, il laissa donc ses enfants aux soins de sa belle-sœur Jeanne de Menésés, et se retira dans un couvent de Hiéronymites, près de Gandie. Il se ressouvint dans la solitude de la promesse qu'il avait faite à Grenade. DIEU ne brisait-il pas ses liens pour lui ouvrir l'accès de la vie religieuse? Grave question qu'il lui importait assurément d'approfondir. Afin de l'examiner avec toute la maturité possible, le duc résolut de recommencer une troisième fois les exercices spirituels, qu'il avait déjà suivis à Barcelone et à Valence, sous la conduite du P. Araoz. Il comptait les faire dans son palais, sous le P. Antoine Oviédo, le futur patriarche d'Ethiopie, car ce religieux dirigeait alors le collège de Gandie en qualité de Recteur; mais DIEU voulut que le Bienheureux Pierre Lefèvre, le premier compagnon d'Ignace, arrivât dans cette ville presque en même temps que le duc y retournait. Ce fut donc sous cet excellent maître que François put parcourir de nouveau la sainte carrière qu'il avait parcourue deux fois déjà. La lumière se fit dans son âme : il ne pouvait plus exister de doute, DIEU appelait le duc de Gandie en religion.

Mais il restait à choisir un Ordre. François inclina d'abord à mener la vie solitaire; puis il pensa à s'engager à la suite du Saint séraphique dont à sa naissance on lui avait imposé le nom ; enfin, tout bien pesé, il lui sembla que JÉSUS-CHRIST le voulait dans sa Compagnie. Il voyait cette petite troupe inconnue encore, il la savait persécutée, il n'ignorait pas que les profès y renonçaient par vœu à toutes les dignités ecclésiastiques : c'étaient là des appâts bien forts pour sa profonde humilité. Mais François avait trop

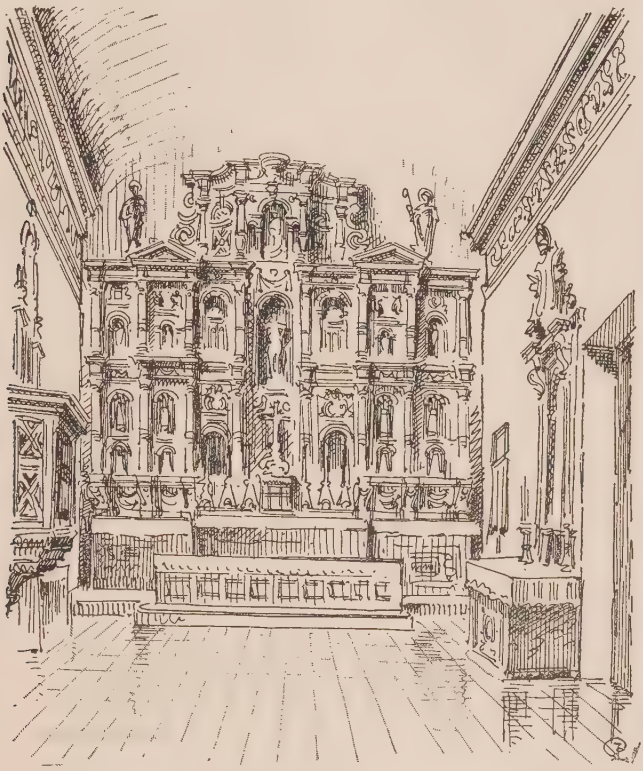
l'expérience des hommes et des affaires pour s'engager dans une entreprise aussi grave sans consulter. En même temps qu'il redoublait de prières, il prit donc l'avis de plusieurs théologiens. Il ne se contenta pas d'interroger Araoz, Oviedo et Lefèvre; il traita de cette affaire avec des religieux de divers Ordres, notamment avec le P. J. Texeda, son confesseur, lequel était Franciscain. Ce dernier fut particulièrement explicite. Dès lors, François n'hésita plus : il sollicita d'Ignace la faveur d'être reçu dans la Compagnie de JÉSUS. Le saint Fondateur ne pouvait pas repousser cette demande, car DIEU lui avait révélé que François serait un de ses successeurs dans le généralat : il accueillit donc favorablement sa requête et admit le duc de Gandie au nombre de ses religieux (1547).

II.

LE nouveau novice aurait vivement désiré consommer immédiatement l'holocauste en prononçant les vœux de religion ; mais il avait d'impérieux devoirs de famille. Pouvait-il bien s'y soustraire ? était-il prudent de passer son duché aux mains inexpérimentées d'un jeune homme ? Ignace de Loyola ne le pensa point. Il manda donc très sagement à François de tenir son admission secrète. Tout en étudiant la théologie au collège de Gandie, érigé en Université, le duc devait continuer à gouverner ses États comme par le passé et pourvoir à l'établissement de ses filles. Ce dernier devoir rempli, à l'heure marquée par la Providence on aviserait.

Un incident imprévu força Ignace à modifier cette ligne de conduite, en partie du moins. François avait paru avec éclat aux États de Mouzon tenus en 1542 par Charles-Quint. Il fut convoqué en

1547 à ceux que Philippe, régent d'Espagne, devait tenir dans la même ville, et le prince lui déclara, au cours de cette Assemblée, qu'il comptait, à son avènement au trône, lui confier la charge de grand chambellan. Alarmé, François en écrivit sur-le-champ à Ignace, et il le conjura de lui permettre de faire profession solennelle, afin qu'il



GANDIE. — Chapelle particulière dans le palais des Borgia.

pût se dérober plus sûrement ainsi aux honneurs dont on le menaçait.

Ignace en référa au Souverain-Pontife. Paul III aimait François de Borgia autant qu'il l'estimait. Sans y nommer le duc de Gandie, il fit expédier un bref par lequel il autorisait « un grand d'Espagne »

à faire profession dans la Compagnie de JÉSUS et à conserver nonobstant le gouvernement de ses États pendant quatre ans encore, parce qu'ainsi l'exigeaient le bien de l'Église et la plus grande gloire de DIEU.

Ce bref remplit François d'une joie immense. Aussi se hâta-t-il d'en profiter : la profession eut lieu, le 1er février 1548, dans la chapelle du collège, entre les mains du P. Araoz [1]. Fidèle à la promesse faite par le marquis de Lombay à Grenade, le duc de Gandie se consacrait irrévocablement au service exclusif de JÉSUS-CHRIST.

Pourtant, pendant près de trente mois encore, François fut retenu dans son duché. Enfin, en 1550, il crut pouvoir s'en éloigner. Il avait pris le degré de docteur en théologie, ses fondations pieuses étaient achevées, les édifices qu'il faisait construire étaient terminés, son fils aîné et ses filles étaient pourvus aussi avantageusement que possible ; de plus, le jubilé de 1550 lui offrait un prétexte tout naturel d'aller à Rome : il résolut de s'en servir. Mais, au moment de se séparer de sa famille, ses entrailles paternelles s'émurent. Il se jeta aux pieds de son confesseur, le P. Bantista de Barma, et lui dit en versant des larmes : « Mon âme souffre. Souvenez-vous de moi, mon Père, devant le Seigneur, et ayez soin des enfants que je laisse ici. » Puis, montant sur le vaisseau qui devait le conduire en Italie, il entonna le psaume *In exitu Israel de Egypto*, comme le cantique de la délivrance, et il sortit de son duché ainsi que le peuple d'Israël était sorti d'Égypte. Il ajouta avec un élan de joie qui trahissait l'effort du déchirement : « Les liens sont brisés, nous sommes libres au nom du Seigneur [2] ! »

François devait à sa qualité de duc de Gandie, qu'il retenait encore aux yeux du monde, de voyager avec un certain apparat. Il

1. Bartoli, S. J. *Vita di S. Francesco Borgia*, lib. II, cap. 2.

2. Mignet, *Charles-Quint*, 7e édit., p. 166.

arriva à Rome accompagné de son fils Jean et entouré d'une escorte nombreuse, à laquelle s'adjoignirent un grand nombre de seigneurs et plusieurs cardinaux venus à sa rencontre hors des murs (oct. 1550). Le pape Jules III lui fit offrir l'hospitalité dans un des

GAGLIARDI. — S. Ignace reçoit le duc de Gandie à Rome.

palais apostoliques, mais le duc de Gandie déclina cette offre, et, se dérobant à ces témoignages de vénération, il prit logis auprès d'Ignace, dans la petite maison qu'occupait alors le bienheureux Fondateur de la Compagnie de JÉSUS.

C'est de Rome qu'il écrivit à Charles-Quint, le 15 janvier 1551, pour lui annoncer sa résolution et pour se faire autoriser à céder son duché à son fils aîné, le marquis de Lombay. L'Empereur se trouvait alors à Augsbourg. Il répondit en accordant la permission demandée (12 février 1551). Mais la lettre impériale ne trouva plus le duc de Gandie à Rome. Il en était parti précipitamment sur l'annonce de sa prochaine élévation à la pourpre : Jules III voulait en effet lui ouvrir les rangs du Sacré-Collège, où deux frères puînés de François, Henri et Rodrigue, siégeaient déjà. — Le Saint, à cette nouvelle, s'enfuit de la Ville éternelle et se réfugia dans les solitudes du Guipuzcoa, tout près du berceau d'Ignace, à Ogna. Les lettres patentes de Charles l'y ayant rejoint, il s'empressa de renoncer authentiquement à tous ses titres en faveur de son fils aîné ; puis, après s'être fait couper les cheveux et la barbe, il se rendit à la chapelle : là, devant ses serviteurs fondant en larmes, il quitta ses somptueux habits, et, se revêtant d'une soutane usée, il endossa les livrées du pauvre pour ne les plus quitter jamais.

Quelques semaines après, le 24 mai 1551, le Père François de Borgia reçut le sacerdoce. Mais il ne voulut pas monter à l'autel avant de s'être préparé longuement à offrir le redoutable sacrifice : ce ne fut donc que le 1er août suivant qu'il célébra sa première messe ; il la dit au château de Loyola, dans la chambre même où saint Ignace était né, et il eut la consolation d'y donner le pain eucharistique à son fils Jean, à l'une de ses sœurs, Louise de Borgia, et à plusieurs autres membres de sa famille, accourus auprès de lui afin de prendre part à son bonheur. La seconde messe fut dite à Vergara ; l'autel dut être dressé en pleine campagne, car la multitude du peuple était immense. François adressa la parole à cette foule, et il la remua si profondément que bientôt les larmes coulèrent ; c'étaient les prémices de la moisson divine : avant la fin du

jour, plusieurs pécheurs s'agenouillèrent aux pieds du nouveau prêtre et s'y réconcilièrent avec leur DIEU (15 nov. 1551) [1].

Prêtre et profès, François fit pourtant un véritable noviciat à Ogna. Il s'y trouvait sous l'autorité du Père Michel Navarre

LOYOLA. — Retable de la chapelle particulière du château au temps de S. Ignace et de S. François de Borgia.

et il s'y employait aux travaux les plus bas. On ne pouvait voir sans émotion « ce parfait courtisan, ce cavalier accompli, ce chasseur adroit, ce valeureux soldat, ce Vice-roi habile, qui avait cultivé les arts de l'esprit comme ceux de la guerre, qui avait par-

1. Bartoli, *Vita di San Francesco Borgia*, p. II, cap. 5.

ticipé aux goûts délicats comme aux connaissances sérieuses de Charles-Quint[1], » occupé à nettoyer la vaisselle ou à aider le cuisinier. A d'autres heures, il faisait le travail d'un manœuvre, portant des pierres ou charriant quelques brouettes de mortier. Rien ne lui coûtait quand l'obéissance avait parlé. De peur qu'il ne succombât aux privations qu'il s'imposait sans mesure et aux dangereuses macérations auxquelles il se livrait, Ignace lui avait ordonné d'obéir pour tout ce qui regardait la santé à un Frère coadjuteur, nommé Melchior Marcos[2]. François exécuta ponctuellement cette consigne, et, bien que Marcos ne restât pas toujours dans de justes limites, il ne se plaignit jamais. Recevait-il une lettre d'Ignace? par esprit de foi, il ne la lisait qu'à genoux. Le moindre désir était alors surtout considéré comme un ordre. Aussi le saint Fondateur, connaissant cette obéissance absolue, ne commandait-il presque jamais. C'est à peine s'il laissait voir légèrement sa pensée au Père François, en déclarant qu'il s'en rapportait absolument à lui pour le surplus. Touchants procédés qui nous montrent ce que peuvent, d'une part une obéissance parfaite, de l'autre l'exquise délicatesse du cœur d'un Saint.

« L'obéissance, disait François, est le navire sur lequel le religieux peut faire sûrement la traversée de la vie, sans rien craindre d'aucun écueil. » Il l'estimait à un tel point qu'il déclarait qu'à son avis, trois choses devaient servir de sauvegarde à la Compagnie : l'oraison, les persécutions et l'obéissance ; car, par la première, le Jésuite s'unit avec son DIEU ; les secondes le séparent du monde ; et l'obéissance lui permet de s'appuyer sur ceux qui combattent avec lui pour le Sauveur.

François ne se confinait pas dans l'intérieur de la maison, on le rencontrait souvent sur les routes de la Biscaye, entouré d'une

1. Mignet, *Charles-Quint*, p. 164.

2. D'après Ribadeneyra, c'est à un Père âgé et plein d'expérience que saint François de Borgia aurait alors été soumis. Vid. *Vida del P. Franc. de Borja*, c. 6.

troupe de petits enfants qu'il avait réunis, la sonnette à la main, et auxquels il apprenait le catéchisme avec bonheur. Ce spectacle touchant d'un homme qui avait renoncé à toutes les grandeurs de la terre pour vivre avec les humbles et les paysans, ne demeura pas stérile. Plusieurs personnages de marque, grands seigneurs ou théologiens célèbres, en furent si profondément émus qu'ils se convertirent, et que quelques-uns même embrassèrent la vie religieuse dans la Compagnie de JÉSUS. Citons parmi ces derniers Barthélemy Bustamante, Gaspard Loarte, Jacques de Gusman, Sanche de Castille, Pierre de Navarre, et ce jeune Antoine de Cordoue qui, Recteur de l'Université de Salamanque à 24 ans, allait recevoir le chapeau rouge lorsqu'il entra au noviciat.

Appelé en Navarre par le Vice-roi de cette province, Bernardin, duc de Maquéda, le Père François de Borgia n'y produisit pas de moins grands fruits. Il moissonna à pleines mains encore à Burgos et à Valladolid, où la cour de Charles-Quint était réunie, et où il avait dû aller sur l'ordre d'Ignace, à qui l'Empereur l'avait réclamé. Ses succès faillirent même le pousser définitivement au cardinalat. Charles ayant fait une démarche auprès du pape Jules III, celui-ci y applaudit de tout cœur ; comme son prédécesseur Paul III, comme ses successeurs Pie IV et Pie V, il croyait que François avait sa place marquée dans le Sacré-Collège ; la pourpre semblait cette fois inévitable pour l'humble religieux, quand saint Ignace intervint auprès du Souverain-Pontife. Il plaida si chaudement la cause de l'ancien Vice-roi de Barcelone, que Jules III se rendit, et, répondant avec douceur « que les Saints ont toujours raison auprès de DIEU », il déclara à Ignace qu'il renonçait à ses projets.

Tout heureux d'avoir échappé au péril qui le poursuivait avec tant d'insistance, François reprit ses travaux apostoliques. Il évangélisa tour à tour la vieille Castille et l'Andalousie : la vieille Cas-

tille dont, à une certaine époque de l'année, les campagnes sont si nues et si pelées que, suivant le proverbe, « l'alouette traversant la Castille doit emporter son grain avec elle ; » l'Andalousie où, aux vents âpres des plateaux grenadins, succède le vent étouffant d'Afrique, précurseur d'averses équinoxiales. Mais la fatigue était si peu pour arrêter notre Saint, qu'il poussa même jusqu'en Portugal. Partout, à Médina del Campo, à Salamanque, à Cordésilla, comme à Lisbonne, à Villa-Viciosa ou à Évora, il travailla avec un succès extraordinaire à la propagation de la Compagnie et à la conversion des âmes : semblable au semeur, il allait dans le champ du père de famille, lançant au loin la semence céleste et récoltant pour l'éternité.

Ignace crut que le moment était venu d'organiser la Compagnie au-delà des Pyrénées. Il y créa quatre provinces et les réunit sous l'autorité de notre Saint (1554). L'année suivante il lui expédia des lettres par lesquelles il le confirmait dans cette charge, en le nommant en outre commissaire général des Indes orientales et du Portugal (1555).

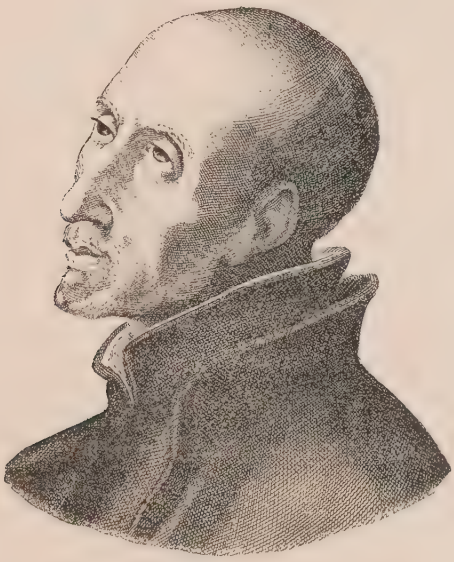
Soumis comme un soldat, François obéit ; mais il ne changea rien à sa vie austère ni à ses rudes travaux.

Couvert d'une soutane grossière, « le corps amaigri, l'âme transportée, il parcourait les provinces de la Péninsule à pied, sous le soleil brûlant des Castilles ou à travers les *sierras* glacées, suivi de ses deux compagnons, le P. Marcos [1] et le P. Bustamante, prêchant et fondant des collèges dans les villes d'Espagne et de Portugal. Également bienvenu à Valladolid et à Lisbonne, où l'appelaient fréquemment l'infante Dona Juana et la reine Catherine, il était dans les deux royaumes le conseiller de la cour et le prédicateur du peuple [2], » se multipliant et faisant face à tous les labeurs.

1. C'est à tort que Mignet fait de Marcos un prêtre, ce religieux n'était qu'un humble Frère coadjuteur. Il servit de compagnon à S. François de Borgia en Espagne, en Portugal, en Italie, et mourut au Pérou.

2. Mignet, *Charles-Quint*, p. 168.

C'est pendant une de ces expéditions que François eut une entrevue avec Charles-Quint, alors en route pour le monastère de Yuste (Saint-Just). L'Empereur était à Jarandilla et le Père de Borgia se trouvait dans la ville voisine de Plasencia, dont il avait converti l'évêque, et où il faisait construire un collège en ce moment. « Il n'avait pas vu son ancien maître depuis quatorze ans, et il craignait de reparaître devant lui, parce qu'il avait su de la princesse Dona Juana



S. François de Borgia.

que l'Empereur n'avait pas approuvé son entrée dans la Société de Jésus. — Ayant cependant appris par le comte d'Oropesa que Charles-Quint était étonné de ne pas l'avoir encore vu, il se rendit avec le P. Bustamante et le F. Marcos au château de Jarandilla. Aussitôt qu'il fut en présence du monarque, le P. François tomba à genoux et chercha sa main pour la baiser. L'Empereur ne voulut pas la lui donner jusqu'à ce qu'il se fût relevé et assis. Mais le P. François, que Charles-Quint continuait à appeler duc comme

autrefois, le conjura de le laisser prosterné à ses pieds pour s'expliquer... L'Empereur lui répondit qu'il aurait grand plaisir à l'entendre, mais quand il ne serait plus à genoux...

« ... François raconta alors à Charles que, décidé à prendre l'habit religieux, il avait été invinciblement conduit à préférer à tous les autres l'Ordre qui venait de se fonder, » non parce que la Compagnie était une religion plus sainte et plus parfaite que ses aînées, mais parce qu'elle était plus obscure et qu'on y pouvait vivre plus inconnu et plus haï... Il fit connaître à l'Empereur l'esprit qui animait les Jésuites, les travaux qu'ils accomplissaient; il dit les consolations pieuses qu'il avait goûtées dans leurs rangs; il n'oublia rien en un mot de ce qui pouvait éclairer le monarque et justifier le choix qu'il avait fait.

Charles-Quint l'écouta sans l'interrompre. Mais il avoua amicalement que la détermination de François lui avait causé une grande surprise quand il l'avait apprise à Augsbourg. Pourquoi n'avoir pas préféré un Ordre religieux ancien, éprouvé par le temps, à un Ordre nouveau et si diversement apprécié? La réponse était facile et le Saint ne manqua pas de la donner. Mais, quoi qu'il pût faire, « l'Empereur ne se rendit pas. Il conservait des préventions contre les Jésuites. Leur institut était récent..., on les confondait dans la Péninsule avec les Théatins, qui avaient eu pour fondateur le pape Paul IV, ennemi de sa maison... Aussi répliqua-t-il au P. François avec l'opiniâtreté castillane : « Je crois ce que vous me dites, parce que la vérité s'est toujours trouvée dans votre bouche. Mais que répondrez-vous à ce qu'on objecte contre votre Compagnie, que tous y sont jeunes et que l'on n'y aperçoit pas de cheveux blancs? — Sire, repartit le P. François, quand la mère est jeune, comment Votre Majesté veut-elle que les enfants soient vieux? Si c'est un tort, le temps nous en corrigera bientôt. D'ici à vingt ans ceux qui sont jeunes auront bien des cheveux blancs. Il n'en manque pas d'ailleurs dans notre Compagnie. J'ai déjà vécu quarante-six années,

que j'aurais certainement pu mieux employer, et voici avec moi, poursuivit-il en montrant le P. Bustamante, un vieux prêtre qui en a près de soixante, homme d'une doctrine et d'une vertu éprouvées et qui s'est rendu novice parmi nous. » L'Empereur reconnut le P. Bustamante, que le cardinal Tavera, dont Bustamante avait été le secrétaire, lui avait dépêché de Madrid à Naples, lorsqu'il revenait de Tunis. Il n'insista pas davantage, gardant ses doutes sur la Compagnie et témoignant la plus affectueuse confiance à son austère et saint ami.

» Dans cette conversation, qui dura trois heures, les interlocuteurs se rappelèrent le projet qu'ils avaient autrefois formé l'un et l'autre de se retirer dans la solitude. « Vous souvenez-vous, dit Charles-Quint au P. François, de ce que je vous confiai en 1542 à Mouzon, en vous annonçant que je ferais ce que je viens d'accomplir? — Je m'en souviens très bien, Sire. — Je ne m'en ouvris qu'à vous et à un autre. — Je sentis toute la faveur de cette confidence, dont j'ai gardé jusqu'ici le secret sans en avoir ouvert la bouche à personne. Mais j'espère que Votre Majesté m'accordera la licence d'en parler. — Vous le pouvez maintenant que la chose est faite. — Votre Majesté se souviendra aussi qu'à cette époque je l'entretins du changement de vie auquel j'étais disposé. — Vous avez raison, je m'en souviens très bien. Nous avons tenu l'un et l'autre notre parole et accompli nos résolutions. »

» Trois jours (19-22 décembre 1556) se passèrent dans de semblables entretiens entre l'ancien duc de Gandie et le vieil Empereur, entre l'austère Jésuite et le royal cénobite, ayant renoncé l'un à toutes les splendeurs de la vie, l'autre à toutes les grandeurs de la puissance, le premier pour s'humilier devant DIEU, enseigner les hommes, parcourir les provinces et les villes, étendre un institut qu'il regardait comme le plus solide appui du catholicisme » attaqué par la Réforme, « le second pour se reposer des fatigues de la domination, se soustraire à la responsabilité du commandement et prier

plus paisiblement dans la solitude d'un cloître. Lorsque le Père François prit congé de lui, Charles-Quint l'invita à revenir le voir promptement [1]. »

Cette invitation était de celles qu'on ne peut pas décliner. Le Saint eu donc l'occasion de visiter plusieurs fois l'Empereur au monastère d'Yuste. Il y fut toujours reçu avec la plus franche amitié. Dans l'une de ces visites, Charles lui communiqua ses mémoires, et lui demanda si on ne l'accuserait pas de vanité pour avoir ainsi retracé ses propres actions. — Quelques mois après (octobre 1557), il lui donna une marque de confiance bien plus haute, en le chargeant d'une mission toute confidentielle à Lisbonne. Il s'agissait de régler la question de la régence portugaise, et même celle de la succession au trône dans le cas où la mort enlèverait prématurément le jeune roi, Don Sébastien.

Le P. François de Borgia se mit en devoir de remplir cette grave et confidentielle mission. Mais « dans ce voyage entrepris à pied, le bâton à la main, durant les plus grandes chaleurs de l'été, il tomba très dangereusement malade à Évora. La reine Catherine l'y envoya prendre en litière aussitôt qu'il put se remettre en route, et le fit conduire à Aldea Gallega, sur le Tage, où l'attendait le brigantin royal et d'où il fut transporté au palais de Xobregas. Lorsqu'elle eut appris le dessein de son frère, la régente de Portugal l'approuva et promit de le faire réussir promptement...

» A son retour auprès de l'Empereur, le Père François lui fit part de ces importants résultats... Il l'informa aussi de tout ce qui l'intéressait à la cour de Portugal, puis leur entretien roula sur le nouveau genre de vie qu'ils avaient embrassé l'un et l'autre... Après deux jours passés au couvent (21-22 décembre 1557), où Charles-Quint le fit loger non loin de lui et lui envoya chaque jour un plat de sa table, le Père François baisa la main de l'Empereur et se

1. Mignet, *Charles-Quint*, ch. III, passim.

rendit dans la maison de novices qu'il avait établie pour son institut à Simancas [1]. »

La confiance de Charles-Quint ne se démentit pas un seul jour. Dans sa dernière maladie, l'Empereur réclamait encore François : « Ah! disait-il, comme je souffre de ne pas avoir le saint P. de Borgia à mon chevet! » Il aurait voulu être assisté par lui en cet instant suprême, comme sa mère, la reine Jeanne, l'avait été deux ans auparavant à Tordesilla (1555).

Le mourant nomma du moins l'ancien Vice-roi l'un de ses exécuteurs testamentaires, et il le désigna pour prononcer son oraison funèbre, ce que le Saint fit, au milieu d'une affluence extraordinaire, à Valladolid, dans l'église de Saint-Benoît [2] (oct. 1557).

Ni cette confiance royale, ni les missions délicates dont il fut chargé, n'empêchaient pourtant l'humble religieux de promouvoir le développement de son Ordre dans la péninsule, et de s'employer de toutes ses forces à la conquête des âmes et à la diffusion du royaume de Dieu. Il fonda des collèges dans douze des principales villes du pays et ouvrit des maisons de formation où les novices accoururent en si grand nombre que tout le monde en était stupéfait. En 1558, de la seule Université d'Alcala, trente-quatre étudiants ou professeurs entrèrent au noviciat : parmi eux se trouvait François Tolet, qui devait revêtir la pourpre romaine et jeter sur la théologie l'éclat que l'on connaît. — François envoya aussi des Pères en Afrique, en Sardaigne, et il en fit passer un assez bon nombre aux Indes Orientales, pour qu'ils y cultivassent le champ donné à l'Église par François Xavier. Il travaillait en même temps à la réforme des mœurs dans les provinces et à la cour d'Espagne aussi bien qu'à celle de Portugal. Il y répandait le culte de la Très-

1. Mignet, *Charles-Quint*, ch. VI, *passim*.

2. François avait pris pour texte ce verset du Prophète royal : « Elongavi fugiens et mansi in solitudine. » Ps. 54, v. 8. — Vid. *Act. Sanct.* Octob., vol. V, p. 205.

Sainte Vierge, qu'il aimait en tendre fils, et il y propageait avec un succès admirable le fréquent usage des sacrements. Trop zélé pour négliger aucune portion de l'héritage céleste, il ne se détournait pas des monastères : si pauvres, si inconnues que fussent les religieuses qui l'appelaient à leur aide pour se retremper dans leur ferveur primitive, il ne leur refusait ni les conseils de son expérience, ni le prestige de son autorité. On sait l'appui moral qu'il prêta à sainte Thérèse et l'approbation éclatante qu'il donna à la méthode d'oraison de l'immortelle réformatrice du Carmel.

Mais au prix de quelles souffrances tous ces succès n'étaient-ils point achetés ! Nous avons déjà dit quelque chose des fatigues que François bravait au cours de ses incessants voyages : la faim, le froid, la chaleur, les longues marches. Car, soit qu'il traversât les grands plateaux sablonneux des Castilles, soit qu'il gravît les roches escarpées des sierras, soit qu'il s'engageât dans les pâturages à perte de vue de la basse Estramadure, c'était presque toujours à pied qu'il allait. Les longues files de muletiers qui passaient en chantant au milieu des nuages de poussière soulevés par leurs mules, ne se doutaient pas que le pauvre voyageur qu'ils croisaient avait été l'un des premiers à la cour d'Espagne!... Que de fois le Bienheureux n'arrivait-il que le soir au gîte, les vêtements couverts de neige ou transpercés par la pluie et ruisselants ! Ce gîte était souvent une masure en terre grise ou en pierrailles, comme on en rencontre dans ces régions : il n'y prenait pas garde, il se mettait en prière dans quelque recoin solitaire, et il y passait souvent la meilleure partie de sa nuit. Que dire aussi des cabales nombreuses, des persécutions incessantes, des calomnies qu'il rencontra pendant six ans sur son chemin? Jamais son égalité d'âme n'en fut altérée; il les souffrait avec une constance inaltérable et, comme saint Paul, il y voyait un garant de fécondité infaillible pour les travaux qu'il entreprenait.

III.

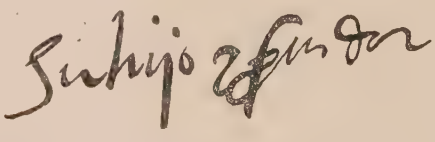
Cependant Dieu allait appeler son humble serviteur sur un théâtre plus vaste. Toujours menacé du cardinalat, François, à la mort de St Ignace (31 juillet 1556), avait humblement sollicité et obtenu la permission de ne point passer en Italie pour prendre part à l'élection du nouveau P. Général. Il comptait donc finir ses jours en Espagne dans quelque maison inconnue, au milieu d'une obscurité profonde, quand des lettres apostoliques de Paul IV (10 oct. 1560) lui apportèrent l'ordre de partir pour Rome sans retard. Il obéit, mais non sans avoir préalablement fait avertir le Pape par le cardinal d'Este, son cousin, que l'inquisition d'Espagne venait de le condamner quelque temps auparavant. Son humilité n'omit qu'un détail : les traités condamnés n'étaient point son œuvre, car on les avait ajoutés à deux autres petits traités irréprochables jadis écrits par lui [1], et, dans un but de lucre facile à comprendre, des éditeurs cupides avaient donné au volume tout entier le titre d' « *Œuvres du duc de Gandie,* » sous lequel l'inquisition l'avait frappé.

François arriva à Rome le 7 septembre 1561. Le P. Laynez, successeur d'Ignace, était à la cour de France, où il s'était rendu sur l'ordre du Pape, comme conseiller du cardinal Hippolyte d'Este, ambassadeur extraordinaire auprès du roi Charles IX. Durant cette absence, notre Saint dut gouverner toute la Compagnie en qualité de vicaire-général. Il conserva encore cette charge quand, à son retour de France, Laynez fut envoyé au concile de Trente par le

1. Voir, à ce sujet, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, nouvelle édition par le P. Carlos Sommervogel, S. J. Bibliographie, tome I, art. Borja (St François de) p. 1810.

Souverain-Pontife, et il devint ensuite Assistant d'Espagne et de Portugal (12 février 1564). Un an après, à la mort de Laynez, François fut successivement nommé vicaire-général d'abord (20 janvier 1565), puis, la Congrégation s'étant réunie, général de l'Ordre à la presque unanimité des voix (2 juillet 1565).

Tout le monde applaudit à un choix aussi heureux, grands seigneurs, évêques, cardinaux. Pie IV, qui, deux mois auparavant, avait encore une fois essayé de faire accepter le cardinalat à l'humble religieux, fut tout heureux de ratifier cette élection. Seul, François en éprouvait une douleur si profonde qu'il ne parvenait pas à s'en consoler. Il se tenait comme absolument incapable des fonctions qu'on lui avait confiées. Dans son mépris de lui-même, il se croyait



Fac-simile de la signature de « François, le pécheur ».

vraiment le dernier des hommes. Cette humilité extraordinaire était le fondement sur lequel il avait élevé tout l'édifice de sa sainteté. C'est vers elle que convergeaient ses prières, ses méditations, ses lectures ; en tout ce qu'il voyait ou ce qu'il entendait, il cherchait avidement une occasion de se convaincre de plus en plus de sa misère et de son indignité. Dans les commencements de sa vie religieuse, il ne signait pas autrement ses lettres que *François, le pécheur*. St Ignace, dont la haute et ferme intelligence désapprouvait toutes les singularités, lui fit dire de reprendre sa signature ordinaire. François obéit immédiatement, mais il garda les sentiments de mépris de soi-même qu'il avait voulu traduire par ces mots. En voyage, en communauté, il agissait comme le dernier des religieux. N'eût été la distinction naturelle dont il ne pouvait pas se dépouiller,

rien n'eût révélé en lui l'ancien grand seigneur. Il avait oublié les titres qu'il avait portés dans le monde. Il ne se souvenait des ducs de Gandie que pour prier pour eux, pour remercier DIEU de la grâce qu'il lui avait faite en le déchargeant de son duché, ou bien, ce qui était rare, lorsque dans ses voyages on lui refusait de le laisser monter à l'autel. Alors son ardente dévotion pour l'Eucharistie l'emportait sur son humilité, et il permettait au P. Marcos, son compagnon de route, de rappeler ce qu'il avait été à la cour de l'Empereur.

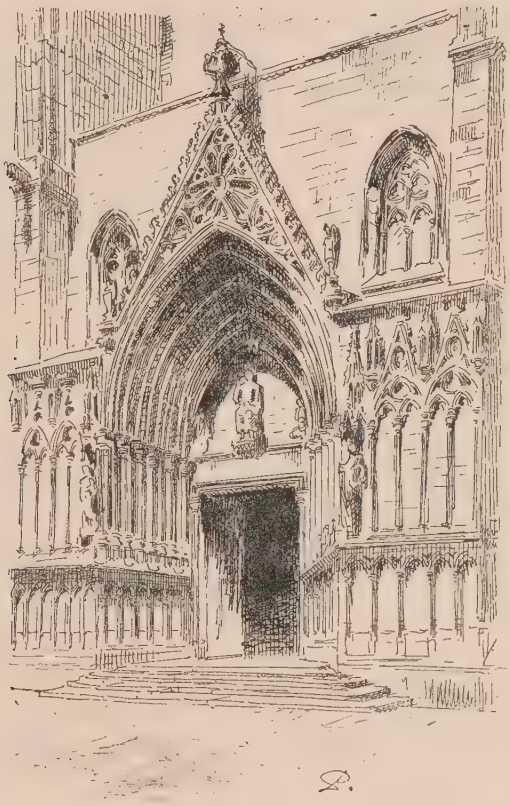
Cette humilité lui faisait tout accepter quand il s'agissait de se mortifier et de souffrir. — Croisait-il une épreuve imprévue : il s'en réjouissait, parce qu'il y démêlait immédiatement l'expiation. Il avait coutume de dire que toute souffrance était une messagère divine qu'il fallait toujours accueillir avec bonheur. « Si je devais vivre avec un animal féroce, ajoutait-il encore, ne serais-je pas heureux des mauvais traitements dont on l'accablerait pour l'affaiblir ? Et si l'on me donnait une arme contre lui, ne la recevrais-je pas avec reconnaissance ou hésiterais-je à m'en servir ? Mon corps est cette bête fauve : il faut à tout prix que j'arrive à le dompter. » De là, sa patience inaltérable en face de la calomnie et des persécutions ; de là, ses mortifications aussi continues qu'effrayantes ; de là, son inextinguible soif de la croix. Il avait demandé à DIEU que la souffrance fût son pain de tous les jours ; elle ne lui fut pas ménagée, car DIEU fait bonne mesure d'épreuves à ses serviteurs de prédilection. La souffrance vint donc à François sous toutes les formes, maladies, infirmités, brisements de cœur ; il lui sourit toujours, parce qu'il savait qu'elle lui arrivait du Ciel. — Loin d'en prendre prétexte pour suspendre ou diminuer ses pénitences, il s'en servait pour les rendre plus douloureuses, afin de ressembler davantage à son Maître crucifié. Dévoré par une fièvre ardente, il ne se revêtait pas moins de cilices et de chaînes, comme s'il eût joui de la plus robuste santé,

et souvent il quitta la pauvre couche où le mal le retenait cloué, pour armer sa main de la discipline et pour se déchirer le corps jusqu'au sang.

Ces mortifications avaient été si extraordinaires qu'Ignace, on s'en souvient, avait dû s'interposer pour les régler. Devenu général, François donna libre champ à son amour pour la souffrance. Plus que jamais il s'abandonna à l'oraison. Vice-roi de Barcelone, il y consacrait jusqu'à cinq ou six heures par jour ; Commissaire général en Espagne, il y donnait le temps qu'il dérobait à son repos. Chargé du gouvernement de la Compagnie entière, on peut dire qu'il ne cessait pas de prier tout le long du jour. Tantôt, comme le Bon Pasteur de la parabole, il offrait son sang pour le salut de ses fils ; tantôt il répétait la divine prière de la Cène : « *Serva eos in nomine tuo.* » Il consumait la plus grande partie de ses nuits en oraison et il fallait souvent que, sur le matin, le P. Marcos vînt le supplier d'aller enfin prendre quelques instants de sommeil. Il appelait la prière le centre de sa vie ; c'est là qu'il était emporté par son cœur, là qu'il se délassait de ses fatigues, là qu'il trouvait toutes les lumières, là qu'il goûtait le meilleur de son repos. Cette prière n'était jamais plus ardente que lorsqu'il se trouvait près du tabernacle. Aussi visitait-il régulièrement la T.-S^te^ Eucharistie au moins sept fois par jour. Dans toutes les maisons qu'il habitait, il se faisait construire un petit abri près du maître-autel de l'église, afin de s'y réfugier aux heures difficiles et d'y consulter N.-S. de plus près.

Aussi son gouvernement fut-il fécond en grandes œuvres. C'est la douceur qui y dominait. Mais s'il rappelait par ce côté son prédécesseur, le P. Laynez, il avait en même temps quelque chose de la haute prudence d'Ignace et de son invincible fermeté. Dévoré du même zèle que cet infatigable propagateur de la gloire divine, il ne se contenta pas de développer la Compagnie en Europe. En même

temps qu'il lui ouvrait la Pologne, la Calabre, la Moravie, l'Écosse, et qu'il lui donnait un grand nombre de collèges, ceux de Reggio, Louvain, Lyon, Turin, Brixen, Catane, pour n'en nommer que quelques-uns, il lui désignait au-delà des mers d'autres terres incultes

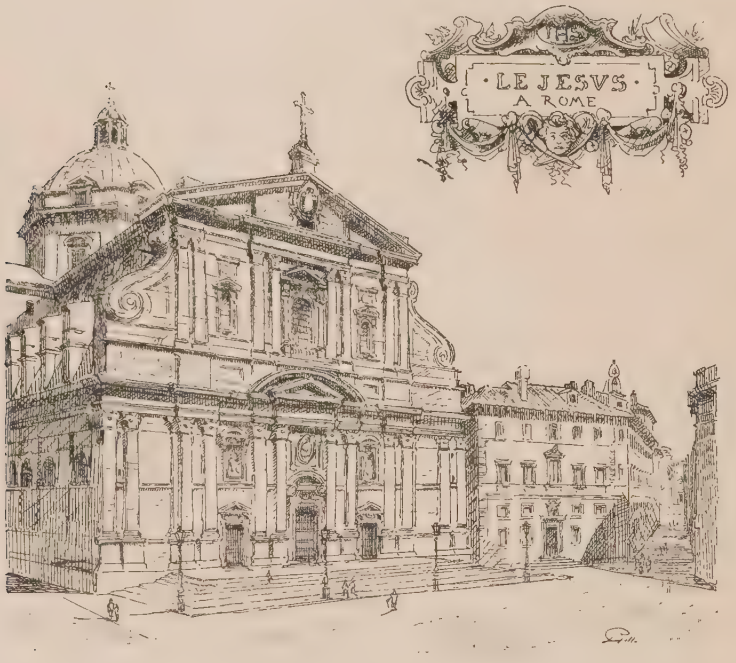


BARCELONE. — Portail de l'église de Santa Maria del Mar, où S. François de Borgia allait souvent prier.

à défricher. Il envoya ainsi des ouvriers apostoliques en Floride (1566), aux Canaries (1567), au Pérou (1567), au Mexique (1572) et au Brésil. Cette fécondation divine d'un sol frappé de stérilité par le péché ne s'opérait pas sans bien des sueurs : il y fallait même du

sang quelquefois. C'est en se rendant au Brésil que le Bienheureux Ignace d'Azévédo et ses compagnons, capturés par le corsaire calviniste Jacques Soria, furent impitoyablement massacrés par lui (1570), en vue de l'île de Palma.

A Rome même, François agrandit le Collège Germanique et le noviciat de Saint-André. Il améliora le Collège Romain, qu'il avait



ROME. — L'Église du JÉSUS.

en partie fondé de ses deniers, quand il était duc de Gandie, et il eut la joie de voir la maison professe qu'il avait jadis aidée dans les mêmes conditions, dotée d'une église magnifique grâce à la libéralité royale du cardinal Alexandre Farnèse, son ami. Le 31 juillet 1568, au sortir d'une longue maladie de huit mois, dont Notre-Dame de Lorette l'avait miraculeusement guéri, il

transporta les restes vénérés du bienheureux Ignace dans cette église du Gésù : ils y reposent encore aujourd'hui, gardés par la piété des fidèles et entourés d'une vénération qui semble s'accroître avec le temps.

Tandis que le saint général se livrait à ces grands travaux, un autre saint, sur la chaire pontificale, songeait à l'associer aux magnifiques projets qu'il méditait. Pie V voulait coaliser toutes les forces chrétiennes contre l'insolence musulmane et mettre un frein à l'orgueil de Sélim II. Il avait résolu en conséquence d'envoyer en qualité de légats son neveu, le cardinal Alexandrin [1], auprès des rois d'Espagne, de Portugal et de France, et le cardinal Commandon auprès de l'empereur Maximilien et du roi de Pologne, Sigismond. Ces deux princes de l'Église avaient charge d'organiser la croisade qui devait aboutir à la victoire de Lépante et sauver la chrétienté en humiliant le croissant de Mahomet. Le Pape, dont la bienveillance pour la Compagnie de JÉSUS était aussi connue que sa profonde amitié pour François, voulut adjoindre deux Jésuites à ces ambassades. François Tolet, qui, plus tard, devait lui-même revêtir la pourpre, fut donné au cardinal Commandon. Quant au P. François de Borgia, sa pratique des affaires, son expérience des hommes, son autorité indiscutée dans la péninsule le firent désigner par le Souverain-Pontife pour qu'il accompagnât le cardinal Alexandrin en qualité de conseiller.

Le Saint n'avait plus alors qu'une santé délabrée ; il obéit cependant sans hésiter. Laissant donc à Rome le P. Jean de Polanco comme vicaire [2], pour gouverner la Compagnie en son absence, il quitta le Gésù et se mit en route vers la fin de juin 1571,

1. Michel Bonelli, de l'Ordre des FF. Prêcheurs, neveu de saint Pie V par la sœur du Souverain-Pontife.

2. *Act. Sanct.* oct., t. V, p. 224. — Bartoli prétend que ce fut le P. Jérôme Natale qui fut désigné comme vicaire par le P. François de Borgia. *Hist. di San F. Borgia*, lib. III, c. 8.

et aborda quelques jours après, avec le cardinal légat, à Barcelone, siège de son ancienne vice-royauté. Sur le rivage, il trouva son fils Ferdinand, qu'avec une courtoisie pleine de délicatesse Philippe II avait choisi pour lui souhaiter la bienvenue au nom du Roi. A Valence, il rencontra ses deux autres fils, le duc Charles de Gandie et le marquis François de Lombay, qui vinrent à sa rencontre au milieu d'un grand cortège, afin de lui faire honneur. Mais, après les avoir embrassés avec une tendresse toute paternelle, le Saint leur ordonna de se joindre à la suite du légat. Pour lui, il prit un chemin détourné à travers les jardins qui entourent les murailles, et, aidé de deux Frères, car un violent accès de goutte lui rendait la marche presque impossible, il entra dans la ville, afin d'éviter la foule, par une porte opposée à celle qui devait livrer passage au cardinal Alexandrin. — Le dimanche suivant, le duc de Gandie et ses autres fils assis à ses pieds sur les marches de la chaire, il adressa un sermon émouvant à la multitude avide de contempler l'ancien écuyer de l'Impératrice dans sa pauvre soutane de religieux. A Madrid, il fit visite à sa sœur, Jeanne de la Croix, prieure des Carmélites déchaussées, avec laquelle il s'entretint pendant longtemps. Il eût préféré ces entretiens pieux aux négociations diplomatiques, mais Philippe II l'avait accueilli avec trop d'empressement et d'amitié pour qu'il se dérobât entièrement à ces témoignages de bienveillance royale : le succès de la mission y était du reste intéressé. François imposa donc silence à son amour de la retraite et de l'obscurité ; il s'employa de tout cœur auprès du Roi pour lui faire accepter la sainte croisade, et il eut la joie d'y réussir.

L'accueil qu'il reçut à Lisbonne ne fut pas moins bienveillant que celui qu'on lui avait fait à Madrid. Le roi Don Sébastien, la reine Catherine, le cardinal infant, Don Henri, lui donnèrent des marques non équivoques de la vénération qu'ils éprouvaient pour sa sainteté. Aidé de son fils Jean, alors ambassadeur du roi d'Espagne

en Portugal, François profita de ces dispositions pour régler favorablement certaines affaires confidentielles dont l'avaient chargé Pie V et Philippe II.

A Madrid, où il revint ensuite et où le Roi et la Reine voulurent qu'il assistât au baptême de l'infant Ferdinand, dont ils attribuaient

ROME. — Bronze de la balustrade de l'autel de S. Ignace, au Gésù.

l'heureuse naissance à ses prières, le Bienheureux trouva un nouvel ordre du Pape : il lui était enjoint de suivre en France le cardinal Alexandrin. François prit donc la route du Nord, accompagné de son fils Ferdinand, spécialement délégué auprès de lui par Philippe II.

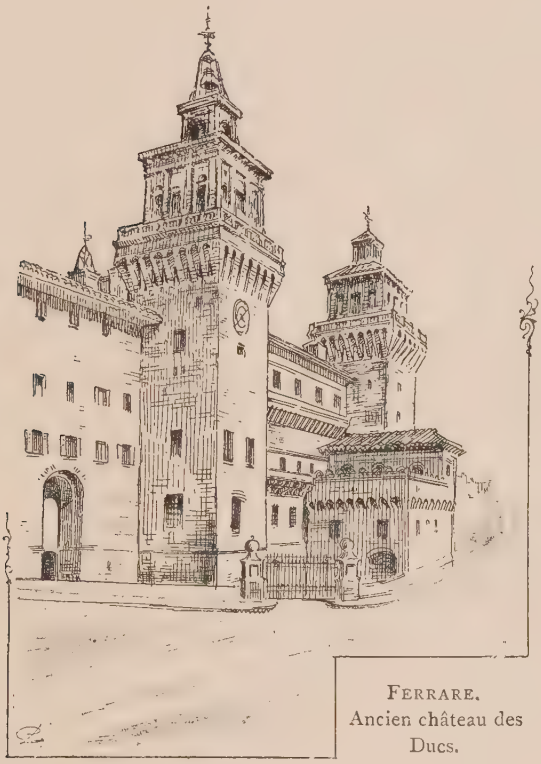
Hélas ! un triste spectacle l'attendait au delà des Pyrénées ! Le

pays de France était alors sauvagement ravagé par l'hérésie calviniste : partout on rencontrait des croix mutilées, partout des autels profanés, des églises à moitié détruites. Déjà affaibli par l'âge et par les maladies, François ne put résister à la vue de ces scènes de désolation dans le saint lieu : il en conçut une douleur si amère qu'une violente fièvre le saisit. Cette fièvre s'accrut le jour de la Purification de la T.-S^te^ Vierge (2 février 1572). On était en pleine campagne : il n'y avait point d'église dans les environs. Mais à quelque distance se trouvait une pauvre chapelle que les hérétiques avaient démolie en partie. Plutôt que de ne pas dire la messe, le Saint, malgré sa fatigue extrême, voulut la célébrer dans cet abri ouvert à tous les vents. En descendant de l'autel, il se trouva en proie à une crise si aiguë que les médecins désespérèrent de lui pendant deux jours. Il put cependant rejoindre le légat à Blois, où se trouvait alors la cour de France (18 février). Charles IX, à l'annonce de son approche, alla lui-même à sa rencontre et lui donna de grandes marques de respect. Catherine de Médicis ne le traita pas avec moins d'honneur ; elle voulut le voir en particulier pour s'entretenir avec lui et, quand l'audience prit fin, elle lui demanda le chapelet qu'il avait à sa ceinture, souvenir qu'elle garda toujours, dit-on, pieusement.

IV.

Cependant les négociations n'aboutissaient point. D'autre part l'on apprit à Blois que le Pape était sérieusement malade. Le cardinal Alexandrin prit donc la résolution de repartir pour l'Italie, et il quitta en effet la cour avec François, le 25 février 1572. Mais, à Lyon, sur de nouvelles lettres de Rome, il dut hâter son voyage et se séparer du Bienheureux, dont les forces s'affaiblissaient chaque

jour. C'est en litière qu'on fut obligé de transporter le malade à Saint-Jean de Maurienne. Malgré tous les soins dont le duc Emmanuel Philibert l'y fit entourer par ses propres médecins, le mal ne put être enrayé qu'en partie. Aussi la traversée du Mont-Cenis fut-elle particulièrement douloureuse : François, qui était plus avide de



FERRARE.
Ancien château des Ducs.

souffrance qu'on ne l'est d'ordinaire de plaisir, moissonnait silencieusement les derniers épis de sa gerbe sans jamais demander le plus petit soulagement. Se trouvant même trop bien soigné à Turin, il quitta cette ville après y avoir séjourné quelques jours à peine, et descendit en barque vers Ferrare, où le duc Alphonse d'Este, son cousin, essaya en vain de lui faire accepter l'hospitalité dans son

palais. L'humble général ne put jamais s'y résoudre et il se fit porter au collège de la Compagnie, afin de vivre jusqu'au bout en pauvre et sous le seul toit de la pauvreté.

Néanmoins, sa santé déclinant de plus en plus, sur les instantes prières des Pères du collège et de son frère, Thomas de Borgia, qui l'accompagnait, il consentit à se rendre à quelque distance de Ferrare, dans une des villas du duc. Les médecins insistèrent pour qu'il allât y respirer un air plus pur. Il eut dans cette solitude de fréquentes extases et Notre-Seigneur lui fit connaître l'heure de sa mort. Aussi, au mois de septembre, conjura-t-il Alphonse d'Este de lui laisser reprendre le chemin de Rome : c'est là, lui dit-il, que DIEU veut que je meure comme mes deux prédécesseurs. En présence d'une affirmation si catégorique, le duc n'osa plus résister. Il donna la permission demandée et le cortège se mit en marche à petites journées, escortant, à travers les plaines brûlées de l'Ombrie, la litière où reposait le moribond.

A Lorette, François se fit porter dans la *Santa Casa* et il y pria longtemps. L'adorable mystère de l'Incarnation était, avec la Passion du divin Sauveur, une de ses dévotions préférées. Il était si faible qu'on hésitait à se remettre en route : alors, toujours plein d'énergie, quoique broyé par la souffrance, il donna lui-même le signal du départ. Pourtant on crut qu'il expirerait à Macerata : persuadés qu'il n'aurait jamais la force d'arriver jusqu'à Rome, les Pères qui faisaient voyage avec lui le prièrent de nommer, suivant l'usage, un vicaire-général. Mais le malade, leur reprochant d'un aimable sourire la faiblesse de leur foi, leur dit qu'il n'était point temps encore. Puis, comme le fidèle P. Marcos pleurait à côté de la litière et déclarait qu'il voulait mourir aussi : « Non, non, répondit François, votre heure n'est pas venue. Vous travaillerez beaucoup chez les infidèles. Ce n'est pas en Italie, c'est au Pérou que vous mourrez. » Prédiction qui se réalisa de point en point quelques années plus tard.

Enfin, après avoir traversé péniblement l'*Agro Romano* et ses fiévreuses solitudes, on arriva en vue de la Ville Éternelle, le 28 septembre, sur le soir. En franchissant la Porte du Peuple, le Saint murmura son *Nunc dimittis* et ses yeux se remplirent de larmes d'allégresse : il se savait si près du Ciel ! De plus, comme

ROME. — Intérieur de Santa Maria del Popolo.

un soldat, il mourait dans l'exercice de l'obéissance, au service de l'Église. Enfin, son agonie se déroulait depuis un mois sur les grands chemins : n'était-ce pas bien l'agonie d'un pauvre? Il voulut remercier la Très-Sainte Vierge de toutes ces grâces précieuses, et, se faisant déposer dans sa litière sous le porche de Santa

Maria del Popolo, il y resta pendant une demi-heure, immobile, les mains jointes, la face tournée vers l'autel.

Le 29, Grégoire XIII, donné pour successeur à Pie V, lui envoya de Tivoli la bénédiction apostolique. De nombreux cardinaux accoururent au Gésù : ils venaient se recommander aux prières du saint mourant ; car dans le Sacré-Collège on avait une si haute idée de sa vertu, que plusieurs avaient pensé à élever François sur la chaire de Pierre : seule, l'annonce de l'état où il se trouvait à Ferrare leur avait fait abandonner leur dessein. Ce même jour, le malade reçut en viatique le DIEU du tabernacle, aux pieds duquel il avait si souvent prié. A partir de ce moment, comme s'il eût déjà porté l'éternité dans son cœur, il refusa de s'occuper des choses de la terre : il n'avait pas voulu nommer de vicaire par esprit d'humilité, il n'admit plus personne dans sa cellule, sinon son frère, les PP. Natale et Fernandez et le bon P. Marcos, son *socius*. Le lendemain, pour le fortifier aux approches du combat suprême, on lui donna l'Extrême-Onction. A peine l'avait-il reçue qu'il entra dans une longue extase. N'était-il pas déjà au Ciel ? On eût pu le croire, tant ses traits étaient radieux. Il avait entrevu du moins quelque chose de la gloire qui lui était réservée parmi les élus. Aussi, lorsqu'après trois heures il sortit de ce ravissement, il dit d'une voix joyeuse à Thomas de Borgia, qui ne pouvait retenir ses larmes auprès de lui : « Ne pleurez pas sur moi, mon frère... Ah ! si vous saviez combien je goûte de bonheur ! » Lui prédisant alors qu'il aurait à gouverner de grandes églises [1], François lui recommanda d'être toujours inflexiblement fidèle à DIEU. Fidélité ! ce mot, qui aurait pu résumer sa vie entière, fut le dernier qu'il prononça en ce monde. D'une main défaillante, il bénit la Compagnie ; il bénit aussi sa famille, ses enfants surtout et ses petits-fils. Puis, il s'enfonça dans la prière pour mourir comme il avait vécu...

1. Th. de Borgia devint en effet successivement évêque de Malaga et archev. de Saragosse.

Vers le milieu de la nuit, le saint mourant poussa deux longs, mais paisibles soupirs : cris étouffés d'amour, plutôt que gémissements d'angoisse. Sans secousse, François venait d'entrer dans une vie meilleure, en s'endormant, comme Moïse, dans le baiser du Seigneur (30 septembre 1572).

ST PIERRE CLAVER

Apôtre des Nègres (1581-1654).

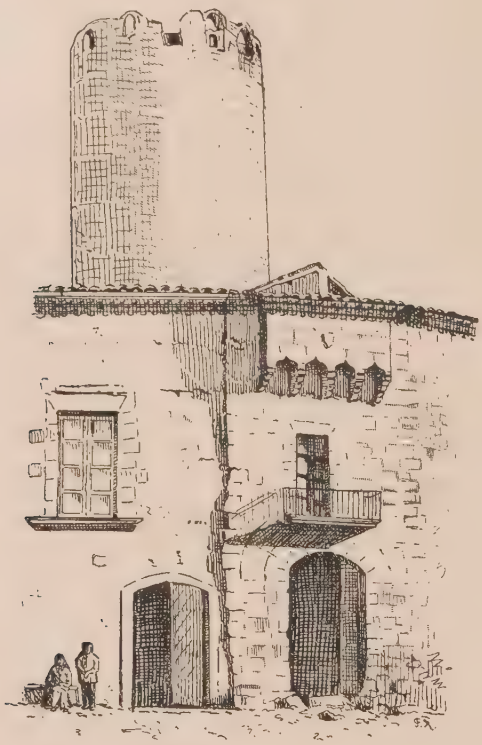
VERDU. — Vue de la Ville.

I.

PEU de vies furent aussi fertiles en miracles que celle que nous entreprenons de raconter. Pierre Claver était issu d'une famille qui appartenait à la première noblesse de la Catalogne; il vit le jour en pleines montagnes et à une quinzaine de kilomètres du pays d'Andorre, à Verdù, ville du comté d'Urgel. La date de sa naissance est incertaine, mais elle doit être placée entre 1581 et 1585. Plus avides des grandeurs du Ciel que des honneurs de la terre, les descendants des Claver vivaient loin de la cour d'Espagne et faisaient profession d'estimer avant tout la vertu. A peine né, l'enfant fut donc consacré au service du Seigneur. Comme la sainte femme dont elle portait le nom, Anne de Sabocano, sa mère, donnait ainsi à DIEU un autre Samuel. Pierre se souvint de cette consécration et il ne faillit jamais aux devoirs qu'elle lui imposait.

Dans sa famille où il étudia d'abord, à Barcelone où il alla ensuite pour prendre ses grades et pour recevoir les Ordres mineurs, il fut le modèle de tous les jeunes gens. Notre-Seigneur l'en récompensa en l'appelant à la vie religieuse dans la Compagnie de JÉSUS. C'est à Barcelone qu'il sollicita la faveur d'y être admis. Les Supérieurs, qui connaissaient de longue date sa vertu, l'y reçurent de grand cœur, mais ils mirent pour condition à son entrée au noviciat qu'il obtiendrait au préalable le consentement de ses parents.

Le père et la mère de Pierre étaient pleins de piété ; chrétiens généreux, ils n'avaient pas hésité à consacrer à DIEU leur unique enfant ; ils conservaient néanmoins l'espoir de vivre auprès de lui et de mourir sous sa bénédiction. Lorsque Pierre leur demanda l'autorisation d'entrer en religion, leurs cœurs se déchirèrent : DIEU



Ruines du château de Verdù, où est né S. Pierre Claver.

était-il donc à ce point jaloux et insatiable qu'il ne se contentât point du grand sacrifice qu'ils faisaient déjà, et devait-il exiger d'eux une si complète immolation ?

Ce premier mouvement fut promptement réprimé pourtant. Brisés de douleur mais pleins de foi, les parents de Claver comprirent la grandeur de la grâce que DIEU accordait à leur fils et l'inestimable

honneur qu'il leur faisait à eux-mêmes en le leur demandant. Ils donnèrent donc le consentement si ardemment désiré et, le 7 août 1602, Pierre voyait avec bonheur s'ouvrir devant lui le noviciat de Tarragone.

Ce n'étaient pas les désillusions de la vie qui l'y avaient amené; il n'y venait pas chercher l'oubli des désenchantements de la terre. Tout lui souriait : son nom était illustre, sa fortune assurée, son avenir certain. « Le monde se dessécha dans son cœur, lorsqu'au dehors il verdoyait [1]. » Mais DIEU allait faire germer pour son serviteur une palme qui devait échapper au souffle flétrissant des années, et il ouvrait à Pierre le jardin où la cueillir.

Claver demeura deux ans à Tarragone. Assidu à l'oraison, jaloux des emplois les plus pénibles et les plus bas, il s'y livra tout entier à la pratique des grandes comme des petites vertus. — Il n'ignorait pas que la solidité d'un édifice dépend de la solidité du fondement, et que si un noviciat fervent n'assure pas toujours absolument une vie religieuse sainte jusqu'à son dernier terme, du moins elle en est le présage le plus heureux et le plus sûr. — Il bâtit donc sur l'immuable roc de l'abnégation les premières assises de sa sainteté. La promesse évangélique trouva en lui sa réalisation, et rien ne put ébranler jamais le monument qu'il éleva ainsi à la gloire de son DIEU.

Après avoir accompli à N.-D. de Montserrat, — visitée jadis par saint Ignace de Loyola, — le pèlerinage que font d'ordinaire les novices de la Compagnie de JÉSUS, Pierre Claver fut admis à se consacrer entièrement à DIEU par les trois vœux de religion (8 août 1604).

Deux mois après, il reçut l'ordre de commencer l'étude de la

1. Saint Grégoire le Grand.

philosophie et des sciences. Envoyé d'abord au collège de Girone, il y prononça deux discours en public, l'un en latin, l'autre en grec, qui lui valurent les plus grands éloges ; aussi aurait-on vivement souhaité le garder dans cette ville; mais, sur un nouvel ordre, il quitta bientôt cette maison pour aller continuer ses études dans l'île de Majorque, au collège que la Compagnie de Jésus y possédait.

Le F. Alphonse Rodriguez exerçait depuis de longues années

Montserrat. — Ensemble du monastère.

déjà l'humble fonction de portier dans ce collège. La Providence réunissait ainsi pour quelque temps sous le même toit, — l'un à la fin de son existence, l'autre au début de sa vie religieuse, — ceux qu'un même décret devait solennellement saluer le même jour du glorieux titre de Saint. Chacun d'eux s'humiliait devant la sainteté de l'autre, sans paraître avoir le soupçon de la sienne. Le futur apôtre des nègres se mit sous la direction du pauvre Frère coadjuteur, dont l'éclatante vertu était d'ailleurs reconnue par tous. Dieu

avait révélé à Alphonse les grands travaux que Pierre accomplirait dans le Nouveau-Monde. Il lui avait même montré dans un ravissement le trône brillant entre tous qu'il réservait à son serviteur : aussi le saint portier avait-il voué au jeune et modeste scolastique une affection profonde, mêlée d'admiration et de respect. Elle se traduisait par les plus chaleureux encouragements à ne rien refuser à DIEU et à se sacrifier entièrement à lui.

MAJORQUE. — Intérieur du collège : le jardin.

« Rappelez-vous souvent en détail la Passion de Notre-Seigneur, disait Alphonse à Claver, et tout ce qu'il a souffert pour vous ; rendez-lui-en sans cesse les plus vives actions de grâces ; demandez-lui une partie de sa croix et portez-la avec joie pour son amour... Un religieux qui veut avancer dans la vertu doit s'appliquer à se bien connaître ; en se connaissant on se méprise ; en ne se connaissant pas on s'enfle et on s'enorgueillit. Il doit parler peu avec les hommes et beaucoup avec DIEU... Qu'au début de ses actions, il les

dirige toutes au plus grand service et à la plus grande gloire de Dieu ; qu'au milieu, il les unisse à celles de Jésus-Christ, pour les rendre plus dignes de la souveraine majesté ; et qu'à la fin, il les lui offre pour le bien spirituel de son âme et du prochain.... Qu'il ait toujours Dieu présent au fond de son cœur ; que là il se fasse une espèce de retraite où il lui demande la grâce de ne le point offenser ; qu'enfin il cherche Dieu en tout et partout : il le trouvera toujours à ses côtés[1]. »

Ces saintes leçons portèrent tout leur fruit : lorsque, son cours de philosophie brillamment clos par la soutenance publique d'une thèse, Pierre Claver fut appelé à Barcelone pour y étudier la théologie, son premier soin fut de solliciter du P. Joseph de Villegas, Provincial, l'insigne faveur d'être envoyé dans les Indes occidentales pour y travailler auprès des noirs.

Le Supérieur refusa : il voulait éprouver la vocation de Claver. L'épreuve dura deux ans ; mais, sur de nouvelles instances, il finit par céder et Pierre, au comble du bonheur, fit en toute hâte les préparatifs du départ.

II.

Il s'embarqua à Séville sur le Guadalquivir dans le courant du mois d'avril 1610. Il partait avec quelques autres Jésuites, sous la direction du P. Mexia. Comme François Xavier, dont il avait déjà imité le sublime détachement en quittant l'Europe sans aller une dernière fois s'asseoir au foyer paternel, il employa tout le temps du voyage à instruire les matelots et à se dévouer sans réserve au soin des malades du bord. La navigation fut longue mais heu-

1. Instructions de S[t] Alph. Rodriguez à S[t] Pierre Claver. — V. *S[t] Pierre Claver*, par le P. B. G. Fleuriau, S. J.

reuse, et, vers la fin de 1610, Pierre débarquait sur les côtes de cette Amérique espagnole où, avec la grâce de DIEU, il allait accomplir des prodiges si nombreux.

Dirigé en premier lieu sur Carthagène, il fut ensuite envoyé au collège de Santa-Fé, où il termina avec éclat sa théologie ; de là il se rendit au noviciat de Thongha ; il y fit son année de troisième probation. Après l'avoir achevée, il revint à Carthagène, qu'il allait si saintement féconder de ses sueurs. Il eut le bonheur d'y être ordonné prêtre en 1616 et, le premier entre tous ses frères, il y célébra sa première messe, que, dans sa tendre piété pour la Vierge Marie, il voulut dire à l'autel de la Reine des Cieux.

Lorsqu'après avoir traversé la mer des Antilles, le voyageur arrive en vue de la Nouvelle-Grenade, à la hauteur de Carthagène (État de Bolivar), derrière un épais rideau de mangliers, de bambous et de roseaux à éventail, il aperçoit deux grandes tours grisâtres. Plus bas se déroulent, suivant un voyageur [1], « une haute muraille à plate-forme, qui rappelle ces murs de Babylone où six chariots pouvaient courir de front ; des bastions, des casemates, et au pied un fossé profond rempli par la mer. L'ensemble est grandiose de proportion et d'harmonie, car la rade est une des plus belles du monde. Toutes les flottes de l'Europe s'y pourraient donner rendez-vous.... Mais une vase immonde a envahi le port presque désert. Les mousses, les lichens recouvrent de leur végétation rouilleuse les murs abandonnés. Les plantes saxatiles enfoncent leurs racines entre les pierres qu'elles disjoignent ; des mimosas noueux se sont accrochés aux revêtements ; des plantes grimpantes tapissent et semblent vouloir ensevelir d'énormes pans à demi écroulés.. » Celle qui s'appelait si fièrement la Reine des Indes est toujours assise sur son archipel de corail ; mais elle y languit avec tristesse.

1. Docteur Suffray, *Voyage à la Nouvelle-Grenade*, 1869, ch. I.

Carthagène, étouffant dans le torride azur,
Avec ses noirs palais, voit s'écrouler son mur
Dans l'océan fiévreux qui dévore sa grève [1].

Son passé fut glorieux pourtant. Lorsque Claver y aborda, Carthagène était, au point de vue du commerce, un centre des plus importants. Les productions de l'Amérique entière y affluaient. Immense entrepôt, elle recevait les marchandises des contrées les plus éloignées, le Mexique, le Pérou, Potosi et Quito. Elle avait aussi le triste avantage d'avoir été choisie par les vendeurs d'esclaves comme

1. J. M. de Hérédia, *Les Trophées : A un fondateur de ville.*
Citons encore du même recueil le sonnet suivant :

A UNE VILLE MORTE.

Cartagena de Indias.

Morne ville, jadis reine des océans,
Aujourd'hui le requin poursuit en paix les scombres,
Et le nuage errant allonge seul des ombres
Sur ta rade où roulaient les galions géants.

Depuis Drake et l'assaut des Anglais mécréants,
Tes murs désemparés croulent en noirs décombres,
Et, comme un glorieux collier de perles sombres,
Des boulets de Pointis montrent les trous béants.

Entre le ciel qui brûle et la mer qui moutonne,
Au somnolent soleil d'un midi monotone,
Tu songes, — ô Guerrière, aux vieux Conquistadors ;

Et dans l'énervement des nuits chaudes et calmes,
Berçant ta gloire éteinte, ô Cité, tu t'endors
Sous les palmiers, au long frémissement des palmes.

leur principal marché. C'est là qu'à leur arrivée de la Guinée ou du Congo ils débarquaient leurs chargements humains pour trafiquer de ces infortunés comme on trafique de vils animaux. Ce que ces malheureux esclaves avaient à souffrir de traitements barbares, on se l'imagine aisément. La Compagnie de Jésus n'avait pas pu assister impassible à tant de souffrances, et elle que ses ennemis accusaient en Europe de brigue et d'ambition, elle qu'on disait rechercher si exclusivement la faveur des rois et le commerce des grands, elle avait consacré au service de ces esclaves, le rebut du monde, un de ses religieux les plus illustres par la science et par le sang, le P. de

Carthagène.

Sandoval. Elle allait faire davantage : elle allait leur dévouer un de ses plus grands Saints. — Pierre Claver, ayant imploré de ses Supérieurs la grâce d'être adjoint au P. de Sandoval, fut en effet désigné pour aider ce Père auprès des noirs. Il ne tarda pas à le remplacer même tout à fait, et il fut bientôt chargé seul du soin de ces milliers de malheureux.

Arrachés violemment pour la plupart à leur patrie, les esclaves noirs avaient à subir une véritable agonie avant de toucher la terre qu'ils devaient cultiver sous le fouet de leurs maîtres. On les entassait à fond de cale comme on y aurait entassé du bétail : sans air,

sans lumière, à peine nourris, ils passaient dans cette prison malsaine et ténébreuse ces longues traversées que les voiliers faisaient si lentement en ce temps-là. Dans cette atmosphère empoisonnée, la maladie n'avait que le choix des victimes; c'est à peine si l'on enlevait les cadavres; encore n'était-ce pas toujours sans beaucoup de retard. Quant à des soins, personne dans l'équipage ne songeait à en donner même aux moribonds. Les noirs s'imaginaient qu'on les avait réduits en esclavage pour teindre les pavillons avec leur sang et pour réparer avec leur graisse la carène des vaisseaux : ces traitements barbares les entretenaient dans cette terreur, naïve sans doute, mais qui n'en torturait pas moins cruellement le cœur de ces infortunés.

Après une navigation aussi pénible, les nègres arrivaient à Carthagène exténués. Ils ne trouvaient à terre aucun soulagement à leurs souffrances : en débarquant, ils ne faisaient que changer de prison. Les trafiquants les évacuaient des navires sur les négreries; c'étaient de vastes magasins, obscurs et humides, où les esclaves étaient parqués dans un pêle-mêle hideux. Valides et malades, hommes et femmes y étaient emprisonnés dans un dénûment absolu. La terre nue leur servait de lit à tous, aux mourants comme aux plus vigoureux. L'air et la lumière entraient dans ces sortes de caves par quelques soupiraux; mais s'ils y pénétraient en quantité suffisante pour que l'on n'y fût pas asphyxié, ils y étaient mesurés avec trop de parcimonie pour qu'on y pût librement respirer. — L'odeur fétide qui s'exhalait de cette masse de corps, dont quelques-uns étaient couverts de plaies et d'ulcères, ajoutait à l'horreur de ces réduits de la souffrance et du désespoir, et l'atmosphère en était à ce point viciée qu'elle en devenait absolument insupportable à tous les Européens.

Ce fut là le champ de bataille que choisit Pierre Claver.

Dès qu'un négrier était signalé en vue de Carthagène, le Saint réunissait quelques noirs de tribus différentes pour lui servir d'inter-

prêtes auprès des arrivants. Puis il se chargeait de biscuit, de

S. Pierre Claver, d'après Gagliardi.

conserves, de chocolat et des fruits frais les plus appétissants. Les

nègres n'étaient-ils point débarqués tout de suite, il demandait l'autorisation de descendre à fond de cale et il allait sans retard les consoler dans leur abject cachot. Rien ne l'épouvantait : on le vit, un jour qu'une cargaison de nègres de Biafara avait été attaquée tout entière par la petite vérole, pénétrer dans ce foyer pestilentiel, instruire tous les malades, et ne remonter sur le pont qu'après les avoir baptisés jusqu'au dernier.

Si les esclaves étaient débarqués, Pierre les attendait sur le port. Il les embrassait, leur souriait, calmait leurs terreurs en leur distribuant quelques soulagements, puis il les suivait dans les négreries, leurs nouvelles prisons. Aussitôt il se mettait à l'œuvre avec une tendre pitié; les malades étaient les premiers dont il s'occupait : il lavait leurs plaies avec soin ; quelquefois même, reprenant dans un élan d'héroïque charité la sublime tradition de quelques Saints, il allait jusqu'à les baiser; puis il désinfectait l'air avec des parfums. Il s'ingéniait pour préparer aux plus souffrants une sorte de couche avec la paille qu'il pouvait se procurer. S'il en manquait, il prenait son manteau et les y enveloppait comme eût fait la plus tendre des mères. Dieu récompensa une telle abnégation : de ce manteau, que la charité d'un homme étendait sur d'horribles plaies sans écouter le dégoût naturel qu'elles devaient lui inspirer, la Toute-Puissance miséricordieuse d'un Dieu fit l'instrument de prodiges aussi éclatants que nombreux. A son simple contact, une négresse qui se mourait recouvra subitement toutes ses forces. — Une autre, du nom de Juana, venait d'être administrée; la petite vérole l'avait déjà conduite aux portes du tombeau. On l'enveloppe un moment dans le manteau du *bon Père*, pendant qu'on refait le misérable grabat sur lequel elle agonisait; mais quand on s'approche d'elle pour la reporter sur sa couche, elle se relève sans l'appui de personne : elle était complètement guérie.

Dieu voulut même que ce manteau, dont Pierre avait pieusement

fait plus d'une fois un drap mortuaire pour recouvrir les restes abandonnés de ses noirs bien-aimés, servît à rappeler plusieurs morts à la vie. — Quelques esclaves, réunis autour d'un puits, y furent surpris par un orage épouvantable et foudroyés. On leur avait prodigué tous les soins sans pouvoir les ranimer. Claver, conduit par une inspiration divine, accourt, se met en prière et pose sur chacun des cadavres son manteau. A mesure que le saint vêtement les touche, chacun des esclaves tressaille, puis il se relève... DIEU a béni la charité de son Serviteur en faisant par lui un prodige de plus.

Pierre n'abandonnait pas ses nègres après leur arrivée. Il les avait accueillis comme un père à leur débarquement, comme un père il continuait à les soigner aussi longtemps qu'ils demeuraient à Carthagène. Il les instruisait, les confessait. Le dimanche, pendant le carême surtout, il les rassemblait au son de la clochette, et les conduisait en procession jusqu'à la grande place de Carthagène, où il leur expliquait le catéchisme avec une ravissante simplicité. Puis, on se mettait en marche pour le collège. Le Saint y entendait les confessions. C'est sur des chaises à bras qu'il faisait transporter les infirmes et les vieillards. Il les soutenait tendrement aussi sur sa poitrine, les menait lui-même à la Table sainte, puis, l'action de grâces finie, il leur offrait quelques rafraîchissements qu'il ne leur servait jamais qu'à genoux. Ses visites dans les négreries étaient fréquentes : les pauvres esclaves l'y recevaient toujours avec transport. Ils savaient bien par expérience que ces visites étaient généralement l'occasion de quelque paternelle gâterie. Lorsqu'ils en sortaient, l'affection de Claver et ses soins les suivaient dans leurs cases délabrées. Que de fois le miracle n'y entra-t-il pas avec le Saint! Un nègre, Adrian, fut tout à coup guéri d'une maladie dangereuse en baisant le chapelet de Claver. — Une esclave, nommée Antonina, était déjà en agonie, quand Pierre lui donna l'ordre de se lever. Elle obéit aussitôt, en remer-

ciant DIEU de l'avoir rappelée à la vie le jour même où l'Église fait la mémoire de Lazare ressuscité. — Une autre esclave du major de Carthagène avait expiré avant d'avoir reçu le baptême. Pierre est mandé et se met en prière auprès du cercueil. Au bout de quelques instants la morte respire, elle est instruite, baptisée, et va recevoir la couronne éternelle quelques jours après.

L'une de ses compagnes d'esclavage avait succombé à une attaque d'apoplexie foudroyante. Claver s'approche de la bière et demande à celle qui s'y trouve étendue si elle veut être baptisée. Miracle : la négresse répond affirmativement à haute voix. Le baptême lui est administré à l'instant, et à peine l'eau sainte l'a-t-elle touchée que l'esclave se lève en pleine possession de la santé !

Si Pierre avait la joie de voir DIEU bénir miraculeusement à certaines heures ses travaux, les hommes lui faisaient payer bien chèrement cette consolation. A l'arrivée d'un visiteur envoyé en Amérique par le général de la Compagnie de JÉSUS, des hommes, malintentionnés et jaloux, dénoncèrent le Saint comme un ouvrier indiscret et périlleux. Ils l'accusèrent en particulier de réitérer le baptême sans nécessité. Pierre n'aurait eu qu'un mot à dire pour se disculper. A l'exemple de son divin Maître, il préféra se taire, si bien qu'on lui défendit de baptiser lui-même à l'avenir. Il eut aussi beaucoup à souffrir d'un Frère coadjuteur portugais qui traitait ses occupations de rêveries idiotes et sa piété d'hypocrisie. Ses Supérieurs eux-mêmes ne le soutinrent pas toujours ; par une permission du Ciel, l'un d'eux fit preuve contre lui d'une rudesse véritable : Pierre n'en montra jamais la moindre aigreur. Il n'est pas jusqu'aux nègres, — auxquels il se dévouait avec une si infatigable abnégation, qui ne fussent pour lui une occasion de douleur. Ces natures sauvages et grossières ne comprenaient qu'à moitié son dévouement. Beaucoup ne lui en avaient qu'une très faible

reconnaissance ; il s'en trouva même qui allèrent jusqu'à le maltraiter. Tous lui opposaient une intelligence bornée, rebelle à se laisser instruire, même sommairement, des grandes vérités de la religion. Le zèle de Claver ne s'en refroidit pas plus que sa douceur ne s'en altéra, et sa patience demeura jusqu'à la fin inépuisable. Il continua à visiter journellement ses chers esclaves dans les négreries

Dans les Andes.

et dans leurs misérables réduits. Un assez bon nombre d'entre eux étaient occupés sur les montagnes et dans les champs ; Pierre, qui ne limitait pas son zèle aux murs étroits de Carthagène, leur fit une large part dans ses travaux. N'appartenait-il pas, corps et âme, dans ses jours et dans ses nuits, à toutes les misères et à toutes les douleurs ? Sans compter avec la fatigue, il alla maintes fois évan-

géliser ces esclaves. Il lui fallait pour cela affronter un ciel de feu, franchir des torrents, coucher sur la dure : mais dès qu'il y avait une âme à consoler ou à sauver, Claver n'hésitait jamais. Lorsque, quelques années auparavant, il avait dû faire ses derniers vœux, il avait signé la formule de sa profession : *Pierre, esclave des nègres pour toujours.* Fidèle à sa promesse, il demeura le magnanime et volontaire « esclave des esclaves » jusqu'à son dernier soupir.

Nulle part la charité de Pierre Claver ne resplendissait d'un plus suave éclat qu'auprès des malades. N'avait-il pas sollicité et obtenu de ses Supérieurs la permission de demander publiquement l'aumône pour les noirs ? Il tendit aussi la main pour les lépreux ; grâce à lui, ces infortunés purent, à l'hospice Saint-Lazare, être garantis des moustiques qui faisaient leur tourment. Ces lépreux et les malades de l'hôpital Saint-Sébastien semblaient du reste se partager, avec les nègres, le meilleur du cœur de notre Saint. Plusieurs fois la semaine, Pierre se rendait à Saint-Lazare et à Saint-Sébastien ; on le voyait alors, un balai à la main, nettoyer les salles, faire les lits des infirmes et leur rendre les services les plus bas. Il avait en même temps pour eux d'infinies délicatesses : il rassemblait en ville des musiciens pour récréer leurs longues et douloureuses journées par des concerts improvisés ; il leur ménageait aussi de temps en temps l'aimable surprise de quelque modeste festin. Leur horrible maladie semblait ne pas exister pour lui, tant il leur rendait simplement et avec joie tous les soins que nécessitait leur état. Cependant, si peu qu'il en parût au dehors, il n'en ressentait pas moins ces soulèvements du cœur et ces dégoûts qui rendent la charité impérieusement belle à tous les yeux : la nature ne meurt jamais totalement dans l'homme aussi longtemps que dure son exil, et Dieu ménage ainsi à ses Saints d'amples occasions de mériter.

Un jour donc, la délicatesse se révolta dans l'âme de Claver :

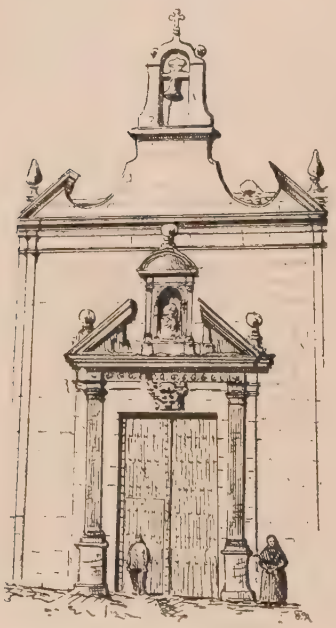
c'était en face d'un nègre qui, tout couvert d'ulcères, avait été jeté dans un lieu écarté de l'habitation de son maître, tant il était difficile d'en supporter le spectacle ou l'insoutenable odeur. Lorsque le saint Jésuite s'approcha de cet amas d'ulcères, il éprouva, lui aussi, une sorte d'horreur. Il allait détourner la tête sous l'impulsion de la nature ; mais la grâce était là qui triompha presque aussitôt. Pierre se punit sur-le-champ comme se punissent les Saints : il s'avance souriant, il presse de ses lèvres ces plaies horribles, il confesse le nouveau Lazare, et il ne le laisse que pour aller mendier quelques secours pour lui.

Dieu fit éclater la gloire de son Serviteur à Saint-Sébastien et à Saint-Lazare comme dans les négreries. Pierre guérit miraculeu sement plusieurs malades. D'un seul mot il calma et rendit à la raison un fou furieux. Enfin, un jour, l'archidiacre de Carthagène distribuant des aumônes dans l'une des salles de Saint-Sébastien, l'aperçut la tête entourée d'un nimbe lumineux. L'extraordinaire sainteté de Claver était ainsi manifestée visiblement sur le théâtre même de son héroïque charité.

III.

Pierre avait à cœur de retirer les noirs de l'idolâtrie pour les ramener à Dieu. Il ne désirait pas moins ardemment la conversion des malheureux sectateurs de Mahomet. Les musulmans étaient assez nombreux à Carthagène : les uns avaient été enlevés à bord des corsaires et étaient devenus esclaves ou forçats, les autres étaient des Turcs marchands que le commerce attirait ; tous opposaient aux efforts de l'apôtre cette particulière et intraitable résistance que les ouvriers de l'Évangile ont toujours signalée chez

les mahométans. Pierre n'y vit jamais une raison pour se décourager. Bien longs sont parfois les chemins qui ramènent à la vérité ; le Saint ne l'ignorait pas, et il attendait sans impatience l'heure que la Providence avait marquée. Il soigna ainsi pendant de longues années un mendiant, nommé Ahmed, avant de pouvoir le baptiser. Un forçat turc le repoussa durant vingt-deux ans ; un autre, Abbas, refusa de l'écouter pendant près de trente ans. Mais ce fut en vain : subjugués l'un et l'autre par la charité et les prières de Claver, ils reçurent tous deux le baptême de ses mains. Bien d'autres les imitèrent, et la plupart des mahométans qui s'établirent à Carthagène dans ce temps-là, furent ramenés par Pierre à la vraie religion.



VERDÙ. — Portail latéral de l'église paroissiale.

Notre Saint eut la joie de rouvrir l'Église à d'autres égarés.

Après un brillant fait de guerre, l'amiral Frédéric de Tolède avait conduit à Carthagène un grand nombre de prisonniers anglais et hollandais. Ils étaient tous nés dans l'hérésie. A peine Claver apprit-il leur arrivée qu'il se rendit sur les galions royaux : les prisonniers y étaient si rigoureusement consignés que les officiers du rang le plus élevé eux-mêmes ne devaient pas quitter le bord. Cet ordre sévère n'était pas pour adoucir les cœurs. Touchés néanmoins de la sympathie qu'on leur marquait, les principaux officiers anglais, en vrais gentilshommes, invitèrent le Saint à dîner avec eux. « L'esclave des nègres » retrouvait aisément à l'occasion la distinction propre à son rang : se souvenant sans doute de JÉSUS chez Simon le lépreux, il accepta l'invitation et séduisit ses hôtes du premier abord.

Quelques jours plus tard la consigne était levée : les prisonniers descendaient à terre, commençaient à se faire instruire, et, avant deux mois, six cents d'entr'eux, parmi lesquels l'archidiacre de Londres, avaient abjuré l'hérésie.

Cependant la plupart des Hollandais résistaient encore. Tout d'un coup une épidémie éclate à bord du navire où ils se trouvaient entassés. On débarque en grande hâte les malades et on les transporte à l'hôpital Saint-Sébastien. Pierre accourt, s'installe auprès d'eux, se multiplie et, jour et nuit, prodigue à tous, même à ceux qui l'insultent, les soins les plus tendres et les plus délicats. A ce spectacle, le cœur des hérétiques s'émeut : la charité l'a entr'ouvert à la grâce ; les malades reconnaissent leurs erreurs, et le Saint a l'ineffable consolation de les voir rentrer jusqu'au dernier dans le giron de l'Église, après avoir reçu leur abjuration.

Cet admirable zèle de Pierre pour la conversion de ceux qui étaient plongés dans les ténèbres de l'hérésie, du schisme ou de l'idolâtrie, ne diminuait en rien l'ardeur qu'il apportait à réformer la vie des chrétiens qui s'abandonnaient au péché. Si bas qu'ils fussent descendus dans le crime, il ne les délaissait point. Il les visitait régulièrement dans les prisons, où il ne tarda pas à introduire la piété avec le repentir. Il les suivait même jusqu'au gibet ou jusqu'au pied du bûcher, lorsqu'ils y étaient condamnés.

A plus forte raison n'abandonnait-il pas ceux que le péché entraînait loin de Dieu, sans pourtant les précipiter dans ces crimes que la société châtie et flétrit. Comme tous les ports, Carthagène était, à certaines époques, envahie par les étrangers. Après une rude navigation, les gens de mer n'étaient que trop exposés à s'y laisser aller à tous les débordements. Ils se ruaient avec fureur à des excès de tous genres : de là des haines, des duels, des vengeances et des assassinats. — Pierre s'employait avec ardeur à prévenir ces tristes désordres ou à en effacer les lamentables suites. C'était merveille

de voir l'influence qu'il avait conquise à bord des navires, dans les entrepôts et jusque dans les pires chantiers. Partout on le vénérait : pour les uns, c'était le *bon Père ;* pour d'autres, c'était le *Saint.* Il suffisait que le bon Père ou le Saint eût dit un mot, et bien des colères tombaient comme par enchantement; sous l'action bienfaisante de cette douce parole, des hommes qui allaient s'entre-tuer se tendaient amicalement la main. Dieu, du reste, soulignait parfois de châtiments aussi prompts que terribles les avertissements de Pierre lorsqu'ils restaient infructueux. La crainte triomphait de ceux que l'héroïque abnégation du saint Jésuite n'avait pas suffi à vaincre entièrement. Le Ciel faisait ainsi son œuvre, et l'infatigable ouvrier moissonnait à pleines mains sur les ports et dans les tavernes, comme dans les négreries ou dans les habitations les plus somptueuses de la cité.

Pourtant il fréquentait peu ces dernières. Son humilité l'attirait de préférence vers des travaux plus bas aux yeux du monde; mais, s'il se réservait surtout pour les pauvres et les petits, il ne délaissait pas les riches et les puissants; n'ont-ils pas eux aussi une âme à sauver et une éternité à conquérir ? Il les accueillait avec bonté, tout en étant sans pitié pour leurs vices. Il flagellait leurs défauts avec une liberté apostolique si entière que les délicats n'étaient pas loin de la taxer parfois de maladroite indiscrétion; mais il priait si ardemment pour ces heureux de la terre que, sous l'effet de sa prière, la grâce et le miracle descendaient abondamment dans leurs palais. Il guérit subitement Francisco Lopez, que l'on croyait mort déjà depuis quelques instants. Il rendit de même à la santé Don Vincento de Villalobos, qu'une fièvre épidémique avait conduit à la dernière extrémité. — Un autre jour, il arrive chez un malade pour lequel on l'avait fait mander. Il était trop tard : le malade venait d'expirer. Pierre s'agenouille près du lit funèbre; il prie longtemps; puis il se lève : « Ne craignez rien, dit-il à la famille en pleurs,

Dieu peut le rendre à la santé. » Et il se retire, après avoir déposé son crucifix sur la poitrine glacée du cadavre. Il n'avait pas encore perdu de vue la maison d'où il sortait qu'on court après lui : « Père, Père, miracle ! le mort demande à vous parler. » Le Saint, sans

S. Pierre Claver.

manifester aucun étonnement, retourne sur ses pas. Il trouve en parfaite santé celui auprès du cercueil de qui on pleurait quelques instants auparavant, reçoit de lui son crucifix et se retire humblement, sans prononcer une parole, et comme s'il n'avait été pour rien dans le prodige qui venait de s'accomplir.

La vie entière de saint Pierre Claver est toute remplie de faits pareils. Les uns nous rappellent les actions merveilleuses des plus grands thaumaturges de l'Église; les autres nous reportent doucement vers ces miracles simples et touchants dont la vie de François d'Assise et d'Élisabeth de Hongrie nous offrent le gracieux récit.

Un matin, Claver sortait du collège, quand un rassemblement l'arrête dans la rue. Une jeune négresse était là qui pleurait à chaudes larmes : la pauvre enfant se rendait au marché, portant sur sa tête un panier d'œufs; survient un Espagnol brutal qui la pousse rudement et fait tomber, avec le panier, tout ce qu'il contient. De là une désolation facile à comprendre : ces quelques œufs constituaient la fortune entière de la petite négresse. « C'est tout ce que j'avais pour vivre, disait-elle au milieu de ses larmes; et maintenant je n'ai plus rien ! »

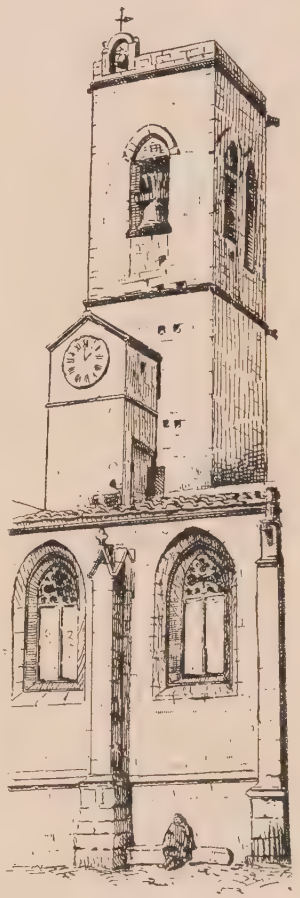
Le Saint s'était avancé; il comprit le rude châtiment qui attendait probablement la jeune esclave à sa rentrée à la maison. Saisi de compassion : « Allons, ma fille, ne pleurez plus, dit-il, et remettez vos œufs dans le panier. »

Et, en même temps, du bout de son bâton il touchait un œuf. O merveille ! devant tout ce peuple l'œuf reparaît entier. Au fur et à mesure que Claver touche les autres œufs, tous se reforment à ce contact miraculeux, et quand, au comble de la joie, l'esclave, après avoir rempli son panier, veut remercier le Saint, le Saint avait déjà disparu !

IV.

CE cœur si compatissant, si débordant de charité pour les autres, était impitoyable pour lui-même. Les austérités de Pierre Claver furent telles qu'elles paraissent surhumaines de tout

point ; pour nourriture, il se contentait habituellement de quelques patates grillées ; souvent ses pauvres repas ne se composaient que de pain et d'eau. Il ne touchait pas aux fruits, si nécessaires pourtant dans les climats tropicaux. Quelque écrasante que fût la chaleur, jamais on ne le vit rien prendre, ne fût-ce que quelques gouttes d'eau, entre ses repas. Il couchait sur la dure : une peau de buffle ou une natte, avec un morceau de bois en guise d'oreiller, lui suffisaient ; la plupart du temps même il reposait sur la terre nue. Chaque nuit il se flagellait trois fois jusqu'au sang avec une discipline faite de petites chaînes armées de piquants acérés. Un cilice le couvrait toujours ; rien ne le pouvait amener à s'en séparer. Un jour, dans une grave maladie, le Frère infirmier aperçut son malade enveloppé dans ce rude vêtement. « Hé ! mon Père, lui dit-il avec une familiarité sous laquelle se cachait un vrai reproche, jusqu'à quand l'âne sera-t-il donc attaché ? — Jusqu'à la mort, » répondit Pierre doucement. — Un autre jour, le P. Provincial, frappé de l'état de fatigue de Claver, lui amena inopinément le médecin. Celui-ci pria le Serviteur de DIEU de se mettre au lit pour qu'il le pût mieux examiner. Embarrassé, Pierre hésitait ; mais un ordre exprès du P. Provincial le contraignit à obéir, et à la vue des cilices dont il était couvert, on comprit la raison de ses hésitations : « Ah ! mon cher Père, lui dit le médecin en se jetant à genoux avec respect, comment ne voulez-vous pas être malade en vous traitant ainsi ? » — L'héroïque pénitent s'était fait, de plus, deux croix de



VERDÙ. — Église paroissiale : le clocher.

bois qu'il portait, l'une sur le dos, l'autre sur la poitrine : celle-ci était hérissée de pointes aiguës qui entraient profondément dans la chair. Il s'était tressé aussi une sorte de large bande en cordes de crin parsemée d'aiguilles, et il la portait autour du cou, en la croisant sur sa poitrine à la façon d'une étole : sanglante étole sur un cœur bien pur cependant ! Ses bras et ses jambes étaient garrottés de la même façon. Le souvenir de JÉSUS-CHRIST montant au Calvaire pouvait seul rendre douces au cœur de Pierre ces effrayantes mortifications.

D'ailleurs, DIEU récompensait son Serviteur par les faveurs les plus extraordinaires dans l'oraison. Cette oraison était pour ainsi dire continuelle. — « Je ne sais pas quand le P. Claver finit ses prières, disait un de ses Recteurs ; car, à quelque moment que j'aille dans sa chambre, je le trouve toujours à méditer. » Ces doux épanchements du Saint devant son DIEU étaient marqués de fréquentes extases. Plusieurs fois aussi, à Saint-Lazare et à Saint-Sébastien, on vit durant la messe Pierre couronné d'une auréole de lumière ou entouré d'une éblouissante clarté ; dans sa méditation, il recevait des communications particulières du Ciel : N.-S. lui révélait le secret des cœurs ; il lui dévoilait aussi quelquefois l'avenir. Mais tous ces dons ne troublaient en aucune manière la profonde humilité du Saint. La vénération qu'on lui témoignait était un supplice pour lui ; il s'y dérobait soigneusement parce qu'il se croyait l'un des membres les plus incapables et les plus indignes de la Compagnie de JÉSUS. — Ne fit-il point, par deux fois, les plus pressantes instances auprès de ses supérieurs, pour être définitivement relégué parmi les Frères coadjuteurs ? Non seulement on n'y voulut pas consentir, mais on lui confia en outre la direction du noviciat de ces humbles religieux. Le nouveau maître des novices profita de son emploi pour se livrer aux travaux les plus propres à l'humilier. A la tête de ses Frères, il allait dans les rues revêtu d'une pauvre robe

de toile, quêtant pour les malades et leur portant ensuite à l'hôpital ce qu'il avait mendié pour eux. Il n'était pas rare de le voir arriver à Saint-Lazare soutenant sur une épaule l'extrémité d'un bâton dont un Frère novice supportait l'autre bout, et auquel était suspendu le lourd panier où la charité publique avait entassé généreusement ses dons.

Son humilité atteignait les dernières limites, on pourrait dire les derniers raffinements de cette vertu. Tout ce qu'il apercevait lui rappelait immédiatement la pensée de son néant. A la vue d'une fleur, il se reprochait de ne produire que des ronces et des épines dans son cœur. Rencontrait-il une mare fangeuse : c'était l'image de son âme remplie d'une boue bien plus infecte encore. En passant devant quelqu'une des échoppes de Carthagène, s'il voyait un forgeron mettre son fer au feu, il songeait aux flammes éternelles que ses péchés avaient méritées. — Sa joie était de manger à la porte du collège avec les pauvres et confondu dans leurs rangs. « L'homme vraiment humble, disait-il, désire le mépris; sans chercher à paraître humble, il cherche à paraître digne d'être humilié. »

Et encore : « Il souhaite que ceux qui le font souffrir soient persuadés, non qu'il est humble, mais qu'il est en effet méprisable. Quand on le traite avec mépris, il doit laisser croire qu'il en est confus, tandis qu'au fond du cœur il en est charmé. »

Telle fut la règle de conduite constante que Pierre Claver suivit durant plus de cinquante ans. Se rapprochant tous les jours de plus en plus de DIEU, il en comprenait davantage les infinies grandeurs, et par contre-coup il apercevait de mieux en mieux sa misère. « A la faveur de la lumière divine qui l'éclaire, disait-il, l'âme humble découvre toujours plus distinctement ses propres taches; ainsi, aux rayons de soleil qui entrent dans un appartement, aperçoit-on jusqu'au moindre des atomes qui flottent dans les airs. »

C'est là tout le secret de cette humilité qui dans les Saints paraît quelquefois si difficilement conciliable avec leurs vertus et la con-

naissance qu'ils doivent en avoir. Le Saint ne prend jamais pour terme de comparaison le pécheur, mais DIEU lui-même. Comment s'étonner dès lors qu'en face de la Sainteté absolue il ait une si pauvre estime de sa propre sainteté ?

L'humilité de Claver lui faisait chérir la pauvreté d'un amour particulier. Tout n'était-il pas assez bon pour lui ? Sa chambre était vraiment celle d'un pauvre de JÉSUS-CHRIST : une natte pour lit, un

NOUVELLE GRENADE. — Aux environs de Carthagène.

banc, deux escabeaux de bois pour sièges et une petite table; sur les murs, un crucifix et une image de JÉSUS en croix : Pierre avait une dévotion particulièrement tendre pour le Sauveur crucifié. Nous avons vu comment DIEU l'en récompensa, en opérant plusieurs miracles par le moyen du crucifix.

Les règles de Pierre lui donnaient la pauvreté « pour mère » ; il la chérissait en véritable fils. Il portait le même amour à ses Supé-

rieurs : le moindre de leurs ordres lui était sacré; et lui qui avait avec le Ciel des communications si intimes, il n'hésitait pas à écrire :

« Dans la vie religieuse, la route la plus courte et la plus sûre pour arriver à la perfection est celle de l'obéissance aux Supérieurs. Je m'en rapporte plus à une seule de leurs paroles qu'à cent révélations particulières. » Et il donnait de cette défiance l'humble raison suivante : « On ne peut pas se bien apercevoir soi-même; on ne peut pas se bien juger soi-même; on ne peut pas bien se décider pour soi. On a par conséquent besoin des yeux et du jugement d'autrui. »

Les Supérieurs le trouvèrent donc toujours soumis à leur direction. L'obéissance en lui était fille de la foi; elle ne connut jamais ni ombre ni défaillance, et elle allait jusqu'aux moindres détails. Plusieurs fois ceux qui avaient autorité sur lui donnèrent, dans le but de l'éprouver, des ordres à propos desquels il aurait pu, avec sa vieille expérience, présenter quelques observations; il ne le fit jamais, préférant avant tout la perfection dans l'obéissance, et, pour le surplus, s'en remettant complètement à Dieu.

C'est Dieu qu'il apercevait en effet dans ses Supérieurs, et c'est la volonté divine qu'il accomplissait en leur obéissant.

« Le salut et la perfection de l'homme, écrivait-il, consistent à faire la volonté de Dieu, à laquelle il doit tendre en toutes choses et dans tous les moments de sa vie. Plus il fera cette divine volonté, plus il sera complet. — Pour faire la volonté de Dieu, il faut que l'homme méprise la sienne propre : plus il mourra à lui-même, plus il vivra en Dieu. — Pour aimer Dieu comme il doit être aimé, il faut se détacher de tout amour terrestre, il faut n'aimer que lui. — Que le religieux ne préfère rien à ce qui lui viendra de l'obéissance, qui que ce soit qui le lui commande, se soumettant pour Dieu à toutes les créatures, et faisant avec une grande paix d'esprit tout ce

qui sera en son pouvoir. S'il ne peut pas faire tout ce qu'on exige de lui et qu'on lui en demande la raison, qu'il se contente de dire simplement qui ne l'a pas pu : et que du reste à tout ce qu'on lui dira il ne réponde rien, non, rien du tout. Quelque reproche qu'on lui puisse faire, qu'il se taise et qu'il accepte tout pour DIEU, pourvu que ce ne soit rien contre DIEU ou contre l'obéissance, car c'est la vraie victoire et c'est bien celle qu'il faut que nous remportions contre nous [1]. »

Le naturel de Pierre ne l'inclinait guère pourtant vers cette obéissance absolue, et il était d'un sang qui supportait malaisément les jougs; une de ses résolutions trahit ce que dut amasser de mérites sur ce point cet homme qui semblait ne plus avoir de volonté. Elle nous laisse entrevoir un instant que le gentilhomme catalan n'était pas mort tout à fait, même après avoir porté pendant plus de trente ans la pauvre soutane des fils de saint Ignace.

« Quand le Supérieur *m'ordonnera une chose difficile*, j'élèverai mon cœur à DIEU. Je me représenterai que *lui-même me le commande*, et, sans répliquer, j'obéirai avec la promptitude des anges, en le remerciant de vouloir bien se servir de moi pour exécuter ses volontés. »

L'élévation du cœur vers DIEU était donc nécessaire, à certaines heures, au descendant des Claver pour l'amener à obéir : il ne fallait rien moins que la pensée d'un ordre émanant de DIEU pour plier cette volonté si forte. Mais cette pensée suffisait. Et comment n'aurait-elle pas suffi ? En obéissant alors, le fils des seigneurs de Verdù n'abdiquait rien de la juste fierté de ses pères : il ne s'abaissait pas, il grandissait : *Servire Deo regnare est.*

Telles étaient les vertus dont Pierre Claver donnait à Carthagène le magnifique et réconfortant spectacle depuis trente-six ans. Il semblait que, plein d'œuvres et de mérites, le Saint n'avait plus

1. P. G. B. Fleuriau, *Saint Pierre Claver*, p. 23.

qu'à s'endormir en paix du sommeil de la mort. DIEU en jugea autrement : il allait dresser un Calvaire digne de son Serviteur et poser sur le front de Pierre la couronne qui lui manquait encore, la couronne d'épines qu'il avait portée lui-même au Golgotha.

En 1650, la peste, venue de la Havane, s'avançait sur la terre ferme. A cette nouvelle, le Saint part pour les localités ravagées par le fléau; il prêche le grand jubilé qui se donnait alors, il confesse,

VERDÛ. — Vieille chapelle du temps de S. Pierre Claver, aujourd'hui transformée en poterie.

il redouble de macérations et de pénitences pour fléchir le courroux divin, et il s'épargne si peu que, réduit bientôt à un dépérissement absolu, il reçoit l'ordre de son Supérieur de rentrer à Carthagène.

Il obéit aussitôt. Mais il trouva la ville infectée elle aussi... Plusieurs de ses frères étaient morts déjà au poste d'honneur, en soignant les pestiférés. Comment lui refuser place sur ce champ de bataille de la charité? Pierre y vole et y tombe presque immédiatement frappé. La mort ne le prit point; mais, quand il se releva, il était

infirme pour jamais. Un tremblement continuel agitait ses membres et lui ôtait l'usage de ses mains et de ses pieds pour toujours. Le reste de sa vie ne devait donc plus être qu'un lent et cruel holocauste. Cloué sur son siège, ce tendre et si fervent ami de l'Eucharistie était désormais privé de l'ineffable consolation d'offrir la Victime Eucharistique au saint autel; cet infatigable apôtre ne pouvait plus rompre aux foules le pain de la parole, et l'*esclave des nègres*, désormais impuissant à se servir lui-même, allait avoir besoin d'une main étrangère pour le lever, l'habiller et le faire manger, comme un enfant. Pierre accepta héroïquement ce suprême et humiliant sacrifice. Mais, serviteur fidèle, il voulut dépenser au service de son Maître le peu de forces qui lui étaient laissées : chaque matin, après avoir entendu la messe et communié, il se faisait traîner jusqu'à son confessionnal; on l'y déposait et il entendait patiemment tous ceux qui s'y présentaient, jusqu'à ce que ses forces lui fissent complètement défaut. Plus d'une fois il y tomba sans connaissance; le lendemain on le retrouvait, aussi doux que la veille, au poste qu'il s'était marqué. Il se faisait transporter à bras quelquefois dans les hôpitaux et jusque sur les négriers, et l'on voyait alors, touchant tableau, cet infirme oublier ses souffrances pour consoler les malades ou encourager les noirs. — D'autre part, sans pitié pour lui-même, il n'avait rien retranché de ses austérités passées, tout en continuant ses travaux. Il continuait à porter le cilice et à prendre la discipline tous les jours : sa main tremblante ne semblait reprendre un peu de vigueur que pour se flageller. Aussi ses forces s'épuisèrent-elles de plus en plus, et bientôt il lui fut impossible de quitter la pauvre cellule où la maladie le retint désormais enchaîné.

C'était là qu'il allait moissonner dans la douleur ses derniers mérites. — Décimés eux-mêmes par la contagion, obligés de remplir par suite plusieurs charges à la fois, et occupés sans relâche à relever les courages dans Carthagène une seconde fois en deuil, —

car la peste y avait reparu, — les Pères du collège étaient trop peu nombreux pour que l'un d'eux fût détaché au service de Claver. Le P. Recteur avait donc désigné un serviteur, — un des nègres que Pierre avait tant aimés, — pour soigner le saint infirme et demeurer continuellement auprès de lui. Où avait-on plus d'espoir de trouver quelque reconnaissance et d'assurer au Bienheureux les services qu'on était dans l'impossibilité de lui donner directement ? Mais, hélas ! l'indomptable grossièreté du nègre ne tarda pas à reparaître : si bien que celui qui devait être le serviteur de Pierre Claver en devint presque le bourreau. Il le servait à ses heures et quand bon lui semblait; il le rudoyait en l'habillant et, dans des moments de colère, il en vint même jusqu'à le frapper. On ne le sut que trop tard, car le Saint ne se plaignait jamais. Dans son héroïsme il allait plus loin encore : lorsque le Frère sacristain, qui avait une profonde vénération pour lui, s'offrait à lui rendre quelques services, il refusait et réclamait son nègre, aux services duquel, disait-il avec une simplicité charmante, *il était beaucoup plus habitué.*

V.

Cependant les infirmités de Claver augmentaient rapidement. Depuis environ quatre ans il en était réduit à une inaction complète : le vide, — ce triste vide qui a pour cause l'insouciance ou l'ingratitude humaines, — se fit insensiblement autour de lui, et c'est à peine si quelques rares personnes de la ville vinrent encore le visiter. L'accès de l'église lui était d'autre part devenu singulièrement difficile. L'isolement, si funeste pour les faibles, si fécond pour les vaillants, pesa donc sur lui de tout son poids. Dieu permettait cette solitude afin que la vertu de son Serviteur s'y

affinât complètement ; mais il y ménagea deux consolations bien douces à Claver. La première fut de voir imprimée la vie du Frère Alphonse Rodriguez ; la seconde fut procurée à Pierre par l'arrivée du Père de Farina, désigné pour lui succéder dans son pénible apostolat. Malheureusement la flotte qui avait amené le Père de Farina à Carthagène, y avait apporté en même temps l'ordre royal de faire abattre la partie du collège adossée aux remparts.

C'était un coup douloureux pour le cœur de ce vieillard de soixante-douze ans : tant de faveurs extraordinaires avaient été accordées au Bienheureux dans cette chère maison, qu'il lui eût été doux d'y rendre le dernier soupir ! Il laissa donc son cœur déborder devant DIEU. Cette fois, la couronne était prête : Notre-Seigneur répondit aux prières de son Serviteur par la promesse qu'il mourrait avant d'avoir entendu le premier coup du marteau démolisseur. Il lui révéla en même temps le jour précis qui marquerait la fin de son exil, 8 septembre fête de la Nativité : ainsi se trouvait récompensé l'ardent amour de Pierre pour sa Mère du Ciel !

Le bruit de cette promesse se répandit bientôt dans la ville, et, à cette annonce, le souvenir du Saint se réveilla vivement dans tous les cœurs. On accourut. Mais Pierre, tout occupé de la pensée des jugements de DIEU, ne voulut plus recevoir que ses frères en religion. Le 6, appuyé sur deux nègres, il descendit pour la dernière fois à l'église : il sentait qu'il s'acheminait vers le terme de sa vie. Arrivé en vue de sa patrie éternelle, il faisait un suprême effort pour demander une fois encore ce Pain de vie dont il avait toujours été si avide et qui l'avait si puissamment soutenu pendant son long pèlerinage. Quand on le remonta dans sa pauvre chambre, la fièvre le saisit. Le médecin, mandé dans la journée, déclara qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter, et l'on prit en conséquence les mesures nécessaires pour transporter le malade hors de sa chambre le lendemain, car la démolition du collège devait commencer précisément ce jour-là.

Mais DIEU tient ses promesses. Quand, à la première aube, l'infirmier pénétra auprès du vénérable malade, il le trouva sans connaissance. Les ouvriers pouvaient commencer leur œuvre destructrice ; Pierre n'entendrait pas les coups de leurs marteaux. On se

VERDÛ. — Vue du collège S. Pierre Claver.

hâta d'administrer le moribond, dont les traits calmes et le doux sourire présageaient bien l'éternelle récompense. — Alors se passa une scène étrange : — le Gouverneur, les hauts dignitaires de l'Église et les principaux officiers de la ville accoururent auprès de

ce pauvre religieux si universellement oublié quelques jours auparavant. Tous maintenant veulent le revoir une dernière fois vivant. C'est même en vain qu'on a tenté de refermer les portes du collège derrière eux : une foule immense assiège l'entrée ; elle demande à grands cris qu'on lui permette de pénétrer auprès du *bon Père*. Et, comme on s'y refuse, du tumulte elle passe à la violence : elle enfonce les portes de vive force et elle se précipite en flots pressés dans l'intérieur de la maison. Mais là elle rentre dans l'ordre et, tout en cherchant à ravir pieusement quelque relique, c'est dans un silence qui n'est plus interrompu que par des sanglots qu'elle défile devant le saint mourant.

Durant toute la journée du 7, Pierre demeura dans le même état. A minuit, ses forces s'affaissèrent tout d'un coup ; on commença les prières des agonisants. Elles finissaient quand le Saint fit un léger mouvement : suivant l'annonce qu'il en avait reçue, la Très-Sainte Vierge venait de lui ouvrir le Ciel le jour même de la Nativité (8 septembre 1654).

S^T JEAN-FRANÇOIS RÉGIS

Apôtre du Vivarais et du Velay (1597-1640).

La Louvesc. — Vue du Mont Chaix.

Sur les bords d'un plateau élevé, en face d'un panorama grandiose où se succèdent, à des plans différents, les derniers contreforts des Cévennes, les plaines du Dauphiné et les pics neigeux des Alpes, qui ferment l'horizon, — au milieu de seigles et de vertes prairies, le voyageur rencontre La Louvesc.

C'était, il y a deux cent cinquante ans, plus qu'un hameau, moins qu'un village, la réunion autour d'un clocher de quelques maisons perdues au milieu d'épaisses forêts.

C'est aujourd'hui un centre important, où soixante-dix mille pèlerins, en moyenne, affluent tous les ans.

Ces foules viennent s'agenouiller et prier auprès du tombeau de saint Jean-François Régis. La piété les y amène, mais le miracle les y attire aussi : car, depuis deux siècles, le miracle s'épanouit

suavement sur cette tombe, comme la fleur des bois s'épanouit sur les sommets environnants.

I.

ORIGINAIRE du Rouergue, la famille des Plas, à laquelle appartenait notre Saint, se partagea en deux branches vers l'an quatorze cent. La branche cadette s'établit dans le bas Languedoc et y fonda la maison des Régis. Elle était fixée depuis deux siècles à Fontcouverte, village obscur du diocèse de Narbonne, lorsque Jean-François y naquit, le vendredi 31 janvier de l'an 1597.

Le père du Saint se nommait Jean de Régis et sa mère Magdeleine d'Arsis. C'était une femme forte et une chrétienne d'une haute piété. DIEU lui avait donné plusieurs enfants. De bonne heure elle leur inspira des convictions solides et un ardent amour de la religion. L'un d'eux mourut sous les remparts de Villeneuve, en combattant l'hérésie révoltée. Le sort de Jean-François devait être plus beau ; de pacifiques victoires lui étaient réservées, et, sans autres armes que sa parole et son crucifix, il devait ramener à son DIEU d'innombrables âmes égarées à la suite de Calvin.

Son enfance, douce et pieuse, présagea en partie ce que serait son âge mur. Elle laissa moins deviner peut-être l'indomptable énergie que François devait déployer plus tard. Il était visible pour tous cependant qu'un grand maître, l'Esprit-Saint, travaillait déjà sa jeune âme et la prédisposait à la mission que DIEU lui réservait.

Ces heureuses dispositions s'accentuèrent encore lorsque Régis eut été admis au collège que les Jésuites venaient d'ouvrir dans la ville de Béziers (1613). Tout entier à ses études, il ne s'en laissait ordinairement distraire que par la prière et par des œuvres de

piété. Mais volontiers il prenait part aussi à certains délassements — la pêche, par exemple, — avec quelques-uns de ses amis. « D'un naturel plein de feu, d'une humeur gaie, » il était bon camarade, toujours prêt à obliger ses condisciples; jamais pourtant le désir de leur plaire ou la crainte d'être raillé par eux ne purent le faire dévier

FONTCOUVERTE. — Église et reste de l'ancien château des Régis.

de son devoir. — Dans la voie qui mène à DIEU, il marchait avec une fermeté séduisante. Aussi, captivés par ses exemples, plusieurs de ses amis de classe se mirent à sa suite. Ils vinrent même habiter la même maison que lui. François les accueillit avec joie. Il leur proposa un court règlement, où les heures d'études, les lectures, les pratiques de piété, se trouvaient fixées d'avance. Ce règlement

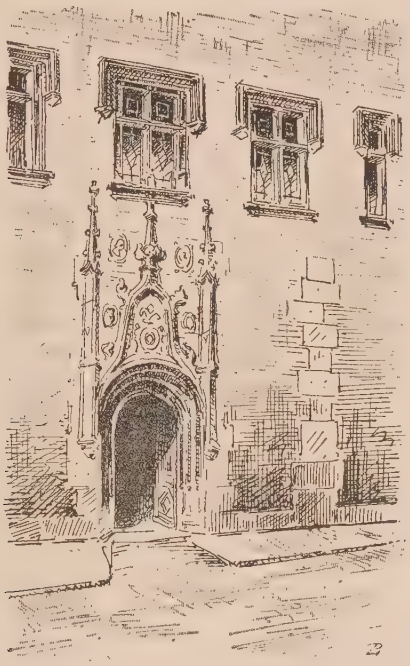
fut adopté et fidèlement observé par tous. Il fit de cette petite réunion de jeunes gens une communauté en miniature dont Régis devint l'aimable chef. — La Sainte Vierge, qu'on y honorait tout spécialement, en bénit les membres, et elle les attira dans sa Congrégation lorsque les Pères l'érigèrent au collège. François, qui s'était déjà fait admettre dans la Confrérie des Pénitents Bleus, y entra peu après, à l'époque où saint Jean Berchmans y était reçu au collège de Malines, et la Mère de DIEU eut la joie de compter en même temps parmi ses congréganistes l'ange des Flandres et le futur apôtre du Velay.

Régis touchait au terme de ses études. Miraculeusement échappé aux flots de l'Orb, atteint ensuite d'une maladie violente, il avait réfléchi sérieusement à sa vocation. « On ne se trouve pas deux fois de suite, dans l'adolescence, en face des années éternelles, sans que l'âme ressente une secousse et sans qu'elle fixe son attention sur l'avenir. Il en fut ainsi pour Régis. Il regarda de l'autre côté de la tombe, et son regard ne se reporta plus de notre côté. Sa méditation fut d'abord silencieuse. Il parla à DIEU seul des pensées qui naissaient en lui [1]. » Puis, il voulut arrêter définitivement ses résolutions dans la prière et devant DIEU. Il s'enferma donc loin du monde, pendant quelques jours, pour méditer dans la retraite sur la voie où il s'engagerait. Lorsqu'il en sortit, la décison était prise et le sacrifice accompli : l'Église allait compter un grand serviteur de plus.

C'est au P. Jean-François Suarès, provincial de la province de Toulouse, que Régis demanda la faveur d'être reçu dans la Compagnie de JÉSUS. Sa réputation de piété était telle au collège qu'on n'hésita pas à accueillir sa demande. Le cœur tout joyeux à

1. Fréd. de Curley, S. J. — *Saint Jean-François Régis, prêtre de la Compagnie de Jésus.* — Lyon, Delhomme et Briguet, p. 35, 36.

cette nouvelle, le jeune homme partit sur-le-champ pour le noviciat de Toulouse : il avait hâte d'y abriter son âme contre les périls du monde. Ce fut la Vierge Immaculée qui lui ouvrit les portes de cet asile béni où il entra, le 8 décembre 1616, âgé de près de vingt ans, l'année même où N.-D. de la Merci (24 sept.) avait conduit au noviciat de Malines l'angélique Jean Berchmans.



TOULOUSE. — Ancien noviciat des Jésuites.

Aussitôt le nouveau novice se mit à l'œuvre. Dès les premiers jours, il se livra si complètement à tous les exercices de la vie religieuse qu'on put bien voir qu'il les pratiquait depuis longtemps déjà. Mais la formation virile que saint Ignace fait donner à ses enfants imprima à la vertu de Régis un caractère tout particulier : elle lui communiqua l'énergie qui le distingua depuis lors. L'humilité, le mépris du monde, la haine de soi-même, l'amour des pauvres, le

zèle pour la gloire de DIEU, brillèrent aussi d'un éclat tout particulier dans le jeune religieux, s'il faut en croire le témoignage de plusieurs de ses contemporains au noviciat. Et pourtant rien en lui ne respirait la tristesse, son humeur était restée gaie, son extérieur ouvert et sa conversation pleine d'agrément.

Le temps de probation terminé, François fit ses premiers vœux. Selon toutes les probabilités, il les prononça, le 9 décembre 1618, au collège de Cahors, où il suivait le cours de rhétorique. L'année suivante, il fut envoyé au collège de Billom, où il enseigna la grammaire jusqu'en 1623. Cette première régence terminée, il se rendit au grand collège de Tournon [1], et il y étudia les sciences et la philosophie pendant trois ans.

TOURNON.
Porte d'entrée du lycée, autrefois collège des Jésuites.

François se montra aussi zélé pour ses travaux que pour sa propre perfection. Il préludait en même temps aux labeurs apostoliques qu'il devait accomplir dans la suite, en instruisant les domestiques de la maison et les pauvres de la ville, où bientôt on ne le désigna plus que sous le nom d'*Ange du collège*. Les jours de fête il allait prêcher dans les villages qui avoisinaient Tournon. Son zèle ne resta pas infructueux : le bourg d'Andance se réforma complètement sous l'effet de sa parole enflammée, bien qu'un peu inexpérimentée encore. C'est dans ce bourg, qu'à peine âgé de vingt-six ans, il établit la première Confrérie du Saint-Sacrement qui ait existé dans ces pays. Il en rédigea lui-même les statuts et fut assez heureux pour lui voir porter, dès la première heure, des fruits abondants.

1. Ce collège compta jusqu'à 1800 élèves.

Régis acheva son cours de philosophie en 1625. Ses supérieurs l'occupèrent alors de nouveau à l'enseignement. Il y fut tour à tour employé dans les collèges du Puy et d'Auch, et il ne quitta ce dernier qu'en 1628, pour aller à Toulouse étudier la théologie.

Ces années ne furent certainement pas les moins laborieuses de la vie de Régis. Le travail qui se fait entre les murs dénudés d'une classe est un travail obscur et auquel nul ne prête attention, mais c'est un travail astreignant ; il requiert pour porter tous ses fruits une force de volonté singulière, une énergie qui ne se laisse pas facilement épuiser. Pendant dix ans, François monta soir et matin dans sa chaire ; pendant dix ans, il expliqua à quelques enfants les règles de la grammaire et les premiers éléments des trois littératures. C'était le meilleur de sa vie, ses plus fraîches années qu'il leur sacrifiait ainsi ; DIEU le voulait : le jeune professeur obéit avec joie. Sa foi, qu'il ravivait avant chaque classe par une visite au Saint-Sacrement, le soutenait d'ailleurs dans cette œuvre pénible : il ne faut rien moins pour l'accomplir toujours avec sérénité. Faite de fermeté et de douceur, cette sérénité demeurait inaltérable dans l'âme et sur le visage de Régis. La tristesse semblait étrangère à notre Saint et l'impatience paraissait n'avoir point de prise sur lui ; toujours égal à lui-même, il reprenait et au besoin châtiait la faute sans aigrir le coupable, qu'il savait relever et encourager au moment même où il le punissait. Aussi, malgré leur clairvoyance bien connue sur ce point-là, ses élèves ne découvrirent-ils jamais dans leur maître la moindre trace de colère ou le plus petit mouvement de vanité. C'est le témoignage que plusieurs d'entre eux rendirent dans la suite au cours du procès de canonisation.

Régis avait trente-et-un ans. Le moment était venu pour lui de commencer les études de théologie. Il y fut appliqué dans la maison

de Toulouse en 1628. Sa vive intelligence autant que son assiduité au travail l'y firent promptement distinguer.

Mais ses succès ne purent l'amener à retrancher quoi que ce fût de ses prières. Au contraire, à mesure qu'il approchait de l'instant où il devait monter à l'autel, son ardente piété s'enflammait de plus en plus. Les jours lui devenant insuffisants, il donna au DIEU de l'Eucharistie une partie de ses nuits. Son supérieur en fut averti ; mais il connaissait la haute vertu de François. Loin de le blâmer de ces actes de ferveur, il recommanda « de ne pas troubler les douces communications de cet ange avec son DIEU. — Ce jeune homme est un Saint, ajouta-t-il, et je suis bien trompé si l'on ne célèbre pas sa fête quelque jour dans l'Église. »

Appelé au sacerdoce en 1631, Régis sollicita et semble avoir obtenu, non sans quelque peine, la permission de se dévouer au soin des pestiférés dont la ville de Toulouse était alors remplie. Il s'y consacra avec un certain nombre de ses frères. Plusieurs d'entre eux succombèrent dans cette œuvre de charité, mais le fléau respecta l'apôtre que DIEU réservait au Vivarais.

Avant de le consacrer définitivement au ministère des âmes, les supérieurs de Régis l'envoyèrent un an au collège de Pamiers en qualité de professeur ; puis il fit, en 1632, ce que l'on appelle dans la Compagnie de JÉSUS « la troisième année de probation. »

Un ordre du R. P. Mutio Vitelleschi, général de la Compagnie, vint le surprendre au cours de cette année de retraite et de méditation. François partit pour Fontcouverte, comme on le lui prescrivait, afin d'y régler quelques affaires de famille. Moins occupé cependant des choses de la terre que de celles du Ciel, il profita de ce voyage pour donner dans sa ville natale une mission où son éclatante vertu brilla à tous les yeux. Les fruits qu'il y produisit furent si abondants, que son provincial résolut de l'appliquer uniquement aux missions.

C'est dans ce rude travail que le Saint devait passer le reste de sa vie.

Dix ans avaient suffi à François Xavier pour convertir l'extrême Orient et pour y cueillir la palme que Dieu lui destinait ; dix ans allaient suffire aussi à Jean-François Régis pour convertir le Vivarais et le Velay et pour se tresser la couronne que les anges devaient déposer un jour sur son humble front.

II.

Montpellier, — où le nouveau missionnaire devait faire ses derniers vœux dans l'église du collège, le 6 novembre 1633 [1], — fut le premier théâtre où il exerça son zèle. Il s'y rendit vers la fin de 1632. Le peuple et les enfants eurent ses premiers soins ; les pauvres et les faibles furent d'ailleurs toujours ses préférés. « Venez, mes chers amis, leur disait-il souvent, vous êtes mon trésor et les délices de mon cœur. » Il les catéchisait donc et leur faisait régulièrement des sermons dans l'église du collège. Sa parole était forte et pleine d'onction en même temps. D'une grande précision, elle dédaignait les apprêts pompeux. « Le P. Régis exposait les vérités chrétiennes, rapporte le comte de La Mothe, avec une netteté et une simplicité qui les rendaient sensibles aux plus stupides, avec une solidité et une force qui convainquaient les plus opiniâtres, avec une onction divine qui forçait les plus insensibles à les aimer. Sa vie sainte donnait une nouvelle efficacité à ses discours : sans parler, il persuadait et touchait. » Aussi ses sermons attirèrent-ils bientôt les personnes les plus en vue de la ville.

1. La formule de ces vœux, écrite et signée de la main du Saint, est conservée précieusement dans la maison de Marseille.

Régis avait l'amour profond de tous ceux qui souffraient. En suivant la pente naturelle de son cœur, il n'avait point tardé à aller consoler dans les hôpitaux et dans les prisons ceux que la maladie ou un juste châtiment y retenaient captifs. Il profita de ses succès dans la chaire pour tendre la main en faveur de ces pauvres de JÉSUS-CHRIST : par amour pour eux, il se fit mendiant. Les aumônes affluèrent larges et abondantes, larges même à ce point que le Saint put en consacrer une bonne partie à panser des plaies plus profondes et autrement plus lamentables que celles qu'il voulait tout d'abord adoucir. Il retira du désordre un grand nombre de personnes déchues ; pour guérir plus sûrement, loin des milieux empoisonnés où elle s'était développée, la lèpre morale qui les dévorait, il créa des Refuges, où on ne tarda pas à voir l'innocence refleurir dans ces cœurs envahis jadis par la honte et par la corruption.

L'hiver suivant, Régis inaugura ses missions de campagne. La première qu'il donna fut prêchée à Sommières, petite ville ou l'hérésie, semée par Viret, avait fait de grands ravages. Les mœurs publiques s'en étaient profondément ressenties, hélas ! Une mission suffit pour les relever heureusement. La foi reverdit dans ce beau pays, la piété y reparut, l'Eucharistie y fut de nouveau honorée, une Confrérie du Saint-Sacrement y fut instituée, et la paix la plus douce succéda aux discussions et aux luttes qui jusque-là avaient déchiré ce bourg.

Le succès était trop complet pour que le bruit ne s'en répandît pas. — Il vint à la connaissance de François de la Baume de Suze, évêque de Viviers. Ce prélat, ravi des merveilles qu'il entendait rapporter de l'apôtre, se hâta de le demander au P. La Case, provincial de Toulouse, pour évangéliser son diocèse. Les ordres nécessaires furent expédiés, et le saint missionnaire se mit aussitôt en route, accompagné du P. Beyssen, pour se rendre au poste qui lui était assigné.

Le nouveau champ que l'obéissance marquait aux travaux de Régis était un champ désolé entre tous. Semée à pleines mains par l'hérésie, l'ivraie y avait presque étouffé le bon grain. La guerre, — une guerre sans merci,— était venue ensuite, multipliant les ruines, démolissant les autels et les fonts baptismaux, rasant les églises et apportant après elle, avec ces ravages, le triste contingent des corruptions qui suivent les armées. — Aussi ceux mêmes, parmi les habitants, qui étaient demeurés fidèles à la foi de leurs ancêtres, n'avaient été que trop souvent gagnés par l'affaiblissement des

VIVIERS. — Vue de la haute ville et de la cathédrale.

mœurs. De plus, le Vivarais, situé en pleines Cévennes, était un pays pauvre, coupé de vallées profondes et raviné par des torrents impétueux. Les prêtres y manquaient depuis que le calvinisme s'était déchaîné sur ces montagnes, abattant les églises comme l'ouragan y brise les sapins qui en couronnent les cimes. L'été, — temps des moissons, — le missionnaire ne rencontrait personne dans les villages, et, s'il s'y aventurait l'hiver, lorsque la neige retenait les habitants chez eux, ce n'était qu'au prix de véritables périls, ces bois et ces rochers devenant à peu près impraticables durant toute la saison mauvaise.

Mais ces difficultés n'étaient pas suffisantes pour arrêter l'ardeur du Saint ; elles ne firent au contraire que l'exciter davantage. Il résolut d'employer l'été à prêcher dans les villes et de réserver, autant que possible, les missions des campagnes pour l'hiver.

Muni de la bénédiction de l'évêque, il se mit donc à l'œuvre vers la fin du printemps de 1633. — Il évangélisa Fay, Pradelle, Mazignon, Cherville, et plusieurs autres bourgades. Les gorges les plus inabordables, les plateaux les plus reculés et les plus inaccessibles, le virent ensuite, le bâton à la main, son pauvre manteau sur les épaules, allant de chaumière en chaumière porter la bonne nouvelle aux habitants quelque peu incultes de ces contrées, aussi sauvages que pittoresques. C'est avec respect qu'il entrait dans leurs pauvres cabanes ou sous leurs toits de chaume ; le courage et l'espérance y pénétraient toujours après lui. A ce spectacle nouveau, les populations s'émurent. Transportées de joie, elles accoururent sur les pas de leur nouvel apôtre. Elles quittaient leurs villages, attirées par les célestes parfums dont la sainteté de Régis embaumait ces montagnes. Les hérétiques eux-mêmes, frappés de cette vertu si apostolique et qui contrastait tant avec les exemples qu'ils avaient sous les yeux dans la secte, se laissèrent gagner. Le pays changeait de de face quand, dénoncé à l'évêque de Viviers comme un brouillon indiscret par d'infidèles pasteurs qu'il avait repris de leurs dérèglements, le saint apôtre se vit sur le point d'être ignominieusement renvoyé du diocèse qu'il venait de féconder de ses sueurs. Jésus calomnié s'était tu devant Pilate : le disciple garda aussi le silence. Mais Dieu lui suscita un défenseur dans M. de Simiane, vicaire général de Viviers. Le prélat détrompé rendit publiquement son estime au serviteur de Dieu ; il fit davantage encore, et quand Régis regagna le Puy, en septembre 1634, il y avait été précédé d'une lettre où l'évêque lui rendait pleinement justice en remerciant le provincial des Jésuites de lui avoir accordé un ouvrier aussi zélé

et aussi puissant auprès de DIEU. Cette lettre ne renfermait qu'un seul reproche à l'adresse de Régis : c'est qu'il se prodiguait trop. « C'est l'unique chose, écrivait le prélat, en quoi nous n'avons jamais pu nous accorder. Je lui reprochais toujours qu'il en faisait trop, et lui prétendait toujours qu'il n'en faisait pas assez. Je vous le remets entre les mains : c'est à vous de vous servir de votre autorité pour l'obliger à ménager plus qu'il ne le fait une santé si précieuse, et d'empêcher que le plus charitable des hommes envers les autres ait tant de dureté pour lui-même. »

LE PUY. — Vue de la Ville.

Si pénibles qu'elles eussent été, les missions de Régis dans le Vivarais n'avaient pas suffi pourtant à satisfaire l'insatiable amour des souffrances dont il était dévoré. Il brûlait de répandre son sang pour JÉSUS-CHRIST. Quelques Jésuites venaient, au prix de fatigues inouïes, d'inaugurer les missions du Canada. Régis écrivit au P. général de la Compagnie de JÉSUS pour qu'on l'y envoyât.

Sa lettre est datée de sa nouvelle résidence, — le Puy, 15 décembre 1634. — « Je me sens, mon Très Révérend Père, y disait-il, un si véhément désir de passer au Canada pour m'y consacrer au salut des peuples sauvages qui l'habitent, que je croirais manquer

à la vocation divine si je ne vous manifestais pas les sentiments que Dieu m'inspire à cet égard. Je vous les expose aujourd'hui et je vous supplie très instamment d'exaucer mes vœux, malgré mon indignité. Ma confiance en la bonté de DIEU est si grande qu'elle ne me permet pas de douter que vous ne m'accordiez la grâce que je vous demande avec larmes et que je souhaite si ardemment. Vous savez, mon Très Révérend Père, que je suis d'un tempérament à l'épreuve des plus grandes fatigues. Plût à DIEU que ma vertu fût aussi forte que ma santé est vigoureuse ! Mais j'espère qu'elle se fortifiera dans l'infirmité même, et qu'en travaillant par l'ordre de DIEU, sa divine grâce soutiendra ma faiblesse. Je sais que mes fautes ne peuvent être que très fréquentes au milieu d'une nation si perverse ; et, par cette raison, je prends la liberté de me recommander à vos saints sacrifices. »

Après avoir écrit cette lettre, Régis reprit ses travaux apostoliques.

Au cours de ses missions dans le Vivarais, il avait complètement ramené à DIEU le comte de La Mothe-Brion. Ce gentilhomme l'appela dans la petite ville du Cheylard, qui était sa propriété et où le protestantisme avait fait un mal immense. Le Saint y arriva au commencement de janvier 1635. En quelques semaines la ville fut transformée ; étendant alors son champ d'action, Régis parcourut les pays voisins. Il allait dans les hameaux et les villages, poursuivant son œuvre. Plusieurs fois, après s'être égaré dans les bois, il fut contraint d'y passer la nuit. Un jour même, bloqué par la neige dans une misérable cabane perdue sur le mont Serre-en-Dom, il y demeura emprisonné pendant trois semaines, sans autre lit que la terre nue et sans autre nourriture que du pain noir.

Mais toutes les souffrances étaient un gain pour lui. « Ce qu'on souffre pour DIEU, disait-il, ne mérite pas le nom de souffrances, et les croix qu'on trouve dans la vie apostolique ont une onction

qui les adoucit et qui les fait trouver légères. La vie me serait insupportable si je n'avais rien à souffrir pour JÉSUS-CHRIST. Souffrir pour mon Maître, quelle autre consolation pourrait-il me rester ici-bas ? » — Il n'était jamais plus heureux, nous racontent ceux qui ont vécu avec lui, que lorsqu'il rentrait le soir harassé de fatigue, transi de froid, ayant souffert de la faim et de la soif tout le jour.

Du Cheylard, Régis s'en alla évangéliser Lachamp. Il y arriva exténué de travail et d'austérités; il n'en ouvrit pas moins la mission : dès qu'il se trouvait en présence des âmes, toute fatigue semblait s'évanouir en lui. D'ailleurs ces braves montagnards rivalisaient de courage avec lui. Des groupes d'hommes, de femmes, d'enfants, faisaient jusqu'à trois et quatre lieues pour venir jusqu'au saint missionnaire. Un jour qu'il sortait de l'église où il avait prêché et confessé pendant toute la matinée, arrive, bâton en main et les épaules blanches de neige, une troupe de gens qui venaient de fort loin. « Mon Père, dit l'un d'eux, nous avons fait depuis hier douze lieues par des chemins affreux pour entendre vos sermons. Pour l'amour de DIEU, ne nous privez pas de ce bonheur. » A ces mots, Régis leur ouvre les bras; il rentre dans l'église, remonte en chaire, prêche comme s'il n'avait rien fait ce jour-là, entend les confessions des arrivants, et ne retourne au presbytère prendre un peu de nourriture qu'après les avoir tous encouragés et bénis.

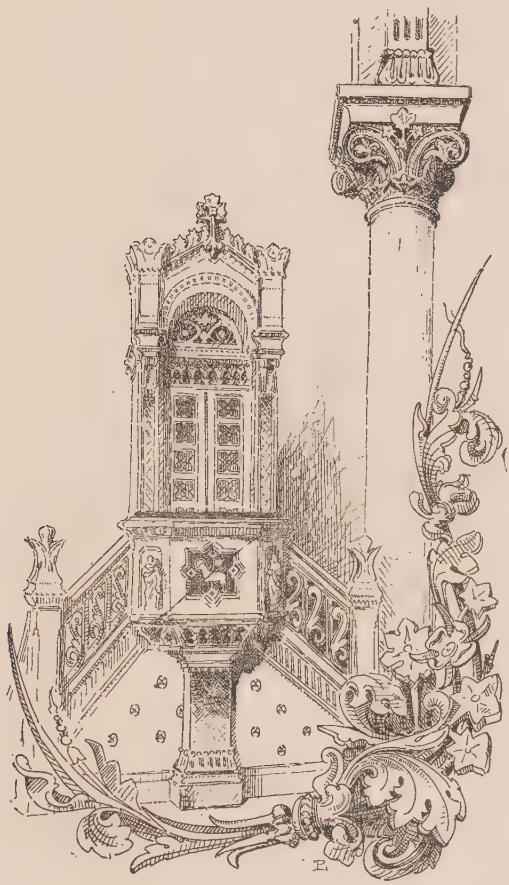
En quittant Lachamp, François se rendit à Privas, que, sept ans auparavant, Louis XIII avait livrée aux flammes en punition de sa révolte. La haine protestante y fermentait dans tous les cœurs. On organisa l'isolement autour de l'apôtre. Mais la charité triomphe de tous les obtacles. Celle que Régis portait dans son âme était intense. Elle fit son œuvre si douce, et Privas, la révoltée, fut rendue à son Maître céleste par Régis, non pas couverte de décombres noircis par la flamme comme Schomberg l'avait rendue à Louis XIII, mais humiliée et repentante de ce repentir qui fait la consolation du Ciel.

De Privas, François descendit jusqu'à Aubenas, où la Compagnie de Jésus avait un collège. — C'est de là qu'une seconde fois il écrivit à Rome pour redemander avec de nouvelles instances la mission du Canada (20 nov. 1635). Dieu ne le voulait pas de l'autre côté de l'océan, et, quelques mois après (10 janvier 1636), il reçut, en rentrant au Puy, une lettre où le Père général, tout en louant son zèle, lui annonçait qu'il ne pouvait point pour le moment passer chez les Hurons.

Le Saint se rendit alors dans le diocèse de Valence, où l'appelait Mgr de Gélas de Léberon. St-Agrève fut le premier théâtre de son zèle. La mission y eut un plein succès. Après l'avoir terminée, Régis entreprit la conversion des villages environnants. Rayonnant tout aux alentours, il parcourut en trois mois une vingtaine de bourgs ou de hameaux, St-Barthélemy Le Plain, La Bâtie, Nozières, Dezaignes, etc.... Il alla même jusqu'à Rochepaule et à St-André des Esfangeas, que l'évêque de Valence lui avait signalé comme un foyer particulièrement dangereux dans le pays. Partout il passa transformant toutes les populations sur son chemin : on eût dit que les anges l'aidaient dans son bienfaisant ministère et que, d'une main légère, ils guérissaient derrière lui les maux que l'hérésie et les guerres de religion avaient faits dans ce pays.

Peu après la mission de St-André, Régis fut invité par le curé de Marlhes à évangéliser cette paroisse. Malgré la rigueur de la saison, il s'y rendit aussitôt. L'hiver était si rude que les habitants eux-mêmes ne s'aventuraient guère dans la montagne, de peur d'être ensevelis sous les avalanches ou entraînés par les torrents. Mais l'apôtre ne connaissait pas la crainte : il se mit en marche suivi par le F. Claude Bansac, qui lui servait de compagnon. C'est à ce dernier que nous devons le récit naïf des péripéties qui marquèrent ce trajet, où plusieurs fois les deux voyageurs faillirent périr. « Nous

fûmes surpris par la nuit, dit-il, alors que nous étions fort loin de notre but. Je conseillai au P. Régis de gagner un village où je savais qu'un de nos amis se ferait un plaisir de nous abriter chez lui. « Non, répondit le Père, nous avons fait annoncer la mission



La Louvesc. — La basilique : la chaire.

pour demain : coûte que coûte, il faut l'ouvrir, pour que ces pauvres gens ne soient pas déçus. » — « Mais repris-je, il y a danger pour nous de nous égarer, et nous serons contraints peut-être de passer la nuit dans quelque lieu désert. » — « Courage,

mon Frère ! repartit le Père, nos anges gardiens marchent devant nous ; avec de pareils guides, comment aurions-nous peur? »

» Cela me rassura quelques instants, mais la crainte me reprit bientôt, quand je vis que nous nous étions égarés. Deux heures durant nous errâmes à travers bois, montant et descendant, et ne sachant pas où nous allions, ni même où nous étions. De temps en temps, je roulais dans un fossé.... Les ténèbres, la neige, les loups qui hurlaient augmentaient mes craintes.... Je ne pus m'empêcher de reprocher au P. Régis l'imprudence qu'il avait commise en nous engageant sans raison dans de pareils dangers. — Il me reprocha ma défiance : « Quoi, mon Frère, votre cœur se trouble-t-il pour si peu ? C'est le Seigneur qui nous guide. Quel ne doit dès lors pas être notre espoir? Ne voyez en ceci qu'une occasion pour nous d'enrichir la couronne qui nous attend un jour.... » Je l'écoutai à peine, tant j'avais peur. Cependant les exhortations du saint homme et encore plus son exemple ne laissaient pas que de me soutenir. A la fin nous retrouvâmes notre chemin et nous arrivâmes à Marlhes un peu après minuit, à demi morts de lassitude et de froid. »

Le lendemain, la population accueillit Régis comme un triomphateur. « Nous avons le Saint avec nous, » disait-elle. L'enthousiasme augmenta encore lorsque deux enfants, gravement malades, eurent été subitement guéris au seul contact de quelques lambeaux arrachés au manteau de Régis. « Après la mission, dit plus tard le curé de Marlhes, déposant dans le procès de canonisation, je ne reconnus plus ma paroisse, tant elle était changée... Infatigable au travail, appliqué jour et nuit aux fonctions du ministère évangélique, le P. Régis entendit lui seul, dans l'espace d'un mois, plus de deux mille confessions presque toutes générales ; il entendait plus volontiers celles des gens pauvres que celles des gens de qualité.

» Non content de se sacrifier tout entier au service de ma

paroisse, il faisait des courses dans tout le voisinage avec un courage qui étonnait tous ceux qui le voyaient. Il partait quelquefois de chez moi par des temps capables d'intimider les plus hardis. Ni la véhémence du froid, qui est insupportable dans nos montagnes, ni l'abondance des neiges, qui fermaient les passages, rien n'était capable d'arrêter le zèle de cet homme apostolique. Il semblait même avoir communiqué son intrépidité aux autres : lorsqu'il allait prêcher en quelque endroit, malgré le péril, tout le monde le suivait ; des paysans l'attendaient sur le chemin et se joignaient aux premiers. Sa douceur et sa sainteté étaient les charmes qui attiraient tous les peuples à sa suite...

» Clavas, le Bourg-Argental, S^t^-Sauveur, S^t^-Julien-Molin-Molette, S^t^-Apollinaire et plusieurs autres lieux eurent part, avec ma paroisse, aux grandes bénédictions que DIEU accorda alors au zèle de son serviteur. »

Si l'éloquence a ses triomphes, la sainteté a aussi les siens. Régis avait dédaigné tous les artifices du langage : DIEU lui donna sur la foule un empire que les plus grands orateurs eussent envié. Ascendant irrésistible que celui qu'exerçait ce missionnaire obscur !... Prédicateur des pauvres, ne montant guère que dans des chaires de village ou de bourgade, il attirait tout à lui... Les multitudes se pressaient sur son passage ; des villages entiers accouraient au-devant de lui ; souvent même, ils le suivaient pendant des lieues, comme la foule suivait jadis le Sauveur loin de ses demeures. Plusieurs fois Régis fut contraint de s'arrêter en pleine forêt, au cœur même de l'hiver, pour satisfaire l'avidité du peuple, qui voulait l'entendre parler du salut. C'est sur le sommet d'une âpre montagne qu'il dut prêcher un autre jour ; autour de lui, les pieds dans la neige, les montagnards écoutaient recueillis... Et du haut du bloc de glace qui lui servait de chaire, son crucifix à la main, l'apôtre jetait à ces solitudes, d'ordinaire si mornes, le nom du DIEU qui s'est fait homme et qui

est mort pour nous. L'amour de ce DIEU vibrait dans la moindre de ses paroles et en faisait un dard acéré qui pénétrait jusqu'au fond du cœur... Aussi lui arrivait-il de n'interrompre ces brûlantes improvisations que pour entendre, à l'abri de quelque pan de rocher, la confession de ceux que ses irrésistibles accents avaient touchés jusqu'au fond des entrailles.

« Les peuples le regardant comme un saint et recevant ses instructions comme des oracles, dit le comte de La Mothe dans sa déposition, il fit dans mes terres tout ce qu'il voulut. Les fruits qu'il y produisit surpassent tout ce que j'en puis dire...

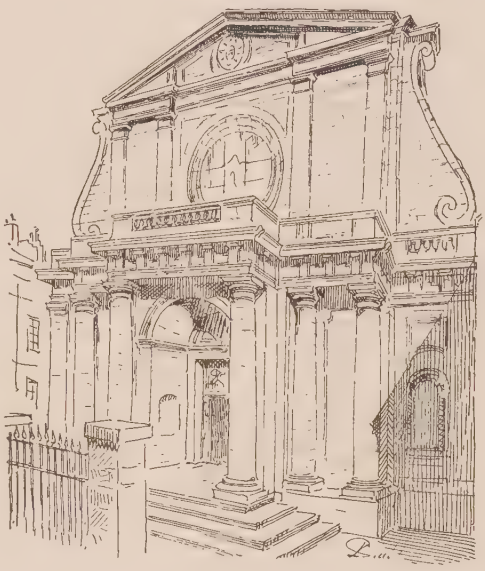
» Il traitait son corps d'une manière impitoyable, tout affaibli et exténué qu'il était d'ailleurs, joignant au sacrifice continuel qu'il faisait de lui-même dans ses voyages, des macérations étonnantes... Un peu de pain et de lait, des légumes cuits à l'eau et sans assaisonnement, formaient toute sa nourriture. Trois ais ou le plancher étaient son lit. Encore ne prenait-il que deux ou trois heures au plus de sommeil. Il domptait toutes les nuits sa chair par de sanglantes disciplines et il était toujours couvert d'un rude cilice... »

Il allait invariablement à pied, de jour et de nuit, à travers la pluie et la neige. — Son manteau, son bréviaire et son crucifix constituaient tout son bagage. Rien ne le pouvait arrêter, ni les cols les plus abrupts, ni les forêts les plus épaisses, dès qu'il y avait des âmes à sauver. Les orages eux-mêmes ne parvenaient pas à entamer son zèle. Il y paraissait insensible ; il s'y exposait avec joie, comme à la fatigue, comme au froid, comme à la souffrance, pour le plus grand triomphe de son Maître.

Ce n'était pas en temps de mission seulement que l'intrépide apôtre se mortifiait ainsi ; sa pénitence était continue. Au collège du Puy, ses jeûnes étaient si rigoureux qu'il passa souvent des jours entiers sans manger. Il ne buvait pas de vin et n'usait ni de viande

ni de poisson. Peu satisfait de ces rigueurs, il portait constamment un cilice et se ceignait les reins d'une chaîne de fer dont les pointes lui entraient profondément dans les chairs.

Sa mortification intérieure ne le cédait en rien à sa mortification extérieure. Il était parvenu à dominer la nature et tous ses mouvements. Couvert de boue un jour, dans la ville du Puy, par une troupe de misérables, souffleté plusieurs fois en pleine rue par des malheureux auxquels il était parvenu à arracher l'objet de leurs passions infâmes, menacé de mort pour la même raison par un officier qui lui appuya la pointe de son épée sur le cœur, il ne perdit rien de sa tranquillité d'âme et de sa douceur, si bien que, subjugués par cet extraordinaire empire du Saint sur lui-même, ses persécuteurs s'éloignaient d'ordinaire tout honteux et vaincus.



LE PUY. — L'ancienne église de la maison des Jésuites.

Cet empire souverain était le fruit naturel de la profonde humilité de Régis. Il fut dénoncé à l'évêque de Viviers, injustement accusé auprès de ses Supérieurs et outrageusement calomnié à l'occasion de la plus délicate de ses œuvres de zèle, l'œuvre des Refuges. S'en troubla-t-il jamais ? L'entendit-on se plaindre ? ou le vit-on seulement tenter de s'excuser ? « On gagne doublement, disait-il, quand on soulage ses frères au prix de son humiliation propre. » Mais s'il consentait volontiers à s'abaisser devant les hommes, c'était pour s'élever plus sûrement vers DIEU. Le vol de son âme l'empor-

tait loin de la terre et sa foi lui découvrait déjà le Ciel. Elle lui montrait aussi DIEU dans le pauvre et dans le malheureux. De là cet amour constant dont il les entoura. Il en avait fait ses meilleurs amis, et on le rencontra souvent, sur la place publique, portant sans aucun respect humain les bottes de paille, les couvertures ou la nourriture que sa charité avait mendiées pour eux.

« Ses richesses et ses délices, rapporte le comte du Puy de Latour-Maubourg dans le procès de canonisation, étaient les malades abandonnés ; il mettait sa joie et sa satisfaction à les secourir. Ce qui inspirait le plus d'horreur aux autres avait un charme particulier pour lui. Il n'était jamais plus épanoui que lorsqu'il pansait et lavait les plaies les plus dégoûtantes. Il ne s'en tenait pas à de simples visites aux pauvres, il leur rendait les services les plus bas ; et il les leur rendait constamment comme un valet à gages payé pour les servir. Toutes ses tendresses en un mot étaient pour les pauvres. Ses entrailles étaient émues à la vue de leurs moindres misères : il les assistait le jour et la nuit dans les prisons, dans les hôpitaux, dans leurs maisons ; et ni l'infection des cachots et des hospices, ni le danger de la contagion, n'étaient capables de le rebuter ou de ralentir sa charité. »

Cette abnégation de tous les moments, cet héroïque oubli de soi-même, avaient fait le succès de Régis dans le Vivarais. Ils lui soumirent le Velay, dont il allait commencer l'évangélisation et devenir l'apôtre vénéré pendant les quelques années qu'il devait passer encore sur la terre d'exil.

III.

A PEINE rentré au collège du Puy, — c'était vers la fin d'avril 1636, — le Saint se mit en devoir de reprendre ses travaux.

Les indigents eurent comme toujours les prémices et le meilleur de son apostolat. Il les réunissait plusieurs fois la semaine dans l'église du collège pour leur expliquer le catéchisme. Cette église fut bientôt trop petite : il fallut que Régis prêchât dans l'église de Saint-Pierre du Monastère, qui appartenait aux Bénédictins. L'entraînante et chaude parole de l'apôtre ne tarda pas à y attirer les personnes les plus distinguées de la ville. Si bien que ses vastes nefs devinrent à leur tour insuffisantes, et quoique la foule se massât dans les cloîtres, dans les tribunes, dans les vestibules, on ne pouvait trouver place dans l'auditoire qu'à condition d'arriver à Saint-Pierre une heure ou deux avant l'instruction.

Le P. Filleau, provincial, à qui un prédicateur en renom, — délaissé, hélas ! par les auditeurs, — avait représenté que la manière de prêcher de Régis convenait peu à la dignité de la chaire, vint, lui aussi, entendre le Bienheureux à son passage au Puy. « Ah ! mon Père, dit-il ensuite tout ému à son compagnon, — c'était le prédicateur lui-même, — plût à DIEU que tous les orateurs sacrés prêchassent avec cette divine onction ! Laissons prêcher le saint homme avec sa simplicité apostolique : le doigt de DIEU est ici. » Et en rentrant au collège, « Je ne suis plus étonné, déclara-t-il aux Pères, ni du grand concours des peuples aux instructions familières du Père Régis, ni des fruits merveilleux qu'elles produisent dans les âmes : pour moi, je n'en perdrais aucune si je demeurais dans cette ville. »

Quelques jours après, il voulut entendre encore le saint mission-

naire. Il sortit du sermon aussi touché que la première fois, et il dit au Père de Mangeon : « Si ce Père prêchait à quatre lieues d'ici, j'irais l'entendre à pied. Cet homme est plein de DIEU et de l'amour de JÉSUS-CHRIST ; il n'y a pas son pareil. »

Malgré tous ces succès, les déshérités de la fortune gardèrent les préférences de Régis. « Les gens de qualité ne manqueront pas de confesseurs ; les pauvres, cette portion la plus abandonnée du troupeau de JÉSUS-CHRIST, doivent être mon partage. » Il ne se contenta pas de les instruire, il quêta pour eux ; et, afin de les secourir plus efficacement, il fonda une société de dames pieuses pour les visiter et pour leur porter à domicile ce dont ils pouvaient avoir besoin.

Les pauvres eurent aussi le meilleur des nombreux miracles de cet humble ouvrier du Bon DIEU.

Il avait un dépôt de blé où il puisait pour secourir les indigents. L'an 1637, une disette survint qui les multiplia dans des proportions telles que le trésor du charitable religieux fut rapidement épuisé. Mais la foi de Régis était de celles qui ne chancellent pas, surtout quand il s'agit de pratiquer la charité. Il pria, et subitement le grenier se trouva comble. La générosité du Bienheureux le vida une seconde fois ; une seconde fois aussi la main des anges le remplit. — La disette se prolongeant, le magasin à blé ne tarda pas à s'épuiser encore... Déjà plusieurs infortunés se présentaient et il ne restait plus qu'un demi-setier de grain.

On vient en avertir Régis. « Donnez, donnez à tous, dit-il, vous en aurez encore de reste. » Sublime et touchante gageure établie entre le cœur d'un Saint et la puissance de DIEU, pour le plus grand profit des malheureux ! DIEU ne s'y laissa pas vaincre, et, de ce moment, le blé se multiplia miraculeusement dans le grenier pendant tout le temps de la famine, à proportion de ce qu'on en distribuait.

Une jeune fille, soutien de parents vieux et infirmes, se mourait. Le Saint accourt : assister les mourants était une de ses œuvres de prédilection. « Le bien que nous faisons à l'égard des pécheurs pendant leur vie est toujours incertain, disait-il. Nous semons le bon grain, mais l'ennemi sème ensuite l'ivraie, qui étouffe la bonne semence. Le bien que nous faisons à l'égard des mourants n'est plus exposé ni à l'inconstance humaine, ni aux artifices du malin esprit ; il fixe l'état du chrétien pour toujours. » Mais, pour cette fois, Régis ne se borna pas à donner à la mourante les secours de la religion. Touché par la douleur des parents, il fit le signe de la croix sur la malade : aussitôt la malade fut guérie. Et comme la famille le remerciait avec effusion de ce miracle : « Hélas ! dit-il tout confus, le plus grand miracle que Dieu aurait fait en cette rencontre, ce serait de s'être servi d'un sujet si vil pour en opérer un... »

Un autre jour François était au chevet d'une femme sur le point d'expirer. Autour de cette pauvre couche de petits enfants pleuraient. A ce spectacle, le Bienheureux est attendri ; sa charité l'emporte sur son humilité. Il bénit un peu d'eau, la fait boire à la malade, et la mourante se trouve subitement rendue à la santé.

Il guérit de même une jeune personne qui l'aidait dans ses œuvres de charité. Sans parole, sans connaissance, elle était déjà en proie aux terribles convulsions de la mort. Averti en toute hâte, le Saint s'empresse d'accourir. Il s'agenouille, prie en pleurant, puis, se relevant : « Rendez grâces à Dieu, dit-il à la malade : il a la bonté de vous guérir afin que vous le serviez, lui et les pauvres ses enfants, avec plus de ferveur que jamais. » C'en fut assez ; la fièvre s'évanouit sur l'heure, et la jeune fille, sortant comme d'un profond sommeil, sentit ses forces lui revenir à l'instant.

« Il y avait à l'extrémité de la ville, raconte sur le même sujet le P. d'Aubenton, un pauvre homme couvert d'ulcères et mangé de vermine. Comme il faisait horreur à ceux qui l'approchaient, il languissait dans le dernier abandon, chacun fuyant l'infection et la

puanteur du lieu où il habitait. Il souffrait donc sans que personne eût le cœur de le consoler et de le soulager dans ses peines. Régis le sut, il l'alla voir. On ne saurait s'imaginer tout ce que la charité

S. François Régis soigne un pauvre vieillard.
(D'après une peinture murale de M. Joseph Aubert dans la chapelle des Dames du Cénacle, à Versailles.)

lui suggéra pour le service de cet infortuné. Il nettoya ses haillons, il lava ses plaies, il lui procura un lit et du linge; il lui portait tous les jours à manger, il prit soin lui-même de panser ses plaies. Un jour ce pauvre homme, s'efforçant de lui marquer sa reconnaissance,

l'appela son libérateur et son père. Le Saint fut attendri : il l'embrassa en le serrant sur son cœur.

« — Ah, mon frère, lui dit-il, c'est à moi de vous remercier. Je gagne plus que vous dans les petits services que je vous rends. Ce que je fais pour vous n'est rien en comparaison de ce que je voudrais faire et de ce que je vous dois. La grâce unique que je vous demande est que vous me pardonniez d'avoir commencé si tard à vous secourir. »

Les douleurs du corps n'étaient pas seules à émouvoir François. Sa charité débordait sur toutes les souffrances; mais les misères morales lui inspiraient une commisération plus profonde encore que les maux physiques qu'il soulageait avec tant de bonté.

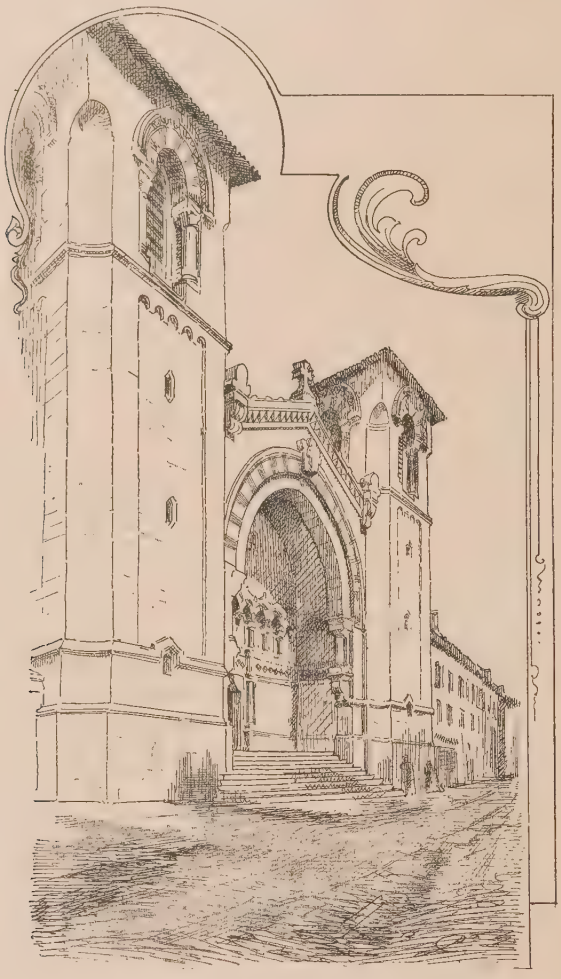
Son ardent amour de DIEU ne pouvait entendre le blasphème sans frémissement. La sainte colère de JÉSUS chassant les vendeurs du temple le saisissait souvent alors. Cependant le vice qu'il combattit avec le plus d'implacable constance et le plus de succès fut le dérèglement des mœurs. Disciple du DIEU qui n'avait pas condamné la femme adultère repentante et qui avait pardonné à Madeleine, il eut pitié des âmes les plus flétries, et il s'inclina pieusement jusqu'aux derniers rebuts de la société pour leur tendre la main et pour les relever.

« Il tira de la boue, au dire de Pierre Le Blanc, vicaire général du Puy [1], un nombre infini de pécheresses. » — Il leur ouvrait

1. Appelé comme témoin dans le procès de canonisation, Pierre Le Blanc finit sa déposition canonique par quelques lignes que nous ne voulons pas omettre ici :

« J'ai toujours regardé le Père Régis, dit cet ecclésiastique, comme un ange par la pureté de ses mœurs, comme une fidèle copie et un digne frère de S. François Xavier par l'ardeur de son zèle, comme le père des pauvres par l'excellence de sa charité, comme un Saint de premier ordre par l'assemblage de toutes les vertus chrétiennes et évangéliques. Tous les habitants du Puy l'ont toujours regardé et le regardent encore, non seulement comme un Saint, mais comme l'apôtre de leur ville, qu'il a instruite, réformée, sanctifiée par ses sermons et par ses exemples, n'épargnant pour cela ni son repos, ni sa réputation, ni sa vie même, dont il a fait un sacrifice continuel pour le salut des âmes. »

l'espoir des récompenses éternelles; il allait les chercher jusque dans leurs tristes repaires et, pour les prémunir contre toute rechute, il fonda pour elles une maison de Refuge, comme il l'avait fait jadis à



La Louvesc. — La basilique, le porche et les clochers.

Montpellier... Ce fut l'occasion de terribles persécutions contre lui. Les passions, que le Saint frustrait par cet acte de charité, se déchaînèrent... Elles le calomnièrent; elles passèrent aux outrages

et en vinrent jusqu'aux mauvais traitements. Le serviteur fut souffleté, comme l'avait été son Maître devant Caïphe, sans que son zèle s'en refroidît.

Épreuve plus dure à son cœur ! son Supérieur, homme pieux mais timoré, circonvenu par les plaintes habiles qu'on faisait parvenir jusqu'à lui, crut un moment que, les dangers de cette œuvre en surpassant les avantages, il y avait lieu pour Régis de ne pas la continuer. Il lui prescrivit donc de ne plus s'occuper du Refuge jusqu'à nouvel ordre. Il alla plus loin : il limita le zèle du Saint dans des bornes si étroites que la charité de François y devait nécessairement étouffer.

Dieu permettait cette erreur pour montrer jusqu'où pouvait s'élever l'obéissance du Bienheureux. L'humble religieux se soumit. Il se dédommagea seulement dans la prière de ce qui manquait à son zèle et à son activité. Puis, sans plainte ni murmure, il but ·qu'à la lie le calice d'amères humiliations que Dieu lui présentait r la main même qui, jusque-là, avait coutume de bénir ses travaux. Mais l'épreuve fut de courte durée. — Le P. Recteur, éclairé n haut, reconnut son erreur. Comme un vrai serviteur de Dieu, condamna de lui-même les procédés dont il avait usé. Son successeur, le P. Arnoux, seconda plus efficacement encore les efforts Régis, dont il avait été le co-novice à Toulouse, et dont il resta jours l'ami. Il ne se laissa jamais entamer par la crainte. En n les attaques, qui avaient si bien réussi la première fois, se roduisirent-elles avec quelque fureur. Elles échouèrent devant fermeté du nouveau Recteur aussi bien que devant l'héroïque rité de François. Le Refuge redevint florissant, et, protégé par le Ciel, secouru par les aumônes de la terre, il continua dès lors à offrir dans ses murs tranquilles un abri sûr au repentir.

En même temps qu'il transformait le Puy au souffle de sa charité,

Régis entreprenait, pendant l'hiver, l'évangélisation du Velay (1636). Moins entamée par l'hérésie que le Vivarais, cette contrée était cependant plongée dans une ignorance profonde et dans une grande corruption. — Le Saint commença son œuvre par le village de Fay, où il avait déjà prêché trois ans auparavant. En y arrivant, il y guérit miraculeusement deux aveugles, un enfant de quatorze ans et un homme de quarante, qui avait perdu la vue depuis huit années déjà. Si bien inaugurée, la mission ne pouvait que réussir.

Comme toujours d'ailleurs, Régis s'y dépensa sans compter. Sur ces hauts plateaux le vent est aussi aigre que violent. Quand la rafale les parcourt, fouettant les arbres qui gémissent et faisant tourbillonner la neige, les montagnards savent que toute sortie est dangereuse. Malgré cela, déclare dans sa déposition canonique Claude Sourdon, son hôte à Fay, « le Saint partait tous les jours, de grand matin, pour aller visiter les paysans dispersés dans les bois et sur les montagnes. Quelquefois il pleuvait à verse... quelquefois la fonte des neiges et les torrents grossis rendaient le pays impraticable... il faisait un temps par lequel les plus hardis du pays n'osaient sortir de leurs maisons... Mais rien n'était capable de le retenir. Il ne faisait pendant tout le jour qu'aller de hutte en hutte, et cela toujours à pied et à jeun, si ce n'est que ma mère le forçait quelquefois à prendre une pomme qu'il mettait dans sa poche. Nous ne le revoyions qu'à la nuit; et alors toutes les fatigues du jour ne l'empêchaient pas de reprendre ses fonctions ordinaires et de se délasser du travail par un autre tout nouveau.

» .... L'esprit divin dont il était rempli ne se faisait jamais mieux sentir que dans les instructions qu'il adressait au peuple. Il inculquait les vérités chrétiennes avec une clarté et une force qui convainquaient les plus rebelles; et quoique ses discours fussent d'un style simple, il les prononçait avec tant de feu qu'ils pénétraient tous les cœurs.

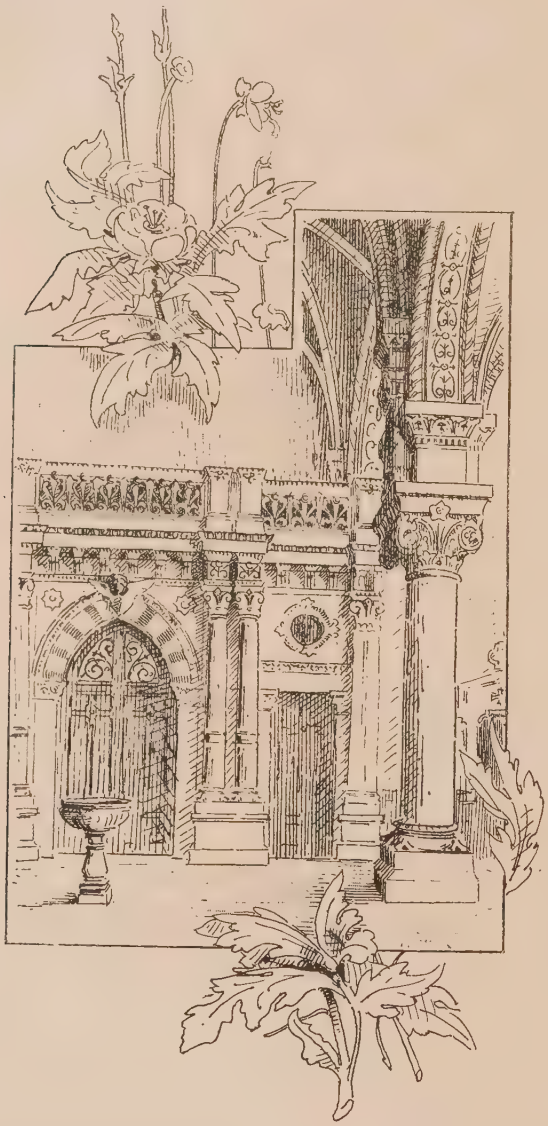
» La prédication finie, tous accouraient en foule au sacré tribunal, où il passait souvent des jours entiers sans rien prendre. Quelquefois la multitude des étrangers qui venaient pour l'entendre et pour se confesser à lui était si grande, qu'on eût dit que tous les peuples du Velay étaient rassemblés à Fay. Non content d'entendre les confessions pendant le jour, le P. Régis les entendait pendant une partie de la nuit; et quoiqu'il fût à jeun, il fallait l'arracher avec violence du confessionnal pour l'obliger à prendre quelque chose. Nous étions dans un profond étonnement qu'il pût résister à une fatigue si continuelle; ma mère prenait quelquefois la liberté de lui en faire des reproches très vifs, mais c'était inutilement.

» .... Lorsque le Père sortait d'un bourg où il avait fait mission pour passer dans un autre endroit où il devait en commencer une nouvelle, c'était un charmant spectacle de voir la multitude innombrable de peuple qui le suivait. Les calvinistes, attirés par sa sainteté, l'accompagnaient avec autant d'empressement que les catholiques. Aussi le succès dont DIEU bénit ses travaux à Fay ne se peut-il exprimer [1]. »

Cette mission terminée, Régis parcourut les pays de Saint-Symphorien, de Saint-Julien Chagnac et de Champeloux. — L'hiver suivant, il visita Marlhes une seconde fois; DIEU l'y guérit subitement d'une fracture à la jambe et fit plusieurs miracles par ses mains. — « Un jour, dit le curé dans sa déposition devant l'évêque du Puy, ramenant le saint missionnaire de l'église à la maison, une multitude innombrable de peuple nous suivait. Un paysan, venu de fort loin, n'avait pu se confesser, parce qu'à cause de l'heure avancée j'avais obligé Régis, en vertu de ma patente de supérieur, de sortir du confessionnal; ce bon homme, brûlant d'envie de parler au Père, s'efforçait de percer la foule, et marchait avec précipitation pour arriver jusqu'à nous. Près de mon logis se trouve une pente

1. *Vie de saint Jean-François Régis*, par le P. d'Aubenton, liv. IV.

assez roide; le paysan, pressé et poussé par ceux qui marchaient



La Louvesc. — La Basilique, la tribune du fond de l'église.

derrière lui, tomba et, donnant du bras avec force contre un gros caillou, il se démit l'épaule. Le Saint le sut immédiatement : affligé

de cet accident, il rebroussa chemin, alla trouver le blessé, lui toucha l'épaule et, l'ayant bénie, il la lui remit sur-le-champ; puis, ayant confessé ce brave homme, il le renvoya consolé et entièrement guéri. Pendant le cours de la même mission, il découvrit aux uns les secrets les plus cachés de leurs cœurs, il prédit aux autres plusieurs choses qui dans la suite leur sont arrivées réellement.

» Toutes ces actions miraculeuses augmentèrent la haute idée qu'on avait de la sainteté du Père Régis, et l'odeur s'en répandit dans toutes les montagnes du pays. On ne lui donnait point d'autre nom que celui de Saint ou d'Apôtre du Velay. Tout le monde courait après lui pour recevoir sa bénédiction; chacun voulait se confesser à lui et communier de sa main; on lui dérobait les choses qui avaient été à son usage et on les gardait avec vénération comme des reliques. Ce n'est pas merveille si, les esprits étant ainsi prévenus de l'opinion de sa sainteté, il se fit à Marlhes des conversions en nombre infini.

» Je parle, ajoute le digne témoin, avec d'autant plus de certitude de la vertu éminente de ce zélé missionnaire, qu'il se confessa toujours à moi pendant les trois missions qu'il fit dans ma paroisse. Cette âme si pure, si sainte, se confessait tous les jours avec une piété et une humilité qui me confondaient. Je puis assurer avec vérité qu'il a conservé sa première innocence jusqu'à la mort. Je ne puis penser à un si saint homme sans avoir le cœur attendri et rempli d'une consolation que je ne puis exprimer. Sa mémoire est encore en vénération dans le Velay, et toutes nos montagnes retentissent des louanges qu'on ne cesse de lui donner [1]. »

De Marlhes, François se rendit successivement à Saint-Sauveur, Saint-Pierre des Machabées, Saint-Bonnet le Froid et Vorey. En 1638 Montregard fut sa première étape et les contrées environ-

1. *Vie de saint Jean-François Régis*, par le P. d'Aubenton, liv. IV.

nantes le théâtre principal de ses travaux. C'est là qu'il convertit avec éclat une noble dame protestante, Louise de Romézins. — En janvier 1640, il prêchait la mission à Montfaucon, quand tout à coup la peste y éclata. Il descendit de la chaire et s'installa au chevet des mourants. Pendant plusieurs semaines on l'y vit assidu. Mais le curé, craignant d'exposer plus longtemps une vie si précieuse, lui intima l'ordre de quitter la ville. Il ne fallut rien moins pour amener le vaillant missionnaire à abandonner momenta-

S. Jean-François Régis.

nément le champ de bataille : c'est qu'il espérait mourir à ce poste d'honneur, au service de Dieu et du prochain. Il s'éloigna du moins aussi peu qu'il le put et il se rendit à Montregard, que la contagion avait gagné aussi, quoiqu'elle y fît moins de ravages. Chaque matin, Régis montait sur un point élevé d'où l'on pouvait apercevoir Montfaucon, et il priait longuement le Père des miséricordes de se laisser fléchir. Dieu ne fut pas sourd à ses prières et, en moins de trois jours, le fléau disparut complètement.

François avait repris la mission dans cette ville désolée, — avec quel fruit on le comprend aisément, — quand un ordre de son Supérieur interrompit ses succès. Un professeur était tombé malade au collège : le P. Recteur mandait au Saint de venir le remplacer. Régis obéit incontinent ; en vain le curé de Montfaucon le conjura-t-il d'écrire à son Supérieur, de lui indiquer la situation, de demander un répit, ou d'attendre deux ou trois jours au moins pour que lui-même eût le temps d'en référer au Puy. Vrai fils d'Ignace, Régis ne connaissait pas d'atermoiements quand un Supérieur avait parlé : le jour même, malgré la neige et la glace, il partit à pied afin de se rendre au poste où l'obéissance l'appelait.

IV.

Du Puy François écrivit à Rome pour demander au P. Général la permission de se dévouer, jusqu'à la fin de sa vie, aux missions des campagnes (1er avril 1640). Instruit des fruits que le Saint faisait dans cet humble ministère, le P. Général acquiesça avec bonheur à ce désir. Quelque temps après, il donna aussi sa pleine approbation à un autre projet du Bienheureux. Il s'agissait de rassembler un certain nombre de missionnaires pour évangéliser les Cévennes et pour en extirper l'hérésie. « Je ne puis vous dire à quel point j'approuve un dessein si salutaire, écrivit le P. Général au P. Recteur du collège du Puy. — Je vous prie d'exhorter de ma part le P. Régis à mettre la dernière main à une œuvre si utile au public. La seule idée de son projet et l'espérance que j'ai qu'il en résultera de grands biens, me remplissent de joie. Je félicite la Compagnie, et en particulier votre collège, des travaux si glorieux et si saints de cet homme apostolique. »

Ces travaux semblaient en effet devoir être plus féconds que jamais. François était dans la force de l'âge. Il avait quarante-quatre ans à peine, et son expérience avait mûri par la pratique des hommes et l'habitude des missions. Son apostolat s'annonçait donc riche de promesses pour le Ciel. Mais ces promesses ne devaient pas se réaliser ici-bas. DIEU avait arrêté Xavier aux portes de la Chine dans le plein épanouissement de son génie apostolique. Il allait arrêter Régis dans des conditions analogues, parce qu'il n'a besoin de personne. La gerbe du Saint était faite du reste. Grâce à « l'admirable charité et à l'invincible patience » que l'Église devait saluer en lui au moment où elle le couronnerait de l'auréole triomphale, Régis en avait recueilli les nombreux et riches épis dans un apostolat de dix ans à peine. DIEU était sur le point d'en agréer l'hommage et d'appeler son infatigable serviteur à l'inaltérable repos du Ciel.

L'automne était venu. La neige commençait à dérouler son manteau étincelant sur les hauteurs. — C'était pour Régis l'appel muet au travail, le signal de la reprise des expéditions dans la montagne. Il alla donc rouvrir à Montfaucon, à la grande joie des habitants, la mission qu'il y avait par deux fois interrompue. — Puis il parcourut, quatre mois durant, les cantons de Rocoulles et de Veirines, où sa parole de feu opéra de nombreuses conversions.

L'hiver avait été particulièrement rude cette année-là ; sans en être précisément compromise, la forte santé de Régis s'en était pourtant quelque peu ressentie. Néanmoins, il ne pensa pas un instant à prendre du repos, et, vers le 17 décembre, il annonça qu'il ouvrirait, la veille même du jour de Noël, la mission à la Louvesc, où les Jésuites du Puy exerçaient un droit de patronage et de juridiction. Cependant, — et le fait est digne de remarque, — au lieu de se rendre directement dans ce village, le Saint revint au Puy. C'est qu'il avait un secret pressentiment de sa fin prochaine :

il l'avoua lui-même à un Père et il voulait se disposer à paraître devant DIEU. Le 18 décembre, en passant près de la maison de campagne du collège, il apprit que les jeunes professeurs s'y délassaient ce jour-là de leurs travaux quotidiens. Il entra donc pour les

S. François Régis visite les pauvres.
(D'après une peinture murale de M. Joseph Aubert, dans la chapelle des Dames du Cénacle, à Versailles.)

saluer ; puis il regagna la ville, où il revint de nuit, afin que, son retour au Puy restant ignoré de tous, il pût demeurer plus profondément enseveli dans la solitude et s'y entretenir plus exclusivement avec son DIEU.

Au moment de quitter le monde pour entrer dans la Compagnie de Jésus, François s'était préparé à ce passage par une retraite fervente. Sur le point de quitter la terre pour entrer dans la compagnie des élus, c'est encore dans la retraite qu'il voulait se retremper. Il resta donc trois jours enfermé dans son humble cellule, tout entier à la pensée de l'éternité. Désireux de secouer les derniers grains de poussière dont ses pieds avaient pu se couvrir pendant leur marche à travers le monde, il fit une confession générale de sa vie entière. Peut-être est-ce pendant cette retraite que Dieu, l'éclairant surnaturellement, changea les pressentiments dont nous avons parlé plus haut en une certitude absolue. Ce qui est sûr, c'est que Régis annonça, positivement et par trois fois, à l'un de ses amis, qu'il ne reviendrait pas au collège dans les premiers jours de janvier, comme on l'en priait, mais que son compagnon y serait certainement à cette époque-là. Dix jours après, la nouvelle de sa sainte mort parvenait à ses frères, et elle leur expliquait à tous les paroles prophétiques arrachées à l'humilité du Saint par les instances d'un ami.

François se mit en marche pour la Louvesc par Rocoules et Veirines le 21 décembre. Le Recteur du collège, effrayé des rigueurs de la saison, essaya bien de le retenir ; mais la charité du Bienheureux pour les âmes triompha de celle que son Supérieur avait pour lui. Il partit à pied : «comme un autre Moyse, a dit son premier historien, il s'en allait sur la montagne où Dieu lui commandait de mourir. » — C'était un voyage d'environ quatre-vingts kilomètres à faire à travers les grands bois de sapins, coupés de ravins et de fondrières, dont ces montagnes sont en partie couvertes. Les chemins étaient si effroyables que le missionnaire fut obligé de rompre plusieurs fois la glace pour s'ouvrir un passage. Il s'égara ensuite et la nuit le surprit dans la forêt. Il y erra longtemps ; mais il finit par arriver à Veirines, qu'il avait évangélisé quelques semaines auparavant.

Prenant le parti de s'y arrêter, il alla frapper à diverses portes Elles restèrent durement fermées devant lui, comme jadis celles de Bethléem devant Joseph. — Une masure branlante sur le bord de la route lui offrit enfin un abri contre la neige qui tombait à gros flocons ; mais c'était un abri misérable où il passa la nuit, n'ayant pas même, pour s'y reposer, la paille de la crèche, couché sur la terre nue et exposé à un vent des plus froids.

Son tempérament, demeuré sain, était cependant miné par ses travaux et par ses pénitences ; il ne put pas résister à cette dernière épreuve. — Dans cette cabane abandonnée, Régis contracta la pleurésie qui, en une semaine, allait tarir en lui la source de la vie. — Au point du jour, une fièvre violente l'agitait déjà ; il ne s'en mit pas moins en route pour la Louvesc, où il arriva le 24, vers huit heures du matin. Il alla droit à l'église, ses vêtements ruisselants d'eau, mais sans rien dire du mal qui le dévorait. Une foule nombreuse, accourue de tous les villages voisins, l'y attendait. Comme s'il eût été de fer, il monta aussitôt en chaire, et, la mort déjà dans la poitrine, il parla d'un ton véhément qui contrastait singulièrement avec son visage abattu et défait. Toute la journée et toute la nuit il entendit les confessions. L'âme seule soutenait ce corps défaillant ; mais la maladie n'en faisait pas moins son œuvre impitoyable. La volonté de Régis fut plus forte qu'elle ; le 25 décembre, fête de Noël, il dit les trois messes liturgiques, prêcha trois fois et passa la journée entière au confessionnal. — Il y passa aussi une partie de la nuit. Le lendemain, fête de saint Étienne, quoique de plus en plus sous les étreintes du mal qui allait l'emporter, il parla de nouveau au peuple jusqu'à trois fois encore. Il entendit ensuite un si grand nombre de pénitents qu'il ne put dire sa messe qu'à deux heures de l'après-midi, en vertu d'un indult particulier. Ce devait être sa dernière. En descendant de l'autel il tenta de se rendre à son confessionnal ; mais il ne le put, tant la foule était grande. Il se mit donc à confesser derrière le grand autel, en face

d'une fenêtre où les vitres manquaient. C'est là, près du DIEU de l'Eucharistie qu'il avait si bien servi, à l'ombre du tabernacle, — foyer divin où, de jour et de nuit, il avait si souvent réchauffé son zèle et son amour, — qu'il tomba comme un soldat tombe sur le champ de bataille sous les yeux de son chef. Les forces lui manquèrent, il s'évanouit ; on le transporta au presbytère, et lorsqu'il

LA LOUVESC. — La Grange-Neuve, où les reliques de S. François Régis furent cachées pendant la Révolution.

reprit ses sens, il entendit encore en confession une vingtaine de montagnards qui l'avaient suivi jusqu'à la cure et qui insistaient impitoyablement pour se confesser à lui. Effort suprême au cours duquel il défaillit une seconde fois !

On en profita pour le mettre au lit. Un médecin des environs,

mandé en toute hâte, déclara que la maladie avait fait trop de progrès pour pouvoir être utilement combattue.

Plusieurs Pères du collège de Tournon et de la maison d'Annonay accoururent alors au secours de leur frère mourant. Régis voulut faire de nouveau sa confession générale à l'un d'entre eux, le Père Lascombes. Il reçut ensuite le saint Viatique, et, réconforté par l'onction des mourants, il demanda qu'on le laissât seul avec son DIEU.

L'éternité le pressait de toutes parts. Il lui ouvrit, plus largement que jamais, sa pensée et son cœur, et, son crucifix de mission entre les mains, — ce crucifix témoin de ses fatigues et de ses travaux, — il livra victorieusement son dernier combat. — Ses douleurs étaient devenues excessivement violentes ; mais la vue de JÉSUS-CHRIST en croix les lui adoucissait. On remarqua que, pendant toute la nuit du 30, il ne quitta point des yeux ce divin Crucifié. Ne pouvant mourir de la mort sanglante du martyre, qu'il avait un moment espérée en sollicitant la mission du Canada, il demanda du moins à mourir de la mort méprisée du dernier des mendiants. Comme on lui offrait un bouillon, il réclama humblement à la place quelques gouttes de lait, boisson ordinaire du pauvre sur ces montagnes. Il pria ceux qui l'assistaient de le faire transporter dans une étable, afin d'expirer dans le même lieu où JÉSUS était né ; mais les Pères ne crurent pas devoir accéder à ce désir, et une dernière fois l'humble moribond obéit sans insister.

Les forces de Régis déclinaient rapidement. Comme un voyageur qui approche du terme de sa course, le Saint, entrevoyant la patrie, sentait au contraire la joie augmenter d'heure en heure dans son cœur. Tout à coup son front pâle s'illumina, son visage devint rayonnant, et, ne pouvant plus contenir ses transports : « Ah ! mon Frère, dit-il au Frère Bideau qui le veillait, quel bonheur, et que je meurs content ! Je vois Notre-Seigneur et Notre-Dame qui

m'ouvrent le Paradis ! » — Jésus et son aimable Mère venaient de lui apparaître pour adoucir ses derniers moments. Alors il se tut un instant ; puis il joignit les mains, et, levant vers le Ciel un regard où se reflétait déjà l'éternelle paix dont il allait jouir, il dit : « *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains. »

Ce furent les dernières paroles que ses lèvres tremblantes murmurèrent ici-bas. Dieu, acceptant l'offrande, venait de lui ouvrir les Cieux (31 décembre 1640).

La nouvelle de cette mort se répandit promptement. Il n'y eut qu'une voix dans les Cévennes pour proclamer l'éminente sainteté de Régis. On accourut à son tombeau, et ce concours fut énorme, même dès les premiers temps : « Ce n'est pas seulement le bas peuple qui entreprend ces pieux pèlerinages, écrivait, le 11 octobre 1700, l'archevêque de Vienne au Pape, c'est toute la noblesse et le clergé, comtes, marquis, gouverneurs de provinces, généraux d'armées, évêques, archevêques et cardinaux même. Il s'y trouve quelquefois tant de monde, en certaines saisons de l'année, que les pèlerins sont obligés de dormir au milieu de la campagne. » — L'affluence de ces pèlerins était telle qu'on put croire « que les hauteurs finiraient par s'aplanir avec le temps sous leurs pas » ; c'est la remarque naïve d'un des montagnards de cette époque. Cette affluence n'a pas diminué. Autour de la fontaine, dans la chapelle mortuaire et dans la somptueuse basilique où repose la châsse ciselée du Saint, on voit encore chaque année des flots de peuple qui passent en priant. Suivant la prédiction du Prophète, — « le désert s'est réjoui et il a fleuri comme le lis, car les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les muets parlent, » et de tous ces cœurs s'élève, comme un parfum vers le Ciel, le même cri de reconnaissance et d'amour : Gloire à Dieu ! gloire à François Régis !

St FRANÇOIS DE GÉRONIMO

Apôtre de Naples (1642-1716).

Tarente au temps de S. François de Géronimo.

I.

A TROIS lieues environ du golfe azuré et tranquille que Tarente appelle avec orgueil sa petite mer, les Grottailles sommeillent dans une campagne poudreuse, sous un soleil de plomb.

C'est un gros bourg, pauvre comme le sont aujourd'hui la plupart des bourgs de la Pouille. Rien ne le signalerait donc à l'attention de l'historien, si, le 17 décembre 1642, il n'avait donné le jour au grand thaumaturge François de Géronimo. La famille au sein de laquelle naquit cet enfant de bénédiction était pauvre, mais on y aimait la piété. Entourés à leur foyer de cinq fils et de deux filles, Léonard de Géronimo et Gentille Gravina les élevaient de manière à en faire de parfaits chrétiens. Aussi, quand l'aîné, François, eut atteint sa onzième année, ils n'hésitèrent pas à le confier aux prêtres de Saint-Gaëtan, qui dirigeaient aux Grottailles un collège fondé par l'archevêque de Tarente, Mgr Carraciolo. Comme le saint enfant s'était particulièrement fait

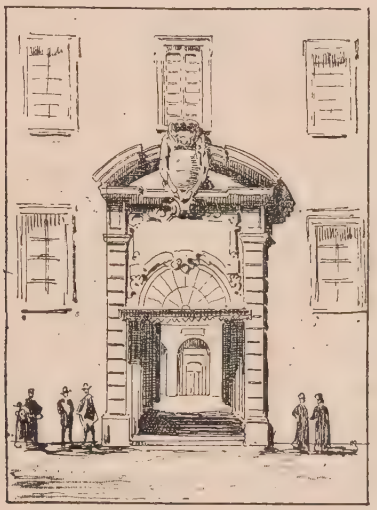
remarquer par une ferveur exquise au moment de sa première Communion, on lui donna en partie le soin de l'église en qualité d'aide-sacristain. Quelque temps après, on fit de lui un catéchiste en l'adjoignant aux missionnaires qui évangélisaient cette région Le choix était certainement des plus heureux. Au rameau fleuri par le printemps, un œil expérimenté reconnaît sans peine la qualité et la saveur des fruits que l'automne mûrira plus tard : ainsi les premières années des Saints trahissent souvent le caractère spécial de leur future sainteté.

Or, si les historiens nous signalent d'admirables traits de charité dans l'enfance de celui qu'on devait appeler le *Père des pauvres*, ils insistent particulièrement sur le penchant qui l'entraînait dès lors à faire connaître DIEU autour de lui. Ils nous le montrent, âgé de sept à huit ans à peine, réunissant déjà ses petits camarades et leur enseignant avec chaleur ce qu'on lui avait appris de la religion. C'était tantôt dans une ruelle, à l'abri d'un porche hospitalier, tantôt au milieu de quelques-unes de ces ruines dont le vieux sol de la Grande Grèce abonde, ou bien encore à l'ombre d'un arbre dans la campagne, que, sans le savoir, le jeune missionnaire préludait aux grands travaux que la Providence lui réservait dans l'avenir. On comprendra facilement par suite l'empressement joyeux avec lequel il répondit au choix que l'on avait fait de lui. Sa charité, son tact, son zèle infatigable le firent signaler à l'archevêque de Tarente par les prêtres de Saint-Gaëtan, et, comme François voulait se consacrer au service de DIEU, le prélat lui conféra la tonsure en 1658 ; puis, après l'avoir ainsi admis au nombre de ses clercs, il l'appela dans sa ville archiépiscopale pour y étudier la philosophie sous la direction des Pères de la Compagnie de JÉSUS.

François demeura quelques années seulement à Tarente. Les succès qu'il y obtint déterminèrent ses supérieurs à l'envoyer étu-

dier à Naples le droit civil et le droit canonique en même temps. Mais, avant de le laisser partir, l'archevêque voulut lui conférer le diaconat (1663). Le saint était donc engagé dans les Ordres quand il arriva au *Gesù Vecchio*. Il avait alors vingt-et-un ans et il était accompagné du second de ses frères, Joseph, qui étudiait la peinture, mais qui devait mourir Jésuite, et lui aussi en odeur de sainteté.

En arrivant dans la capitale, les deux jeunes gens ressentirent



NAPLES. — Gesù Vecchio : ancien collège des Jésuites.

une impression pénible. Où était la bonne simplicité rustique des Grottailles ? Où était même le calme, — un peu mou, mais profond, — de Tarente, se mirant avec nonchalance dans ses flots étincelants? Ici, c'était l'agitation, le tumulte, la foule se précipitant sous un des plus beaux cieux du monde. S'ils avaient pressenti le péril, François et Joseph le voyaient maintenant devant leurs yeux. Ils éprouvèrent ce trouble indéfini d'une vertu qui a l'angoisse de quelque défaillance possible, et, afin d'étayer leur fragilité, ils lui

donnèrent pour appui le cœur d'une mère, en honorant la T.-Ste Vierge d'un culte plus tendre que jamais.

En même temps, ils cherchaient un autre refuge dans un travail soutenu. Aussi, au bout de trois ans, François fut-il en mesure d'affronter les épreuves du doctorat et d'en sortir victorieux [1]. Ordonné prêtre à la suite de cet examen par Mgr de Herrera, évêque de Pouzzole, le 18 mars 1666, il fut choisi en qualité de préfet du collège des Nobles : le P. Recteur voulait lui ménager ainsi la faculté de poursuivre ses études de théologie dogmatique sans aucuns frais ; il autorisa même exceptionnellement Joseph à suivre son frère et à loger avec lui.

La charge confiée au jeune prêtre était fort délicate et exigeait beaucoup de tact, car la fleur de la jeunesse napolitaine était réunie au collège des Nobles. Divisés suivant les âges en petits groupes de douze ou quatorze élèves au maximum, ces jeunes gens formaient une série de divisions réduites, à la tête de chacune desquelles était placé un préfet. Sauf le temps des classes, que les élèves suivaient au *collegio Massimo*, voisin de celui des Nobles, le préfet était constamment dans sa division ; c'était son petit royaume : à lui d'y maintenir la discipline, d'y allumer l'amour du travail, d'y faire épanouir la piété. Tâche toujours difficile, mais qui devient particulièrement ardue quand il s'agit de jeunes gens que de grandes richesses et des honneurs assurés attendent au seuil du collège où leur adolescence est enchaînée.

François n'y succomba point cependant. Malgré sa jeunesse, il remplit ses fonctions avec une réelle autorité. Son ascendant lui venait surtout de sa vertu, car elle était déjà si éclatante qu'on l'appelait couramment le *saint prêtre* et que les élèves ne lui donnaient guère d'autre nom. — Il n'y avait en cela aucune exagé-

1. *Ven. P. Franç. de Hyeronimo e Soc. Jesu missionnarii Vita*, Viennæ, ad S. Annam, 1738, p. 2.

ration puérile de la part de ces jeunes gens, puisque, témoins journaliers des actions de François durant quatre ans, les Pères du Gesù professaient hautement la même estime pour sa sainteté. Si bien que, lorsqu'il fut admis au noviciat, le P. André dei Mari, Recteur et Maître des novices, n'hésita pas à dire malgré sa réserve : « Ce jour est un jour de gloire pour la Compagnie, car il vient de lui donner un saint. » C'était le 1er juillet 1670, veille de la Visitation, et depuis deux semaines déjà Joseph avait précédé son frère en religion.

OTRANTE, d'après une ancienne gravure.

François ne resta qu'un an au noviciat. Dès 1671, il fut envoyé au collège de Lecce [1] pour y servir de second au P. Agnelli Bruno, qui prêchait des missions dans la Pouille pendant la plus grande partie de l'année. Ces expéditions apostoliques à travers tous les bourgs et villages de la terre d'Otrante l'absorbèrent durant quatre ans ; c'est au cours de ces missions qu'il eut la joie de se lier à N.-S. en prononçant ses premiers vœux (2 juillet 1672). Rappelé à Naples en 1675, le Saint repassa pendant quelques mois les études de philosophie et de théologie auxquelles il avait consacré sept ans

1. Le siège de Lecce était alors occupé par Mgr Ant. Pignatelli, plus tard archevêque de Naples et enfin pape sous le nom d'Innocent XII.

déjà ; puis, après avoir heureusement subi un examen final sur ces matières, il fut attaché à la maison professe du *Gesù Nuovo ;* il ne devait plus la quitter jusqu'à sa mort.

Son zèle ardent l'aurait emporté vers un champ de bataille plus périlleux. Deux fois il avait écrit au P. Oliva, Général de la Compagnie, pour être envoyé aux Indes. Le Japon surtout l'attirait : le Japon, cette terre si féconde en martyrs et qu'on disait sur le point d'être rendue aux successeurs des Spinola et des Carvalho ! Une troisième fois il écrivit au P. Général. Il lui adressa la lettre suivante, dont nous reproduisons ci-contre le fac-similé :

« A notre Très Révérend Père en Jésus-Christ.

P. C.

» La grande grâce que Dieu fait à nos deux fervents scolastiques d'être destinés parmi nous aux missions des Philippines, ravive mes soupirs. Les genoux en terre et le cœur plein de larmes, je supplie de nouveau Votre Paternité de m'accorder la faveur que je lui ai plusieurs fois demandée. Eh quoi ! mon sang resterait ainsi renfermé dans mes veines, alors que je vois en ce jour celui de nos trois saints martyrs couler des leurs par ruisseaux et celui du Christ par torrent des siennes ? Et moi qui ai tant soupiré après les Indes, le Japon, et, dans ces contrées-ci, après les montagnes de la Calabre ou des Abruzzes : dans les aises d'une résidence, — la plus magnifique de la Province, — au sein d'une cité, capitale d'un si vaste royaume, je jouirais mollement des délices de Naples ? Mon Père, si Dieu vous l'inspire, je supplie Votre Paternité de m'honorer aussi d'une faveur si noble et de me joindre aux missionnaires désignés. Que si j'étais impropre au ministère des missions, par ignorance, manque d'esprit ou de connaissance de la langue, je m'emploierais au moins au service de ceux qui, plus dignes que moi, parcourront et travailleront la vigne du Seigneur. Je m'arrête, priant Votre Paternité d'en conférer

au mieux avec le St-Père, et j'attends avec anxiété sa décision, en lui rappelant que je suis dans la trente-quatrième année de mon âge, en me recommandant à ses saints sacrifices et à ses ferventes prières. Naples, le 5 février 1678.

» De Votre Paternité,

» le très humble et très indigne serviteur et fils en Jésus-Christ

» François de Géronimo.

» A notre Très R. P. en Jésus-Christ, Maître Pie-Paul Oliva, Préposé Général de la Compagnie de Jésus. »

Mais les Supérieurs jugèrent préférable de retenir le Saint en Europe. Le P. Oliva lui répondit que la ville et le royaume de Naples étaient le Japon que la Providence lui destinait : c'en fut assez pour le Bienheureux, et aussitôt il se mit à l'œuvre pour défricher le champ qu'on lui donnait à féconder.

II.

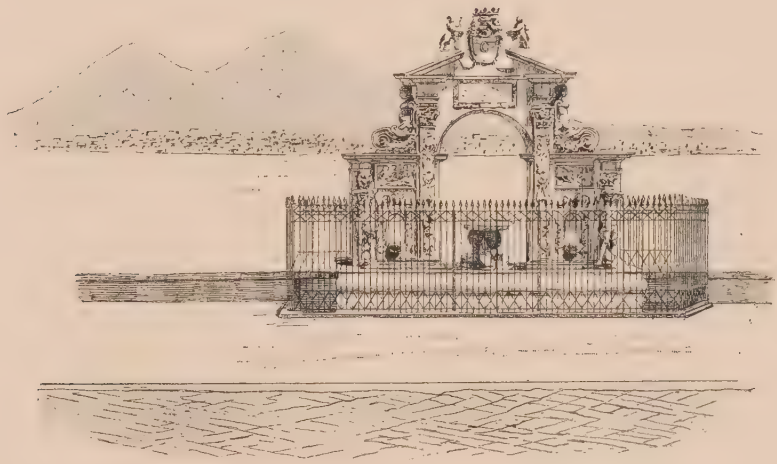
Appliqué quelques mois à différents ministères, François fut définitivement nommé missionnaire de Naples en 1678. Il n'avait donc pas fait encore sa profession solennelle quand on l'appela à succéder dans ces fonctions importantes au P. Macedonio, car il ne prononça ses derniers vœux que le 8 décembre 1682. — Ce que l'on nommait la *Mission de Naples* au Gesù Nuovo était un ensemble de ministères qui comprenait principalement la prédication sur les places publiques, la direction d'une Congrégation d'ouvriers et celle de la Communion mensuelle.

Tous les dimanches et à chaque fête de quelque solennité,

François prêchait donc en plein air : ainsi faisait jadis le divin Sauveur lui-même, quand il s'arrêtait sur la montagne, dans les champs ou sur la grève de Tibériade pour jeter à la foule juive ses sublimes enseignements. Tantôt le Saint allait vers le Môle, tantôt vers la Chiaïa ou sur le port. Il lui arrivait de s'engager dans ces étroites ruelles du vieux Naples où jamais rayon de soleil ne peut descendre d'aplomb. Le plus souvent, il se dirigeait vers quelque grande place, celle du Château, la plus fréquentée de la ville, ou bien encore celle du Marché. Parfois la position était prise : des bateleurs amusaient cette foule napolitaine à la gaieté si bruyante et, suivant Alfieri, « maîtresse dans l'art de crier. » Mais aucun d'eux n'aurait osé continuer ses lazzis en face du Saint. Aussi, dès qu'on voyait déboucher la croix de la Mission sur la place, les instruments se taisaient et toute parade finissait. On n'entendait plus que le chant des cantiques. Les gens du peuple s'amassaient, artisans, lazzaroni, paysans des alentours de Naples, campagnardes de la Terre de Labour aux vêtements pittoresques et multicolores. Alors, sur des tréteaux transformés en chaire, François, avec sa chaude éloquence, prêchait les grandes vérités ; il parlait de pénitence, disait la mort et ses foudroyantes surprises, le jugement, les peines sans fin, et ses accents avaient une telle véhémence que, quand on se remettait processionnellement en marche, il était rare qu'une partie de l'auditoire ne suivît pas le missionnaire au Gesù pour s'y réconcilier avec Dieu.

La Congrégation des ouvriers ressortissait aussi de la Mission. Elle avait au Gesù sa chapelle particulière, vaste salle située sous la grande sacristie et dont le principal ornement était une statue de N.-D. des Douleurs. N'était-ce pas bien la patronne qu'il fallait à ces humbles artisans ? car la Congrégation, se recrutant parmi les rangs du peuple, comptait au nombre de ses membres des représentants de tous les corps de métier sans exception. Ces pauvres

gens s'épuisaient vaillamment à l'ouvrage durant la semaine, mais, le dimanche et les jours de fête, ils accouraient en foule à la chapelle du Gesù. C'est là qu'ils retrempaient leur courage, et comme, malgré leur rudesse et la grossièreté de leurs manières, ils étaient simples, dévoués, ardents, François faisait d'eux les auxiliaires de son zèle. Comment d'ailleurs auraient-ils pu lui refuser quelque chose, quand ils le voyaient se dépenser lui-même à leur service avec une si entière abnégation ? Conseils, aide, protection, visites, ne leur



NAPLES. — Fontaine de Ste-Lucie.

prodiguait-il pas tout sans marchander ? Se refusait-il jamais à une démarche dès qu'elle pouvait leur être utile ? — A leur tour, ils étaient tout à leur bon Père François. Quand il allait prêcher sur les places publiques, c'étaient les Congréganistes qui l'y accompagnaient en procession. Pendant le sermon, ils se chargeaient de maintenir l'ordre, et, rien qu'à voir l'énergie de leurs traits bronzés par le hâle, l'auditoire était sûr d'avance que l'ordre serait maintenu. — D'autres fois, revêtus de leurs habits de pénitence, ils se rendaient en chantant au grand Calvaire que l'on avait érigé au-dessous de

Ste-Lucie, à quelques pas du château de l'Œuf. François, dont la dévotion à la Croix était très grande, cherchait ainsi à faire aimer le Crucifix.

Mais c'est surtout pour la Communion mensuelle que le Saint utilisait le bon vouloir de ses Congréganistes, et particulièrement des soixante-douze zélateurs qui en formaient en quelque sorte le grand et pieux état-major.

Cette communion se faisait le troisième dimanche du mois L'œuvre avait, elle aussi, au Gesù sa chapelle spéciale, avec sainte Anne pour patronne et de nombreuses indulgences pour trésor. François lui donnait une semaine à peu près chaque mois, celle qui précédait le troisième dimanche. Pendant ces huit jours, on le voyait sortir de grand matin. Où allait-il ? Dans tous les carrefours de la ville, comme le héraut de la parabole, afin d'inviter chaleureusement le peuple à venir au banquet préparé par le divin Roi. En faisant cet appel, il n'oubliait pas les pauvres : il descendait dans les *bassi*, caves humides où ces pauvres habitaient, et, au nom de son Maître, il les conviait plus que tous les autres, parce que, plus que les heureux de ce monde, ils ont besoin de force, de consolation et d'amour. Le lundi, il parcourait Portici, Resina, Torre del Grego et les autres villages qui, entre le Vésuve et la mer, s'échelonnent si gracieusement sur le rivage comme des volées de cygnes au repos. Parfois il poussait jusqu'à l'indolente Castellamare, et même jusqu'à Sorrente pendant les grands jours d'été. Le mardi il visitait le côté opposé de la baie de Naples, du Pausilippe à Pouzzoles; puis il allait dans les campagnes d'Aversa. Vers la fin de sa vie, après la grande mission donnée par lui en 1698 dans ce dernier diocèse, il visitait ainsi jusqu'à quinze villages par jour. Il faisait alors ces courses monté sur un âne ou sur un mauvais cheval. Du reste, qu'il s'adressât aux paysans de Giugliano, aux pêcheurs de

la Chiaïa ou aux corailleurs de Torre del Grego, son appel était toujours écouté. — Le dimanche venu, de nombreuses processions arrivaient de tous ces villages en récitant le chapelet. Elles se croisaient sur la place Santa Chiara, qui était devant la Maison professe, avec les Congrégations de la ville, les Confréries accourues dans le même but, et ces processions se succédaient en si grand nombre au Gesù qu'on y distribua jusqu'à treize mille communions en un seul jour. En pareil cas, François était à demeure dans la

RESINA. — Église du village, d'après une ancienne gravure.

chapelle Sainte-Anne ; il préparait la foule à la communion, il faisait aussi l'action de grâces, et c'est au cours d'une de ces cérémonies qu'il eut, en 1683, l'extase publique pendant laquelle, élevé au-dessus du sol en présence de tous ceux qui étaient dans l'église, il leur annonça la victoire de Vienne et le triomphe de Sobieski.

Si on les ajoute aux travaux accessoires qu'ils entraînaient, les trois ministères dont nous venons de parler auraient amplement

suffi à remplir la vie d'un homme : François ne s'en contenta pas cependant.

Il y avait dans la ville certaines rues mal famées où la débauche avait installé ses impudents quartiers. Nul missionnaire n'avait osé s'y aventurer jusque-là. On dit que, lisant un jour à la messe l'évangile de la Samaritaine, le Bienheureux se sentit divinement poussé à aller attaquer le démon au cœur même de cette honteuse citadelle. Muni de la permission de ses Supérieurs, il ordonna donc un dimanche à ses fidèles Congréganistes de se diriger de ce côté. Qu'on juge de l'émoi que produisit la Croix de la Mission quand elle apparut pour la première fois à l'entrée de ces rues maudites : Ce fut bien autre chose lorsque, prenant la parole, François se mit à tonner contre le péché. Sa voix semblait faire écho à la justice éternelle ; avant la fin du sermon, deux pécheresses étaient venues se jeter à ses pieds, que d'autres Madeleines ne releva-t-il pas ainsi dans la suite ! que de malheureuses ne retira-t-il pas de leur bourbier ! Il les envoyait d'ordinaire au couvent des Incurables, pour donner à leur conversion le temps de s'affermir. Si la vie religieuse attirait leur repentir avide d'obscurité et d'expiation pénitente, il leur ouvrait certains monastères ; sinon, il s'efforçait de leur procurer quelque position sûre où elles fussent à l'abri de tout danger. — Mais lui-même s'exposait parfois à des périls véritables en opérant ces sauvetages consolants. Les débauchés, auxquels il ravissait leur proie afin de la rendre au divin Sauveur, le poursuivaient trop de leur haine pour qu'il n'eût rien à craindre d'eux. Il fut souvent menacé, maltraité, attaqué à main armée par ces misérables, sans que la crainte de la mort le fît reculer jamais. « Je serais trop heureux, disait-il, de mourir en tâchant de restituer une âme à Celui qui est mort pour sauver la mienne ! » Et il allait au devoir, confiant dans la Providence, qui, de fait, le garantit plus d'une fois d'un coup meurtrier.

Cependant, malgré son dévouement infatigable, François ne réussissait pas toujours à toucher ces cœurs dépravés. DIEU venait alors au secours de son apôtre, et il frappait quelqu'un de ces coups qui, en ébranlant les âmes, les lui ramènent par la terreur. Une malheureuse, cachée derrière les volets de sa fenêtre, essayait, en chantant à pleine voix des couplets infâmes, d'empêcher le Saint de prêcher : il se retourne, et, levant les yeux vers le ciel : « C'est vous, mon DIEU, qu'elle outrage ! C'est vous qui allez lui imposer silence ! » s'écria-t-il. Au même moment, un cri se fait entendre, le chant s'arrête : la pécheresse, foudroyée par une attaque, venait d'être réduite au silence par la mort.

Une autre infortunée, du nom de Catherine, semblait se complaire à railler le Bienheureux. Dès qu'elle entendait les cantiques de la Mission, elle réunissait des gens sans aveu, et à peine François commençait-il à parler qu'ils jouaient tous bruyamment des castagnettes afin de couvrir le son de sa voix. Longtemps le Saint supporta patiemment ces insolences. Un jour pourtant, interrompant son sermon, il alla frapper à la porte de Catherine. On lui répondit avec de grossières injures que cette porte était fermée et qu'il pouvait passer plus loin. « Elle est fermée, répond le missionnaire, oui..... mais la semaine ne se passera pas avant que la mort en force l'entrée. Catherine, convertissez-vous donc. » Quelques jours après, il revint prêcher au même endroit. La maison était close et silencieuse. « Qu'est-il donc arrivé ? demanda François. — Père, Catherine est morte, comme vous le lui aviez prédit. » A ces mots, accompagné d'un grand nombre d'assistants, le Saint pénètre dans la chambre mortuaire. Il contemple pendant quelques instants le cadavre; puis, saisi par l'Esprit de DIEU, afin que la mort de cette malheureuse profite à ceux qui l'entourent : — « Catherine, dit-il d'une voix forte, où donc vous trouvez-vous maintenant ? » Une seconde fois il pose cette question terrible, et comme le silence lugubre persiste, au milieu du saisissement

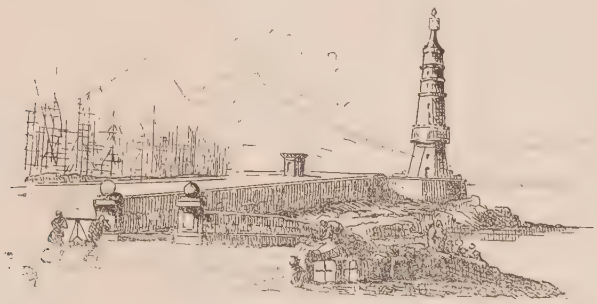
général, il reprend d'un ton souverain : « Au nom de Dieu, je vous adjure de me répondre : Catherine, où êtes-vous maintenant ? » Alors, au rapport d'un témoin oculaire, qui en déposa plus tard sous la foi du serment, tous les assistants virent les lèvres de la morte s'entr'ouvrir, et ils entendirent avec terreur ces paroles prononcées d'une voix épouvantable : « Je suis en enfer pour toujours ! » [1]

Ce miracle eut un tel retentissement dans Naples qu'il y devint de notoriété publique, et qu'au commencement de ce siècle les pères le racontaient encore à leurs enfants comme une tradition de famille, comme un fait qu'on ne pouvait pas révoquer en doute, tant il avait été vérifié soigneusement.

Une autre catégorie de misérables attirait le Bienheureux. C'étaient les criminels des Chiourmes. Ils se trouvaient, les uns à bord des galères napolitaines de la Darsène, les autres enchaînés sur les galères espagnoles réunies à Naples après la révolte de Messine contre Charles II (1676). Ces forçats avaient près du Môle une église qu'on appelait N.-D. du Remède : François y venait prêcher souvent. Il les visitait aussi à la Darsène ou à leur bord. Mais son grand ministère auprès d'eux ne commença qu'en 1685. Cette année-là, l'intendant des galères demanda le Bienheureux pour donner la retraite pascale aux condamnés. François accepta avec bonheur ce ministère; aidé de quelques Pères du Gesù, il prêcha pendant tout le Carême au bagne. Il passait d'une galère à l'autre, évangélisant chaque Chiourme et leur donnant à toutes à tour de rôle la mission. Quand les forçats d'un navire étaient confessés, la poupe était ornée de draperies et de guirlandes de feuillages; le soir, le missionnaire déposait en grande pompe le Crucifix sur un autel et, pendant toute la nuit, la galère, transformée en chapelle, voyait sa population, d'ordinaire si turbulente, pieusement agenouillée devant la Croix. Le lendemain, le Saint conduisait les

1. Car. de Bonis, S. J., *Vita Ven. Fr. de Hieronymo*, l. I, ch. XII, p. 61.

forçats en procession à l'église du Môle; il y faisait chanter une messe en musique par ses artistes et il y distribuait la communion. Enfin, à Pâques, lorsqu'il avait passé successivement à bord de toutes les galères, du haut d'une tartane placée au milieu de la Darsène il adressait une dernière fois la parole à « ses enfants du bagne », et il leur donnait la bénédiction apostolique avant de s'éloigner. Pendant près de trente ans François remplit ce ministère, dont les cérémonies diverses attiraient un grand nombre de curieux. Pendant trente ans il y goûta constamment les mêmes consolations. Cet enfer était vraiment régénéré. Le Saint avait



NAPLES. — Le Môle.

trouvé des catéchistes parmi les galériens eux-mêmes; il était aussi parvenu à bannir presque entièrement les chansons licencieuses du bagne en leur substituant des cantiques, et ce n'était pas une petite surprise pour les visiteurs que d'entendre les condamnés chanter des hymnes à la Vierge pendant leurs pénibles corvées.

Ce que François avait fait pour les criminels du bagne, il le fit avec le même succès pour les détenus des prisons de Naples, particulièrement pour ceux de la Vicarie, où les Cours de justice siégeaient. Il s'occupa également des esclaves mahométans qui étaient sur certaines galères. Enfin, il évangélisa les ouvriers de la marine et

ceux du port. C'était une population particulièrement remuante et amie du bruit. Elle habitait les Fondiques, sortes d'agglomérations qui ressemblaient à ce que dans nos grandes villes nous appelons les cités. Maintenir dans ce milieu l'ordre et la paix n'était pas chose facile ; François y réussit pourtant. Il prit souvent les Fondiques pour théâtre de ses prédications du dimanche, et quand il y eut réveillé la piété, il les plaça sous la surveillance officieuse de Prieures qu'il choisit parmi les mères de famille les plus recommandables. Cette idée ingénieuse porta ses fruits. — Une tranquillité relative régna aux Fondiques et, grâce à la vénération dont il était entouré là, comme partout du reste, le Bienheureux les transforma peu à peu.

L'humilité de François l'inclinait de préférence vers les pauvres et vers les petits. Mais l'apôtre des ouvriers, des forçats et des Madeleines savait à l'occasion s'adresser à des auditoires moins grossiers. Je ne parlerai que pour les nommer des retraites qu'il donna dans les conservatoires du Saint-Esprit, de Saint-Onuphre et de la Pietà (1683). Il fut tellement goûté dans toutes ces maisons, que les élèves, — ceux de la Pietà surtout, — demeurèrent toujours à sa disposition dans les circonstances solennelles. Avait-il besoin d'un chœur pour quelque fête, les musiciens de la Pietà accouraient. Le Saint les mettait souvent à réquisition, car il aimait à donner de la splendeur au culte, et il prodiguait dans ce but la musique, le luminaire et les fleurs. Il cultivait de ses propres mains un parterre pour avoir une grande variété de ces dernières, et comme il était fort habile, il en faisait même d'artificielles avec beaucoup de goût lorsque pendant l'hiver les fleurs naturelles venaient à manquer.

François avait réussi dans les conservatoires. Eut-il le même succès dans les monastères ? Il suffit de lire sa vie pour être absolument convaincu sur ce point. Dans un couvent qui se recru-

tait exclusivement parmi la plus haute noblesse du royaume, et qui n'en était malheureusement pas plus uni pour cela, on avait pourtant quelques préventions, paraît-il, contre ce prédicateur de carrefours. Le Bienheureux vint y donner les exercices et, avant la fin de la retraite, la paix refleurit dans ces murs troublés. La sainteté ne s'impose-t-elle pas avec une force presque irrésistible ? D'ailleurs, les auditoires les plus exigeants ne prenaient jamais notre Saint en défaut quand il s'agissait de délicatesse. On le constata si bien durant la retraite qu'il prêcha au collège des Nobles, que, lorsqu'on voulut inaugurer les retraites de grandes dames, c'est le P. François qu'on choisit. Le succès de cette première retraite fit le succès de toutes les autres et, dès l'année suivante, l'affluence des nobles auditrices fut telle autour du Bienheureux, qu'on dut passer du collège à l'église de la Maison professe, beaucoup plus abordable et plus grande que le Gesù Vecchio.

III.

Quelle était donc la nature de cette éloquence qui s'adaptait si bien à tous les auditoires et qui les remuait tous si fortement ? Car elle faisait véritablement irruption dans les âmes, et elle les secouait avec une puissance extraordinaire à certains moments. Que de fois ne vit-on pas un assassin jeter aux pieds du missionnaire le stylet dont il allait se servir, une pécheresse se précipiter à ses genoux et se couper publiquement les cheveux en signe de pénitence, des ennemis se réconcilier subitement dans ce pays de haines invétérées et de terribles vendettas ?... Quant aux pécheurs, de 1680 à 1689, François en convertit 3774, et parmi eux beaucoup ne s'étaient pas confessés depuis vingt, trente et

quarante ans ! Il fallait donc que la parole du Saint fût véritablement bien puissante !... Les contemporains de François nous disent qu'elle n'avait rien de l'éloquence classique. Essentiellement communicative, familière, mais exempte de vulgarité, elle était chaude et vibrante, avec des éclats qui secouaient les multitudes et leur communiquaient un tremblement. Les images s'y succédaient, vives, brillantes et colorées, comme il en faut sous le ciel de l'Italie méridionale, quand on prêche en plein air, en face de ce panorama superbe dont une mer diamantée, les coteaux verdoyants du Pausilippe et un volcan empanaché de fumée forment les principaux décors.

Telle quelle, cette parole était presque irrésistible et, dans la seconde partie de sa carrière surtout, l'éloquent apôtre semblait commander à la foule et l'émouvoir à son gré. Dans tous les cas, l'ascendant qu'il exerçait sur elle était immense. On le vit bien dans une circonstance critique. Pendant l'émeute de 1701, la Maison professe fut plusieurs fois sur le point d'être envahie par les révoltés. Mais le Supérieur avait heureusement confié la charge de portier au Bienheureux. Chaque fois donc qu'une nouvelle bande se présentait, elle trouvait sur le seuil celui que tout Naples vénérait. Aucune n'osa passer outre, et le Gesù Nuovo fut sauvé.

Cet ascendant s'affirmait aussi dans les grandes calamités publiques. François s'en servait alors pour pousser le peuple à la prière et pour ramener la confiance dans les cœurs épouvantés.

Le 5 juin 1688, veille de la Pentecôte, vers quatre heures de l'après-midi, Naples fut secouée par un violent tremblement de terre. A la troisième commotion, un grand nombre de maisons et quelques édifices s'écroulèrent avec fracas. Au Gesù Nuovo, la coupole s'effondra, en ensevelissant sous ses décombres ceux qui se

trouvaient dans l'église. Le spectacle qu'offrit alors la ville était des plus effrayants. On eût dit, raconte dans un de ses poèmes latins le P. Giannetasi, témoin oculaire du désastre, que le dernier jour du monde était arrivé, ce jour où, au milieu des ruines de l'univers, les hommes terrifiés verront apparaître la justice divine dans le ciel [1]. Miraculeusement épargné dans cette catastrophe, François sort du Gesù ; un seul congréganiste l'accompagne ; il va sur les

VÉSUVE. — Coulée de lave.

places publiques, et il prêche à la foule tremblante jusqu'au soir. Le lendemain, un orage ayant éclaté sur la ville, le Saint organise une procession de pénitence. Pendant trois jours, la file de ses congréganistes se déroule à travers les décombres, en chantant le *Miserere* et le *Pater*. Les autres confréries l'imitent, et, la prière ranimant la confiance, la terreur finit peu à peu par s'apaiser.

Quelques années plus tard, le 6 avril 1694, dernier jour de la

1. Cité par le P. Julien Bach, *Hist. de saint François de Geronimo*, p. 141, n° 1.

semaine de Pâques, Naples fut de nouveau saisie d'effroi. Par un ciel absolument pur, on entendit comme un grand coup de tonnerre, et la terre s'étant mise à trembler, de la bouche du volcan on vit une immense colonne de fumée s'élever menaçante dans les airs. Huit jours durant le Vésuve fuma ainsi. Le samedi, veille du dimanche du Bon Pasteur, les laves enflammées qui bouillonnaient dans le gouffre montèrent jusqu'aux lèvres du cratère, et, débordant sur le sommet du cône, elles commencèrent à glisser le long des flancs de la montagne comme une coulée de fonte incandescente que rien ne pouvait arrêter. On crut la catastrophe inévitable. Mais, durant toute la semaine, François s'était dépensé pour exciter le peuple à la pénitence, et le lendemain, pendant la Communion générale du troisième dimanche, le volcan, subitement calmé, redevint silencieux.

Ce silence ne devait malheureusement pas toujours durer. Le 28 juillet 1707, au milieu d'une fête publique, une sourde explosion se fit entendre : c'était le monstre qui se reprenait à gronder. D'énormes gerbes de flammes parurent au sommet du Vésuve ; le 31, elles étaient si intenses que la montagne entière semblait de feu. Le lendemain, il s'y ajouta une prodigieuse quantité de cendres, en sorte que le ciel en fut obscurci, et que, suivant les relations contemporaines, on dut en plein midi se servir de flambeaux. Le 2 août, les ténèbres étaient encore plus épaisses. François avait passé la matinée à parcourir diverses places publiques pour consoler et encourager les malheureux qui s'y étaient réfugiés ; car le sol éprouvait des osciliations fréquentes, et, sous l'effet de ces secousses répétées, plusieurs maisons s'étaient écroulées. La peur en ayant fait abandonner plusieurs autres, des groupes nombreux erraient en tremblant à travers les rues. Vers quatre heures, François arriva sur la place Sainte-Catherine, les vêtements couverts de cendres. Dès qu'on le reconnut, on accourut autour de lui. Le Saint gravit les degrés de Saint-Onuphre pour dire quelques mots à la foule.

Alors, saisi par l'horreur de cette nuit factice, sous les flots de poussière noirâtre qui pleuvaient sur les auditeurs, il débuta par cette apostrophe, que les circonstances rendaient sublime : « Naples, Naples, quelle heure est-il en ce moment ? » — « Il parla pendant près d'une heure, dit un témoin de cette scène. Ses paroles étaient comme enflammées, et elles firent tant d'impression que sur toute la place on n'entendait que des cris de contrition et des sanglots. Pour moi, je faisais des actes fréquents de repentir et je demandais à DIEU de me pardonner toutes mes fautes. » Enfin, le 3 août, le cardinal-archevêque ayant exposé le chef de saint Janvier, patron de la ville, la terrible éruption prit fin[1].

Quatre ans auparavant, François avait paru en consolateur au milieu de ruines non moins lugubres. Aquila avait été presque totalement détruite par un tremblement de terre, le 2 février 1703. Le Saint y arriva le lendemain du désastre. Il savait, suivant le conseil de l'Apôtre, « *flere cum flentibus*, pleurer avec ceux qui étaient dans la douleur. » Comment aurait-il pu du reste demeurer insensible en face d'une si épouvantable catastrophe ? Deux mille quatre cents habitants avaient expiré sous les décombres, quinze cents y avaient été plus ou moins blessés. Il mêla donc ses larmes au deuil des survivants, mais, tout en prodiguant à ceux-ci ses consolations les meilleures, il profita de ce malheur public pour ramener à une piété généreuse cette ville trop portée à l'indolence, et il ne s'éloigna qu'après avoir donné une mission au cours de laquelle il recueillit des fruits abondants.

1. Voici la traduction de l'inscription commémorative de l'événement que nous venons de rapporter :

« L'an 1707, alors que depuis plusieurs jours le Vésuve était en éruption et que sa violence croissant toujours menaçait d'embraser la Campanie entière, l'exposition du chef sacré sur son autel fit cesser le désastre. Pleins de gratitude pour ce bienfait, comme pour les précédents par lesquels ils ont été bien des fois délivrés de la guerre, de la peste, de la famine et des tremblements de terre, les Napolitains ont fait graver cette inscription en l'honneur du Bienheureux Janvier, prince et patron de la cité. » — R. P. Bach, *Hist. de St François de Géronimo*, p. 268.

Le Bienheureux était alors occupé à prêcher dans les Abruzzes. Déjà, pendant les années précédentes, il avait eu l'occasion d'évangéliser quelques localités hors de Naples. Mais il n'avait guère parcouru que la lisière méridionale de la Terre de Labour. Il avait ainsi visité Caïvano, Pescatola, Casandrio, Parete et Casola en 1688. Dix ans après, il avait donné la mission à Saint-Arpino et à Cesà, ce village où, pour confondre une calomnie, il fit miraculeusement parler un petit enfant de trois mois. Il avait aussi prêché en 1700 à Nôle avec un succès tel que l'affluence des auditeurs contraignit l'archiprêtre à faire dresser la chaire sous le portail de l'église ; encore, la grande place devenant insuffisante, les fidèles se pressaient-ils non seulement à toutes les fenêtres, mais jusque sur les toits des maisons.

Cependant ce ne fut qu'à partir de 1702 que François devint réellement missionnaire de campagne. Sa réputation s'était répandue par tout le royaume. De tous côtés on appelait le Bienheureux. Mais la capitale ne voulait pas qu'on lui ravît son apôtre. Pour trancher équitablement le différend, le P. Provincial décida que François donnerait six mois à Naples et qu'il consacrerait aux pauvres habitants des provinces les mois d'automne et ceux d'hiver. Si dur que ce labeur s'annonçât pour un sexagénaire, — car il l'était, — le vaillant ouvrier ne le récusa point. Au début de sa carrière, il aurait voulu aller travailler parmi les infidèles. Plus tard, il avait dit à ses Supérieurs qu'il n'était pas capable de prêcher à Naples et que les populations des Calabres lui conviendraient mieux. Il aurait été heureux de passer toute sa vie avec les pâtres des montagnes et de se nourrir de châtaignes et de petit lait comme eux. Mais, ce bonheur lui ayant été refusé, il se jeta avidement sur la rude tâche qu'on lui proposait, et il s'y consacra avec tant de zèle, qu'on vit bien que c'était de tout cœur qu'il la faisait.

Dès la fin de l'été de 1702, il partit pour l'Abruzze ultérieure.

C'est un pays d'immenses pâturages où une population simple et agreste est clairsemée dans des centres le plus souvent très distants les uns des autres. Le bâton à la main, François allait de hameau en hameau, sous le soleil pendant l'automne, dans la neige au cœur de l'hiver. L'année suivante, il évangélisa les campagnes de l'Abruzze citérieure et les bords de l'Adriatique. En 1706, ce fut à la Terre de Labour qu'il se consacra. Mais il préleva sur ces missions le temps nécessaire pour passer dans les îles, et il visita ainsi successivement Procida, Ischia et Capri, ces joyaux du golfe

Ile de Capri.

de Naples. Que de fois son pied n'y foula-t-il pas les ruines, couvertes de lichen et de lierre, des vieux palais impériaux ! Elles lui disaient le néant des splendeurs les plus incontestées de l'histoire et lui rappelaient que le temps abat tous les orgueils à ses pieds. L'hiver de 1708 le revit dans ces immenses solitudes de la Pouille parcourues par des bergers nomades et où, au temps de sa jeunesse, il s'était si souvent promené en priant, au déclin du jour. Aux Grottailles, où il donna la mission dans l'église de son frère, l'archiprêtre Thomas, François eut la consolation de retrouver son père.

Le vieillard était fier de la vénération qu'on prodiguait à son fils, et en voyant le peuple couper indiscrètement le manteau du missionnaire pour en garder les morceaux comme des reliques, il pleurait de reconnaissance et de bonheur. Ces larmes n'étaient-elles pas une récompense, et DIEU ne payait-il pas ainsi le père du sacrifice qu'il lui avait fait de son fils, trente-huit ans auparavant ?

Pendant ces courses apostoliques, le Saint se consacrait surtout aux bourgs et aux villages : mais il ne se détournait pas cependant des villes qu'il rencontrait sur son chemin. Il donna ainsi la mission à Téramo, où on vint l'entendre de trente-cinq communes, assure-t-on, — à Chieti, où nobles et bourgeois allèrent au-devant de lui en procession, et où son passage fut signalé par un nombre prodigieux de guérisons miraculeuses, — à Sulmone, où il annonça prophétiquement dans un sermon la catastrophe qui fondit sur cette ville deux ans après. — Il prêcha dans les mêmes conditions à Capoue, à Massa, à Otrante, à Andria, à Tarente et à Bari. Il fut aussi appelé à Bénévent par le cardinal Orsini, qui devait ceindre la tiare sous le nom de Benoît XIII, et, après avoir visité Amalfi comme pèlerin de St-André, il y revint pour y donner la mission.

IV

CEs pénibles travaux entraînaient de grandes fatigues pour François. Cependant ils ne lui suffisaient pas encore et il y ajoutait de rudes et incessantes mortifications. Pendant ses missions, il prenait habituellement la discipline trois fois par jour, le matin, avant de monter en chaire, et le soir, quand il avait fini son examen. Avait-il quelque conversion plus difficile à obtenir de la miséricorde

divine, il redoublait de pénitences. Mais, en temps ordinaire, il se flagellait jusqu'au sang au commencement et à la fin de chacune de ses journées. Il employait pour cela, tantôt des chaînettes armées de pointes, tantôt des disciplines hérissées de piquants de fer. A sa mort, on les trouva dans sa pauvre chambre ; elles étaient toutes rouges de son sang. Pendant de longues années, il porta aussi un cilice qui lui descendait jusqu'aux genoux, et l'obéissance dut intervenir pour qu'il consentît à s'en dépouiller. Son sommeil était court ; il le prenait sur une planche ; le vendredi, il se couchait sur la terre nue ou s'étendait sur une croix.

Si bien gardée par ces austérités, sa pureté devait être sans tache. Elle le fut, au rapport de tous. Quoique son zèle le mît en contact fréquent avec des pécheresses scandaleuses, ainsi que nous l'avons vu précédemment, aucun souffle empesté ne passa sur son âme pour la ternir ou la troubler ; et l'on ne pouvait assez admirer l'héroïque fidélité avec laquelle, déjà parvenu à la vieillesse, François gardait pourtant la modestie la plus exacte dès qu'il sortait du Gesù.

Il observait en cela une petite règle. Mais, pour lui, petites ou grandes, les règles avaient toutes droit à son obéissance, et il ne la leur refusait jamais. Dès son entrée en religion, il avait pris à la lettre la recommandation de saint Ignace, et il avait fait tous ses efforts pour que, dans son âme, l'obéissance brillât aussi parfaite que possible aux yeux de Dieu. Obéissance d'exécution, obéissance de volonté, obéissance de jugement, il s'appliquait à tout avec ponctualité et avec amour. Pour rien au monde il n'eût tourné un ordre, légèrement adouci une règle ou interprété mollement l'intention d'un supérieur. C'était tout droit, avec une loyauté inflexible, qu'il agissait toujours, quoi qu'il lui en pût coûter. Pour n'en citer qu'un exemple, ses règles lui disaient qu'il devait aimer la pauvreté

comme une mère, et se bien persuader que les dernières choses de la maison seraient toujours assez bonnes pour lui. Il fit si bien passer cette conviction dans sa vie qu'il garda pendant quarante ans la même chambre, quoiqu'elle fût sans fenêtre, humide et froide l'hiver, insupportable de chaleur pendant l'été. Une table mal jointe, deux chaises de paille, un prie-Dieu et deux images de papier, voilà tout ce que l'on y apercevait en fait de meubles. Plusieurs fois les Supérieurs voulurent donner à François une cellule moins incommode ; mais le bon serviteur de DIEU, tout en leur en exprimant sa filiale reconnaissance, déclina constamment leurs offres et demeura dans son réduit. Il n'agissait pas autrement pour la nourriture ou pour le vêtement; il les souhaitait vulgaires et il ne tolérait rien qui n'y fût conforme à la pauvreté.

C'est en pauvre aussi qu'il parlait de lui, ne prétendant à aucune estime, ne s'irritant d'aucun affront. Son humilité perçait dans son attitude et dans son entretien. A l'entendre, on n'avait pas de peine à se convaincre qu'il ne portait pas cette humilité à fleur de lèvres seulement, mais qu'elle avait de profondes et solides racines dans son cœur. Aussi ne n'y trompait-on pas. « Le Père François, disait-on, ne s'humilie pas comme d'autres, par pure cérémonie; ce qu'il exprime, il le sent bien. » Souvent, son compagnon l'entendait répéter à voix basse en face de quelque contrariété imprévue : « J'en mérite bien plus, hélas ! » Non seulement il acceptait les réprimandes de ses inférieurs,mais il les sollicitait même et les en remerciait de tout son cœur. Étant préfet au collège des Nobles, il fut un jour publiquement souffleté par un élève : sans s'émouvoir, le Saint s'agenouilla et, suivant le précepte évangélique, il présenta l'autre joue à son insolent agresseur. Plus tard, il prêchait sur une des places de Naples : survient un religieux théâtin, qui s'installe à quelques mètres et commence à s'adresser au peuple, lui aussi. Immédiatement, François interrompt son sermon : il engage ses

auditeurs à aller écouter ce prédicateur « beaucoup plus savant que lui », dit-il, puis il s'éloigne humblement, impressionnant plus les assistants par cet acte qu'il n'aurait pu le faire par un éloquent discours.

Un de ses frères, Cataldo de Géronimo, était venu à Naples, et il y vivait en pauvre ouvrier. François, qui ne rougissait pas de

Abbaye de la Trinité, près de Salerne.

ses humbles origines, l'accueillit avec tendresse. Mais, Cataldo étant tombé malade, il ne voulut pas accepter les offres de certaines personnes riches de la ville, qui, par considération pour lui, étaient toutes disposées à recevoir l'humble artisan dans leur hôtel : « Non, non, répondit le Bienheureux, nous sommes des pauvres, et l'hôpital est tout ce à quoi nous pouvons prétendre par conséquent. » Puis il fit transporter Cataldo à Saint-Ange du Nid, dont il connaissait

les administrateurs : « Ce pauvre malade est mon frère, leur dit-il ; je vous le recommande, soignez-le de vo re mieux » [1].

Son humilité, mise à des épreuves plus pénibles, n'en triompha pas moins glorieusement. La Maison professe était administrée en 1690 par un homme de grande expérience, le P. Octave Carraciolo. Ce religieux connaissait François déjà, car il avait gouverné la Province de Naples. Cependant il voulut éprouver d'une manière un peu extraordinaire la vertu du Bienheureux. Il le reprit donc publiquement à propos de ses sorties en ville, affectant de les trouver excessives et de les croire sans raison. Il lui ordonna de plus de demander permission expresse de sortir toutes les fois qu'il mettrait le pied hors du Gesù. Le Saint baissa la tête et promit d'obéir exactement. Le P. Carraciolo ne se borna pas à cet ordre, humiliant parce qu'il semblait dicté par la défiance. Chaque fois que le zélé missionnaire sollicitait l'autorisation d'aller prêcher ou confesser quelque part, le Supérieur lui demandait de longues explications et faisait des difficultés sans fin. Parfois même la permission était refusée : « C'est bien, disait le P. Carraciolo, ne vous préoccupez plus de cette affaire, j'y pourvoirai moi-même ; » et il renvoyait Francois. Pendant dix-huit mois le Bienheureux fut ainsi traité pour ainsi dire tous les jours. Sa patience ne se démentit pas une seule fois. Au bout de ce temps, le P. Carraciolo fut édifié : « Maintenant, déclara-t-il aux autres religieux, je suis sûr que notre bon P. Francois est un saint ; » et, levant toutes les interdictions qu'il avait portées, il rendit au zèle du Saint sa complète liberté.

Mais, à son tour, le cardinal Cantalmi, successeur d'Innocent XII sur le siège de Naples, fut prévenu contre le serviteur de Dieu. On lui représenta François comme un homme sans prudence et dont le langage était outré. L'archevêque, croyant ces rapports exacts, fit

1. P. G. A. Patrignani, *Menologio di pie memorie*, etc., t. II, 11 Maggio.

dire au Bienheureux qu'il lui interdisait la prédication publique ; de plus il lui défendit d'exercer aucun ministère dans les couvents. Le Saint accepta la décision sans protester ; seulement, pour se dédommager, il passait des journées entières au confessionnal. Frappé de cette humilité si simple, le cardinal fit faire une enquête ; elle tourna comme on devait s'y attendre. L'interdit fut aussitôt levé, et, afin de réparer de quelque manière le tort involontaire qu'il avait fait au Saint, Cantalmi lui donna les pouvoirs les plus étendus, en même temps que la juridiction sur la Darsène et sur le port.

Où donc François puisait-il cette humilité profonde ? Dans l'oraison. Toute sa vie peut être considérée comme une longue prière, nous disent ses historiens. Quand il ne passait pas la nuit entière à genoux dans sa pauvre cellule, il donnait certainement à la méditation la plus grande partie du temps qu'il aurait pu consacrer au sommeil. Les portiers de la Maison professe ont donc affirmé sous serment, dans le procès canonique, qu'ils l'avaient toujours trouvé agenouillé quand, pendant la nuit, ils étaient allés l'appeler pour porter secours à un malade ; et ce cas était fréquent. François se complaisait surtout dans le souvenir des humiliations du Verbe. Noël était sa fête de prédilection : jamais il ne goûtait de consolation plus douce qu'auprès du divin Enfant de Bethléem. Pendant trente ans, il prêcha au Gesù la nuit du 25 décembre : il ne se répéta jamais ; sa dévotion lui fournissait sans cesse de nouvelles et tendres considérations sur ce sujet. Il prenait plaisir à faire lui-même la crèche dans notre église et il déployait un goût vraiment artistique dans ce travail. Les seuls mots de l'Évangile « *et Verbum Caro factum est* » le faisaient fondre en larmes. Aussi eut-il une joie immense à aller en pèlerinage à Lorette, pendant une de ses missions dans les Abruzzes ; il en revint plus enflammé d'amour que jamais envers Celui qui s'y incarna pour racheter les hommes. Les humiliations finales de la vie du divin Maître le touchaient aussi

beaucoup. On remarqua, pendant la Semaine Sainte, qu'il ne pouvait pas retenir ses larmes en lisant la Passion durant la messe. Quant à sa dévotion au Crucifix, elle était connue dans Naples entière, car c'est presque toujours la Croix en mains qu'il prêchait. Souvent il fleurissait les pieds du divin Crucifié, et ces fleurs, pieusement recueillies par les fidèles, firent plus d'une fois des miracles sans qu'il le sût.

L'adorable Eucharistie ne pouvait manquer d'attirer notre Bienheureux : JÉSUS-CHRIST n'y vit-il pas dans un état d'anéantissement continu ? François parlait du divin Ermite du Tabernacle avec cette familiarité touchante, exquise, qui est le propre des Saints [1]. Il le visitait fréquemment dans la journée et passait souvent de longues heures la nuit au pied de l'autel. Dans la contemplation du Crucifix, il retrempait son humilité profonde : en face du Tabernacle, il s'animait à la charité pour le prochain.

Cette charité était inépuisable. Nous avons vu les fatigues qu'elle faisait embrasser au Saint dans les missions ; quand il s'agissait de secourir les âmes, de travailler à leur salut, François ne reculait devant aucune peine : il n'était pas moins plein de compassion pour les souffrances du corps. Les industries dont il usait pour soulager les pauvres étaient variées et nombreuses. Tantôt il allait quêter à domicile des vêtements hors d'usage qu'il raccommodait de ses propres mains ; tantôt il recueillait les restes de la table et les portait à de pauvres gens qui avaient faim. Pendant plusieurs années, avec la permission de ses Supérieurs, il préleva sur sa propre nourriture de quoi secourir un prêtre sans fortune que la paralysie retenait enchaîné sur un lit de douleurs. Beaucoup de personnages riches avaient fait de lui leur aumônier. Aussi les pauvres accouraient-ils en grand nombre. François les accueillait toujours avec

1. Il l'appelait, en se servant d'un diminutif charmant, qui n'a pas d'équivalent dans notre langue : *Il mio Cristo Romitello.*

une bonté paternelle; il leur donnait de l'or aussi longtemps qu'il en avait, et quand sa bourse était vide, il faisait comme saint Pierre au sortir du temple : souvent, il rendait les pauvres malades à la santé.

Dieu multiplia en effet le miracle entre les mains de son servi-

S. François de Géronimo.

teur. Un des congréganistes de François avait perdu sa fille, et, faute de ressources, il ne pouvait la faire ensevelir. Il envoya son fils au Gesù pour implorer la charité du bon Père : on répondit au jeune homme que celui qu'il demandait prêchait une mission dans le

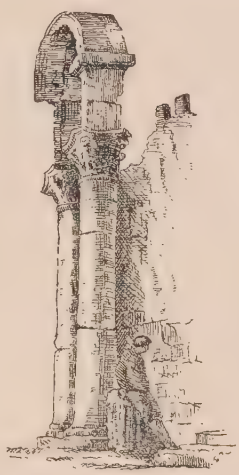
diocèse d'Aversa, et c'était vrai. Or, à ce moment-là même, le Saint frappait miraculeusement à la porte de la pauvre maison en deuil ; il remettait vingt écus au malheureux père et disparaissait immédiatement.

Les événements qui se passaient au loin étaient parfois révélés au Bienheureux. Ce que nous avons raconté à propos de la victoire de Sobieski à Vienne le prouve bien. D'autres fois, c'étaient les secrets les plus intimes du cœur qui étaient mis à nu sous les regards de l'apôtre. Un jour, il confessait au Gesù. Poussé par l'Esprit-Saint, il quitte le confessionnal, et, paraissant sur le seuil de l'église, il voit un homme qui marchait d'un pas rapide : « Où vous précipitez-vous ? lui crie-t-il. — Que vous importe ? — Il m'importe sans doute, et il vous importe à vous bien plus encore... car, vous venez de telle ville pour tuer ici un de vos ennemis. Ne voyez-vous pas l'horreur du crime que vous allez commettre ? » A ces mots l'homme pâlit : « C'est vrai, mon Père, » dit-il d'une voix étouffée. Alors, François lui rappelle la miséricorde divine, et, arrachant du cœur de ce malheureux les désirs de vengeance qui y couvaient, il a la joie de ramener à Dieu celui dont la colère allait faire un implacable meurtrier.

François eut aussi le don prophétique à un éminent degré. Les seuls actes de sa canonisation énumèrent près d'une centaine de prophéties faites par lui. Aux uns, il annonçait un prochain retour à la santé ; aux autres, leur future entrée en religion ou leur envoi dans des missions lointaines. Quelquefois il déroulait à l'avance, en bénissant les enfants qu'on lui présentait, les événements les plus marquants de leur existence. Une de ces prophéties est restée célèbre entre toutes, et personne n'ignore comment, à la naissance de saint Alphonse de Liguori, il annonça à tous ceux qui étaient présents que le nouveau-né arriverait à une extrême vieillesse,

qu'il serait élevé à l'épiscopat et qu'il deviendrait un des Docteurs de l'Église en même temps qu'un de ses Saints.

Mais les prodiges les plus nombreux dans la vie du grand thaumaturge sont les guérisons subites. Il serait difficile, sinon absolument impossible, d'en faire un relevé complet. Nous avons du moins un aveu qui nous permettra d'en deviner quelque chose. Quand un malade l'appelait à son secours, François était trop humble pour lui imposer les mains. Il le recommandait à saint Cyr, martyr, en qui il avait une grande confiance et dont il portait toujours une relique sur lui. C'est à ce glorieux saint qu'il attribuait tous les miracles que DIEU accomplissait par son entremise. Aussi parlait-il de ces faits merveilleux sans en rien dissimuler et comme de choses auxquelles il était étranger. Un jour donc que le P. Canati venait d'assister à un miracle, François lui dit : « Vous ne sauriez croire combien saint Cyr a guéri de malades à ma connaissance. Tenez, voyez-vous ce petit enfant qui court devant nous? Il était rachitique et tout contrefait : saint Cyr l'a redressé en un moment comme il avait redressé déjà quarante-sept enfants qui se trouvaient dans le même état. Je l'ai vu rendre la lumière à des aveugles, l'ouïe à des sourds, la raison à de pauvres insensés, une santé complète et soudaine à des gens qui allaient mourir; en un mot le nombre des grâces que j'ai obtenues par la seule application de sa relique s'élève à plusieurs milliers [1]. »



BÉNÉVENT.
Ancien arc et fontaine Ste-Sophie.

François ne prenait pas garde qu'en parlant ainsi il se trahissait lui-même ; car la toute-puissante relique n'opérait que lorsqu'elle

1. Sur son lit de mort, François déclara à Mgr Vicentini, nonce du Pape à Naples, que ces grâces avaient dépassé le nombre de dix mille.

était entre ses mains. D'ailleurs, il n'était pas nécessaire qu'elle intervînt toujours, et si le Bienheureux s'en servait industrieusement, d'ordinaire, à cause de son humilité, il lui arrivait de s'oublier, de prier directement la miséricorde infinie, et le miracle avait lieu. D'un signe de croix, par exemple, il fit disparaître une tumeur qui aveuglait le P. Jean Cafaro, religieux Trinitaire, et il guérit une pauvre femme, Thérèse Ruffo, du squirre qu'elle portait à la mâchoire inférieure depuis longtemps déjà. En priant sur un autre malade, Nicolas Bruno, il supprima pour toujours d'intolérables douleurs de cœur que rien n'avait pu soulager jusqu'alors. A Mondragone, pendant qu'il confessait, il voit entrer dans l'église un pauvre petit enfant dont les membres inférieurs sont paralysés : ému de pitié, le Saint l'appelle. « Plût à Dieu, répond la mère, qu'il pût aller vers vous ! mais, vous le voyez, ses jambes refusent de le porter. » François n'en persiste pas moins : une seconde fois, il ordonne au malade de venir à lui. Et aussitôt les membres paralysés reprennent leur force et leur souplesse, l'enfant vient d'un pas ferme vers son sauveur.

C'est aussi en faveur d'un enfant que le Bienheureux fit le plus éclatant de ses miracles. Une femme du peuple, plongée dans la misère, avait eu la douleur de voir son enfant à la mamelle mourir entre ses bras. Depuis deux jours le petit cadavre attendait la sépulture, et la malheureuse mère n'avait pas les quelques pièces de monnaie qui lui eussent été nécessaires pour la lui donner. Affolée, elle prit la résolution d'aller déposer l'enfant dans le confessionnal du P. François : sa charité, se disait-elle, fera ce que ma misère m'empêche d'accomplir. Le mardi-gras, à la première aube, elle se glisse donc dans l'église de la Maison professe et, sans être aperçue, elle parvient à déposer son précieux fardeau dans le confessionnal. Puis elle s'éloigne un peu pour voir ce qui arrivera.

Quand, sa messe dite, François vint et aperçut le cadavre de

l'enfant, il eut un moment de surprise. Mais il chercha conseil auprès de DIEU : il s'agenouilla donc devant le Très-Saint Sacrement exposé sur l'autel pour les Quarante-Heures, et resta plongé quelques instants dans une prière profonde. Avisant ensuite son frère Cataldo et une femme nommée Marie Cassier qui entraient dans l'église : « Ma fille, dit-il à celle-ci, prenez l'enfant qu'on a déposée dans mon confessionnal, et soignez-la jusqu'à ce que je vous dise ce qu'il faudra faire d'elle. » Mais Marie, s'apercevant à la rigidité glaciale des membres que l'enfant avait cessé de vivre : « Que voulez-vous, mon Père, que je prenne soin de cette pauvre créature ? N'avez-vous pas remarqué qu'elle est morte depuis longtemps certainement ? — Non, non, reprit François, en se servant des paroles de l'Évangile, elle n'est pas morte : elle dort seulement, *Non est mortua, sed dormit.* » Et avec un peu d'eau de saint Cyr que Cataldo s'est hâté d'aller chercher à la sacristie, il fait le signe de la croix sur le front pâle du cadavre, puis sur ses lèvres et sur son cœur. Incroyable merveille ! comme si l'enfant se fût en effet réveillée d'un long sommeil, ses yeux clos se rouvrent à la lumière, sa bouche se desserre et sourit. « Hâtez-vous, ordonne alors le Saint à Marie, de déposer cette enfant où vous l'avez prise, puis prévenez la femme que vous trouverez agenouillée sur le seuil de l'église et pleurant sous sa cape noire, que je l'attends pour lui parler. » « Ma fille, dit-il ensuite à celle-ci quand elle vient, reprenez votre enfant dans mon confessionnal. » Tremblante, la malheureuse, ignorant encore le miracle, essaye de se défendre, de dire qu'elle ne sait ce dont il s'agit. Mais l'enfant, qui l'a reconnue, pousse un cri comme pour redemander le sein : à ce cri, la pauvre mère, incapable de se contenir, se précipite vers la petite ressuscitée, et, souriant et pleurant en même temps, elle l'étreint sur son cœur en la couvrant de ses baisers.

Cette résurrection ne fut pas la seule que le Saint opéra dans le

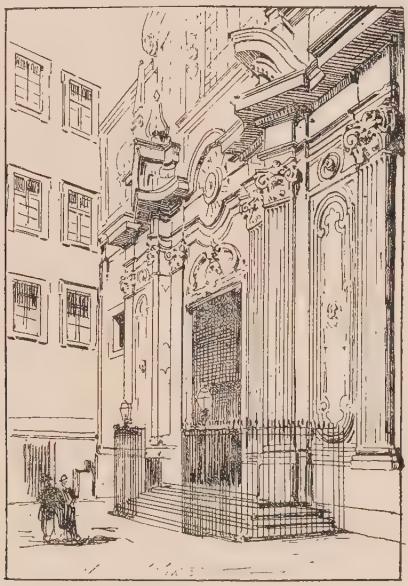
cours de son ministère. Il rappela trois autres morts à la vie : un médecin nommé Pompée Prudent, une femme, Camille Amendola, et sa fille, Anne Gavaropoli (1).

Qui s'étonnerait que, commandant ainsi à la mort elle-même, François exerçât aussi un véritable empire sur la nature et sur les êtres sans raison ? A Sainte-Marie l'Égyptienne, la provision de blé de l'année s'était pourrie dans le grenier. Le Bienheureux prie quelques instants, puis, étendant les mains sur les céréales : « Froment du bon DIEU, dit-il, nourris ces pauvres filles cette année. » Le lendemain, il n'y avait plus un seul grain avarié dans le grenier. Dans un autre couvent de Naples, à Saint-Antoine de Padoue, François apprend, au cours d'une visite qu'il faisait à une Sœur malade, que l'unique figuier du jardin, épuisé par la vieillesse, est devenu à peu près stérile. Alors, avec la grâce familière que son homonyme, le Séraphin d'Assise, mettait à s'adresser à la nature : « Cher arbre, dit-il au figuier décrépit, produis des fruits en abondance pour les épouses de ton Créateur. » Et le figuier devint dès ce moment d'une fécondité extrême. Un autre jour, le Bienheureux était allé visiter une roseraie dont on lui apportait souvent des fleurs pour en orner l'autel de la Très-Sainte Vierge, à laquelle il avait, comme nous l'avons dit, une très grande dévotion. Brûlés par un vent âpre, tous les germes en avaient été irrémédiablement détruits. Le Saint lève les yeux vers le ciel, puis, les abaissant sur le plant dévasté. « Allons, petites roses, au nom de DIEU, épanouissez-vous encore ! » et, obéissant à l'ordre que François leur donne, quelques jours après les rosiers se couvrent de fleurs si nombreuses que tous les alentours en sont embaumés.

Le faubourg de la Chiaïa fut le témoin d'un miracle aussi charmant. A la suite d'un des tremblements de terre dont nous avons

1. P. Car. de Bonis, *Vita Ven. P. Fr. de Hieronymo*, lib. IV, c. IX.

parlé plus haut, les eaux du golfe de Naples étaient devenues infécondes. Les malheureux pêcheurs s'épuisaient en vain le jour et la nuit. Les filets ne ramenaient plus rien à la surface, et les barques revenaient toujours vides au rivage depuis près d'un an. Un matin, en traversant la plage où, à côté de la flottille échouée sur le sable, les filets séchaient tristement, François est entouré par les femmes : « Père, Père, ayez pitié de nous et de nos enfants, car nous som-



NAPLES. — Gesù Nuovo.
Maison professe des Jésuites.

mes tous réduits à la misère. » Le Saint est ému à ces cris. Il laisse entendre que DIEU punit ainsi les blasphèmes, trop fréquents, hélas ! auxquels on s'abandonne, et que, pour fléchir le courroux divin, il faut de toute nécessité s'amender ; on proteste qu'on le fera, car la faim presse. Alors François se tourne vers la mer et la bénit. C'en fut assez. Ce jour même les pêcheurs de la Chiaïa voyaient le miracle de Tibériade se répéter à leur bénéfice et leurs filets se rompre aussi sous les poissons qui les chargeaient.

V.

LE Bienheureux était entré dans la vieillesse : austérités et travaux l'avaient épuisé à la longue ; cependant il ne réclamait aucun repos. En 1713, il donna encore une mission à Barletra ; les années suivantes, il prêcha à Orta, où se réunissent les pâtres qui au printemps émigrent avec leurs troupeaux sur la montagne, puis à Andica et à Cérignola ; la mission qu'il fit en cette dernière ville, dans le couvent de *Mater Domini*, fut une des plus émouvantes et des plus suivies de sa longue et féconde carrière. Mais elle ajouta à l'épuisement qui le minait. Aussi fut-il arrêté dès le sermon d'ouverture de sa retraite au collège des Nobles (février 1715) : une pleurésie venait de se déclarer. En vain les Supérieurs l'envoyèrent-ils pendant sa convalescence, d'abord à Pouzzoles, afin qu'il y pût respirer l'air bienfaisant de la solfatare, ensuite à la ferme de Recale, qui était située, près de Caserte, sur la limite d'un grand bois. François n'en éprouva qu'une amélioration passagère. Il est vrai que ce mieux léger lui suffit pour reparaître durant quelques semaines à la tête de la Mission. « Je veux travailler, disait-il, jusqu'à mon dernier soupir ; aussi longtemps que j'aurai un souffle de vie, je me traînerai dans les rues de Naples. Si j'y tombe sous la charge, j'en remercierai le divin Maître. Une bête de somme doit mourir sous son fardeau. »

Le P. Provincial en jugea moins austèrement toutefois. Il fit partir le Saint pour le collège de Massa, qui commandait tout le golfe de Naples et dont la situation exceptionnellement belle, en face de l'île de Capri, faisait un séjour aussi salutaire pour les santés

compromises qu'il était délicieux. François n'y trouva guère qu'un peu de soulagement pour ses douleurs de poitrine : loin de lui revenir, ses forces l'abandonnaient de jour en jour. On pensa que l'air de la solfatare lui vaudrait mieux et on le renvoya à Pouzzoles, comme on l'avait fait l'année précédente. Vains efforts : le saint vieillard ne se remit point. Sachant bien que sa dernière heure était proche, il se préparait dans le silence à paraître devant son DIEU. Mais avait-il quelque occasion d'exercer son zèle, il la saisissait avec empressement. Un certain nombre de ses congréganistes étaient

POUZZOLES.

venus le voir à Pouzzoles. François pouvait à peine parler ce jour-là. Il ne voulut pas cependant les laisser partir sans leur suggérer une bonne pensée. « Voyez-vous, leur dit-il, cet abîme de feu ? » Et, de sa main décharnée et tremblante, il leur montrait la plaine de soufre dont les exhalaisons blanchâtres s'élevaient de divers côtés... « Une croûte bien mince et bien fragile nous en sépare... que faudrait-il pour que nous y fussions engloutis ? Cette seule pensée vous fait frémir... Ah ! mes enfants bien-aimés, il y a un feu plus redoutable encore qui nous menace... » Puis, après s'être arrêté un instant, il ajouta d'un ton humble et pénétré : « Priez, priez pour que DIEU me fasse miséricorde et qu'il me pardonne mes péchés. »

Bientôt la pleurésie dégénéra en une hydropisie de poitrine. Dès lors, les douleurs devinrent extrêmes et on ne conserva plus aucun espoir. François fut ramené à la Maison professe, où on l'installa dans une chambre moins incommode que celle qu'il y avait occupée pendant plus de quarante ans.

C'est là qu'il reçut la suprême visite de Celui dont il aimait tant le divin Tabernacle et dont il parlait avec une grâce familière si touchante, on s'en souvient. — Agenouillé près de son lit malgré sa faiblesse, il se frappait la poitrine comme eût pu le faire le plus criminel des pécheurs (3 mai 1716). Il ne montra pas une humilité moins profonde quand on lui donna l'Extrême-Onction, et ces sentiments semblèrent s'accentuer encore à mesure qu'il approchait de sa fin.

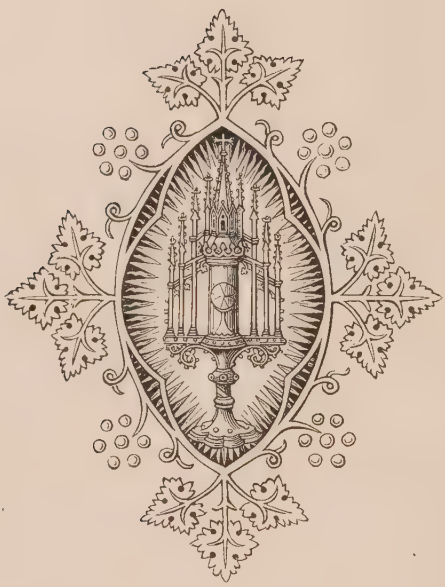
Les crises d'étouffement qui le torturaient faisaient de ses journées une longue angoisse. Quant aux nuits, elles s'écoulaient lentement pour lui dans l'insomnie et la douleur. Pourtant, au milieu de ce martyre, la patience de François demeurait inaltérable. Il répétait sa parole accoutumée : « J'en mérite bien plus vraiment ! » « Malheureux ! disait-il encore, combien ai-je trompé de gens dans ma vie ! Et quelle fausse opinion on a de moi ! » Convaincu de ses démérites, il demanda au Supérieur du Gesù de lui refuser la sépulture ordinaire des Pères, car il n'en était pas digne, assurait-il. — D'autres fois, pour s'affermir contre la souffrance, il pensait à la gloire éternelle : « Les douleurs de la terre, que sont-elles en regard de la gloire qui les doit payer au Ciel ? » *Non sunt condignæ...* Son âme semblait alors s'envoler par avance vers le séjour des Bienheureux, et attendre avec impatience que les portes s'en ouvrissent devant elle pour qu'elle en pût franchir le seuil. « Que vos tabernacles sont aimables, ô mon Dieu ! répétait-il avec le Psalmiste... Ouvrez-moi les royaumes de la justice pour que j'y chante vos miséricordes à jamais !... » Le *Te Deum*, le *Magnificat* lui montaient

du cœur aux lèvres... Mais le plus souvent il s'animait à la vaillance par le souvenir du Calvaire : « Tout mon espoir est dans la Passion, » déclarait-il.. Si l'on compatissait à ses souffrances : « Ah ! mon Père, JÉSUS-CHRIST a souffert bien davantage : *Non est dolor sicut dolor meus.* Puissé-je donc souffrir mille fois plus que je ne souffre !... » Et il baisait son Crucifix en redisant son humble prière : *Miserere mei, miserere...*

Pourtant la crainte assombrit quelques heures de ce beau jour à son déclin. François fut pénétré de la pensée de l'éternelle justice et son cœur en trembla d'effroi. On l'entendait invoquer avec larmes la Vierge Marie et ses saints de prédilection : il les conjurait de lui obtenir le pardon de ses fautes, et, pour s'en mieux purifier, il en refit la confession générale avec une extraordinaire componction. Le nuage se dissipa : du reste, il n'avait jamais pu voiler complètement aux yeux du Saint la miséricorde infinie du divin Crucifié. Était-ce la dernière épreuve ? Non, car, dans la nuit qui précéda sa mort, François eut à lutter encore contre l'implacable ennemi du genre humain... De quelle nature fut l'attaque ? Personne ne le sut jamais. Le Bienheureux semblait se défendre contre un assaut invisible : longtemps il combattit, mais le triomphe lui resta. Cette fois, c'était bien la lutte suprême et le vainqueur allait enfin être couronné.

Le 11 mai, vers dix heures du matin, l'infirmier humectait les lèvres fiévreuses du saint mourant. Tout à coup François ouvre les yeux et les fixe sur le Frère, comme pour le remercier et lui dire adieu. Puis, après avoir longuement regardé le ciel, il appuye la tête sur sa main droite et paraît s'assoupir tranquillement : c'était l'agonie qui commençait. En entendant le signal donné par la cloche, les Pères du Gesù accourent : on récite les prières des agonisants. Au moment précis où le prêtre disait le *Proficiscere*, « Ame

chrétienne, quittez ce monde, » François, qui semblait attendre cet ordre, pencha doucement la tête : secouant les tristes chaînes de la terre, son âme avait regagné la Patrie céleste,et elle s'y abreuvait avec délices aux sources éternelles de l'amour (11 mai 1716).



ST STANISLAS KOSTKA

(1550 - 1568).

Village de Prasniz.

Un enfant encore, mais un grand Saint déjà, tel fut, — au jugement du pape Urbain VIII, — Stanislas Kostka. Figure sereine, dont la captivante sainteté nous prouve que la vertu peut porter tous ses fruits dans un cœur adolescent ! Car si la terre ne doit guère demander à la jeunesse que des espérances, le Ciel y fait mûrir par sa grâce, quand il le veut, d'abondantes et saintes moissons.

I.

Par sa naissance, Stanislas appartenait à la grande noblesse de Pologne. Il était d'un sang assez illustre pour que sa famille pût prétendre légitimement au trône de la nation, et son père, Jean Kostka, sénateur du royaume, avait rempli dans la vie publique de hautes et importantes fonctions. — Sa mère, Marguerite Drobnin-Kritska, descendait d'une famille issue de la maison d'Odrovas, célèbre pour avoir donné le jour à saint Hyacinthe. C'est dans la Basse-Pologne, à Rostkow, patrimoine de sa famille, que Stanislas

commença, le 28 octobre 1550, cette existence qui devait être si courte et si pleine de mérites à la fois. Il était le plus jeune des cinq fils que DIEU avait donnés à son père. Prévenue par un songe merveilleux de sa future sainteté, sa mère entoura son enfance des soins les plus délicats; mais elle dépensa le meilleur de sa tendresse à développer les vertus dont DIEU avait miséricordieusement déposé le germe dans cette âme angélique, si bien que la piété passa en quelque sorte du sein de la mère dans le cœur de l'enfant avec le lait pur et doux dont il était nourri. Secondé par la grâce, Stanislas répondit avec tant de fidélité à ces soins, qu'en peu de temps il parvint à un degré de perfection extraordinaire : « Enfant, disait longtemps après un vieux serviteur de la famille, il était aussi saint qu'il l'a été plus tard dans la vie religieuse. »

Ce qui frappait surtout dans cette sainteté, ce qui en faisait le caractère spécial et l'irrésistible charme, c'était une réserve extrême et un grand amour de la chasteté. Une parole trop libre alarmait Stanislas; parfois même elle suffisait pour le priver de ses sens. Il s'évanouit plusieurs fois ainsi à la table de famille, où venaient s'asseoir des seigneurs à la vie facile et dont le langage n'était pas toujours aussi mesuré qu'il l'eût souhaité. L'enfant dirigeait alors vers celui qui parlait ce regard plein d'innocence qu'il cachait d'ordinaire sous la modestie comme sous un voile léger; mais, si sa prière muette n'était pas entendue, le trouble l'envahissait tellement qu'il ne tardait pas à défaillir. Qu'on ne croie pas d'ailleurs qu'il en fût moins aimable pour cela. Au contraire; car, si la vertu rayonnait autour de son front, elle y rayonnait pleine de séduction et d'attraits. Sa douceur gagnait facilement ceux qui vivaient avec lui, et son aimable charité les lui attachait pour toujours.

Jusqu'à l'âge de quatorze ans, Stanislas étudia les rudiments des lettres latines à l'ombre du foyer paternel. — Il y avait fait de tels

progrès que son père jugea nécessaire de l'envoyer alors à Vienne, pour qu'il pût y compléter ses études. Le saint enfant quitta donc Rostkow, en l'année 1564, accompagné de son frère Paul, âgé de seize ans, et de Jean Bilinski, qui depuis plusieurs années leur servait de gouverneur.

Dans le but de combattre le plus efficacement possible les progrès du protestantisme en Allemagne, l'empereur Ferdinand avait fondé à Vienne un séminaire dont il avait confié la direction à la

ROSTKOW aujourd'hui. — A gauche, les armes des Kostka.

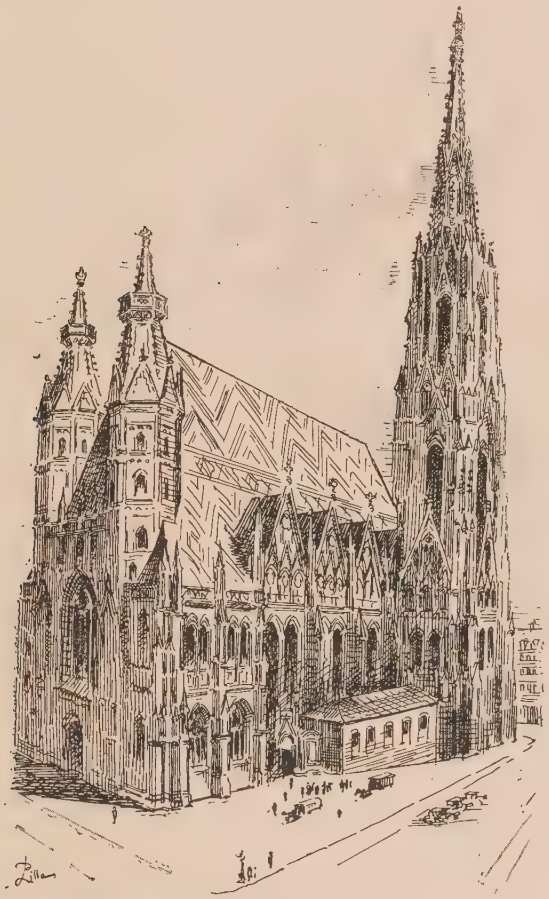
Compagnie de JÉSUS. La noblesse y affluait de tous les points de l'Autriche, de la Hongrie, de la Bohême et de la Pologne. C'est dans cette maison que Stanislas fut admis avec son frère. Comme la plus grande ferveur y régnait, sa joie fut extrême d'y entrer. Prompt à profiter des grâces de DIEU, il ouvrit son âme toute grande aux bénédictions célestes, et il se fit promptement remarquer comme un vrai modèle au milieu de tous ces jeunes gens, si profondément pieux cependant. — A l'église, on le regardait avec véné-

ration, tant son maintien modeste et son visage enflammé de l'amour de DIEU inspiraient la dévotion ! — Il était clair que des communications intimes se produisaient entre cet adolescent et le Sauveur, qui, au temps de sa vie mortelle, accueillait les enfants avec une si grande tendresse. Stanislas n'en dit jamais rien, par humilité; mais ses extases, pendant lesquelles on le surprit élevé à plusieurs pieds de terre et perdu dans la contemplation de DIEU, trahirent bien vite le secret de ces ineffables douceurs.

Confus de tant de faveurs, notre Saint mettait la plus grande fidélité à l'accomplissement de tous ses devoirs. — Il était plein de charité pour tous ses condisciples, mais il allait de préférence avec les meilleurs d'entre eux. Il leur parlait de la Très-Sainte Vierge et de Notre-Seigneur avec une onction qui les ravissait; quant aux écoliers légers et de conduite douteuse, il les évitait sans respect humain. Ce n'était pas la faute seulement que sa délicatesse de conscience fuyait, mais l'occasion même d'une faute quelconque. Aussi les fêtes du monde lui inspiraient-elles une véritable aversion, parce qu'il les considérait avec raison comme une source de dangers pour les jeunes gens. — Son frère Paul, malheureusement approuvé en cela par Bilinski, pensait tout autrement. Obligé, à la suite d'une mesure prise par l'empereur Maximilien au sujet du collège, de chercher un logis dans Vienne, il l'avait choisi au centre d'un des beaux quartiers de la ville et il s'y livrait aux divertissements les plus variés. Il voulut forcer Stanislas à les partager avec lui et à le suivre dans toutes ces fêtes. Le saint enfant s'était toujours plié de son mieux à l'humeur vive de Paul; il avait su faire taire son goût pour la solitude et le recueillement quand il avait cru que la charité l'exigeait. Par un de ces traits de condescendante bonté qu'on rencontre dans les Saints, — cœurs délicats s'il en fut jamais, — il avait même consenti, malgré tout le déplaisir qu'il en éprouvait, à prendre quelques leçons de danse avec son frère; mais, lorsque

celui-ci voulut l'entraîner dans une vie de dissipation et de plaisirs, il s'y refusa avec une courageuse fermeté.

« Je ne suis pas né, disait-il, pour ces biens caducs et bas, mais



VIENNE. — La cathédrale Saint-Étienne.

pour les biens éternels du Ciel. Voilà ceux que je désire; quant aux autres, je les méprise. » — En vain Paul Kostka accablait-il son frère de dénominations désobligeantes et grossières; en vain l'appe-

lait-il villageois, manant, Jésuite même [1], car ce terme était déjà une injure en ce temps-là, d'après certaines gens; — en vain passa-t-il des outrages aux violences et aux coups : tout fut inutile et rien ne put vaincre la constance de notre Saint, qui, toujours joyeux, souriant et aimable [2], supportait tout sans la moindre plainte. Cette persécution dura deux ans (mars 1565 — août 1567). Pendant deux ans ce petit martyr du devoir la subit avec intrépidité, avec une intrépidité telle que le naturel impérieux et fier de Paul finit par s'y briser.

Saintement avide de souffrances, Stanislas ajoutait aux mauvais traitements qu'il avait ainsi à endurer, les dernières rigueurs de la pénitence. Il traitait sa chair virginale comme si elle eût vécu dans le désordre et dans le péché, ne lui accordait qu'un sommeil très limité, se levait à minuit pour prier et, son oraison finie, se flagellait si rudement que son valet de chambre trouvait son linge couvert de larges taches de sang. Pour mieux dompter son corps, il portait souvent un cilice et il jeûnait fréquemment. C'est par un jeûne aussi qu'il se préparait à la Communion.

La sainte Eucharistie avait toute sa dévotion. Le jour de son baptême, dans l'église de Prasniz, Stanislas avait été déposé par son parrain, André Radzanowski, devant le tabernacle où réside la Victime d'amour : consécration muette que Dieu ratifia et que notre Saint se rappela toujours.

Chaque matin il entendait deux messes. Entrer en classe sans aller au préalable saluer le Très-Saint Sacrement eût été une chose à laquelle il ne se fût jamais résigné. La leçon terminée, il revenait

1. « ... asper, agrestis, tetricus... cum tamen hæc se surdo canere cerneret, Jesuitam illum vocitabat. » — Bartoli, *De vita et miraculis sancti Stan. Kostkæ*, in latinum conv. a J. Juvencio, S. J., p. 44.

2. « Neque tamen tristis unquam ac tetricus Stanislai vultus deprehendebatur..., imo lætus, hilaris, festivus... » — Bartoli, p. 28.

souvent au pied des autels. Il y passait même de si longues heures que ses maîtres, incapables de s'expliquer ses éclatants succès en rhétorique, finissaient par les attribuer à un secours particulier de DIEU [1]. C'était dans tous les cas une preuve manifeste que la piété ne nuit pas au succès. Marie avait aussi sa part dans ses tendres hommages, et Stanislas inscrivait avec amour le nom de celle qu'il appelait « sa Mère » en marge de ses livres ou en tête de ses

PRASNIZ. — L'église paroissiale où S. Stanislas fut baptisé.

cahiers. Mais c'était dans la Communion qu'il se retrempait surtout : il s'approchait de la sainte Table aussi souvent qu'on le lui permettait, et il y apportait de telles dispositions que DIEU voulut l'en récompenser par un des plus touchants miracles dont l'histoire des Saints fasse mention.

1. « Cum ceteris adolescentibus qui Rhetoricæ cum eo dabant operam, antecelleret, judicabat non immerito ejus magister eximiam quâ vincebat alios eruditionem, precationi potius quam studio partam esse. » — Bartoli, *De vita S. Stan.*, p. 36.

II.

Épuisé par les mauvais traitements de son frère aussi bien que par ses jeûnes et par ses austérités, Stanislas était tombé malade vers le milieu de décembre 1566. — C'est dans les premiers jours de cette maladie que le Saint avait été attaqué trois fois par le démon, qui, sous les dehors d'un chien énorme, s'était jeté trois fois sur lui comme pour l'étrangler. D'un signe de croix, l'intrépide enfant avait repoussé ce triple assaut. Mais il aurait voulu armer son cœur d'une force nouvelle contre l'enfer en y recevant le corps et le sang de son Dieu. Affamé de ce pain céleste, il demandait à son frère et à son gouverneur qu'on le lui apportât. Au fur et à mesure que la maladie s'aggravait, il renouvelait ses instances ; il priait, il suppliait qu'on ne le laissât point partir de cette terre d'exil pour la patrie céleste sans l'avoir réconforté de ce viatique puissant. Vaines prières, larmes stériles : — comme s'ils eussent été sans pitié pour le mourant, Paul Kostka et Bilinski s'obstinaient à écarter Dieu de ce lit de souffrance. Ce n'est pas qu'ils fussent réellement sans compassion pour Stanislas ; mais ils craignaient le sénateur Kimberker, hérétique forcené chez lequel ils avaient eu l'imprudence de prendre un logement, et ils n'osaient lui parler des désirs du saint malade, car ce sectaire les eût chassés plutôt que de laisser un prêtre catholique pénétrer dans sa maison.

Depuis sept jours et sept nuits Bilinski ne quittait plus son élève. Un dénouement fatal était imminent et, sourds aux supplications du Bienheureux, Paul et son gouverneur refusaient toujours d'appeler un prêtre auprès de lui. Dans cette extrémité, Stanislas résolut de

demander au Ciel ce que la terre lui refusait avec tant de cruauté. Il appartenait à une congrégation de jeunes nobles dont la patronne était, après la Très-Sainte Vierge, sainte Barbe, martyre : c'est à cette glorieuse Sainte qu'il s'adressa.

Une nuit, Bilinski veillait au chevet du malade ; il épiait sur ses traits décharnés chaque nouveau progrès du mal, étonné que de si longues souffrances eussent laissé au saint enfant tant de lucidité d'esprit [1]. Tout à coup Stanislas se retourne vers lui, le front inondé de joie. Puis, d'une voix claire et distincte : « Adorez, lui dit-il, la sainte Eucharistie qu'on apporte : sainte Barbe vient vers moi. » Tombant à genoux au pied de son lit, il vénère lui-même en silence l'Hostie sainte qui, des Cieux inclinés, lui est miraculeusement envoyée par DIEU ; il se frappe humblement la poitrine : « *Domine, non sum dignus,* » et, les yeux pleins de larmes, il reçoit enfin de la main des anges le pain céleste après lequel son cœur soupirait avec une si tendre ardeur.

La vision merveilleuse s'était évanouie ; sainte Barbe et les deux anges qui l'accompagnaient étaient remontés au Ciel. Sur sa couche, Stanislas, abandonné par les médecins, entrait en agonie. Tout semblait donc fini, quand un nouveau miracle rendit pour quelque temps le séraphique enfant à la terre au moment même où il devait lui échapper.

Cette fois, c'était la Reine du Ciel elle-même qui allait assister le saint mourant.

Stanislas avait toujours eu pour elle la plus affectueuse dévotion. Il l'appelait sa douce Mère. Comment n'eût-il pas invoqué au sein

1. « Eum suî plane compotem exstitisse certe scio ; neque tunc, aut ante, aut postea, ob gravitatem morbi, quidquam de sanitate mentis ipsi detractum fuisse... » — Déposition canonique de Bilinski, — *in processu Posnan.*

de la maladie celle que dans la santé il priait avec tant de bonheur ? Un jour qu'il laissait son âme se répandre devant la Vierge Immaculée, celle-ci répondit d'une manière sensible à son appel... Elle lui apparut, éclatante de majesté. — Souriante du sourire compatissant d'une mère pour son enfant malade, elle s'approche de Stanislas, lui parle tendrement, le console et, dernière preuve d'amour, dépose dans ses bras tout tremblants l'Enfant divin. Comme deux frères sous les yeux de leux mère, Jésus et Stanislas s'embrassent tendrement : ineffable étreinte qui n'eût jamais fini... Mais Marie, reprenant elle-même le Sauveur du monde des mains de Stanislas, donne à celui-ci l'ordre d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Puis, regardant une fois encore notre Saint avec une ineffable bonté, elle disparaît : Stanislas était guéri.

Après un tel miracle, il n'y avait plus qu'à obéir. Depuis près d'un an déjà le vertueux enfant entendait dans le secret de son cœur le mystérieux appel de Dieu ; mais il n'avait jamais osé en parler à ses directeurs. Une humble crainte le retenait. Comment pouvait-il espérer d'être admis dans les rangs d'un Ordre qui comptait des religieux de la sainteté d'un Canisius ou d'un François de Borgia ? — A cela venait se surajouter la vue très claire des difficultés du côté de sa famille. Enfin, son esprit, d'une maturité surprenante pour son âge, le portait à fuir tout ce qui sentait l'impétuosité dans l'action, et l'exposait par là même dans l'exécution à une certaine lenteur. C'est du moins ce que Stanislas se reprocha dans la suite ; car, après son entrée en religion, il comptait parmi ses plus grandes fautes le silence qu'il avait ainsi gardé sur sa vocation : il le pleurait comme une des infidélités qui auraient pu devenir pour lui la cause d'une irrémédiable perte ; mais, en présence de l'ordre formel de la Vierge Marie, ses hésitations tombèrent. Dès qu'on lui permit de sortir, il courut chez le Père Nicolas Domi, son confesseur, et lui découvrit tout. — Vivement encouragé par ce religieux, il résolut

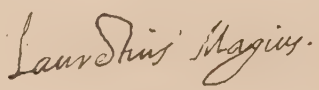
de ne pas perdre un moment et de demander sans retard aux Supérieurs la faveur d'être reçu dans la Compagnie de JÉSUS.

Pour y mieux réussir, et en prévision des obstacles que sa famille

Apparition de la T. S. V. à S. Stanislas Kostka.
(D'après un vitrail de M. Lucien Bégule, dans une des chapelles du collège de Mongré.)

ne manquerait pas de susciter contre lui, le futur novice pria la cardinal Commendon, légat du Pape, de lui prêter son appui. Ce prélat accueillit favorablement la demande. Cependant, par prudence,

il se borna simplement à recommander Stanislas au P. Laurent Magius, alors Provincial de la Basse-Allemagne : il ne voulait pas, en allant plus loin et en usant de son autorité pour ouvrir la porte du noviciat au saint enfant, soulever un orage contre les Pères en Pologne et déchaîner contre eux la colère des Kostka. Les mêmes raisons de prudence avaient amené le P. Magius à défendre qu'on reçût dans la Compagnie des jeunes gens à la vocation desquels les familles feraient opposition. Pour donner lui-même l'exemple à ses inférieurs, le Provincial exigea de Stanislas qu'il obtînt l'autorisation de son père avant d'entrer au noviciat. C'était demander l'impossible. La sagesse humaine allait-elle donc entrer en contradiction avec les desseins du Ciel, et l'exemplaire régularité d'un religieux en



Fac-simile de la signature du P. Laurent Magi.

entraver l'exécution? DIEU ne le permit pas. — Suivant sa coutume, Stanislas en avait appelé au Ciel de la rigoureuse décision prise contre lui. Certain que la Reine des anges n'avait pas pu lui ordonner l'impossible, il s'était en outre engagé par vœu à parcourir toutes les provinces de la Compagnie en mendiant son pain, pour obtenir son admission dans l'Ordre, et il était résolu à ne pas revenir dans sa patrie avant d'avoir forcé ainsi son entrée en religion.

Les difficultés de ce projet ne lui échappaient pas. Il savait combien la route serait longue et pénible et combien nombreux les dangers. — Il n'ignorait pas que, partant sans chevaux et sans argent, il serait promptement rattrapé par son frère, et qu'il faudrait un miracle pour qu'il échappât à la poursuite des siens ; — mais il y allait de sa vocation. L'Esprit-Saint le poussait à s'éloigner de Vienne, où son admission dans la Compagnie de JÉSUS souffrait de

trop réelles difficultés : le Bienheureux ne balança pas et, confiant dans l'aide d'en haut, il prépara tout en secret pour son départ.

Vers le milieu du mois d'août 1567, Stanislas, qui avait passé la nuit en prières, fit un matin appeler son valet de chambre. Il lui ordonna de dire à son frère qu'il ne rentrerait point pour le dîner. Puis il sortit, se rendit à l'église des Jésuites et y entendit une messe, à laquelle il communia. Après avoir reçu du P. Antoine une lettre pour le P. Canisius, Provincial de la Haute-Allemagne, et une autre pour le P. Général, François de Borgia, il renouvela le vœu qu'il avait fait et, s'armant du signe de la croix, il se dirigea d'un pas ferme et rapide vers les faubourgs. Quelques moments après, le courageux enfant quittait la ville et s'engageait sur la grande route... En compagnie des anges, chemine en paix, aimable pèlerin : DIEU te conduit, la Vierge te protège, et là-bas, dans la Ville Éternelle, la Compagnie, dont tu seras la gloire la plus jeune, te salue déjà avec amour !

III.

LORSQUE, la nuit tombée, on ne vit pas revenir Stanislas au logis, grand fut l'émoi de Paul Kostka et de son gouverneur. Plusieurs heures se passèrent en recherches dans la ville ; mais le voyageur ne fut pas retrouvé. Il n'y avait plus à en douter : Stanislas avait pris la fuite, et, au point du jour, son frère et Bilinski se mirent à sa poursuite pour le ramener.

Pendant ce temps, le saint fugitif continuait sa marche vers Augsbourg. A peine sorti des portes de Vienne, il s'était un moment écarté de la route impériale pour se dépouiller des riches habits qu'il portait. Comme autrefois saint Ignace à son départ du château

de Loyola, il les avait donnés à un mendiant ; puis il s'était revêtu d'une robe de toile qu'il avait fait faire exprès. C'est sous ce pauvre habit, un bâton à la main et les reins ceints d'une corde de chanvre dans laquelle était passé un chapelet, qu'il s'avançait allègrement. Il fut bientôt rejoint par son frère, mais il n'en fut pas reconnu, soit à cause de son accoutrement misérable, soit par une permission de DIEU. Le jeune pèlerin, prenant alors des chemins de traverse et se croyant à l'abri de toute poursuite, remerciait déjà Notre-Seigneur, quand il vit le carrosse de son frère venir rapidement vers lui ! — Averti de la rencontre qu'il avait faite sans y prendre garde, Paul Kostka avait donné ordre de tourner bride et il arrivait de toute la vitesse de ses chevaux. Un grand champ seulement le séparait de Stanislas, qu'il allait atteindre ; mais son attelage s'arrêta subitement, comme s'il eût été paralysé, et refusa obstinément d'aller plus loin. Tout ce que le cocher put faire fut inutile : la main de DIEU retenait ces animaux. On le vit bientôt, car Paul, réfléchissant que c'était là peut-être un indice de la volonté divine, ordonna de reprendre le chemin de Vienne, et aussitôt les chevaux, recouvrant leur allure, recommencèrent leur course avec la même vitesse qu'auparavant.

Désormais en sûreté, le petit voyageur continua, à travers les derniers contreforts des Alpes Viennoises d'abord, au milieu des plaines de la Bavière ensuite, ce long et fastidieux chemin de 600 kilomètres qui le séparait d'Augsbourg. Il y arriva épuisé mais si peu découragé, qu'à la nouvelle de l'absence du P. Provincial il se remit aussitôt en marche pour aller le trouver à Dillingen. La distance qu'il y a de cette ville à Augsbourg n'est pas grande. L'eût-elle été mille fois plus qu'elle n'eût pas arrêté Stanislas. Il brûlait d'être reçu dans la Compagnie de JÉSUS : pour hâter de quelques jours ce bonheur, il reprit donc son bâton de pèlerin, et Notre-Seigneur fit voir combien ce zèle lui était agréable, en ménageant à son serviteur une nouvelle faveur du plus grand prix.

Stanislas venait de sortir d'Augsbourg. A un kilomètre de cette ville, tandis qu'il traversait un village, il aperçut une église dont les portes étaient largement ouvertes et où la foule pénétrait. — A cette vue, le Bienheureux sent dans son cœur un vif désir de la Commu-

AUGSBOURG.

nion. Il entre et, s'agenouillant, commence à prier dévotement. Mais bientôt il s'aperçoit de son erreur : loin d'être dans une église, il est dans un temple hérétique et au milieu de luthériens. Triste constatation que le pauvre enfant ne peut faire sans pleurer. DIEU

va se charger de sécher ces larmes que fait verser l'amour.... Une vive lumière apparaît et, prodige ! au sein de cette éclatante lueur, plus éblouissante que la neige, une troupe d'anges s'avance avec recueillement. L'un d'eux porte dans ses chastes mains la très sainte Eucharistie : il s'approche, communie Stanislas et disparaît, laissant le Bienheureux dans un tel ravissement et si réconforté, que, le soir même, il arrivait sans fatigue à Dillingen.

Le Père P. Canisius, alors Provincial de la Haute-Allemagne, se trouvait dans cette ville. Il accueillit le jeune pèlerin avec une vive tendresse, sans cependant l'admettre immédiatement au noviciat. — Désireux d'éprouver encore la solidité de cette vocation, il envoya notre Saint au séminaire de Dillingen, où était réunie une fort nombreuse jeunesse. Stanislas devait être employé auprès des pensionnaires, faire leurs chambres et les servir au réfectoire. Si nouvelles que fussent ces occupations pour lui, si peu en rapport qu'il eût pu les trouver avec sa naissance, ses études et son rang, il s'y dévoua immédiatement avec simplicité. Pendant toute la journée il allait et venait, sans empressement, mais pourvoyant à tout avec la plus grande exactitude. Avait-on besoin de lui, sur un signe il accourait, l'air aussi modeste que joyeux, recevait les ordres qu'on lui donnait et se hâtait de les exécuter. Son humilité avait même des raffinements ; elle le portait, pour mieux dissimuler sa condition, à imiter les dehors des domestiques avec lesquels il vivait : mais il ne put qu'imparfaitement y réussir. La distinction naturelle de ses paroles et l'aisance de ses manières le trahirent bientôt, et dénoncèrent à la fois aux jeunes gens qu'il servait sa modestie profonde et le rang qu'il eût pu tenir dans la société.

Trois semaines s'écoulèrent dans ces humbles occupations ; ce laps de temps passé, l'épreuve parut suffisante. Le Bienheureux Canisius, qui avait observé notre Saint de plus près que les autres

Pères, était singulièrement édifié de tout ce qu'il avait vu. Il ne crut pas prudent néanmoins de recevoir Stanislas en Allemagne au sein de la Compagnie et, pour le mettre plus sûrement à l'abri de toute persécution, il l'envoya à Rome auprès du Père Général.

C'était un nouveau et long voyage de huit cents kilomètres qu'il s'agissait de faire à pied. Trajet pénible pour un jeune homme qui n'avait pas encore dix-sept ans ! Mais la grâce de la vocation religieuse était à ce prix, et Stanislas ne crut pas l'acheter trop cher en se l'assurant ainsi. Il partit donc de Dillingen vers la fin de septembre, non plus seul, comme de Vienne à Augsbourg, mais avec deux compagnons [1]. — « Lorsque sur notre route, nous rapportent ceux-ci, nous rencontrions quelqu'une de ces statues de la Vierge que la piété des populations élève le long des chemins, Stanislas s'arrêtait. Il nous laissait prendre les devants, puis, debout devant la statue, les mains jointes et le regard fixé sur sa Mère, il la priait avec une telle ferveur qu'on eût dit qu'un véritable colloque s'établissait entre eux... » Le voyage dura un mois. Enfin le 25 octobre, après avoir traversé les vallées profondes du Tyrol et ses forêts, les plaines monotones de la Lombardie, les gorges des Apennins, le pays de Toscane et l'Ombrie ; après avoir fait à pied plus de douze cents kilomètres depuis son départ de Vienne, Stanislas arriva en vue de la Ville Éternelle : il touchait heureusement au but. Son premier soin fut d'aller se jeter aux genoux du Père Général, qui était alors saint François de Borgia. Prévenu par les lettres qu'il avait reçues de Vienne et d'Augsbourg, celui-ci le reçut avec affection et, comblant enfin les désirs du saint enfant, il l'admit au nombre de ses religieux.

1. « Superiore hebdomada, misimus Romam carissimos Fratres Jacobum Levantium Genuensem et magistrum Reynerium Leodiensem, rhetoricæ professorem, et Stanislaum, Polonum, bonum et nobilem adolescentem. » — (*Epist.* B. P. Canisii ad S. Franciscum Borgiam, 4 oct. 1567.)

Stanislas entra au noviciat de Saint-André du Quirinal le 28 octobre 1567. Il y trouva, venus de tous les points de l'Europe, des jeunes gens que de grands travaux ou les plus hautes charges devaient illustrer plus tard : Claude Aquaviva, qui gouverna la Compagnie plus de trente ans ; le B. Rodolphe Aquaviva, qui devait tomber martyr de sa foi au cœur des Indes évangélisées par lui ; Warescewizki, fameux par les ambassades qu'il avait déjà gérées auprès du Sultan et de plusieurs autres rois ; Fabius de Fabiis, Valignani et vingt autres bien connus dans les annales de la Compagnie Pourtant, dans ce milieu choisi, Stanislas ne tarda pas à être remarqué.

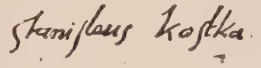
Ses vertus brillaient d'un tel éclat qu'il ne pouvait passer inaperçu, et l'œil exercé du Maître des novices reconnut bientôt que, si ses autres religieux donnaient pour l'avenir les plus belles espérances, l'Esprit-Saint avait déjà conduit le nouveau venu à la plus haute perfection.

Stanislas avait à peine commencé son noviciat quand il reçut de son père une lettre de la dernière rigueur. — Jean Kostka, à la nouvelle de la fuite de son fils, était entré dans une grande colère Injustement persuadé qu'on lui avait ravi Stanislas, il s'en était plaint amèrement au cardinal Osius ; il avait même ajouté la menace à la plainte, et déclaré qu'après avoir ruiné de fond en comble le collège de Pultow, il ferait ignominieusement chasser les Pères de la Pologne tout entière. La lettre qu'il écrivit à Stanislas était remplie des mêmes menaces. Jean Kostka y témoignait de plus le ressentiment qu'il avait éprouvé en apprenant que son fils avait traversé l'Allemagne comme un mendiant, et il conseillait au prétendu coupable de ne jamais se rapprocher de la Pologne, « pour éviter le juste châtiment que sa fuite lui avait fait encourir. »

Stanislas, dont les sentiments étaient si délicats, fut atteint en plein cœur par ces reproches, sans toutefois en être ébranlé.

Il répondit à son père par une lettre où la fermeté s'alliait au respect le plus tendre et qui se terminait par cette touchante prière :

« J'espère que l'avenir me rendra la tendresse paternelle dont vous avez bien voulu m'entourer jusqu'ici... Si vous m'aimez comme un fils, réjouissez-vous : car je suis si content, si heureux, en possession d'un bonheur si véritable et si profond, que je n'en aurais pas de plus grand, fussé-je le seul maître de l'univers ! Ne m'accablez donc plus de reproches et de menaces pour m'être consacré au service de DIEU ; priez plutôt pour que je persévère jusqu'à la mort et, afin que j'obtienne plus facilement ce bonheur, ne me refusez pas de me bénir. Je vous le demande humblement à



Fac-simile de la signature de S. Stanislas.

deux genoux. Ainsi fortifié, soutenu par la double bénédiction de mon père de la terre et de mon Père céleste, j'ai la confiance que j'arriverai au port [1]. »

Jean Kostka demeura inflexible. Son orgueil se révoltait à la pensée de la fuite de son fils. Un jour devait venir pourtant où Stanislas serait représenté, sur les autels, s'avançant seul dans la campagne, vêtu d'une robe grossière serrée par une corde, un bâton à la main... et devant cette image, dans la Pologne entière, vingt générations devaient s'agenouiller ; mais Jean Kostka prévoyait si peu cet avenir glorieux qu'il envoya son fils Paul pour ramener Stanislas. Lorsque le jeune homme arriva en Italie, il était trop tard. Le Bienheureux n'appartenait plus à la terre, et

1. V. Bartoli, *Vita S. Stanislai*, p. 103.

depuis quelques jours déjà il jouissait de la félicité des élus. Il ne voulut pas cependant que ce voyage fût inutile, et il toucha tellement le cœur de son frère, qu'après une vie de bonnes œuvres et de pénitence Paul finit par être reçu, à soixante ans, dans la Compagnie de Jésus, et par y mourir.

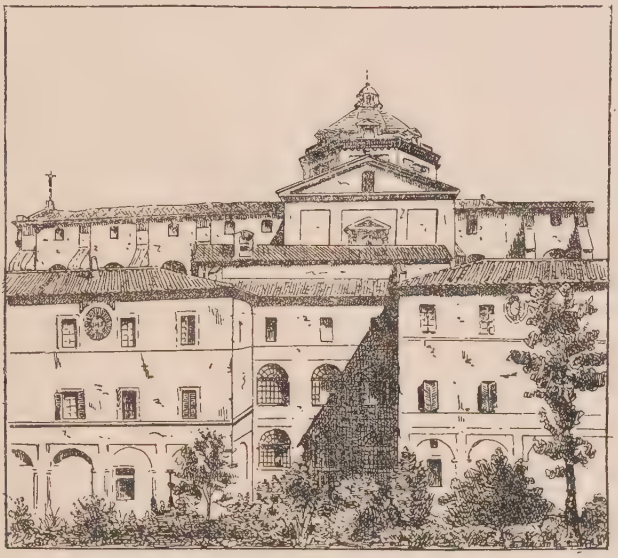
IV.

Stanislas revêtit le pauvre habit du Jésuite avec autant de ferveur reconnaissante que s'il l'eût reçu des mains mêmes de la Vierge Marie. Sans retard, il s'appliqua exactement à la pratique de sa nouvelle profession. Il observait avec attention les novices les plus pieux pour les imiter : mais, sous l'action de l'Esprit-Saint, il arriva bientôt à leur donner l'exemple.

Le Maître des novices le leur citait comme un modèle. Les jeunes religieux passaient alors le temps de leur noviciat, partie à la Maison professe du Gesù, partie au Collège Romain, partie enfin à Saint-André du Quirinal. Dans ces trois maisons, la vertu de notre Saint brilla d'un uniforme éclat. Ce qui le caractérisait, c'était, au jugement de tous, une aimable simplicité, pleine de grâce et de naturel tout à la fois, qui faisait de lui un ange plutôt qu'un homme. Le sourire aux lèvres, le regard limpide, et sur le front une sérénité que ne troublait jamais aucun nuage, cet enfant, qui avait tant souffert pour conquérir la grâce de sa vocation, s'avançait dans la vie comme s'il eût été étranger aux faiblesses et aux souffrances de la nature humaine. S'il crucifiait sa chair, c'était plus pour accumuler les mérites, semblait-il, que pour guérir les blessures de la concupiscence. Il ne l'épargnait pas du reste et, comme dans le monde, il

employait tour à tour les jeûnes, les disciplines, les chaînes et le cilice pour la mieux asservir.

Quant à l'amour-propre, Stanislas lui avait déclaré une guerre à mort. Il ne pouvait souffrir qu'on parlât de sa naissance et de l'illustration de sa famille ; mais, si on le faisait, il détournait si industrieusement la conversation qu'elle semblait avoir naturel-



ROME. — Le Gesù : le jardin.

lement dévié d'elle-même et par sa propre pente. Quelque grand personnage venait-il lui rendre visite, il faisait tout ce qui était en son pouvoir pour qu'il ne lui en revînt pas de considération. Un jour, le cardinal Commendon, ancien légat en Pologne et en Autriche, se présente pour le voir à Saint-André du Quirinal. Stanislas aidait le cuisinier, comme c'est l'usage au noviciat. On l'avertit et on lui ordonne d'aller recevoir son noble visiteur. Le saint novice obéit aussitôt ; mais, pour s'humilier, il va à la

rencontre de ce prince de l'Église sans déposer le tablier qu'il porte, les manches retroussées et ayant aux mains les marques indiscutables de l'humble emploi qu'il remplit en ce moment. L'amour de l'abjection l'avait poussé à s'imposer cette humiliation; l'obéissance la lui fit abandonner et, sur un mot de son Supérieur, il reprit le vêtement habituel des novices avant d'aller saluer le cardinal.

Il lui arriva dans la même maison un autre fait qui prouve la délicatesse de son obéissance. Il était employé à la cuisine avec Claude Aquaviva, plus tard Général de la Compagnie. Le Frère cuisinier leur ordonna d'aller chercher du bois au bûcher et, de peur qu'ils ne se fatiguassent, il leur fixa le nombre de bûches qu'ils devaient en rapporter. Les deux novices partent ; mais, une fois en train, l'impétueux Aquaviva, trouvant que le Frère veut trop les ménager, entasse dans la corbeille une charge plus lourde qu'on ne le lui avait permis. Puis il saisit une anse... ; mais Stanislas, souriant à la ferveur de son compagnon, lui rappelle aimablement qu'ils vont désobéir au Frère cuisinier. Ne vaudrait-il pas mieux demeurer dans les limites qu'on leur a si charitablement marquées? Comme on le pense bien, cette délicate invitation est entendue aussitôt, et la corbeille de bois scrupuleusement ramenée à la charge indiquée...

La voix du Supérieur était pour Stanislas la voix même de Dieu ; c'était la raison de l'exactitude minutieuse qu'il mettait à lui obéir. Sa promptitude et sa confiance dans l'exécution n'avaient pas d'autre motif que celui-là ; l'ordre donné, Stanislas l'accomplissait, quelque ardu, quelque laborieux qu'il pût être, sans la moindre réclamation et sans hésiter jamais. Il eût renouvelé apparemment les miracles d'obéissance des Pères du désert, et on l'appelait parmi ses Frères le *tout-puissant*, parce que rien ne lui semblait difficile dès qu'un Supérieur l'avait prescrit.

Sa conversation toujours aimable, souvent enjouée, demeurait édifiante sans engendrer la fatigue ou l'ennui. Mais elle l'était surtout lorsqu'il parlait des bienfaits de la vie religieuse ou des glorieux privilèges de la Vierge Marie. Sur le premier sujet, son charme de parole semblait intarissable. Les mots les plus délicats lui venaient spontanément sur les lèvres pour célébrer sa reconnaissance à ce sujet. Et quand il comparait l'existence qu'il menait au noviciat avec celle qu'il avait eue dans le monde, il n'hésitait pas à déclarer cette dernière une existence misérable et indigne de DIEU. Nous savons pourtant, par les faveurs insignes dont elle avait été marquée, si N.-S. l'avait jugée ainsi ! Mais Stanislas tenait ces faveurs pour des bienfaits gratuits, qui ne faisaient que mieux ressortir sa misère. Il n'en avait pas moins de reconnaissance pour cela, et il se souvenait surtout avec bonheur de l'apparition dont la Très-Sainte Vierge l'avait honoré et que nous avons rapportée plus haut.

La Reine du Ciel, c'était le sujet favori de ses entretiens. Lorsqu'on l'y amenait, il enchantait aussi bien ses co-novices que les religieux mêmes les plus avancés en âge, en science et en piété. Sa parole était sans apprêts, mais on y sentait vibrer son âme, battre son cœur : de là le charme communicatif qu'elle respirait. Les sentiments suaves s'y succédaient sans efforts, comme se succèdent les ondes d'un fleuve qui, par une pente naturelle, coule à travers la plaine en reflétant le ciel.

« Vous aimez donc bien Marie ? demandait un jour au saint novice le P. Emmanuel Sa. — Marie, mais elle est ma Mère ! » répondit Stanislas. Ce mot ne disait-il pas tout ? Une mère ! comment ne pas lui donner le plus pur et le plus doux de son amour ! Or, c'était une tendresse vraiment filiale que celle de Stanislas pour la Reine du Ciel. Tous les matins à son lever, tous les soirs avant

de prendre son repos, il se tournait du côté de la basilique de Sainte-Marie Majeure et il saluait cette Mère avec effusion : les novices de Rome ont pris de lui cette habitude et ils l'ont toujours gardée avec le plus grand soin. — Est-il besoin d'ajouter que s'il aimait Marie comme une mère, il en était à son tour aimé comme un enfant? Elle ne savait rien lui refuser, — c'était la conviction générale au noviciat, — et on n'hésitait pas à en appeler souvent à son crédit dans le besoin. Parmi les faveurs les plus précieuses qu'il dut à cette Vierge Immaculée, comment ne pas rappeler l'angélique pureté qui resplendit en lui? Son tempérament était vif pourtant, son sang plein d'ardeur, et la séduction qu'il exerçait autour de lui n'était pas sans périls. La passion eût donc pu fermenter aisément dans ce cœur si chaud. — Mais, comme tous les Saints, Stanislas savait que la vertu doit être sauvegardée par la mortification, et que le lis qui n'est pas défendu, protégé par un cercle d'épines, sera bientôt et infailliblement foulé aux pieds. Il recourait donc à la pénitence. Défendue de plus par Marie, sa pureté demeura inviolable et jamais aucune ombre ne parvint à la ternir.

Le couronnement naturel de tant de vertus devait être un ardent amour de Dieu. La charité, flamme divine, brûlait en effet dans le cœur de Stanislas avec une extraordinaire vivacité. — Au dire de quelques témoins [1], elle forma plusieurs fois un nimbe radieux autour de son front. — Sa poitrine en était embrasée aussi, et il fallut y appliquer des linges mouillés pour tempérer les ardeurs qui la dévoraient. — Un matin, le P. Recteur rencontra Stanislas se promenant dans le jardin; il faisait froid et le Supérieur, étonné, demanda au Saint la raison d'une sortie si matinale : « Mon Père, répondit le candide enfant avec l'ingénuité qu'il apportait dans tous ses rapports avec les Supérieurs, ma poitrine brûlait, et je suis venu ici pour la rafraîchir. » — C'était dans l'oraison que cette charité

1. *Processus Panor. et litteræ*, 15 aug. 1605.

atteignait toute son intensité. Stanislas y était transformé. Mais la méditation ne lui était pas nécessaire pour être en communion avec DIEU. Il demeurait sans cesse uni à N.-S. ; rien ne le pouvait distraire de cette pensée, qui ne le quittait pas, même au milieu des plus absorbantes occupations. Lorsqu'au jour de l'Ascension le Sauveur du monde eut disparu dans les nuages, les Apôtres restèrent longtemps les yeux attachés au ciel; ils ne distinguaient plus JÉSUS, et cependant leur regard ne pouvait pas se résigner à redescendre vers la terre. Ainsi en était-il de Stanislas. Ce DIEU avec lequel son âme conversait de si près dans l'oraison, il le suivait toute la journée par la pensée et par le cœur. En vain les labeurs quotidiens s'interposaient-ils, comme une sorte de voile, entre lui et JÉSUS-CHRIST; ils ne parvenaient pas à cacher le Maître à ce serviteur fidèle, et si épais que fût le voile, l'âme de Stanislas avait un regard plus perçant encore pour pénétrer jusqu'à son DIEU. Le moment approchait du reste où, dégagée de son enveloppe mortelle, cette âme sainte allait jouir sans interruption de la vue de son Créateur.

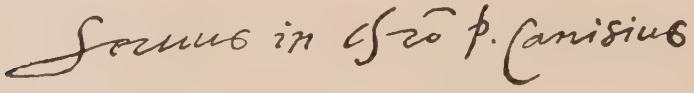
Quatre mois auparavant, dans un château de Lombardie, Louis de Gonzague avait été donné à la terre : Stanislas pouvait être rendu au Ciel.

V.

On était aux premiers jours du mois d'août de l'année 1568. Le Bienheureux Pierre Canisius, appelé à Rome par les affaires de sa Province, avait fait une conférence spirituelle aux novices de Saint-André, et il avait parlé de la nécessité de vivre toujours comme si l'on était à quelques heures de la mort. « Cette conférence, dit Stanislas à l'un de ses frères en religion au moment où il en sortait,

est un grand avertissement pour nous tous. Mais elle est, en ce qui me concerne, une invitation formelle, car je mourrai ce mois-ci ! » — Cette passa parole complètement inaperçue d'abord. Quelques jours après, causant avec le Père Emmanuel Sa, le saint novice revint sur ce qu'il avait dit. « Ah ! mon Père, quel beau jour pour le Ciel que celui où la Vierge y pénétra pour la première fois ! Sans doute les Saints en célèbrent chaque année comme nous la mémoire, et j'espère assister à cette belle fête lorsque bientôt elle aura lieu. » On ne prit pas garde à ce nouvel avertissement et on le considéra comme un pressentiment vague auquel il n'y avait pas à s'arrêter.

Cependant Stanislas se préparait de son mieux à la mort. Il redoublait de pénitences et de ferveur. Saint Laurent lui était échu



Fac-simile de la signature du Bienheureux Canisius.

comme patron du mois; le 9 août, veille de la fête de ce glorieux martyr, il prit publiquement au réfectoire une rude discipline. Le lendemain il s'approcha de la sainte Table, portant sur son cœur une lettre où, avec le tendre abandon d'un enfant, il conjurait la T.-S^te^ Vierge de lui ouvrir le Ciel avant le jour de l'Assomption. Puis, après la Communion, il demanda comme une faveur d'être occupé aux plus bas emplois de la cuisine. C'est sur cet humble champ de bataille que le descendant des Kostka fut frappé.

Pendant toute la journée Stanislas s'était joyeusement dévoué à aider le F. cuisinier. Il n'en avait éprouvé aucune fatigue ; mais sur le soir il se trouva mal. — Rien ne présageait une maladie grave; cependant le Supérieur crut prudent de faire mettre le saint jeune

homme au lit. « Pendant que nous le soutenions pour l'aider à se rendre dans sa chambre, raconte un des novices, il nous affirma qu'il mourrait bientôt. » — La fièvre augmenta un peu le lendemain, sans qu'on s'en inquiétât encore. — On transporta néanmoins le malade à l'infirmerie; en y entrant, il fit un grand signe de croix sur le lit, puis : « Je ne me lèverai jamais de là, » dit-il, et après une pause de quelques instants il ajouta : « s'il plaît à Notre-Seigneur du moins. » — Il répéta la même chose à Claude Aquaviva et au Recteur du noviciat; mais aucun d'eux n'ajouta foi à ses paroles : les assurances du médecin étaient si formelles, les forces de Stanislas si grandes et sa maladie si légère, qu'on ne pouvait croire le malade en danger.

Cependant, le 14 août vers midi, le Saint eut une longue défaillance ; on ne l'en retira qu'à grand'peine. Il lui prit ensuite une sueur froide, suivie d'un si profond abattement qu'on se prépara aussitôt à lui administrer les derniers sacrements. Stanislas avait demandé à être couché sur la terre nue, pour y rendre le dernier soupir en pénitent. C'est donc étendu sur une pauvre couverture au milieu de sa cellule qu'après s'être confessé il reçut le saint Viatique et les dernières Onctions. Quand le prêtre qui les lui apportait entra, il se souleva comme si le bonheur lui eût rendu des forces. Son visage défait s'empourpra, ses yeux redevinrent brillants, et on vit que son cœur volait à la rencontre de l'Hôte divin qui venait le visiter.

Après la Communion, on lui demanda s'il était bien résigné. « Mon cœur est prêt, répondit-il avec le Roi-Prophète ; mon cœur est prêt, Seigneur. » — La délicatesse de sa conscience le porta cependant à se confesser deux fois encore ; cet ange ne croyait pas qu'il pût jamais être assez pur pour entrer dans le cortège de la Vierge Immaculée. Autour de son bras il avait enroulé son cha-

pelet ; sûr de lui faire plaisir, un Père en profita pour lui parler de Marie. « Pourquoi donc ce chapelet, lui demanda-t-il, puisque vous ne pouvez pas le réciter ? — Ah ! répondit le saint mourant avec une inexprimable douceur, c'est le chapelet de ma Bienheureuse Mère, et sa seule vue me réconforte et me console. — Que sera-ce donc, reprit le Père, quand tout à l'heure vous verrez Marie elle-même dans le Ciel ? » — A cette parole, Stanislas, le cœur inondé de joie et le visage rayonnant, lève la main vers le ciel comme pour prendre plus tôt son essor ; puis il baise avec force une petite

ROME. — Statue de S. Stanislas, dans la chambre où le Saint mourut.

image de la Vierge qu'il tenait à la main, la presse sur sa poitrine, la montre en souriant aux assistants et, la posant de nouveau sur ses lèvres, la couvre encore de longs baisers.

Il était minuit. Stanislas, sentant que la vie lui échappait, pria qu'on lui permît de dire adieu à quelques-uns de ses frères du noviciat : si près du Ciel, l'aimable mourant n'oubliait pas ses amis de la terre. Ensuite, il remercia la Compagnie de JÉSUS des bontés maternelles qu'elle avait eues pour lui, demanda pardon de tous les mauvais exemples qu'il avait pu donner et, se tournant vers le

Supérieur, il lui dit cette parole : « Le temps est court, il ne nous reste plus qu'à nous bien préparer. »

On commença les prières des agonisants ; Stanislas, le Crucifix en main, y répondait pieusement. — Dans la crainte que ces prières ne le fatiguassent, le Supérieur les fit interrompre après quelques instants ; mais le Saint continua à prier à haute voix, n'interrompant ses invocations que pour baiser les plaies du Crucifix. Vers 3 heures, à la première aube du 15 août, il se tut... Son visage devint radieux, son regard, empreint d'une ineffable félicité, prit une expression toute céleste, et ses lèvres se mouvaient comme s'il conversait avec quelqu'un. Les premières clartés de l'éternelle aurore illuminaient son front : la Vierge venait de lui apparaître au milieu d'une troupe brillante d'Anges et de Saints et elle lui parlait avec bonté.

Le céleste entretien dura près d'un quart d'heure : il remplaça pour Stanislas le terrible combat de l'agonie. — Au cours de ce ravissement, le souffle du mourant s'affaiblit peu à peu, sans que la suave expression de son visage changeât. Comme il était devenu imperceptible, un des assistants approcha une image de la Très-Sainte Vierge des lèvres du Bienheureux : elles demeurèrent immobiles, et on comprit par là qu'après 18 ans d'exil sur la terre l'ange de Rostkow avait regagné le Paradis. — Sans efforts, Stanislas s'était paisiblement endormi du dernier sommeil sous le regard virginal de Marie, comme, le soir venu, l'enfant s'endort paisiblement sur le sein d'une mère et au doux murmure de sa voix..... (15 août 1568.)

ST LOUIS DE GONZAGUE

(1568 - 1591).

CHATEAU DE CASAL-MONTFERRAT.

Porte d'entrée et bastion.

DU lit de mort où il était sur le point d'expirer à vingt-trois ans à peine, le jeune Saint dont nous allons esquisser rapidement l'angélique existence, écrivait à sa noble et pieuse mère :

« Notre séparation, ma chère mère, ne sera pas de longue durée : nous nous retrouverons au Ciel... En attendant, que votre bénédiction maternelle m'accompagne dans ce passage et qu'elle me conduise heureusement jusqu'aux rivages où reposent toutes mes espérances. J'ai d'autant plus de bonheur à vous écrire qu'il ne me reste désormais plus d'autres preuves à vous donner de l'amour et du respect filial que j'ai pour vous. Je termine en vous conjurant de nouveau humblement de me bénir..... »

Treize ans plus tard, — le 28 juillet 1604, — celle à qui était adressé ce dernier et touchant adieu s'agenouillait, tremblante de bonheur, dans l'église collégiale de Castiglione : son fils venait d'y être élevé sur les autels. Sous les regards attendris du peuple, elle le voyait honorer solennellement par l'Église et, au milieu d'un concours immense, elle l'entendait saluer par tous du nom de Bienheureux.

I.

LE jeune élu, qui donnait ainsi à sa mère quelque chose des ineffables joies que la Vierge Marie dut éprouver au jour de l'Ascension, aurait pu compter parmi les princes du Saint-Empire et s'appeler dans le monde Louis de Gonzague, marquis de Castiglione. Il était l'aîné des huit enfants de don Ferdinand de Gonzague et de dona Marthe de Tana [1]. C'est au château de Castiglione, — à quelque kilomètres de Solferino et de Villafranca, — qu'il avait vu le jour, le vendredi 9 mars 1568. Sa mère, femme d'une éminente vertu, le forma de bonne heure à la piété. Mais don Ferdinand, soldat dans l'âme comme tous les Gonzagues, ne mit pas moins d'empressement à lui inspirer l'amour des armes et des combats.

A quatre ans, Louis accompagnait déjà son père dans les camps. D'un naturel ardent et impétueux, il se plaisait au milieu des soldats. — Sous une cuirasse adaptée à sa taille, une petite lance en main, il aimait à défiler à la parade en tête des bataillons [2]. A Casal, il se brûla le visage en déchargeant un fusil. Un peu plus tard il faillit être écrasé par l'affût d'un canon qu'il avait bourré et tiré témérairement ensuite : peu s'en fallut que, dans son mouvement de recul, la pièce ne passât sur le corps de cet artilleur par trop novice dans son art.

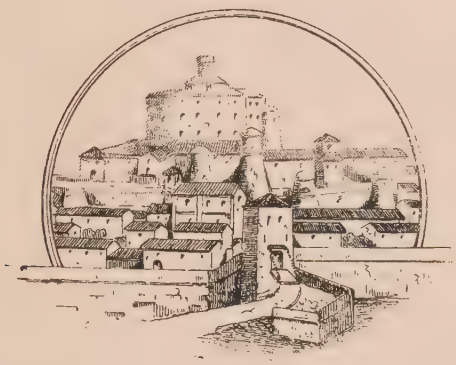
Mais ce contact avec les troupes ne fut pas sans inconvénients

1. Dona Marthe de Tana avait vécu à la cour de Catherine de Médicis ; elle avait été demoiselle d'honneur d'Élisabeth, fille de Henri II et femme de Philippe II d'Espagne.

2. « Ibi, quibus diebus copiæ censebantur, levi tectum loricula ac pusillam hastulam præferentem, more anteire ordines jubet (pater) ac recreabatur mirifice cum hoc genus exercitii puero volenti esse perspiceret. » *Acta Sanct.*, vol. XXV, p. 797.

pour Louis, qui finit par s'accoutumer à répéter machinalement quelques-uns des propos grossiers qu'il entendait tous les jours. On s'en aperçut quand il revint à Castiglione et son gouverneur l'en reprit sévèrement. L'enfant se corrigea aussitôt; mais le souvenir de cette faute légère demeura profondément gravé dans sa mémoire, et DIEU, qui devait le combler de tant de grâces, permit qu'il y trouvât souvent dans la suite des occasions de s'humilier.

Dès l'âge de sept ans, notre petit Saint récitait tous les jours, à genoux, l'office de la Vierge et les psaumes pénitentiaux. Il s'adon-



CASTIGLIONE au temps de S. Louis de Gonzague.

nait avec ardeur aux pratiques de la plus fervente piété. Aussi, lorsqu'après une absence de plusieurs années Don Ferdinand de Gonzague revint de Tunis, où il était allé guerroyer, il trouva son fils tout transformé. Celui-ci s'était déjà ouvert à sa mère de son désir de se consacrer entièrement à DIEU. Mais son père ne vit dans cette piété extraordinaire que l'indice d'une maturité précoce de bon augure pour la grandeur future de sa maison. Il résolut de la développer par une éducation plus virile que l'éducation du foyer domestique, et il envoya Louis et son second fils Rodolphe à Florence (1577). La piété de notre Saint s'y accrut. Au milieu du faste

dangereux de la cour des Médicis, la lecture d'un livre du P. Gasp. Loarte sur le Rosaire inclina fortement son cœur vers Marie Immaculée. Il la considéra dès lors comme sa Mère et, voulant faire quelque chose qui lui fût agréable, il lui consacra par vœu sa virginité. Lis suave dont la Reine du Ciel agréa l'hommage, que l'angélique enfant garda toujours avec la plus exacte vigilance, et qu'au dire de tous ses confesseurs les Séraphins purent, à sa mort, déposer intact aux pieds du divin Agneau.

Cependant Louis ressentit un jour les effets de la faiblesse humaine. Il se confessait alors au P. Recteur du collège des Jésuites. — Pressé par une voix intérieure de s'accuser au saint tribunal des propos de soldat qu'il avait inconsciemment appris à Casal, il n'osa s'y résoudre : une fausse honte d'enfant arrêta sur ses lèvres cet aveu bien peu humiliant pourtant. Une seconde, une troisième fois la même voix lui parle ; mais le courage lui manque une seconde, une troisième fois aussi [1]. Enfin, la délicatesse de sa conscience l'emporte sur le respect humain ; Louis va se jeter aux pieds de son confesseur, il lui ouvre son âme tout entière et, dans une confession générale mêlée d'abondantes larmes, il prend la résolution de mourir plutôt que de pécher. On sait s'il se souvint de cette promesse et avec quelle énergie il la tint, — l'énergie indomptable et tenace qu'il eût certainement déployée sur les champs de bataille si, comme ses ancêtres, il y avait paru.

Louis séjourna à Florence durant deux ans et demi. Il y avait prié, il y avait étudié ; mais il y avait goûté aussi les délassements honnêtes que pouvait se permettre un jeune homme de sa condition. Nous en avons pour preuve plusieurs lettres charmantes qu'il écrivit à sa mère vers cette époque, celle entre autres où il raconte comment

1. V. *Act. Sanctorum*, vol. XXV, p. 772. « Cum in Scietatis nostræ collegio confessionem bis aut ter fecisset, vicit illum puerilis pudor, ut verba illa militaria reticeret.... » Hyer. Platus, S. J.

il est allé « sur l'estrade même du grand-duc pour voir courir le prix de Sainte-Anne, lequel, étant une étoffe rouge, fut gagné par le cheval du comte de Bagno [1]. » Le Bienheureux ne fuyait donc pas systématiquement toutes les fêtes et, par condescendance peut-être

FLORENCE. — Ancienne rue des Anges, aujourd'hui rue Alfani.
Maison où demeurait S. Louis de Gonzague.
Médaillon du Saint au-dessus de la porte d'entrée.

pour son frère Rodolphe, il semble même s'y être prêté parfois bien volontiers.

En quittant Florence, Louis se rendit à la cour du duc de Mantoue (avril 1580). Mais il continua dans le palais de ce prince, son parrain, la vie mortifiée qu'il avait menée jusque-là. — Quelques

1. Le P. H. Chérot : *S^t Louis de Gonzague étudiant*, p. 26.

médecins, espérant qu'une diète sévère parviendrait à réduire des accès de fièvre dont il souffrait beaucoup, lui facilitèrent, du reste

FLORENCE. — Les Uffizi.

sans le vouloir, les moyens de s'adonner à la pénitence; ils lui prescrivirent une abstinence aussi rigoureuse que pénible. Tout heureux

de pouvoir jeûner sans contrainte, le malade s'astreignit si bien et si longtemps à cette ordonnance que son tempérament, excellent d'ailleurs, finit par en souffrir très gravement. Il mit à profit cet état de santé pour échapper à la cour, car il n'y vivait que par obéissance, et, sollicitant de son père l'autorisation de quitter Mantoue, il s'empressa de revenir à Castiglione, où sa douce et bonne mère le vit rentrer avec bonheur.

MANTOUE. — Château des Gonzagues.

Notre petit Saint avait alors onze ans. Sa piété ravissait tous ceux qui le voyaient en oraison. — Ses domestiques, son gouverneur, qui se souvenaient de ses anciennes impétuosités de caractère, l'épiaient souvent par les fentes des portes et le contemplaient avec vénération, car il passait des heures entières à genoux, les bras étendus ou croisés sur son cœur, immobile comme une statue et complètement absorbé en DIEU. Il faisait aussi le catéchisme aux

pauvres et aux délaissés. — Lorsque, en 1580, S. Charles Borromée vint visiter, au nom de Grégoire XIII, le diocèse de Brescia, il fut surpris, en passant par Castiglione, de trouver un enfant de cet âge si avancé déjà dans les voies du Seigneur. Le grand archevêque prit plaisir à causer familièrement avec le jeune prince. Les saints se comprennent entre eux : Charles avait aperçu dans l'âme de Louis une floraison de vertus qui faisait la joie et la consolation du Ciel. Il voulut préparer lui-même l'héritier des Gonzagues à sa première Communion, et quelques jours après (vendredi 22 juillet 1580) celui-ci avait en effet le bonheur de recevoir la sainte Eucharistie des mains du pieux cardinal.

Sur la fin de cette même année 1580, Louis et son frère Rodolphe furent appelés à Casal, où leur père résidait en qualité de gouverneur de Montferrat. En s'y rendant, le Saint faillit périr dans les eaux du Tessin, que les pluies d'hiver avaient considérablement enflées. Un gros tronc d'arbre, heureusement placé au milieu du fleuve par la bonne Providence, le sauva du danger. A peine sur la rive, le naufragé s'empressa d'entrer dans une église pour remercier Dieu d'une si visible protection. Puis il se remit en route et arriva sans encombre à Casal, où il fut accueilli par son père avec des transports de joie faciles à comprendre. Il passa six mois auprès de lui, se livrant à l'étude avec entrain. Ses auteurs favoris étaient ceux qui parlaient de la vertu : Sénèque, Plutarque et Valère Maxime; il lisait aussi très assidûment la *Vie des Saints* de Surius. Cette lecture mûrit en lui ses premiers projets de vocation. Mais Louis ne les arrêta pas définitivement encore. Soit qu'il sentît quelques luttes au fond de son cœur, soit que son caractère réfléchi le fît hésiter devant une résolution aussi grave, il ne se décida qu'après de longues semaines de prière. La prière était en effet son refuge habituel : « Je n'ai jamais recommandé à Dieu, disait-il, affaire, grande ou petite, qui n'ait été terminée comme je l'avais souhaité,

quoique ce que je demandais offrît les plus réelles difficultés et parût même quelquefois désespéré. »

C'est qu'à la prière le Saint ajoutait aussi la pénitence, si puissante sur le Cœur de DIEU. — Un jour, il est obligé d'accompagner son père à Milan. Une grande revue de cavalerie devait avoir lieu dans cette ville. Louis y assiste par obéissance : il entend les joyeuses fanfares des trompettes, le hennissement des chevaux, le cliquetis des sabres... Mais rien ne peut vaincre sa résolution : il a fait le sacrifice de cette fête et, aussi longtemps que dure la revue, l'ancien petit soldat de Casal tient généreusement les yeux fermés par amour pour JÉSUS-CHRIST.

Monnaie de Mantoue.
(Bibliothèque nationale, Cabinet des médailles.)

Pour se mortifier sans manquer aux bienséances, Louis savait recourir à toutes les industries. La rigueur de l'hiver, — pendant lequel il ne se chauffait jamais ; — sa fatigue d'estomac, dont il prenait prétexte pour manger fort peu ; — les grands festins que son père donnait et où il paraissait le moins possible : il n'est rien qu'il n'utilisât dans un but de pénitence. Bien éloigné de la mollesse et de la lâcheté du monde, cet enfant n'hésitait même pas à s'infliger les mortifications qui atteignent plus directement la chair révoltée. Sous les lambris dorés du château de Castiglione, où il était rentré avec son père quand celui-ci avait quitté le gouvernement de Montferrat, il se livrait à des austérités qui rappelaient le cloître. Trois fois la semaine il se donnait la discipline jusqu'au sang ; il en vint même à la prendre plus tard tous les jours et plusieurs fois par jour. Les instruments de pénitence lui manquant, il les remplaçait par tout ce qui lui tombait sous la main : à défaut de cilice, il se fit, avec des mollettes

d'éperons, une ceinture dont les pointes aiguës le déchiraient cruellement. Le vendredi et le samedi, il jeûnait au pain et à l'eau, en l'honneur de la Passion et de la Très-Sainte Vierge, sans préjudice d'un jeûne moins rigoureux le mercredi, et de plusieurs autres qu'il s'imposait durant l'année. Au reste, en temps ordinaire, il s'était réduit à prendre si peu de nourriture, — une once en vingt-quatre heures, — qu'on peut dire que sa vie était un jeûne perpétuel.

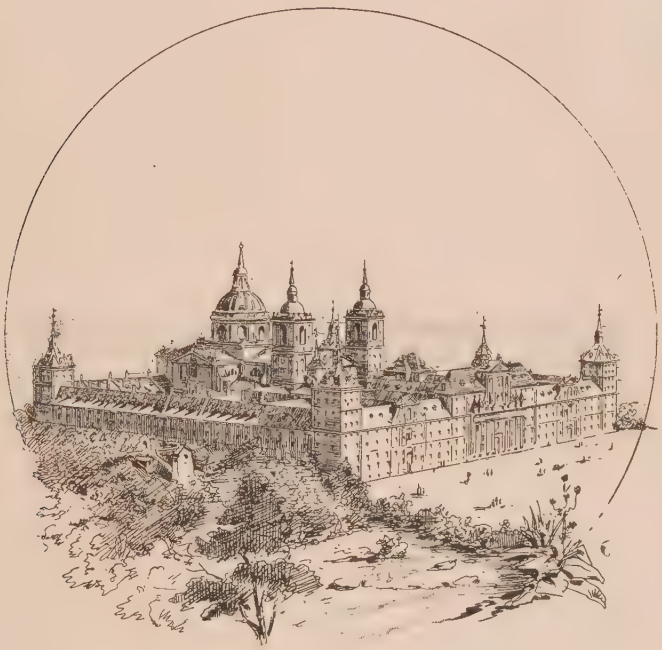
Chaque jour il passait en outre plusieurs heures en méditation. Son oraison se prolongeait même souvent durant la nuit, malgré le froid intense de l'hiver en Lombardie. Il en résulta pour lui des fatigues très grandes qui auraient pu mettre sa vie en danger. Il n'en fut rien pourtant, et le Saint, miraculeusement sauvé d'un incendie au cours d'une de ces oraisons nocturnes, ne contracta, à la suite de ces longues heures de prière, qu'un violent mal de tête qui le fit souffrir jusqu'à la fin de ses jours : couronne douloureuse mais qui lui était mille fois plus précieuse que toutes celles de la terre, parce qu'elle lui rappelait la couronne d'épines qui avait ensanglanté le front innocent de Jésus-Christ.

II.

L'Année 1582 trouva Louis au milieu des splendeurs de la cour d'Espagne. Sa famille avait passé dans la péninsule sur les galères de Jean-André Doria, à la suite de l'Impératrice d'Autriche, fille de Charles-Quint et veuve de Maximilien II. Elle arriva à Madrid vers le commencement du mois de mai. Quelques jours après, Louis était nommé page d'honneur du prince Jacques, fils de Philippe II. — Vaincu deux fois déjà, à Florence et à Mantoue, le monde s'apprêtait à tenter un suprême effort en Espagne : dans

l'espérance de triompher à son tour, il allait dérouler sous les yeux de son jeune vainqueur, pour le mieux fasciner, tout ce qu'il avait d'honneurs, de gloire, de séductions et de plaisirs...

L'attaque avait ses périls. La cour de l'Escurial était la plus fastueuse de l'univers entier. Celui qui y régnait gouvernait la moitié



L'Escurial.

de la terre. Il comptait parmi ses courtisans des hommes d'État comme Granvelle, et des généraux comme le duc d'Albe et Alexandre Farnèse. Son infanterie était la plus redoutable de l'Europe et sa marine la plus puissante des nations civilisées. — Depuis vingt-cinq ans ce monarque marchait de prospérité en prospérité. Il avait conquis le Portugal, vaincu les Français à Saint-Quentin, et arrêté à Lépante Sélim II prêt à tout ravager. Enfin ses immenses

colonies d'outre-mer alimentaient ses trésors et lui permettaient d'étaler dans ses fêtes un luxe inouï et des richesses qui paraissaient ne devoir s'épuiser jamais.

Sur un pareil champ de bataille, l'assaut devait être aussi violent que dangereux. Et pourtant, c'est sur ce champ de bataille que le monde allait être défait pour toujours. — Tout près de la cour polie, mais corrompue, des Médicis, Louis de Gonzague s'était attaché à DIEU par le vœu de virginité : au sein de la brillante cour d'Espagne, il se décida à embrasser la vie religieuse dans la Compagnie de JÉSUS.. Tant il est vrai que, soutenue par la grâce divine, une volonté ferme peut tout, même au milieu des plus grands dangers.

Pour remporter cette éclatante victoire, l'héroïque page employa simplement les armes dont il s'était servi déjà : le travail, la prière et la garde des sens.

Il était si exact sur ce dernier point qu'il n'eût pas pu reconnaître l'Impératrice Marie parmi les dames de la cour : jamais il n'avait levé les yeux sur elle, bien qu'il eût été attaché à son service pendant près de deux ans.

L'étude était une autre sauvegarde pour lui : il l'embrassa avec ardeur ; les belles-lettres, la philosophie et les mathématiques furent tour à tour l'objet de son travail et de ses succès.

Louis parla bientôt l'espagnol avec autant d'aisance que le toscan. Il savait aussi très bien le latin. La connaissance exquise qu'il en avait le fit choisir pour haranguer en cette langue, au nom de la cour, Philippe II rentrant à Madrid après la soumission du Portugal (29 mars 1583).

Le temps que le saint page ne consacrait pas à ses études, il le donnait à l'oraison : il lui arriva de passer jusqu'à cinq heures entières en méditation. Sa vocation devait nécessairement s'affermir

dans ces pieux exercices. Elle se développait en effet de jour en jour. Entraîné par son penchant pour les austérités, Louis songea d'abord à entrer chez les Carmes déchaussés, puis dans un Ordre où il pourrait exclusivement vaquer à la contemplation. Mais l'Esprit-Saint ne le voulait pas ailleurs que dans la Compagnie de Jésus et il le lui fit clairement entendre, après la communion, en la fête de l'Assomption 1583.

Ce jour-là même, après en avoir causé longuement avec son confesseur, le Bienheureux fit part de son projet à sa mère, qui, heureuse et fière de cette résolution, se chargea d'en parler au marquis de Castiglione.

Don Ferdinand aurait pu s'apercevoir depuis longtemps que toutes les pensées de son fils se détournaient du monde pour s'envoler vers Dieu. Le soin que le jeune page mettait à fuir les fêtes de la cour toutes les fois qu'il le pouvait sans inconvenance, sa mise simple et modeste, les longues prières auxquelles il se livrait, les rudes austérités qu'il s'infligeait, étaient des preuves indubitables que les pompes de la cour espagnole n'avaient rien pu captiver de son cœur. Mais le marquis était aveugle sur ce point. Aussi, lorsque Louis vint avec respect lui exposer sa résolution, voyant toutes ses espérances frustrées, il ne put contenir sa colère : il chassa son fils de sa présence. Le saint jeune homme se retira le cœur plein de douleur, mais sa résolution intacte. En vain don Ferdinand essaya-t-il quelques jours après de faire fléchir au moins cette résolution en amenant le futur religieux à entrer dans un Ordre où l'on pût avoir accès aux dignités de l'Église : « Mon père, répondit » Louis avec fermeté, si j'étais jaloux des honneurs, je garderais » le marquisat que Dieu m'a donné en me faisant l'aîné de vos en- » fants, et je n'abandonnerais pas le certain pour ce qui pourrait » ne venir jamais. C'est parce que la Compagnie de Jésus me dé- » tourne des dignités ecclésiastiques que je veux y entrer. »

Le marquis eut recours alors à son cousin François de Gonzague, Général des Franciscains. S'il avait un secret espoir d'arriver par là à ses fins, cet espoir fut vite trompé : François de Gonzague était un religieux exemplaire, et qui pour rien au monde n'eût sacrifié la cause de DIEU à des considérations tirées de la chair et du sang. — Après examen approfondi, il déclara nettement à don Ferdinand que la volonté divine était manifeste et qu'on ne pouvait pas s'y opposer.

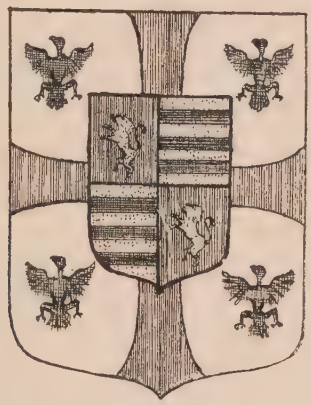
Comment hésiter encore en face d'un avis si désintéressé et si clair ? Cet avis ne parvint cependant pas à triompher de la résistance paternelle, et cette résistance continua à opposer aveuglément obstacle sur obstacle aux glorieux desseins du Ciel sur Louis.

Le prince don Jacques était mort. Après avoir soutenu ses thèses de philosophie et brillamment figuré dans un grand tournoi théologique à l'Université d'Alcala, le Bienheureux avait regagné l'Italie en même temps que sa famille (juillet 1584). Il y avait rapporté la promesse, — arrachée par le P. François de Gonzague, — qu'on l'autoriserait à entrer en religion dès le retour au château paternel. Mais lorsque le moment vint pour le marquis de Castiglione de tenir sa parole, il ne put s'y résoudre.

Il exigea d'abord qu'en son nom Louis allât rendre visite à tous les princes d'Italie et qu'il reparût ainsi une fois encore au milieu des cours. Puis, dans l'espoir qu'il parviendrait enfin à ébranler cette vocation jusque-là si ferme, il la fit successivement battre en brèche par un évêque, par l'archiprêtre de Castiglione et par un religieux que son éloquence avait rendu célèbre dans toute l'Italie. Grâce à ces redoutables alliés, allait-il triompher de la résolution de Louis et du même coup priver sa maison de sa gloire la plus pure ? DIEU ne le permit pas et, armant son serviteur d'une invin-

cible constance, il lui mit sur les lèvres la réponse à toutes les difficultés, et au cœur le courage de supporter les emportements de son père sans fléchir.

Cependant le moment approchait où la grâce divine allait l'emporter. — Pour aider à ce triomphe, Louis redoublait ses mortifications et ses prières. Un matin, don Ferdinand, pénétrant dans la chambre de son fils, trouva le parquet teint de quelques gouttes de sang ; traces irrécusables des saintes cruautés que le futur religieux



Armes de la Maison de Gonzague.

exerçait sur lui-même, afin d'acheter la grâce qu'il ambitionnait. A ce spectacle, le père, depuis longtemps déjà hésitant entre la douleur qu'il avait de perdre l'héritier de sa maison et la crainte de déplaire à DIEU, se déclara vaincu. Il fit son sacrifice et, nouvel Abraham, offrit lui-même son fils, par l'intermédiaire de son cousin, le patriarche Scipion de Gonzague, au Père Claude Aquaviva, Général de la Compagnie de JÉSUS.

Rien ne semblait plus dès lors devoir s'opposer aux généreux projets de Louis. Mais la vocation à la vie religieuse n'est-elle pas

une grâce de choix entre toutes ? Et quel prix ici-bas la saurait donc payer ? La renonciation aux honneurs ? l'abandon des richesses ? le sacrifice des affections les plus légitimes et les plus profondes ? Non certes, et, pour le bien prouver, Notre-Seigneur, qui destinait son élu à servir de modèle aux jeunes gens, allait le faire passer encore par de poignantes luttes avant de lui ouvrir les portes du noviciat.

Le marquisat de Castiglione était un fief de l'Empire. Pour le céder valablement à son frère Rodolphe, Louis, qui en avait déjà reçu l'investiture, devait préalablement obtenir l'assentiment de l'Empereur. Pendant qu'on faisait les démarches nécessaires dans ce but, don Ferdinand envoya son fils à Milan pour y traiter en son nom diverses affaires d'une haute importance. Elles étaient fort délicates, mais ce plénipotentiaire de dix-sept ans les conduisit avec tant d'adresse et de prudence qu'en huit mois elles étaient réglées. Pourtant Louis ne s'y était pas consacré exclusivement. Tout en les traitant, il s'était fait inscrire, en qualité d'externe libre, au collège de Brera, ouvert à Milan par la Compagnie de JÉSUS, et il y avait poursuivi l'étude de la philosophie et des sciences, en les approfondissant plus qu'il ne l'avait encore fait à Madrid [1].

A en juger par le portrait que Paul Véronèse nous a laissé de lui, le Bienheureux était alors un beau jeune homme, de grand air, à la figure intelligente, au regard calme et profond. Sa physionomie reflétait une énergie douce et fine en même temps. Fallait-il donc laisser enterrer dans la vie religieuse tant de précieuses qualités ? Aussi le succès diplomatique, qui paraissait devoir aplanir la voie sous les pas de notre Saint, fut en réalité pour lui l'occasion de nouveaux assauts... A peine, en effet, l'heureux résultat de ces négociations était-il connu à Castiglione, que don Ferdinand se

1. Les rédactions de mathématiques de saint Louis de Gonzague ont été conservées telles qu'il les dictait de mémoire à son secrétaire à la sortie du cours. Elles se font remarquer par leur exactitude et par leur limpidité.

rend à Milan. Tout fier de la sagesse précoce de son fils, il peut moins que jamais se résigner à le perdre. Il le conjure de renoncer à entrer en religion. Pour l'en mieux détourner, il fait valoir toutes les raisons que l'on invoque ordinairement en pareilles circonstances : le tort que Louis porterait à sa maison ; — la certitude qu'il

S. Louis de Gonzague.
(D'après un tableau conservé au collège Saint-Ignace de Marseille.)

avait, avec la fermeté de caractère dont DIEU l'avait doué, d'assurer son salut dans le monde aussi bien qu'en religion ; — la pleine liberté dont il jouissait de se livrer à toutes les pratiques de la piété ; — le bien immense qu'il ne manquerait pas d'opérer, non seulement dans le marquisat, mais encore dans toute la haute Italie,

où princes et sujets le tenaient en singulière estime ; — la crainte que son frère cadet, plus inexpérimenté et plus léger, ne pût pas soutenir avec autant de succès la cause de DIEU et de l'Église. Enfin le vieux seigneur, s'adressant directement au cœur, représente à son fils son état de santé et ses infirmités ; il le presse de le décharger des soins du gouvernement et il le supplie de prendre sur lui-même ce lourd fardeau.

Louis fut profondément touché de ces prières, mais au fond de son âme il entendait une autre voix, celle de son Père du Ciel, qui, lui aussi, le pressait avec instance. Comment eût-il pu hésiter ? Il demeura donc ferme dans ses résolutions, et, quoi que don Ferdinand essayât encore auprès de lui par l'intermédiaire de diverses personnes, séculières et ecclésiastiques, il n'en persista pas moins dans son projet.

Le marquis était retourné à Castiglione. Avant d'y rentrer à son tour, Louis fit chez les Jésuites de Mantoue les exercices spirituels. C'est à ce foyer que des milliers d'âmes ont allumé en elles l'amour divin, cette flamme céleste qui est un rejaillissement de l'éternelle charité. Le saint retraitant ne s'en approcha pas en vain, et il y puisa l'ardeur et la force de livrer le dernier combat.

L'assaut fut de plusieurs jours : don Ferdinand était inexorable. « Si Louis voulait partir, il en était bien le maître : mais, du moment qu'il franchirait le seuil paternel, il ne serait plus regardé par son père comme un fils, mais comme un étranger. » Pour toute réponse, le Saint priait, il priait encore, il priait sans se lasser. Enfin un jour, après avoir passé trois heures en oraison, il se lève et se dirige vers l'appartement de son père. Avec quelle émotion ne paraît-il pas devant celui qui trois fois déjà l'a fait chasser de sa présence ! Mais DIEU et ses anges le soutiennent. Il y va de sa vocation et, pour elle, Louis est prêt à tout braver.

Don Ferdinand était retenu au lit par la goutte. Au bruit qu'a fait celui qui est entré, il s'est retourné et, à la vue de son fils, un éclair de colère a passé dans ses yeux. Mais Louis, soutenant avec la fermeté d'un Gonzague le feu du regard paternel : « Mon père, lui dit-il avec une respectueuse assurance, je me remets entre vos mains ; faites de moi ce qu'il vous plaira, mais je vous proteste que je suis appelé à la Compagnie de JÉSUS et qu'en vous opposant à ma volonté, c'est à la volonté même de DIEU que vous vous opposez. » Et il se retire humblement.

MANTOUE. — Palais Saint-Sébastien,
où S. Louis signa son acte de renonciation au marquisat de Castiglione.

A ces mots, le vieillard s'est senti ému jusqu'au fond des entrailles. Il a reconnu son sang, et en même temps le doigt de DIEU l'a touché. Partagé entre la fierté et la douleur, il fait rappeler le Bienheureux : « Mon fils, lui dit-il les yeux pleins de larmes, vous venez de me déchirer le cœur. Je fondais sur vous mes espérances. Mais puisque le Ciel vous appelle, je ne veux plus vous retenir. Allez où DIEU vous convie ; allez, mon fils, votre vieux père vous bénit. »

Quelques semaines après, le 2 novembre 1585, Louis signait à Mantoue, en présence des principaux membres de sa famille, l'acte

authentique par lequel il renonçait au marquisat de Castiglione et aux fiefs de deux de ses oncles dont il était l'héritier. Le soir même, il paraissait à la table seigneuriale vêtu de l'humble habit religieux qui allait rendre le nom de Gonzague immortel, et le lendemain, après avoir demandé à son père et à sa mère leur bénédiction, il prenait congé du duc de Mantoue et il se mettait en route pour la Ville Éternelle. La lutte avait duré près de trois ans, mais DIEU demeurait vainqueur, et déjà les anges préparaient dans le Ciel la palme que Louis devait y recevoir pour prix de cette victoire six ans après.

III.

PATERNELLEMENT accueilli par le T. R. P. Claude Aquaviva, qui savait ce que ce jeune homme avait eu à souffrir pour être autorisé à abandonner ce que tant d'autres recherchent au prix de si coûteux travaux, Louis de Gonzague entra au noviciat du Quirinal le 25 novembre 1585. « Voici, dit-il en en franchissant le seuil, le lieu de mon repos pour toujours ; j'y resterai, car c'est la demeure de mon choix. » Et, tombant à genoux, il remercia DIEU avec effusion, en lui demandant la grâce de mourir à son service. Il avait alors dix-huit ans à peu près.

« De bien en mieux, » telle était la devise des Tana ; Louis, qui était de leur sang par sa mère, sembla en faire la sienne en passant du monde dans la religion.

Dès les premiers jours, il s'astreignit avec une ponctualité extraordinaire à l'observance de toutes les règles. Si petites qu'elles fussent, elles étaient sacrées à ses yeux. Le cardinal della Rovere, son parent, s'étant un jour approché de lui dans la sacristie du Gesù pour lui

parler, le saint novice s'excusa aimablement, en disant qu'il n'avait pas la permission de le faire en ce moment. « Mon père, disait-il, m'a appris que lorsqu'on embrasse une carrière, on doit s'y livrer le plus parfaitement qu'on peut. Si telle a été sa règle de conduite pour les choses du monde, n'est-il pas de mon devoir de m'y conformer, moi aussi, pour les choses de DIEU ? » — Rien ne lui coûtait, parce qu'il savait que « le soldat se forme autant par sa fidélité à se plier à la discipline ou sa constance à supporter les fatigues que par sa valeur en un jour de combat. » Les travaux les plus humbles avaient le don de l'attirer. — A Milan, étant encore dans le monde, il avait été un jour invité à un tournoi où toute la jeune noblesse affluait ; il s'y était rendu monté sur un vieux mulet, ce qui lui avait valu les risées et les quolibets de toute la foule. C'est avec joie qu'il parcourait maintenant les rues de Rome une besace sur le dos pour quêter en faveur des pauvres, ou qu'il rendait aux malades des hôpitaux les services les plus bas. — Son amour pour la mortification le dédommageait ainsi des limites dans lesquelles des Supérieurs prudents l'avaient enfermé sur ce point à son entrée en religion.

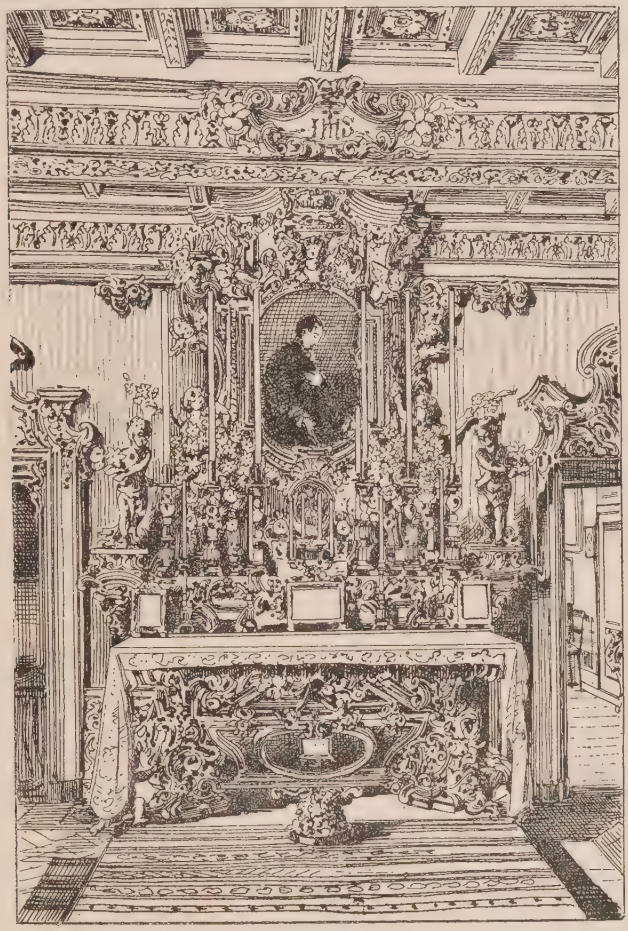
Ce penchant vers la pénitence ne fit jamais obstacle en lui à l'obéissance la plus parfaite. Il jeûnait quelquefois au pain et à l'eau. Un jour de vigile, il obtint du P. Maître des novices l'autorisation de s'imposer cette pénitence. Mais celui-ci s'aperçut que son trop austère novice n'avait presque rien mangé. Il l'appela donc au sortir du réfectoire, et, l'y renvoyant, il lui intima l'ordre de prendre, en seconde table, tout ce qu'on lui servirait. Louis obéit, et lorsqu'à son retour en récréation un de ses frères le félicita avec une aimable malice sur ce jeûne d'un nouveau genre, il répondit avec un franc sourire : « *Ut jumentum factus sum apud te.* » — « Je suis devenu comme une bête de somme en la présence de DIEU, » et je lui obéis.

Un peu plus tard, le même P. Maître adjoignit le saint novice au F. Réfectorier, afin de balayer le réfectoire, d'en nettoyer les tables et d'y mettre le couvert matin et soir.

Il recommanda en même temps à ce religieux de n'épargner à Louis ni les reproches ni les réprimandes. Le Frère observa ponctuellement la consigne. Il ne trouvait rien à sa guise, il critiquait, au besoin même il en venait aux paroles dures : Louis supporta tout sans jamais se justifier ou s'excuser. Ce n'est pas pourtant qu'il fût peu sensible par nature. D'un tempérament sanguin, suivant un de ses confesseurs, et par conséquent à sensations très vives, ces reproches devaient lui être naturellement pénibles. Il l'avoua, en ajoutant que sa peine venait moins de l'opinion qu'on pouvait alors avoir de lui que du déplaisir que lui causaient les défauts dont on le reprenait. La peine n'en existait pas moins, et cependant il acceptait les réprimandes avec tant de calme et de douceur, même lorsqu'elles n'étaient pas justifiées, qu'on eût pu croire qu'elles ne le touchaient pas. C'est qu'il retournait contre lui-même sa propre énergie et qu'il se servait de son inflexible volonté pour se vaincre tout d'abord le premier.

L'oraison était la source où il puisait le meilleur de ses forces dans cette lutte obscure, mais si méritoire aux yeux de Celui pour qui le monde est comme s'il n'était pas, et qui n'estime que notre volonté et notre amour. « Sans prière, avait-il coutume de dire, on ne peut arriver à une complète victoire sur soi-même et on ne parviendra jamais à la sainteté. » Aussi la méditation faisait-elle ses délices. — Dans les premiers temps de son noviciat, Dieu l'y laissa seul pourtant bien des fois, et Louis, qui dans le monde avait trouvé tant de force et de consolation à prier, se sentait accablé sous la tristesse et comme perdu dans le vide dès qu'il entrait en oraison. Mais cette épreuve cessa bientôt. — Le saint novice mettait trop de fidélité à préparer cette oraison pour que

Dieu ne vînt pas le visiter. Il y fit de si rapides progrès, qu'interrogé par son Supérieur s'il souffrait beaucoup des distractions, il répondit avec ingénuité que toutes celles qu'il avait eues depuis six



Rome. — Chapelle de S. Louis de Gonzague au Collège Romain.

mois dans ses méditations ne devaient pas égaler la longueur d'un *Ave Maria.*

Son esprit était sans cesse occupé de Dieu. Il n'en avait pas tou-

jours été ainsi. Quand il commença, dans le monde, à s'appliquer à l'oraison, Louis avait eu, lui aussi, à combattre les distractions. Mais, avec l'extraordinaire force d'âme qui le distinguait, il s'était condamné à rester en méditation jusqu'à ce qu'il eût passé une heure entière sans être distrait. Il demeura parfois ainsi quatre et cinq heures agenouillé sur son prie-Dieu.

Notre-Seigneur récompensa magnifiquement cette héroïque fidélité, et le Saint dut reconnaître un jour qu'il avait autant de peine à oublier la pensée de DIEU que d'autres en avaient à s'en nourrir de temps en temps.

L'un des sujets favoris de ses oraisons était la contemplation de la Passion de JÉSUS-CHRIST. Tous les jours à midi, il se représentait le Sauveur en Croix sur le Calvaire. Son amour s'enflammait tellement à cette vue qu'il le poussait aux dernières austérités, et que, dans l'intérêt de sa santé, ses Supérieurs, après lui avoir successivement interdit les jeûnes, les abstinences et les disciplines, en durent venir jusqu'à abréger ses oraisons et même, pendant quelque temps, jusqu'à les lui supprimer tout à fait.

Sa pureté tenait de celle des anges. La large et profonde blessure de la concupiscence originelle était si bien fermée en son âme qu'il n'éprouva jamais le moindre trouble, ni dans son imagination, ni dans ses sens.

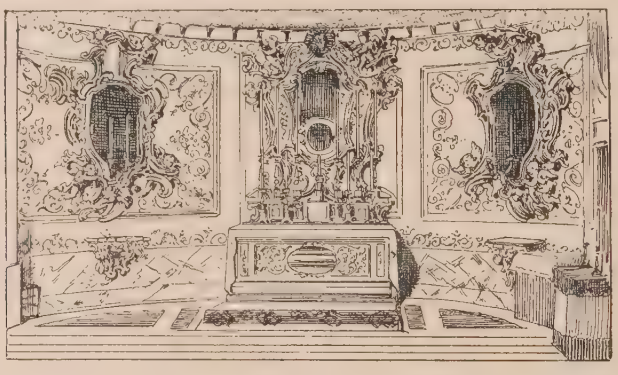
IV.

VERS la fin d'octobre 1586, Louis reçut l'ordre de partir pour Naples, en compagnie du P. Pescatori, Maître des novices, qu'une maladie de poitrine condamnait à un prompt changement d'air. Le P. Général l'envoyait dans cette ville pour qu'il pût lui-

même y rétablir sa santé compromise. On espérait que sous un ciel si pur les forces lui reviendraient peu à peu. Pendant plusieurs semaines Louis dut donc, par obéissance, se prêter aux soins qu'on lui donnait. Il faisait de fréquentes promenades à travers les sites enchanteurs qui entourent Naples, se dirigeant tantôt vers ces hauteurs de Capodimonte d'où l'œil embrasse presque tout le golfe, avec ses îles et ses promontoires se découpant sur les eaux bleues, allant d'autres fois le long du rivage, du côté de Torre del Greco, de Castellamare et de Sorrente, admirant toujours et partout les magnificences de l'œuvre créatrice et s'en servant pour s'élever jusqu'à DIEU. Mais on reconnut que les bords de la mer lui étaient contraires. On le rappela donc à Rome en mai 1587, et on lui fit continuer au Collège Romain les études de philosophie et de mathématiques qu'il avait commencées à Naples, au *Gesù Vecchio.* Il y avait été heureusement aidé par les notions solides précédemment acquises par lui à Madrid et à Milan. Aussi lui suffit-il de six mois pour pouvoir soutenir, en public et en présence de trois cardinaux, un examen solennel sur l'ensemble de toute la philosophie. Son esprit s'y révéla si pénétrant, ses idées si nettes et si claires, son jugement si ferme et si droit, que ses Supérieurs n'hésitèrent pas à l'appliquer immédiatement à la théologie. Il n'avait pas encore fait ses vœux. — Il eut le bonheur de les prononcer le 25 novembre 1587, au Collège Romain, trois mois avant de recevoir la tonsure à Saint-Jean de Latran.

Le sacrifice était consommé. Le mauvais état de sa santé avait empêché Louis d'être envoyé dans un collège en qualité de régent, comme cela se pratique d'ordinaire dans la Compagnie. Malgré cet épuisement, le Saint se remit avec ardeur aux études. Son esprit réfléchi le portait plutôt à approfondir les principes qu'on lui exposait, qu'à les accumuler dans sa mémoire par le moyen de lectures nombreuses et variées. Sous la direction de ses professeurs,

du P. Vasquez et du P. Azor entre autres, il avança à pas rapides dans la science. Ces succès furent-ils pour lui l'occasion de quelques luttes intérieures ? On pourrait le croire à lire un passage de ses notes spirituelles. « Le démon, y écrit-il, te livre du côté de la vanité d'autant plus d'assauts que c'est le côté le plus faible de ton âme. A ton tour, fais les plus grands efforts pour lui résister en lui opposant l'humilité. » Et, mettant en pratique cette résolution, le saint étudiant recherchait jalousement ce qui pouvait le rabaisser et l'humilier aux yeux de tous.



Rome. — Chapelle du Collège Romain où S. Louis fit ses premiers vœux.

Ce mépris de lui-même devait lui rendre facile la pratique de l'obéissance et l'amour de la pauvreté. Il y excella jusqu'à se laisser conduire par de simples Frères coadjuteurs et jusqu'à se dépouiller des images, de bien peu de valeur pourtant, qui ornent parfois la cellule d'un religieux. Deux petites estampes représentant, l'une saint Thomas d'Aquin, l'autre sainte Catherine, furent les seules qu'on parvint à lui faire conserver. — Il se privait même de ses livres, pour que la pauvreté lui fût plus sensible : avec l'autorisation de son Supérieur, il remit un jour à un nouveau venu au Collège Romain la Somme théologique qu'il avait à son usage. Du reste,

sa charité envers ses frères était connue de tous ; il n'est service qu'il ne fût prêt à leur rendre à chaque instant, et si sa vertu, qui ne connaissait pas les lâches compromissions de la conscience, lui avait fait reprendre autrefois en pleine cour de Turin les propos

S. Louis de Gonzague.
(D'après le portrait de la chapelle du Collège Romain.)

légers d'un seigneur à cheveux blancs, elle ne l'empêchait pas pourtant de se montrer affable, doux et même joyeux au Collège Romain : c'est le témoignage que lui a rendu, entre autres, le P. Camerota, un de ses professeurs, lequel a déclaré que « la modestie de Louis

captivait tout le monde, tant elle le rendait *aimable* et vénérable en même temps ».

Louis venait de finir sa seconde année de théologie quand un événement imprévu le rappela à Castiglione.

Son père était mort trois années auparavant, le 13 février 1586. Le vieux gentilhomme, dont l'existence s'était écoulée dans les camps et au milieu des cours, y avait contracté des habitudes de vie facile. Mais la pensée de DIEU remplit ses derniers jours. Sur son lit de mort, il édifiait tous ceux qui l'entouraient : « Je sais bien, disait-il avec attendrissement, d'où proviennent les douces larmes que je verse. Elles sont le prix du sacrifice de mon Louis. C'est Louis, et Louis seul, qui me les a obtenues de JÉSUS-CHRIST. »

A la mort de son père, le marquis Rodolphe avait pris en mains le gouvernement de Castiglione. Malheureusement, il ne tarda pas à entrer en contestation avec le duc de Mantoue, au sujet de la seigneurie de Solférino qu'il revendiquait. La querelle s'était envenimée : elle risquait de tourner à la ruine totale du nouveau marquis. Mais, envoyé par son Supérieur en Lombardie (septembre 1589), Louis y pacifia tout promptement : par considération pour son saint filleul, le duc de Mantoue rendit ses bonnes grâces à Rodolphe et il lui abandonna, avec Solférino, tout ce qui en dépendait.

Louis profita de ce succès pour amener son frère à rendre public, pour le plus grand profit de la morale, un mariage secret que celui-ci avait contracté quinze mois auparavant. — Puis il partit pour Milan, vers la fin de novembre 1589, après avoir prêché à Castiglione un sermon qui produisit de très grands fruits.

Le saint jeune homme reprit ses études théologiques. Comme à

Rome, il les sanctifiait par une ardente prière. Chaque fois qu'il allait en classe ou qu'il en sortait, il faisait une visite au T.-S. Sacrement. Sa tendre dévotion à l'Eucharistie le ramenait souvent, du reste, devant le Tabernacle pendant la journée. On sait comment il se préparait à la communion et la ferveur avec laquelle il en remerciait Notre-Seigneur. Mais il ne faudrait pas croire, ainsi qu'on se l'imagine parfois, qu'il ne s'approchait de la Sainte Table que tous les huit jours. Nous avons sur ce point le témoignage d'un de ceux qui vécurent avec lui pour nous affirmer le contraire. Non seulement Louis communiait tous les dimanches et tous les jours de fête, mais, dès que le cours de l'année ramenait la fête de quelqu'un de ses saints de prédilection, il demandait comme une faveur insigne à ses Supérieurs la permission de recevoir le Pain eucharistique. Il savait trop le besoin incessant que nous avons tous de cet aliment fortifiant pour ne pas s'en nourrir le plus souvent qu'il le pouvait[1]. Il vivifiait aussi ses études en y mêlant toutes les œuvres de zèle et d'humilité que ses Supérieurs lui permettaient. Il parcourait les places publiques de Milan, réunissait autour de lui les enfants qu'il y trouvait et leur faisait le catéchisme en public. Ses exhortations enflammées animaient tout ce petit peuple à l'amour du Bon Dieu. Rentré au collège, Louis prenait plaisir à se livrer aux travaux les plus humbles. Il nettoyait et préparait les lampes, il enlevait les toiles d'araignées des murailles, il balayait les corridors.

Avait-il dès lors le pressentiment de sa fin prochaine ? on l'a cru... Toujours est-il que l'assurance complète lui en fut donnée quelque temps après dans l'oraison. Aussi, lorsqu'au mois de mai 1590 il fut rappelé à Rome, la première parole qu'il adressa au P. Cépari fut celle-ci : « J'ai enterré mes morts : n'y pensons plus. Mais songeons désormais à l'autre vie, car il n'en est que temps. »

1. V. *Act. Sanct.* vol. XXV, p. 863.

La couronne était prête en effet. — Louis avait toujours vivement souhaité le martyre. Enfant, entendant dire que la galère sur laquelle il passait en Espagne était menacée d'être capturée par les Turcs, il s'était écrié : « Ah ! plût à DIEU que nous eussions l'honneur de mourir pour JÉSUS-CHRIST ! » — Plus tard, l'un des motifs qui l'avaient engagé à s'enrôler dans les rangs de la Compagnie, avait été l'espoir de donner sa vie pour son Maître sur les plages de l'Extrême Orient. DIEU, qui lui refusa la pourpre du martyre sanglant, lui réservait l'honneur d'offrir au monde l'exemple « d'une innocence parfaite jointe à une admirable mortification », et d'être ainsi, comme la révélation en fut faite à sainte Madeleine de Pazzi, le martyr inconnu de l'amour divin.

Une famine horrible désola l'Italie en 1591. De toutes parts on désertait les campagnes. On accourait dans les villes, parce qu'on avait l'espoir d'y trouver plus de secours. Rome surtout fut envahie par des foules qui avaient épuisé toutes leurs ressources. La mort devait nécessairement faucher en grand parmi ces multitudes que les privations de tout genre ne prédisposaient déjà que trop à ses coups. Bientôt, en effet, elle fit les plus grands ravages. Les hôpitaux devinrent insuffisants : ils regorgeaient. Des moribonds, le visage émacié par la faim et profondément ravagé par la fièvre, se traînaient jusque sur les marches de la porte d'entrée et, ne pouvant être admis dans les salles, expiraient misérablement sur l'escalier. C'était, dit un témoin oculaire, un spectacle des plus affreux.

La charité fit alors des merveilles : de tous les monastères, de toutes les maisons religieuses accoururent des infirmiers volontaires. Quoique leurs pensées soient tournées vers le Ciel, les Saints ne ferment pas leur cœur aux tristes gémissements qu'ils entendent venir de la terre. Au premier rang de ceux qui se dévouèrent au

soin des malades, se trouvait Louis de Gonzague. Il allait par les rues de Rome, une besace sur le dos, quêtant pour les pauvres. Il se rendait ensuite dans les hôpitaux, il y distribuait le produit des aumônes, s'installait au chevet des malades, les consolait, faisait leurs misérables lits, leur rendait enfin les derniers services avec une angélique charité. Le soir venu, quand il retournait au Collège Romain, il se délassait de ces fatigues en priant dans son humble cellule. C'était un petit réduit, obscur, très étroit et fort bas, dont l'unique fenêtre donnait sur un toit ; un lit, une pauvre chaise et un prie-Dieu, — qui servait en même temps de table à étudier, — étaient

FRASCATI. — Villa Borzari ; autrefois maison de campagne du Collège Romain.

tout l'ameublement de cette chambre que Louis avait demandée avec instance, lorsqu'au commencement de sa quatrième année de théologie, ses Supérieurs l'avaient forcé à prendre une cellule pour lui tout seul.

V.

ON comprit bientôt qu'à mener cette vie, le saint étudiant ne tarderait pas à succomber. Ses luttes et ses sacrifices étaient écrits sur son visage amaigri, comme les fatigues sur les traits du

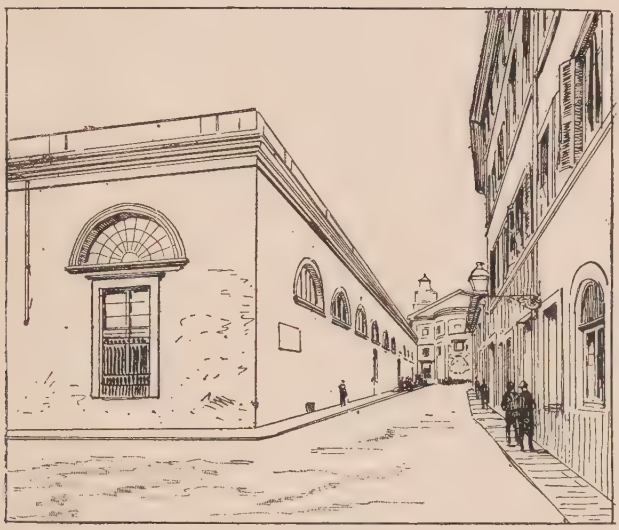
soldat à la fin d'une campagne. Plusieurs Pères, plus vigoureux que lui, étaient tombés déjà, victimes de leur dévouement au service des malades. Le même sort ne le menaçait-il pas? Le Recteur du Collège Romain lui défendit donc d'aller dans les hôpitaux. Mais Louis fit de si touchantes instances pour qu'on lui permît d'y retourner, que, vaincu par cette charité, le Supérieur céda à sa prière. Par prudence, il lui assigna cependant l'hospice de la Consolation, où l'on ne recevait pas ordinairement de malades contagieux. Mais c'était trop tard ; Louis ne tarda pas à être terrassé, et, le 3 mars 1591, il se mit au lit convaincu dès ce moment que sa dernière heure allait sonner.

La maladie, — une fièvre pestilentielle, — fit en effet de rapides progrès. Le septième jour, Louis était à la dernière extrémité. On lui apporta le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Il les reçut avec une piété qui arracha des larmes à tous les assistants. Le souvenir de la Passion, qui, pendant sa vie, l'avait si fortement incliné vers la pénitence, ne le quittait pas. Se rappelant sans doute la dure flagellation que son Maître bien-aimé avait subie le jour même du crucifiement, le saint moribond demanda au P. Provincial la permission de se flageller, lui aussi, avant de mourir. On ne l'y autorisa pas. Il pria alors son Supérieur de le faire déposer par terre pour y expirer comme un mendiant. Cette grâce lui fut refusée aussi. Enfant d'obéissance, il se soumit, et il attendit avec calme que la mort le réunît à son Dieu.

Mais la mort ne vint pas, Notre-Seigneur l'écarta momentanément du lit de souffrance où le saint jeune homme reposait. Il entrait dans les desseins de la Providence que la terre jouît encore quelques mois du spectacle édifiant de tant de vertus. Le malade reprit un peu de force : la crise aiguë qui avait failli l'emporter se calma; mais elle fut suivie d'une fièvre lente qui, en faisant insen-

siblement son œuvre en trois mois, permit à la sainteté de Louis d'embaumer toute la maison : ainsi, écrasée par le pied du voyageur, une humble fleur, avant de se faner, exhale ses plus pénétrants parfums.

D'une patience inaltérable, Louis ne se plaignit jamais pendant ces longues semaines de souffrances et d'insomnies. Il puisait ce



ROME. — Hôpital de Sainte-Marie de la Consolation, où S. Louis contracta la maladie dont il mourut.

courage dans une prière presque ininterrompue. Tantôt il se glissait dans la ruelle de son lit, et, malgré sa faiblesse, il y demeurait à genoux, absorbé dans la contemplation de DIEU ; tantôt il se faisait donner ses habits, et, se traînant douloureusement jusqu'à une table sur laquelle était un crucifix, il le couvrait de pieux baisers ; d'autres fois il prenait ce crucifix sur sa pauvre couche, et il récitait les psaumes de la pénitence avec une onction qui se communiquait à tous ceux qui l'entendaient.

Cependant les forces du malade diminuaient sensiblement. Louis descendait lentement vers la tombe. Il en fut averti par le P. Préfet de l'infirmerie. Par dévotion à la très sainte Eucharistie et à la Passion, il avait demandé la grâce de mourir dans l'octave du Saint-Sacrement ou un vendredi. DIEU lui avait révélé que sa prière serait exaucée. Louis connaissait donc le moment de sa fin. Il accueillit cependant avec bonheur la nouvelle assurance qu'on lui donnait de sa mort prochaine et il voulut réciter le *Te Deum* pour en remercier DIEU : « *Lætantes imus*, — C'est avec allégresse que je partirai, » dit-il à un de ses frères en religion, qui était venu le visiter.

Le jour de l'octave de la Fête-Dieu commença pourtant sans que rien présageât que ce dût être le dernier pour lui. Mais le mourant était sûr de la promesse divine. Il demanda avec instance le saint Viatique ; on le lui apporta sur les six heures du soir, et il le reçut avec une extraordinaire ferveur. Puis, comme à la veille d'un long voyage, il embrassa tendrement tous ceux qui étaient présents. A l'un d'eux qui lui demandait un souvenir quand il serait devant DIEU, il répondit qu'il l'avait aimé sur la terre, que, loin de l'oublier au Ciel, il l'y aimerait davantage encore, parce que la charité y était plus profonde et plus parfaite. Le Père Provincial étant survenu sur ces entrefaites : « Mon Père, lui dit joyeusement le malade, nous nous mettons en route. — Et pour aller où donc ? — Pour aller en Paradis, en Paradis ! »

Un peu après, la faiblesse augmenta. Louis ne perdait pas de vue son crucifix. Soudain il se découvrit la tête. Le Père Cépari, qui l'assistait, crut à un mouvement d'agonisant et lui remit son bonnet sans rien dire. Mais le saint jeune homme, se découvrant de nouveau, montra des yeux le crucifix et dit : « Quand JÉSUS-CHRIST mourut, il avait la tête nue, » tant il avait à cœur d'imiter son Maître jusque dans les bras de la mort !

Sur la demande du mourant, on avait récité les dernières prières, quand son visage pâlit et se couvrit d'une sueur froide. C'était la fin. D'une voix éteinte, Louis, qui depuis trois jours était dans la

S. Louis de Gonzague et S. Stanislas Kostka montant au Ciel, d'après Ant. Balestra.

même position, demanda qu'on le retournât sur le côté. On craignit d'avancer ainsi sa dernière heure et on l'encouragea à la patience en lui rappelant le lit dur et sanglant sur lequel JÉSUS-CHRIST avait

expiré pour nous. A ce souvenir, le mourant embrasse d'un long regard son crucifix ; puis il serre le cierge allumé qu'on lui a mis dans la main, et, faisant un suprême effort pour prononcer le nom de Jésus, il remue un peu les lèvres et demeure immobile : son âme avait passé tout entière dans ce dernier cri d'amour, et, radieuse, elle s'était envolée pour jamais vers les Cieux.

Il était trois heures du matin. Sur la campagne romaine blanchissait la première aube du vendredi qui suit l'octave du Saint-Sacrement (21 juin 1591). — Fidèle à sa promesse, Notre-Seigneur venait de récompenser au jour marqué celui qui, après avoir reproduit son innocence sur la terre, s'était, par la pénitence, volontairement immolé comme Lui.

ST JEAN BERCHMANS.

(1599-1621.)

Diest. — Vue de la ville.

I.

Jean Berchmans naquit à Diest en Brabant, sous les auspices de la Très Sainte Vierge, un samedi. C'était en l'année 1599, le 13 du mois de mars, depuis consacré à saint Joseph. Le lendemain, le nouveau-né fut baptisé à la collégiale de Saint-Sulpice, comme les registres de cette église en font foi. Son père, établi à l'enseigne de *la Lune d'or*, exerçait l'humble métier de tanneur. Le modeste artisan avait pourtant étudié les lettres dans sa jeunesse, mais le manque de ressources l'avait contraint à travailler des mains. Sans regret pour la condition libérale à laquelle il avait aspiré jadis, il s'absorbait dans sa tâche, élevant joyeusement les siens dans l'amour du travail et la crainte de Dieu.

Allié par sa femme, Élisabeth Van den Hove, à une famille qui portait armoiries, Jean-Charles Berchmans jouissait de la considé-

ration universelle. Malgré l'état précaire de sa fortune, il fut nommé président des décemvirs ou conseillers de Diest. L'avenir lui réservait une gloire autrement grande encore : le divin Charpentier de Nazareth devait un jour choisir pour ministre et élever au sacerdoce le pauvre tanneur brabançon.

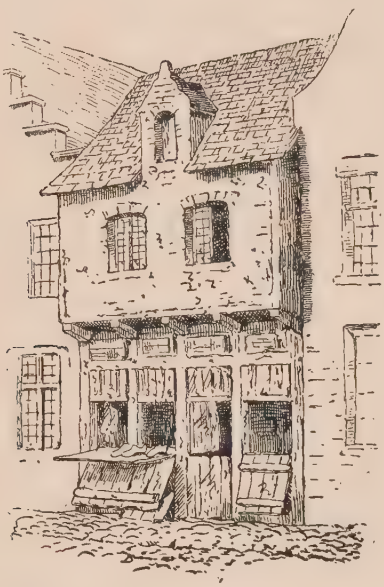
Notre Saint eut une enfance frêle et maladive ; mais les tendres soins de sa mère triomphèrent de la faiblesse de sa constitution. L'heureuse femme fut bientôt récompensée de ses veilles et de ses fatigues. A un âge où les enfants ne songent d'ordinaire qu'au jeu, Jean faisait déjà la consolation des siens. Sa piété enfantine et gracieuse embaumait l'âme de tous ceux qui le voyaient à genoux devant l'image de Notre-Dame, égrenant son petit chapelet. En classe, il était doux, obéissant et attentif. Quand il jouait, bien que d'un naturel très vif, il ne se laissait emporter à aucune altercation ni à aucune dispute. Aussi ses condisciples l'admiraient-ils comme un ange et le respectaient-ils comme un saint.

Sa piété était extraordinaire ; il entendait chaque jour plusieurs messes ; il n'était jamais rassasié de lectures pieuses, et on le voyait souvent prendre sur l'heure des récréations pour prier quelques instants de plus.

Cette piété divine eut pour fruit naturel la piété filiale la plus suave au sein de la famille. Jean avait à peine neuf ans quand sa mère fut frappée d'une incurable infirmité. Il devint l'*Ange* de la pauvre malade, et, aux heures des douleurs intenses, nul mieux que lui ne savait la consoler et lui rendre la patience et la sérénité.

Il ne négligeait pas pour cela ses études. Dès cette époque, son premier maître, Van Stiphout, n'avait plus rien à lui apprendre. Berchmans passa donc au collège communal de Diest, qu'il devait fréquenter durant près de quatre ans. On l'y vit ce qu'il avait toujours été, modeste, aimable, laborieux et fort intelligent. Un an

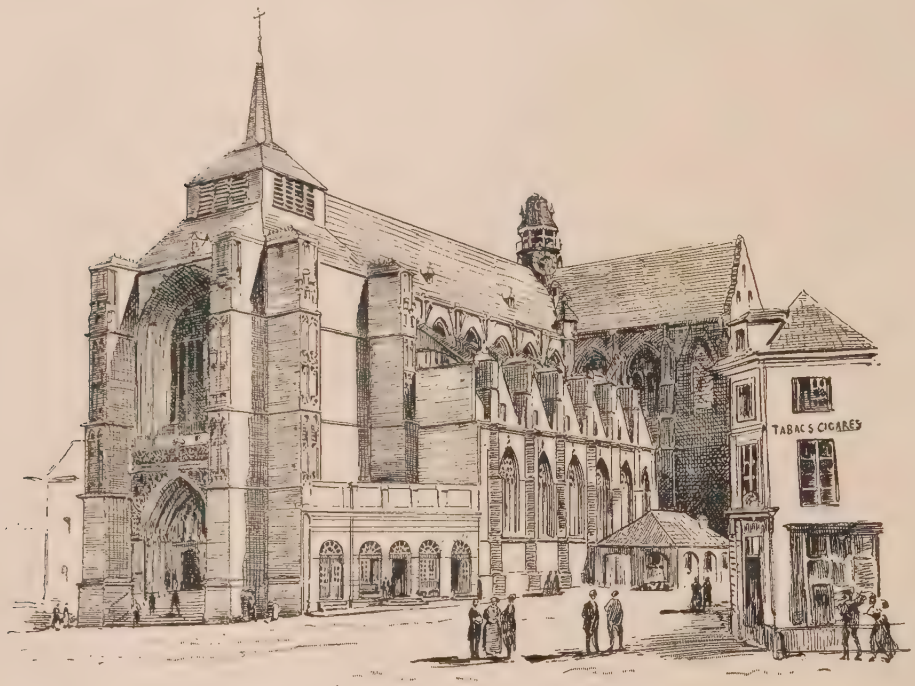
après, tout en continuant à suivre les cours du collège, il entra dans une sorte de maîtrise placée sous la direction du P. Pierre Émerick, curé de Notre-Dame de Diest. Le saint habit ecclésiastique, qu'il reçut dans cette maison dès qu'il en eut franchi le seuil, fut pour lui un excitant nouveau à la vertu. C'est sous ces glorieuses livrées que, quelques mois plus tard, âgé de onze ans et paré de toutes les grâces de l'innocence, il fut admis à l'incomparable bonheur de faire sa première Communion.



DIEST. — Maison où S. Jean Berchmans naquit.

Au contact du divin Maître, au banquet duquel il prit l'habitude de s'asseoir deux fois par mois au moins, son cœur s'embrasa d'un amour plus intense que jamais. Sa piété n'en devint que plus séduisante ; son air riant, ses manières enjouées, son penchant naturel et constant à rendre service, le firent chérir de tous ses camarades. Il profitait de cette affection pour faire passer dans leur cœur l'amour dont il entourait Marie. Cet amour était sans pareil et l'avait dès

lors conduit à faire, entre les mains de cette bonne Mère, le vœu de conserver intacte sa virginité. Il n'est pas un témoin du procès de béatification qui n'ait signalé cet attachement profondément filial. « Cent fois il y faudrait revenir au courant de ces pages, comme si la biographie de l'enfant était inséparable des faveurs de la Mère. Berchmans entendait-il seulement le saint nom de Marie, un sou-

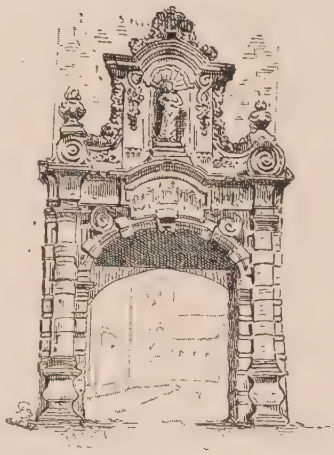


DIEST. — Collégiale St-Sulpice où S. Jean Berchmans fut baptisé.

rire angélique venait aussitôt se placer sur ses lèvres et remercier comme d'un bienfait la pieuse obligeance de son interlocuteur. En parlait-il lui-même, ses yeux, sa voix, ses traits prenaient une expression de bonheur et d'amour inconnue à la terre. Quand il visitait une église, il ne manquait jamais d'aller s'agenouiller devant l'autel de Marie. Il ne passait devant aucune de ses statues sans lui adresser quelque prière ; tout, jusqu'à son talent poétique, lui

servait à la faire aimer, et un de ses condisciples garda jusqu'à la mort, comme une précieuse relique, le *Salve Regina* que Berchmans avait traduit en hexamètres latins [1]. »

Scrupuleux observateur de la règle, Jean ne rompait jamais inutilement le silence ; on l'aurait dit timide : mais fallait-il paraître en public dans quelque séance académique, il le faisait avec une aisance parfaite, quoique pleine de modestie cependant. Chargé du rôle de Daniel dans un drame biblique, *Suzanne*, il y souleva d'unanimes applaudissements. Comment, pour défendre l'innocence, son âme si noble et si chaste n'aurait-elle point passé tout entière dans son brûlant plaidoyer [2] ?



DIEST. — Entrée du béguinage.

Après le succès, l'épreuve allait venir. Écrasé de charges depuis la maladie de sa femme, obligé d'élever cinq enfants, Jean-Charles Berchmans se trouva, vers la fin de 1612, dans l'impossibilité de payer la pension de son fils. La mort dans l'âme, il s'était décidé à faire interrompre à Jean le cours de ses études, comme il les avait interrompues lui-même jadis, quand, sur les instances de deux tantes du Bienheureux qui vivaient au béguinage de Diest, l'archiprêtre-doyen Zimmermans prit à son service notre petit Saint et se chargea de parfaire son éducation.

Cependant Jean ne fit que paraître sous ce toit hospitalier. En janvier 1613, il passa, avec l'agrément de l'archiprêtre, au service

1. *Vie du B. J. Berchmans* par H. P. Vanderspeeten, S. J., p. 18.

2. Berchmans remplit plusieurs autres rôles dans diverses circonstances. A Malines, par exemple, il parut dans celui de S^te^ Nathalie et dans celui de S^t^ Henri.

du grand-chantre de la cathédrale de Malines, le chanoine de Froymont ; il y venait aux mêmes conditions que chez le doyen de Diest. — Il entra donc comme externe au petit séminaire de Malines. Assurément, la tâche n'était point facile. Le service du grand-chantre absorbait souvent le temps qui suivait les classes ; parfois même, Jean ne pouvait pas assister aux cours. Mais rien ne lui coûtait pour assurer la réussite du magnanime projet qu'il nourrissait au fond de son cœur. Son ingénieuse habileté lui faisait utiliser tous les moments. S'il accompagnait son maître dans les visites, il emportait un livre de classe sous le bras, et pendant que le chanoine de Froymont traitait de ses affaires, il étudiait silencieusement dans l'antichambre. Servait-il son maître à table, il repassait dans sa mémoire ce qu'il avait appris, et, quand il le pouvait, il ouvrait son livre vers le milieu du repas, prêt d'ailleurs à le refermer au premier signe du chanoine ou de ses invités.

La nuit surtout, notre aimable Saint se rattrapait des privations de la journée. Assis sur son lit, immobile, pour ne point réveiller les autres domestiques du grand-chantre, qui couchaient dans la même chambre que lui, il étudiait à loisir. Ses études se prolongeaient fort avant dans la nuit. Souvent même le jour paraissait avant qu'il les eût interrompues. Il se retrempait alors dans les joies de la prière et il allait prendre gaîment les ordres de son maître, comme s'il eût goûté un repos parfait pendant toute la nuit.

Dieu bénit cet infatigable travail. Le Bienheureux devint bientôt l'orgueil du petit séminaire, comme il avait été celui du pensionnat de Diest.

Ce fut précisément là une des causes qui lui rendirent difficile l'accès du collège que les Jésuites venaient de fonder à Malines (1615), dans l'ancien hôtel de Charles-Quint. Ses maîtres et l'archevêque lui-même, jaloux de conserver un si précieux trésor,

usèrent de tout leur pouvoir pour le retenir au petit séminaire. Mais DIEU voulait Jean au collège des Jésuites, afin de réaliser ensuite ses autres desseins sur lui. Le saint enfant y fut admis, à l'âge de seize ans, en rhétorique. Dès l'abord il y conquit la première place, et, à la fin de l'année, il y remporta les premiers prix.

Il n'en continuait pas moins son service auprès du chanoine de Froymont. — Petit-fils d'un bourgmestre, cousin d'un général dans les armées impériales, sentant un noble sang couler dans ses veines, il était contraint de passer plusieurs heures de la journée à faire la chambre de son maître, à le suivre en ville, à le servir à table. Tout cela était peu à ses yeux; il se fût résigné à un travail plus humiliant encore pour acquérir l'instruction qui devait lui donner accès au sacerdoce, objet de sa suprême ambition.

DIEST. — Maison moderne sur l'emplacement de la maison où naquit S. Jean Berchmans.

C'est grâce à un labeur de jour et de nuit que Jean parvint à mener de front ses études au collège et les obligations de son office chez M. de Froymont. Celui-ci lui confia même le soin de trois enfants qu'il avait en pension chez lui. Notre Saint devint donc précepteur en même temps qu'il était élève. Il usa de l'autorité que lui donnait cette situation pour pousser ces trois petits enfants à la vertu. Déjà il avait retiré du luthéranisme un autre jeune commensal du chanoine, François Boels (1613). Il exerça aussi son apostolat parmi ses condisciples du collège. Entré l'un des premiers dans la Congrégation de Notre-Dame, recrutée parmi les élèves des hautes classes, il se faisait une joie d'attirer aux pieds de Marie, pour qu'ils s'y consacrassent à cette bonne Mère, tous ceux sur lesquels il avait quelque pouvoir. Sa

bienfaisante action franchit même les murs du collège, et plusieurs de ses anciens condisciples du petit séminaire lui durent le bonheur d'être affiliés à la Congrégation.

Ce zèle s'alimentait dans une prière incessante. Jean avait le secret des Saints : il savait prier tout le long du jour, malgré les plus absorbantes occupations. Dès l'aube il élevait son cœur vers Dieu. En classe, durant les moments d'étude, en servant son maître, il trouvait toujours moyen de saluer Notre-Seigneur. La vue d'un crucifix, une parole pieuse lui suffisaient pour faire jaillir de son âme un éclair d'amour. Mais cet amour n'était point platonique : il s'affirmait par la pratique des plus excellentes vertus, l'humilité, la mortification, la charité envers tous. Aussi ses succès scolaires, si éclatants qu'ils fussent, ne lui suscitèrent-ils jamais d'envieux.

II.

C'Est dans l'exercice de ces vertus que Jean arriva, en 1616, au terme de ses études classiques. Chose étrange, — et moins rare qu'on ne se l'imagine peut-être, — le saint étudiant eut d'abord une grande répugnance à embrasser la vie religieuse dans la Compagnie de Jésus; il l'avouait lui-même plus tard à l'un de ses amis. Dieu, pour triompher de cette aversion, se servit tout d'abord de la lecture de deux livres, les *Lettres de saint Jérôme* et la *Vie du Bienheureux Louis de Gonzague*, mort vingt-cinq ans auparavant. Puis, un acte de générosité de Berchmans envers la Sainte Vierge amena la victoire complète. N'est-ce pas toujours ainsi que Dieu récompense le peu que nous faisons pour lui?

Le futur novice accepté par la Compagnie de Jésus devait, avant

d'entrer en religion, obtenir le consentement de ses parents. — Il le sollicita dans la touchante lettre suivante, et qui date probablement du mois d'août de l'an 1616.

« Mon vénéré père et ma très chère mère,

» Voilà trois ou quatre mois environ que Notre-Seigneur frappe distinctement à la porte de mon cœur, et j'ai voulu d'abord arrêter,

MALINES. — Porte de Bruxelles.

pour ainsi dire, sa main. Mais lorsque je me suis aperçu que partout et toujours, à l'étude, à la promenade, en quelque lieu que je fusse, il ne se présentait d'autre idée à mon esprit que la nécessité où je suis de me déterminer sur le choix d'un état de vie, j'ai résolu et, après beaucoup de communions et d'autres bonnes œuvres, j'ai fait vœu de servir, moyennant sa grâce, Notre-Seigneur en religion.

» Qui peut, en effet, sans être saisi d'horreur, voir les misères, les dangers et les très graves péchés des hommes dans tous les autres genres de vie ? Et au contraire qui peut, sans désirer s'y vouer pour toujours, considérer la régularité, l'humilité, les autres vertus, et par-dessus tout l'ardent amour de DIEU et du prochain, dont on fait profession dans l'état religieux ?

» Il est dur, j'en conviens, pour des amis, pour des parents, de se détacher d'enfants chéris ; mais que feraient-ils si, (DIEU leur épargne cette affliction !) si, dis-je, Notre-Seigneur les appelait à lui ?

» Voici encore une autre pensée qui me revient quelquefois : — Si je voyais près de moi, d'un côté mon père, ma mère, ma sœur... et d'autre part DIEU Notre-Seigneur avec sa Mère, qui, je l'espère, est aussi ma Mère bénie, et que les premiers me parlassent ainsi : « Cher enfant, reste avec nous ; nous t'en prions par les ennuis et les fatigues que nous avons endurés pour toi, » etc....; et JÉSUS-CHRIST de son côté : « C'est moi que tu dois suivre, moi qui pour toi suis né, qui pour toi ai été flagellé, couronné d'épines et enfin crucifié. Voici mes cinq plaies sacrées : n'est-ce pas pour toi que j'en ai subi les douleurs ? Ignorerais-tu que de mon très saint corps j'ai nourri ton âme, et que mon sang adorable l'a abreuvée ? Et toi maintenant, en refusant de me suivre, tu te montrerais à tel point ingrat....? » mes très chers parents, quand je considère ces choses, mon cœur s'enflamme tellement que, s'il m'était possible, je volerais subitement en religion, et mon âme et mon cœur n'auraient point de repos qu'ils n'eussent trouvé leur Bien-Aimé.

» Mais, direz-vous, c'est trop tôt ; attends d'être promu aux saints Ordres. — Je vous le demande, mes chers parents, s'il venait à votre porte un mendiant demander une aumône et que, vous croyant disposés à lui donner quelque chose, il vous dît : Je viendrai le chercher dans un ou deux ans, incertain si vous le lui donnerez

alors, ne le regarderiez-vous pas comme un malavisé, comme un fou ? Mais devant le DIEU tout-puissant ne sommes-nous pas tous des mendiants ? Voilà qu'après les suppliques nombreuses que je lui ai présentées, il lui plaît de me faire une de ses précieuses

ANVERS.

—

Ancienne Maison professe des Jésuites.

aumônes, celle de m'appeler à la vie religieuse et dans la Compagnie de JÉSUS, dans un Ordre qu'on peut appeler le marteau de toutes les hérésies, l'asile de toutes les vertus ; et moi je mépriserais ce don et je le foulerais aux pieds? Je ne sais si Notre-Seigneur voudra,

après deux ans, me l'offrir encore : bien plutôt dois-je appréhender qu'il ne me jette à la face (oh ! le souverain malheur !) ces désolantes paroles : Je ne te connais pas : *Nescio te.*

» Aussi, je m'offre de tout cœur à Jésus-Christ, et je désire combattre avec lui dans sa Compagnie. Vous n'aurez pas, je l'espère, le malheur de vouloir vous opposer à Jésus-Christ. J'ai lu dans l'histoire que les Égyptiens immolaient leurs enfants à leur dieu : ce dieu était un crocodile; et, voyant démembrer leurs fils par l'animal, les parents se réjouissaient. Combien plus devez-vous vous réjouir, louer Dieu et lui rendre grâces, puisque vous aurez l'honneur, sinon de donner, puisqu'il n'est pas vôtre, au moins de rendre un fils à Dieu !

» Je me recommande à vos saintes prières, afin qu'il plaise à Notre-Seigneur de m'accorder la persévérance jusqu'à la fin de ma vie, et puis à vous et à moi la vie éternelle.

» Le fils obéissant de Jésus-Christ et le vôtre,

» Jean Berchmans [1]. »

Si profondément chrétiens que fussent les parents de Jean, ils accueillirent cette lettre avec désolation. Les préjugés contre la vie religieuse sont trop répandus pour ne pas se glisser parfois jusque dans les cœurs les plus croyants. La vie religieuse serait, à entendre certaines affirmations, une terre si désolée ! L'insensibilité y serait de rigueur ; l'oubli de la famille y aurait force de loi ; on n'y rencontrerait guère que des âmes inaccessibles aux émotions humaines et des cœurs dans lesquels le foyer de toutes les passions généreuses serait irrémédiablement éteint. Jean-Charles Berchmans s'était-il laissé envahir par quelques-uns de ces préjugés ? Peut-être. Ce qu'il

1. Cette lettre, écrite en flamand, est donnée *in extenso* dans la *Vie du B. J. Berchmans* par le P. Vanderspeeten et dans la *Vie du B. Berchmans* du P. Cros. C'est là que nous la prenons.

y a de certain, c'est qu'il accourut à Malines et qu'il y livra un vrai combat à son fils. Jean eut compassion des larmes de son père, mais il demeura inébranlable dans sa sainte résolution.

En vain essaya-t-on de faire combattre son projet par d'autres membres de la famille, notamment par un des PP. Capucins de Malines, cousin de la mère de Berchmans. Le vaillant jeune homme résista à tous ces assauts et, quelques jours après, muni de la bénédiction des siens, qui étaient venus lui faire leurs adieux au collège, il entrait en religion. Le père et la mère revinrent à Diest le cœur brisé. Mais quel *Te Deum* n'auraient-ils point chanté dans leur reconnaissance si DIEU, leur dévoilant l'avenir, leur avait tout d'un coup montré le bonheur infini que leur générosité assurait à leur fils !

III.

C'EST un samedi que Jean avait été donné à la terre; c'est un samedi aussi, le 24 septembre 1616, l'année où saint Pierre Claver était promu au sacerdoce, que N.-D. de la Merci le donnait à la Compagnie de JÉSUS. Il y apportait le type, presque accompli déjà, d'une sainteté accessible à toutes les âmes : simple et aimable, faite de menus détails et des occupations les plus ordinaires, éclatante et forte cependant. Jean devait être une des figures les plus sympathiques de la Compagnie de JÉSUS, en même temps qu'une de ses gloires les plus pures. C'est avec bonheur qu'après avoir un moment hésité, il se donna à elle tout entier. Mais la souffrance suit toujours la consolation de bien près ici-bas : l'aurore même de la vie religieuse ne devait pas être pour Berchmans sans nuage, et la mort allait l'assombrir bien douloureusement.

Le jeune novice avait revêtu le saint habit de son Ordre depuis deux mois à peine, quand il apprit que sa mère, qui souffrait si vaillamment depuis tant d'années, était sur le point de mourir. C'était la délivrance pour cette âme héroïque. Jean connaissait les sentiments de foi profonde dont le cœur de sa mère était rempli; il savait le langage élevé qu'il fallait parler à cette chrétienne sans peur. Retenu loin du foyer paternel par ses nouveaux devoirs, il écrivit donc à la bien-aimée mourante une lettre que le monde n'aurait pas comprise, mais où se confondent suavement les mâles accents de la sainteté et la tendresse de l'amour filial le plus profond.

« Mère très chère dans le Seigneur,

» La paix de JÉSUS-CHRIST soit avec vous et ensemble avec nous tous.

» Je suis dans une joie et une allégresse très vives quand je considère les grandes bénédictions que l'infinie bonté de DIEU (louange lui en soit rendue !) a prodiguées jusqu'à ce jour à toute notre famille. Naguère il m'a appelé dans la Société terrestre de JÉSUS, son Fils unique, et déjà, à votre tour, ma très chère mère, il vous invite au festin des noces éternelles.

» Voilà sept à huit ans que vous subissez les infirmités et les peines de la nature humaine, et que vous buvez, avec JÉSUS-CHRIST, au calice de son amère Passion. Voyez-le maintenant près de votre lit, les bras étendus vers vous, comme pour accueillir votre âme ; entendez-le vous dire : Venez, âme fidèle, mon épouse bien-aimée ; jusqu'à ce jour vous êtes demeurée clouée avec moi sur la croix : bientôt vous aurez part à mes joies célestes.

» Voyez venir à vous la sainte Mère de DIEU, Marie, sainte Élisabeth, le saint Ange votre gardien, et dites avec moi : O JÉSUS, mon Seigneur, la voici, votre pauvre servante, qui se tient devant vous avec votre très sainte Mère Marie, prompte à se soumettre à

votre bon plaisir. O Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi ! O Marie, jetez un regard sur ces enfants, qu'au prix de tant de douleurs j'ai élevés dans la crainte de Dieu : je vous les offre comme

S. Jean Berchmans.

vos serviteurs et vos fils. Soyez, je vous en prie, soyez leur Mère ; acceptez, je vous en conjure de tout mon cœur, ô Marie, acceptez à titre d'enfants, et moi, et ma sœur, et tous mes frères.

» Ayez courage, ma très chère mère ; combattez généreusement, et fixez le regard de votre âme sur la couronne qui vous attend. Je l'espère, nous ne vous perdrons pas ; si vous nous quittez, c'est pour nous assister, du haut du Ciel, avec plus de zèle et d'amour.

» Je vous prie, de tout mon cœur, de ne pas me refuser votre bénédiction maternelle. Ici, nous prions tous pour vous, afin que Dieu vous accorde ce qui vous est le plus salutaire. Je tiens pour assuré que vous ne m'oublierez pas. Combattez généreusement, ma très bonne mère !

» Votre cher et obéissant enfant en Jésus-Christ,

» Jean Berchmans. »

Le premier décembre, celle à qui cette lettre était adressée partait pour le Ciel. Ce deuil fut pour Jean-Charles Berchmans une occasion nouvelle de réitérer auprès de son fils les efforts qu'il avait déjà tentés pour le retenir auprès de lui. Non seulement il n'y réussit pas, mais, sous l'effet des réconfortantes paroles de notre petit Saint, il résolut de faire les exercices de saint Ignace dans la maison des Jésuites de Louvain. Il sortit de cette retraite absolument changé, et dès ce jour, détaché du monde, il reprit avec ardeur ses études pour se préparer à recevoir le sacerdoce.

Le cœur plein de reconnaissance pour cette nouvelle grâce accordée à sa famille, le saint novice s'appliqua plus que jamais à l'acquisition de toutes les vertus qui font le religieux parfait. Il y réussit avec tant de bonheur que le P. Recteur lui confia bientôt une charge qui lui donnait une certaine autorité sur ceux avec lesquels il vivait. — Jean n'y trouva qu'une raison de plus de redoubler d'humilité, de charité, de patience et de régularité. — Il était l'exemple de tous; s'il y avait quelque office humiliant pour la na-

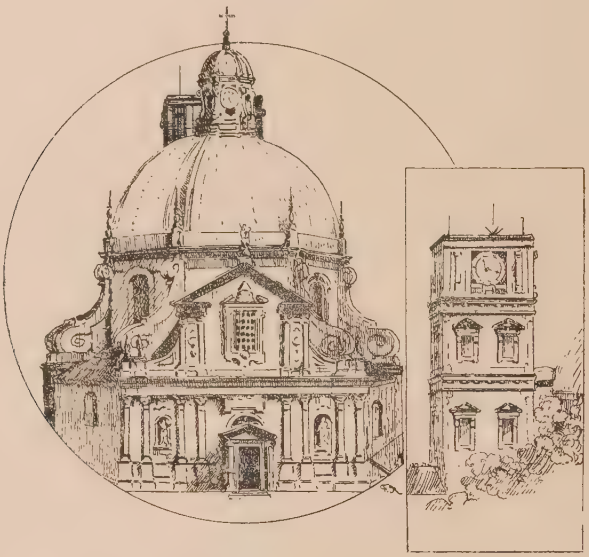
ture, il se le réservait : soigner les lampes, balayer les corridors, le ravissait, parce qu'il le faisait par amour pour Notre-Seigneur son Maître; les fonctions les plus rebutantes l'attiraient pour la même raison. « Il ne faut pas épargner le petit âne, disait-il gentiment à ses frères en parlant de lui-même. Il est bon de le secouer de temps en temps. » Il préférait un habit usé à un vêtement neuf, parce qu'il pratiquait mieux ainsi la sainte vertu de pauvreté. Toujours plein de charité quand il parlait des autres, il ne disait jamais un mot de lui. Du reste, souriant et gai au noviciat comme il l'avait été à Diest et au collège de Malines, il entretenait une sainte joie partout où il apparaissait. « N. B. P. saint Ignace, disait-il, aimait à trouver surtout dans ses fils les trois choses suivantes : l'humilité, l'obéissance et la gaîté. » Il avait un charme infini dans sa manière de parler de la Sainte Vierge et des Saints, et il racontait d'une façon ravissante les traits édifiants qu'il avait recueillis dans la vie des grands Serviteurs de Dieu. A ces récits, son cœur s'embrasait de zèle,et ce n'était un secret pour personne que son plus vif désir était de mourir en Chine, en évangélisant les païens.

L'humeur toujours égale, il exerçait son office avec une remarquable bienveillance pour tous. C'était du reste une de ses habitudes favorites de considérer plutôt les vertus de ses frères que leurs petits défauts : par là, il s'entretenait dans une inaltérable charité et dans une humilité des plus sincères; en conséquence, la toute dernière place était constamment celle qu'il choisissait, que ce fût à l'église ou dans les salles où les novices se réunissaient.

Volontiers aussi il se rangeait à l'avis de ses co-novices, quand il en avait l'occasion. Un jour, le P. Maître l'envoya avec quelques jeunes religieux à Notre-Dame de Montaigu. Ce sanctuaire, pour lequel Jean avait eu, dès sa plus tendre enfance, une dévotion toute particulière et où il était souvent allé prier, est pour ainsi dire aux portes mêmes de Diest. Or, le père et peut être aussi la mère du

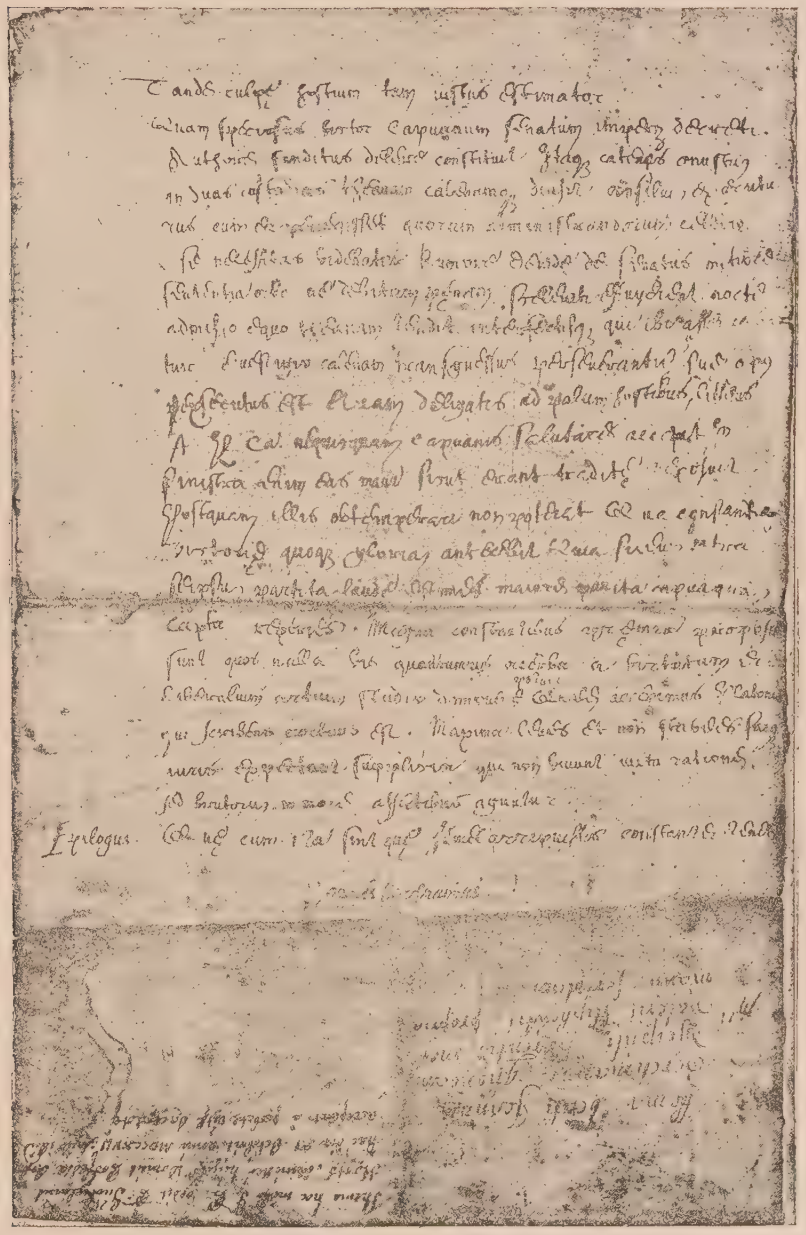
Bienheureux vivaient encore dans ce temps-là. Délicatement, le P. Maître autorisa Berchmans à aller leur rendre visite. Mais, celui-ci lui ayant fait quelques objections, il n'insista pas et il se contenta de répondre : « Faites ce que vous jugerez être le meilleur. »

A peine en route, les jeunes pèlerins apprirent de Berchmans qu'on s'arrêterait à Montaigu et qu'on ne pousserait pas jusqu'à Diest. Ils se récrièrent immédiatement d'une seule voix. « Nous



MONTAIGU. — L'église Notre-Dame; à droite, le clocher.

n'omîmes rien, raconte le P. Van Schureck, pour lui persuader d'abord que c'était bien l'intention du P. Supérieur qu'il allât voir son père, quoiqu'il n'y eût pas d'ordre formel; ensuite que la plus grande gloire de DIEU pouvait être intéressée à cette visite. Lui, de son côté, nous opposa d'excellentes raisons pour n'en rien faire. Nous insistâmes avec ardeur. Alors, voyant que nous tenions ferme : « Eh bien, nous dit-il, examinez sérieusement la chose, et dites-moi ce qui vous paraît le plus convenable dans le Seigneur. Je vous



Fac-simile d'un thème latin écrit par S. Jean Berchmans.

promets de m'y soumettre. » Après une courte prière adressée à la Sainte Vierge, nous décidâmes que la visite devait être faite. C'en fut assez, et, sans plus objecter le moindre mot, le Bienheureux s'y rendit. »

Cette vertu douce et tranquille ne se démentit jamais un instant; il semblait qu'en un an ce jeune homme fût arrivé d'un bond au sommet même de la sainteté.

Les Supérieurs le jugèrent dans tous les cas assez avancé dans la voie où il s'était engagé, pour l'autoriser à se lier secrètement devant DIEU par les vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté. Berchmans en fut au comble de la joie. DIEU devait ajouter encore à ce bonheur avant de l'appeler à prononcer publiquement ses vœux. Dans l'intervalle, le 14 avril 1618, J.-C. Berchmans fut promu au sacerdoce par l'archevêque de Malines, et celui que la Providence devait arrêter au seuil du sanctuaire eut au moins l'ineffable consolation de voir son propre père franchir ce seuil et monter à l'autel.

Jean venait de commencer sa seconde année de noviciat. Ses vertus y brillèrent plus vivement encore que pendant la première année. Le Père Bauteurs, alors Maître des novices, lui rendait, six ans après, cet éclatant témoignage dans une lettre qu'il écrivait au Père Recteur du Collège Romain :

« Ce qui paraissait au dehors de ses vertus, n'était pas comparable à ce que recélait l'intérieur de son âme...

» Entré dans la Compagnie, il y est apparu comme un vrai type de perfection religieuse ; et tout ce que j'ai vu ou entendu de lui me persuade qu'il a répondu à toute la plénitude de la grâce de sa vocation. C'est en effet la voix commune, parmi nos Pères, que son innocence, sa modestie, la convenance admirable de ses manières, son humeur pacifique, sa constance dans les bonnes œuvres, la promptitude et l'intégrité de son obéissance, la continuité et la

ferveur de son union avec Dieu, l'avaient rendu semblable aux anges... »

Dans un autre écrit, le même Père signale l'admirable dévotion de Berchmans au Très-Saint Sacrement, à la Sainte Vierge, à saint Joseph, à saint Ignace de Loyola et au bienheureux Louis de Gonzague. Jean aimait tendrement ce dernier, presque comme un ami. — Il en prêcha le panégyrique au réfectoire : il le fit en français — qu'il parlait assez correctement — et avec les plus vifs transports de tendresse. On eût cru qu'il priait, car les flammes dont son cœur était dévoré pendant l'oraison étaient bien connues de tous ceux qui vivaient auprès de lui.

En présence de tant de vertus, les Supérieurs n'hésitèrent pas à admettre Jean dans la Compagnie, en l'autorisant à y prononcer les vœux de religion. Le Bienheureux en écrivit immédiatement à son père, le 2 septembre 1618, dans des termes qui laissent voir tout son bonheur.

« Mon très vénéré père en Jésus-Christ,

» La paix de Notre-Seigneur.

» C'est, pour des parents mondains et ambitieux, un sujet de joie extrême quand un mariage unit leur fils aux grands, aux princes de la terre, surtout s'ils s'allient à des familles d'une condition et d'une fortune supérieures aux leurs. Le plus souvent pourtant, vaine, folle est leur joie ; plût à Dieu, en effet, que ces parents infortunés n'eussent pas à déplorer, à détester dans un éternel enfer ce bonheur apparent de leur fils, dont ils s'étaient tant applaudis !

» Ma présente lettre, ô père très aimant, vous apporte une joie bien autre, j'entends une joie pure, une joie sans mélange profane. Réjouissez-vous, réjouissez-vous : ici vous pouvez moissonner le bonheur, et un bonheur solide.

» Qu'est-ce donc ? dites-vous. — C'est que le 25 de ce mois, il y a lieu de l'espérer, le 25 septembre votre fils mourra. Il mourra ? Oui, mais de la mort des justes. O douce mort ! ô mort qui n'est point une mort, mais une vie très douce ! Qu'elle meure donc, mon âme, de cette mort des justes !

» Mais où mourra-t-il, votre fils, et par quel supplice ? Il mourra sur la croix de JÉSUS, avec JÉSUS ; il mourra pour JÉSUS, cloué à la croix par la pauvreté, la chasteté, l'obéissance. Oh ! qu'il est doux de mourir dans la Compagnie, dans les bras de JÉSUS !

» Réjouissez-vous, mon très bon père : ainsi mort, votre fils vivra, et il vivra bienheureux. Quoi de plus heureux, en effet, quoi de plus ravissant pour une âme que de vivre unie à un tel Époux ! Plaise à DIEU qu'une parure de vertus rende mon âme digne de se présenter à son Bien-Aimé ! Plaise à DIEU qu'il lui soit donné d'offrir à la Trinité Sainte assez de pureté et d'amour pour que ses vœux deviennent un festin où se complaisent tous les Anges, la Bienheureuse Vierge et la Trinité Sainte !

» C'est à cette préparation de mon âme que je vais travailler selon mon faible pouvoir ces jours prochains ; mais comme l'ouvrage excède mes forces, je vous prie instamment de célébrer pour moi, à Montaigu, trois messes du Saint-Esprit, afin d'implorer, à mon intention, le secours et la protection de la Bienheureuse Vierge.

» Je l'espère aussi, mon grand-père, ma grand'mère, mes oncles paternels, mes oncles maternels, mes tantes maternelles, tous mes autres amis, ne me refuseront pas l'aide de leurs prières.

» En terminant, je me recommande de tout mon cœur aux saints Sacrifices de votre Révérence.

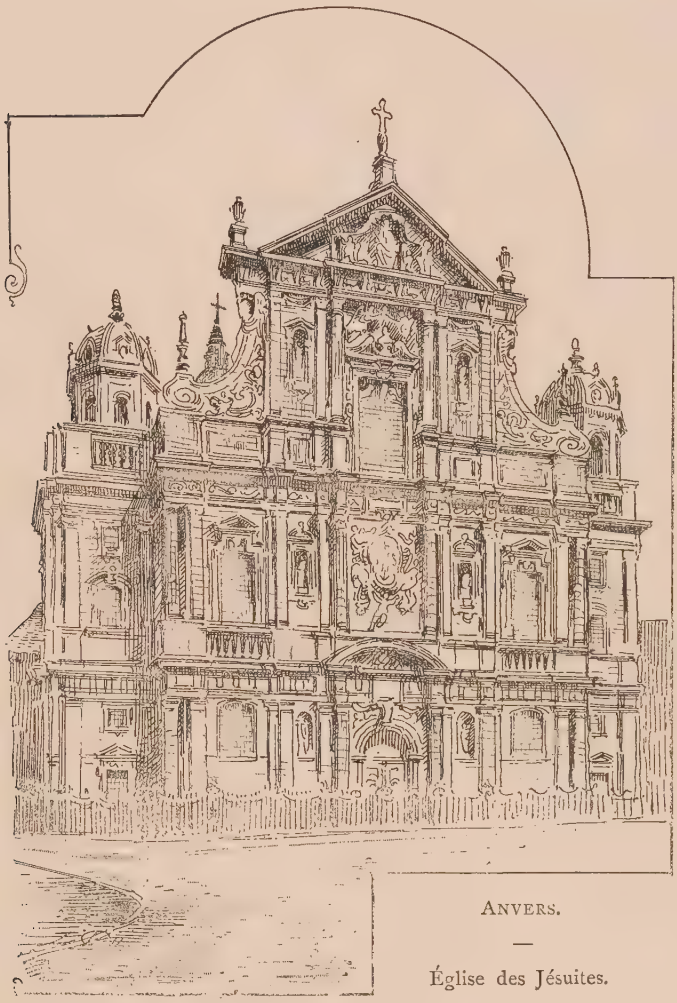
» A Malines, dans la Maison du noviciat de la Compagnie de JÉSUS, le 2 septembre 1618.

» De votre Révérence le fils très humble et très obéissant en JÉSUS-CHRIST,

» Jean Berchmans. »

Le 25 septembre 1618, Jean se liait pour toujours à DIEU dans la Compagnie de JÉSUS : il n'avait pas encore tout à fait vingt ans.

Le lendemain, le nouveau religieux partit à pied pour Anvers,



ANVERS.

—

Église des Jésuites.

où l'appelaient ses Supérieurs. Il n'y séjourna qu'un mois. Frappé des éminentes qualités intellectuelles du Bienheureux, son Provincial l'envoyait étudier à Rome, au cœur même de la chrétienté. Le

Saint n'eut pas la consolation de pouvoir embrasser son père avant de partir. Comme il se disposait à aller à Diest pour faire ses adieux à sa famille, il apprit que Jean-Charles Berchmans venait d'y mourir, le 12 octobre. En deux ans, DIEU avait déjà récompensé le père et la mère du sacrifice qu'ils lui avaient fait de leur fils : trois ans encore, et les anges viendront chercher le fils lui-même pour le récompenser à son tour de son holocauste et pour le réunir à jamais, cette fois, à ceux qui l'avaient précédé dans le Ciel !

Jean ne voulut pas s'éloigner sans avoir recommandé à sa famille ses frères et sœurs qui demeuraient orphelins. Il le fit dans une lettre touchante et comme le savent faire les Saints, bien que le monde croie glacé dans leur cœur tout sentiment de reconnaissance et d'amour. Il sollicita de plus pour eux l'appui du chanoine de Froymont et du doyen de Diest. Cet acte de piété fraternelle accompli, il reprit le bâton du voyageur. Bien qu'on fût à l'entrée de l'hiver, il devait faire à pied, en compagnie du Frère Penneman, les trois cents lieues qui le séparaient de la Ville Éternelle. Mais il avait l'âme pleine de vaillance, et après avoir reçu la bénédiction de son Supérieur, jetant un dernier regard sur la flèche de Notre-Dame, il partit d'un pas intrépide pour se rendre au poste où l'obéissance l'envoyait (24 octobre 1618).

IV.

BERCHMANS, traversant toute la France, passa par Paris et Lyon et arriva à Rome le 31 décembre 1618. — Après être demeuré deux jours au *Gesù*, résidence du P. Général de la Compagnie, il se rendit au Collège Romain pour y commencer les études

de philosophie. Par une coïncidence providentielle, on lui donna une cellule que saint Louis de Gonzague avait habitée autrefois : de fait, il sembla bientôt, à ceux des anciens condisciples de Louis qui vivaient au collège, que le saint héritier des Gonzagues avait reparu parmi eux; mais il y avait reparu moins austère et plus gracieux. En passant des brumes du Brabant sous le ciel lumineux et chaud de l'Italie, la vertu de Jean, si aimable déjà, s'épanouit encore. Cette amabilité pleine d'attraits, qui était comme la note caractéristique de la sainteté de Berchmans, ne se démentit pas dans la suite. Il demeura au Collège Romain pendant trente-et-un mois, occupé à la desséchante étude de la philosophie et des mathématiques. On l'y aperçut aussi souriant, aussi aimable le dernier jour sur son lit de mort que le premier à son arrivée dans la maison.

Telle est, dans les vrais serviteurs de Dieu, la force de la volonté combinée avec la grâce. « Si je ne deviens pas un saint maintenant que je suis jeune, écrivait Berchmans, je ne le deviendrai jamais. » Il agissait en conséquence. Il voulut être un saint : il le devint. A vrai dire, Jean déploya dans son entreprise une énergie qu'on ne rencontre pas communément. Il ne prit jamais de demi-moyens, parce qu'il n'était pas de ceux qui, de la sainteté, ne veulent que le dehors et l'à-peu-près. Toujours il marcha droit au but. — Ce but, il l'avouait simplement et sans fausse modestie à l'occasion. « Jean, lui disaient un jour quelques religieux, vous voulez trop vous mortifier. — Il n'en est rien, répondit le Saint ; mais quand cela serait, je n'en rougirais pas. »

La plus grande de ses mortifications était la vie commune avec les mille gênes physiques, les obligations de tous les instants qui l'accompagnent et les perpétuels sacrifices de volonté qu'elle entraîne à sa suite. Jean l'embrassa avec ardeur ; il la chérit par-dessus tout ; il lui fut constamment et héroïquement fidèle. Aussi ne prit-il jamais

avec les règles la moindre licence : elles étaient pour lui une sauvegarde ; enfreindre délibérément la plus petite d'entre elles eût été un acte de tiédeur qui lui faisait horreur. « Plutôt mourir, disait-il, que de violer aucune règle pour garder la santé ! » et avec plus de véhémence encore : « Je veux être mis en pièces plutôt que de transgresser volontairement la moindre ordonnance, la moindre règle ; plutôt perdre toute santé que de négliger pour elle une règle quelconque ! »

Il tint parole. Dans le procès de canonisation, supérieurs, professeurs, condisciples n'ont qu'une voix pour affirmer, sous la foi du serment, « qu'ils n'ont jamais vu une seule fois Berchmans transgresser une règle. » Ce qu'il dut dépenser d'énergie et de volonté dans cette exacte observance, on peut se le figurer aisément.

Mais cette dépense ne semblait pas lui coûter, tant il paraissait puiser facilement cette énergie dans la prière! Il allait à Dieu comme à son centre, *au centre de son cœur :* c'est sa propre expression. On eût pu craindre qu'au milieu des préoccupations multiples d'une vie d'études la prière ne lui devînt moins aisée. Il n'en fut rien. Ses humbles travaux chez le chanoine de Froymont et ses études classiques à Malines n'avaient pas réussi à le distraire de son intime conversation avec Dieu : ses labeurs philosophiques au Collège Romain ne relâchèrent pas davantage cette union. Pour Jean, Dieu était partout, dans les études, dans les occupations ordinaires de la vie religieuse, dans les délassements même que la règle permet. S'il allait faire une promenade dans Rome, c'est à chaque pas qu'il rencontrait, avec le souvenir des héroïques triomphes des martyrs, le souvenir même du Maître pour lequel ils avaient combattu. S'il franchissait les murs de la Ville Éternelle, devant cet horizon silencieux et grave qui s'étend de Saint-Jean de Latran à la coupole d'or de Saint-Pierre, en face de cette grande ligne de majestueuses

églises et de temples ruinés, tout lui criait le néant de la terre et lui chantait les splendeurs infinies du Ciel. Rentré dans les longs corridors du Collège Romain, il ne perdait pas la pensée de Celui qu'il servait. C'était merveille d'ailleurs de voir la variété des moyens auxquels sa piété avait ingénieusement recours pour garder cette

ROME. — Collège Romain.

pensée toujours présente à la mémoire, signes de croix, courtes oraisons jaculatoires, visites au Saint-Sacrement, baisers à son cher crucifix ! Dès le premier instant de sa journée, il se mettait sous la protection spéciale d'un Saint. A partir de ce moment, sa prière se prolongeait pendant toute la durée du jour; c'était une eau pure qui,

sans bruit, suivait sa pente, rafraîchissant tout sur son parcours.

Elle s'alimentait, au fur et à mesure que les heures s'envolaient, de filets nombreux qui découlaient tout naturellement de la dévotion de Jean à son Ange gardien ; — aux Saints de la Compagnie de JÉSUS, particulièrement à Stanislas Kostka et à Louis de Gonzague, auxquels il devait être si glorieusement uni un jour; — à saint Joseph, dont il disait à un Frère coadjuteur : « Je ne lui ai jamais rien demandé que je ne l'aie obtenu ; » — enfin à sa très douce Mère Marie, comme il l'appelait. Il l'aimait si profondément que, lorsqu'il n'avait rien pu raconter à la louange de cette bonne Mère pendant la récréation, il disait tristement « qu'il avait perdu sa journée. »

« C'est le culte de Marie qui a été le principe et le fondement de ma vie spirituelle, » déclara-t-il sur son lit de mort. Il avait en effet institué cette bonne Mère la patronne de ses études et de sa sainteté, et il avait fait vœu d'écrire un livre pour prouver l'Immaculée-Conception. De Fracasti, où il passait quelques jours de vacances avec ses frères du Collège Romain pendant la saison chaude, il allait souvent à Notre-Dame de Grotta-Ferrata. C'est aux pieds de la Vierge sans tache qu'il semblait goûter le meilleur repos. Mais, au-dessus de tout, Jean plaçait l'amour de JÉSUS-CHRIST immolé sur le Calvaire et réellement présent dans la Très-Sainte Eucharistie Il s'était fait une méthode spéciale pour mieux honorer la divine Victime au cours du Saint Sacrifice de la Messe : il visitait Notre-Seigneur au moins cinq fois par jour. Quant aux communions, il en était insatiable, et le bonheur ardent dont son visage s'enflammait quand il avait son DIEU dans le cœur, disait bien haut la mesure de l'amour qu'il lui portait.

Notre-Seigneur ne pouvait que récompenser une pareille tendresse et une si grande fidélité. — « Samedi, 18 décembre, écrit lui-même notre Saint, DIEU m'a envoyé un fleuve de joie paisible. » Qu'on ne pense pas néanmoins que ce fleuve ne se tarît jamais ;

Jésus-Christ lui-même voulut ressentir les étreintes douloureuses du délaissement divin. Le serviteur a-t-il droit à être mieux traité que son maître? et l'acier n'acquiert-il point sa trempe en passant

S. Jean Berchmans enseignant le catéchisme.
(D'après un vitrail de M. Bégule, dans une des chapelles du collège de Mongré)

subitement du cœur de la fournaise dans l'eau glacée? Jean souffrit donc de l'aridité dans sa prière. Il en souffrit même parfois cruellement. Mais, toujours vaillant, il n'en demeurait pas moins fidèle à

tous les exercices, et si la désolation lui enleva aux heures de ténèbres les célestes douceurs qu'il goûtait si souvent, du moins elle ne put jamais lui ravir ni la confiance ni la paix.

Cet ardent amour de la prière, en attirant sur l'âme du Bienheureux les rosées célestes, y devait naturellement faire fleurir toutes les vertus ; elles y brillèrent éclatantes, en effet, pour l'honneur de la terre et l'éternelle joie du Ciel.

Humble d'une humilité qui n'était pas une humilité de parade seulement, mais une humilité de conviction, Jean s'adonnait avec joie dans le Collège Romain aux offices pénibles qu'il avait recherchés avec tant d'empressement au temps de son noviciat. Comme le Bienheureux Louis de Gonzague, il obtint d'être chargé du soin des lampes ; petite occupation sans doute, mais qu'importe à Dieu, pourvu qu'elle soit faite par amour pour lui ? En sculpture, en peinture, la perfection d'un chef-d'œuvre n'est-elle pas tout entière dans les détails, d'une infinie ténuité parfois ? Pourquoi n'en serait-il pas de même de la sainteté ? Les éléments de la perfection sont épars dans les mille actions vulgaires de la vie. Jean s'appliqua donc avec autant d'empressement au soin de ses lampes qu'à ses études, par esprit de foi et par amour pour Jésus-Christ.

Le sentiment profond de sa misère le maintenait dans l'humilité. — A son tour, l'humilité lui rendait l'obéissance facile. Il était soumis aux moindres ordres de ceux qui avaient autorité sur lui, parce qu'il voyait dans tout supérieur le représentant même de Dieu. Noble et douce obéissance qui grandit celui qui s'y soumet ! Toute autre engendre la servilité seulement; et elle ne fait pas les Saints : elle ne fait que des esclaves, suivant saint Ignace, un bon maître assurément quand il s'agit d'obéissance. Jean, formé à cette fière école, écrivait : « Je laisserai au Supérieur la libre disposition de moi-même, sans lui suggérer aucun parti. Garde-toi de t'excuser.

Jésus-Christ Notre-Seigneur sentait la faiblesse extrême de son corps, et pourtant il se laissa charger les épaules de la croix. Et toi, mon âme, par pusillanimité tu voudrais te soustraire aux ordres de l'obéissance? Simon prêta son aide à Jésus-Christ. Jésus-Christ lui-même t'aidera. »

C'est en voyant aussi dans ceux qui l'entouraient des frères en Jésus-Christ, qu'il parvint à garder intacte cette fleur délicate de la charité, exposée d'ordinaire à de si nombreuses atteintes. « Sois

Diest. — Collégiale Saint-Sulpice, statue de S. Jean Berchmans dans le chœur.

pour les autres une mère, disait-il dans ses notes. Acquiers l'habitude de les excuser dans les entrailles de la charité. S'ils ont des torts envers toi, oublie-les... Je garderai la charité comme la prunelle de mes yeux, » ajoutait-il, et, conformant ses actes à ses résolutions, il s'industriait à rendre à ses compagnons tous les services qu'il pouvait. « Dès qu'il s'apercevait que j'étais indisposé, raconte l'un d'eux, il allait en donner avis au Supérieur; il faisait mon lit, et comme je m'humiliais un jour des services qu'il me rendait : « Eh

quoi ! me répondit Berchmans le sourire aux lèvres, vous ne croyez donc pas à mon amitié ? »

« Je lui dis un jour, raconte à son tour le P. Rimbaldesi, que le P. Recteur m'avait autorisé à causer avec lui de nos études dans la chambre que nous habitions ensemble, lorsque j'aurais besoin de quelque explication à ce sujet. A partir de ce moment, ce fut toujours Berchmans qui m'invita le premier à ces petites conférences. Et il le faisait avec une délicatesse si exquise, qu'on aurait cru vraiment qu'il me demandait un service au lieu de me le rendre, comme il me le rendait en effet. »

Ce jeune homme, si aimable pour les autres, était cependant fort dur pour lui-même. Il semblait dominer sa nature : il avait soumis ses sens jusqu'à l'assujettissement absolu. Non content de souffrir sans se plaindre les violentes douleurs de tête dont il était atteint, il s'infligeait encore de rudes pénitences corporelles. Il saisissait les moindres occasions de se mortifier, et son amour de la pauvreté, aussi bien que son zèle pour l'obéissance, fournissait sur ce point une ample moisson à son avidité. Faut-il s'étonner, après cela, que l'innocence du Bienheureux fût parfaite? Rien n'en ternit jamais le limpide et séduisant éclat. L'un de ses confesseurs, vieillard qui, pendant plus de trente ans, avait dirigé la studieuse jeunesse du Collège Romain, ne craignit pas de rendre le témoignage suivant à propos de la vertu de Jean : « Je l'atteste avec vérité : parmi les âmes saintes que j'ai connues (et j'en ai connu beaucoup par office), je n'en ai trouvé aucune qui eût une plus grande pureté. » — Et le P. Cépari, Recteur du Collège Romain, disait de son côté : « Jean n'échappa point à ces défaillances qui sont l'inévitable conséquence de la fragilité humaine et que tous les Saints ont connues; il s'accusait avec sincérité de faillir en plusieurs choses. Mais ces fautes étaient si légères qu'elles se dérobaient à tous les yeux, et qu'une spéciale lumière de DIEU pouvait seule les révéler aux siens. »

Le soin que Berchmans mit à acquérir la sainteté ne nuisit jamais au succès de ses études. Ces succès, du reste, on les pouvait déjà prévoir lorsqu'à Malines il remportait les premiers prix. — « Il avait, dit l'un de ses professeurs, une très belle intelligence, capable de s'étendre à des objets multiples et de les pénétrer profondément. » Un autre de ses maîtres ajoute : « La supériorité de

son esprit éclatait chaque jour dans les classes, dans les disputes philosophiques. Elle se révéla encore mieux dans les séances publiques. Une mémoire merveilleuse lui permettait de résumer exactement ce qu'il avait une fois entendu. J'ai observé moi-même son aptitude peu commune pour les sciences. Il saisissait très vite et bien tout ce qui lui était enseigné. »

Ces talents, fécondés par un travail tenace et par une docilité parfaite à suivre la direction de ses maîtres, firent de notre Saint un des plus brillants élèves du Collège Romain. Aussi, comme saint Louis de Gonzague, fut-il désigné par ses Supérieurs pour défendre publiquement, le 8 juillet 1621, une longue série de thèses sur l'ensemble de la philosophie. Il devait répondre en conséquence aux objections que pourraient lui faire sur ce vaste sujet les Docteurs étrangers invités à ces sortes de fêtes. Il s'en acquitta merveilleusement, si bien que, le 6 du mois d'août, le Préfet des études du Collège Romain, ayant à désigner quelqu'un pour aller argumenter à la dispute philosophique du Collège des Grecs, n'hésita pas à l'y envoyer. Il se trouva même que l'humble Berchmans dut présider ce tournoi scientifique; il le fit au grand ravissement de tous, et séduisit l'auditoire entier par sa vive intelligence autant que par sa grâce et par sa modestie.

V.

LE moment était venu où DIEU allait reprendre à la terre l'Ange qu'il lui avait prêté. Depuis quelques semaines, Berchmans semblait avoir le pressentiment qu'il touchait au terme de l'exil. En rentrant au Collège des Grecs, il se sentit plus fatigué que de coutume. Ce ne fut pourtant que le lendemain, samedi 7 août, que, conformément à la règle, il avertit le Père Recteur de son indisposition. Celui-ci l'envoya aussitôt à l'infirmerie. Le médecin, appelé dès le dimanche, ne constata d'abord aucun symptôme alarmant; mais le mal augmenta subitement durant la nuit. Le lundi, une légère inflammation aux poumons fut signalée; elle fit des progrès rapides. On comprit bientôt que le mal serait sans

remède. On proposa donc au malade les derniers Sacrements. « Frère Jean, lui dit l'infirmier, le Père Supérieur ne vous a-t-il rien annoncé? — Rien, mon Frère. — Il serait bon, je crois, que vous fissiez la sainte Communion demain. — Serait-ce le Viatique? » reprit Jean ; et comme le Frère répondait affirmativement, les yeux pleins de larmes : « Eh quoi ! Frère, vous pleurez ? lui dit Berchmans en l'embrassant avec tendresse. Réjouissez-vous bien plutôt avec moi. C'est là une excellente nouvelle. Le temps presse. Préparons nous donc, mais joyeusement. Donnez-moi mon crucifix. »

DIEST. — Saint-Sulpice. La dernière communion de S. Jean Berchmans : bas-relief à l'autel du Saint.

Le lendemain, 11 août, à l'aube, la communauté faisait cortège au suprême Consolateur des mourants. Il venait visiter une dernière fois sur la terre son fidèle serviteur avant de lui ouvrir le Ciel. L'aimable moribond avait demandé à recevoir son DIEU couché sur le sol par esprit d'humilité; on le trouva donc revêtu de son habit religieux et étendu sur un matelas que l'on avait déposé à terre suivant son pieux désir. Il avait les mains jointes, dit un assistant, et il demeura ainsi immobile jusqu'à ce que le prêtre eût béni la chambre et que l'on eût récité les formules de confession et d'absolution. Mais, dès que le Père Recteur voulut s'avancer vers lui pour

le communier, Jean se dressa vivement et se mit à deux genoux sur le matelas. Aussitôt les deux Frères les plus rapprochés le soutinrent dans cette posture, que son extrême faiblesse ne lui eût pas permis de garder. Ainsi agenouillé et les mains jointes, Berchmans, d'une voix qui trahissait les ardeurs de son âme : « Je proteste, dit-il, qu'ici est présent devant moi le Fils unique de DIEU le Père tout-puissant et de la B^se^ Marie toujours Vierge. Je proteste que je veux vivre et mourir en vrai fils de ma sainte Mère l'Église catholique, apostolique et romaine. Je proteste que je veux vivre et mourir véritable enfant de la Compagnie. »

Puis il communia et resta comme enivré de ce sang divin : son regard mourant semblait plonger déjà dans le Ciel. Quelque temps après, sur sa demande, on lui administra l'Extrême-Onction ; avant de la recevoir, il sollicita la permission de faire l'accusation publique et générale de tous ses manquements. Il la fit avec une grande humilité. On aurait cru que rien ne pouvait plus troubler le calme d'une mort qui s'annonçait si sainte. Mais, dans ses vues impénétrables, la Providence permit au démon de déchaîner un dernier orage sur celui qu'elle allait couronner pour toujours. La tempête fut terrible. Le pauvre mourant s'y débattait en haletant avec angoisse. En vain serrait-il, dans ses mains affaiblies, ce rosaire, ce crucifix et ce livre des règles avec lesquels il avait dit qu'il mourrait volontiers : « *Cum his tribus libenter moriar.* » La tentation redoublait de violence ; allait-elle, comme le flot montant à la marée, submerger Berchmans sur les rivages mêmes de l'éternité? Il n'en fut rien. Le crucifix et le rosaire le sauvèrent du naufrage. Jean avait dit à son implacable agresseur : « Va-t-en, je ne te crains point, voici mes armes. *Abi, non timeo te, hæc sunt arma mea.* » Le démon s'enfuit vaincu, et, s'il fit une seconde tentative quelques heures après, ce ne fut que pour être plus rapidement et plus triomphalement repoussé encore.

Dès lors, Jean rentra en pleine possession du calme et de la

paix. Il récitait le *Te Deum*, il chantait doucement l'*Ave maris Stella* et les litanies. D'ailleurs, dans les intervalles mêmes de ces deux tentations, il n'avait point perdu son aimable enjouement ; à un de ses professeurs qui lui faisait en pleurant ses adieux, il dit en souriant : « Allons, soyons un peu gai, mon Père. » Il répondait avec la même grâce au Frère infirmier et au docteur, à tel point que ce dernier, en le voyant le visage si épanoui au moment même d'entrer en agonie, ne put s'empêcher de dire au Père qui le reconduisait : « Heureux êtes-vous, mon Père, de pouvoir saluer la mort aussi joyeusement ! »

La mort était là en effet. Le vendredi 13 août, à 8 h. et demie, au moment où les élèves venaient d'entrer en classe, la cloche du Collège tinta quelques coups. Signal lugubre bien connu. Il annonçait à tous qu'un des habitants du Collège venait de paraître devant son Dieu : Berchmans s'était doucement endormi dans le Seigneur, les noms bénis de Jésus et de Marie sur les lèvres, et, dans ses mains, la règle de saint Ignace, le chapelet de la Vierge et l'adorable crucifix... (13 août 1621.)

La triste nouvelle se répandit très rapidement dans Rome. Un concours immense se produisit. L'église fut bientôt envahie, et l'on eut grande peine à garantir le corps du jeune Saint des pieuses convoitises de la multitude. Il fallut transporter le cercueil derrière les grilles qui ferment la chapelle de Notre-Dame ; il ne s'y trouva même pas en complète sûreté, tant la foule était ardente à se procurer des reliques... Qu'avait donc fait ce jeune homme de vingt-deux ans pour soulever une si enthousiaste dévotion ? Bien peu de chose aux yeux des hommes, beaucoup aux yeux de Dieu, car si ses vertus avaient été humbles et ordinaires dans leurs détails, elles avaient été héroïques dans leur ensemble, héroïques dans leur continuité. A l'édification et au couronnement de cet héroïsme, la volonté d'un enfant, surnaturellement fortifiée par la grâce, avait

suffi. La perfection est donc à la portée de tous et, en canonisant Berchmans, l'Église nous a redit avec Thomas d'Aquin : « Tout le secret de la sainteté est dans la volonté d'y parvenir. »

LES SAINTS MARTYRS

PAUL MIKI, JEAN DE GOTTO ET JACQUES KISAÏ.

(1564-1597; 1578-1597; 1533-1597.)

Entrée de la baie de NANGASAKI.

EN 1596, l'empereur Taïco-Sama régnait au Japon. Né dans les derniers rangs du peuple, cet aventurier avait d'abord exercé le métier de bûcheron. La vente de ses fagots, impuissante à le soustraire à la misère, pouvait encore moins le conduire à la fortune ; comme il était ambitieux, il jeta donc là sa cognée et se fit soldat. Sa bravoure le poussa rapidement aux honneurs : sa perfidie cruelle devait faire le reste et lui mettre le sceptre dans la main. Il était général en chef des armées de Nobunanga et venait de conquérir cinq royaumes à son maître, quand ce souverain tomba sous les coups d'un rebelle, nommé Achéci. Le soldat victorieux comprit le parti qu'il pouvait tirer de cette révolte : sous prétexte de la châtier, il se hâta d'accourir (1582). Quelques mois après, tous les princes de la famille royale avaient disparu. Les abords du trône ruisselaient de sang, mais ils étaient libres : le prétendu vengeur de Nobunanga se fit proclamer roi.

C'est sous son vrai nom, Fasciba, qu'il régna d'abord. Il remplaça ce nom plébéien par celui de Cambacu, et plus tard (1595) par celui de Taïco-Sama, — *Seigneur Suprême*, — lorsqu'il eut soumis à ses armes le Japon tout entier. Vrai Tibère par la dissolution de ses mœurs et par son despotisme, ce prince se montra néanmoins, dans les premiers temps, très favorable aux chrétiens. Non seulement il protégea l'Église, mais il admit encore dans sa familiarité plusieurs des Jésuites qui évangélisaient le Japon [1]. A vrai dire, cependant, sa passion s'étant heurtée à une fin de non-recevoir insurmontable de la part de deux vaillantes chrétiennes qu'elle convoitait, Taïco-Sama, à l'instigation du bonze Jacuin, son mauvais génie, frappa le christianisme d'interdiction en 1587. — Il proscrivit en même temps les Pères. Mais il ne pressa point l'exécution de son édit. Les proscrits continuaient donc en secret leur ministère. Ils l'exerçaient même ostensiblement à Nangasaki, ville ouverte aux Portugais, quand, le 9 décembre 1596, un nouvel édit de persécution parut [2].

Cette fois il devait y avoir des victimes, et, parmi elles, Paul Miki, Jean de Gotto et Jacques Kisaï, nos trois martyrs.

I.

LE premier de ces généreux athlètes avait trente-trois ans lorsqu'il fut crucifié, — l'âge même de son Maître expirant sur le Golgotha. Son père et sa mère appartenaient à la noblesse : ils

1. Donné à l'Église en 1549, par saint François Xavier, le Japon fut exclusivement évangélisé par la Compagnie de JÉSUS jusqu'en 1593. Il y avait, dans cet empire, 134 Jésuites lorsque la persécution éclata.

2. Dan. Bartoli, S. J., *Dell'istoria della Compania di Gesù, Il Giappone*, lib. II. *L'imperio di Taïco Sama*, passim.

s'étaient convertis en 1568, époque à laquelle ils reçurent le baptême, en même temps que Paul, âgé alors d'environ cinq ans. Six ans après, l'enfant fut confié aux soins des Pères, et ce fut sous leur direction qu'il fit ses études au séminaire d'Anzuquiama. Il suivit ses maîtres à Tagatzuki et à Arima, lorsque les orages qui accompagnèrent la révolte d'Achéci forcèrent les Jésuites à s'y réfugier. Ces troubles ne l'empêchaient pas, du reste, de se livrer avec succès à ses études. Il fit même de tels progrès que, depuis plusieurs années déjà, il accompagnait les missionnaires dans leurs excursions apostoliques et discutait publiquement avec les bonzes, lorsqu'il demanda la faveur d'être reçu dans la Compagnie.

On ne la lui accorda pas immédiatement. Mais, au mois d'août 1586, Paul fut admis au noviciat de la Toussaint, près de Nangasaki. Son père, Faidondono, venait de tomber intrépidement sur un champ de bataille : le nouveau novice prévit-il qu'une mort plus glorieuse encore l'attendait ? Dans tous les cas, la persécution vint bien vite. L'édit de 1587 parut. Sur l'avis des missionnaires les plus anciens et des chrétiens les plus influents, — le roi de Bungo entr'autres, — le P. Gaspar Coeglio, vice-Provincial, réunit tous ses religieux au port de Firando. Mais, au lieu de leur faire prendre la mer, il les dissémina secrètement sur divers points du territoire, et il envoya les novices à Arie, petite bourgade située à peu de distance d'Arima.

C'est là que Paul Miki prononça ses premiers vœux de religion (août 1588). Il avait vingt-quatre ans. On l'appliqua ensuite à quelques études de philosophie et de théologie au Scolasticat établi dans l'île d'Amacusa, dont le roi Jean nous était tout dévoué. Puis, on ouvrit un champ libre à son zèle et on adjoignit le nouvel apôtre aux ouvriers qui cultivaient déjà le champ ensemencé pour la première fois par François Xavier.

Partout les succès furent immenses. Paul évangélisa d'abord le

Ximo, c'est-à-dire les provinces et les îles méridionales du Japon. Il remonta ensuite vers le nord, jusqu'à Méaco, et au-delà même, toujours avec autant de fruit. Le concours du peuple autour de lui était prodigieux : on ne se souvenait pas d'avoir vu rien de pareil depuis l'établissement du christianisme en ces régions. Jamais non plus les conversions n'avaient été aussi nombreuses. L'éloquence de Paul avait sans doute une large part dans ces saintes conquêtes, car elle était grande et elle se trouvait admirablement servie par la connaissance profonde que l'apôtre avait de sa langue, par la distinction naturelle de sa phrase et l'exquise pureté de son accent. Mais les souffrances des missionnaires n'y entraient-elles pas aussi pour beaucoup ? La souffrance fertilise, et en ce temps-là déjà les Jésuites du Japon menaient dans leurs excursions apostoliques une vie semblable à celle que saint Paul dépeint. C'est de nuit seulement qu'on prêchait, de nuit aussi qu'on voyageait à la faveur des ténèbres. Pour mieux échapper aux poursuites, on empruntait tantôt un déguisement, tantôt un autre ; souvent on se couvrait d'une peau de bique, comme les pâtres, et on errait à travers les bois. Le repos se prenait dans les ravins ou dans les cavernes ; la faim se faisait souvent sentir ; mais l'œuvre de Dieu s'accomplissait et la moisson était abondante : les missionnaires ne demandaient rien de plus.

Pendant trois ans, telle fut la vie de Paul Miki. Il expliquait la doctrine, il prêchait aux chrétiens, il discutait avec les bonzes, et les Pères qu'il accompagnait administraient les Sacrements. Se trouvait-on dans quelque ville moins hostile, on agissait plus ouvertement. Parfois un succès inespéré venait exciter encore le zèle : témoin le condamné que Paul convertit, pendant qu'on le traînait au supplice, dans la ville d'Ozaca.

Le jeune prédicateur ne se contenta pas de ces succès oratoires. Il écrivit plusieurs traités contre la doctrine des bonzes, et on les jugea si utiles qu'on les livra à l'impression.

Ces labeurs n'entravaient pas le zèle de Paul pour sa propre perfection. Il la poursuivait dans une union constante avec son divin Maître au cours de ses voyages ; il la retrempait dans la solitude et la retraite quand il rentrait dans nos maisons. Partout il lui donnait pour bases la pénitence et la charité. Plein de droiture et de simplicité candide, patient en face de la fatigue, il se montrait toujours aimable et prévenant. « Je l'ai connu, dit l'historien Fran-

Bonzes en prière.

ciscain de l'Archipel japonais, le P. Marcel de Ribadeneira. Il vint deux ou trois fois dans notre couvent de Nangasaki, et il y parut un modèle de silence et de modestie. On voyait, à ses actions, le degré où l'avaient porté les onze années qu'il avait passées dans la Compagnie de Jésus. Les chrétiens le considéraient comme le prédicateur qui avait alors le plus d'onction; on déclarait d'une voix unanime que nul ne produisait plus de fruit dans les âmes.... et

les Pères de la Compagnie saluaient en lui l'ouvrier humble et bon qui ne recherchait que le salut des âmes et sa propre perfection. »

La bulle de canonisation affirme que Paul était sur le point de recevoir la prêtrise des mains du P. Pierre Martinez, qui venait de débarquer au Japon en qualité d'évêque, quand la persécution éclata[1]. De sacrificateur qu'il aurait pu être, le Saint allait devenir victime. N'était-ce pas toujours monter à l'autel ?

II.

JEAN SOAN naquit en 1578, de parents chrétiens, dans le royaume de Gotto : il en a gardé le nom dans l'histoire. Chassé par la persécution, il passa tout jeune encore avec sa famille, des îles stériles qui formaient ce royaume, dans la ville de Nangasaki. Les Pères y avaient une école florissante : Jean y fut envoyé de bonne heure et y apprit ce qu'on y enseignait : quelques principes de belles-lettres, le chant de l'Église, les rudiments de la musique et l'art de discuter avec les païens. Son esprit était des plus souples : aussi fit-il de tels progrès dans ces études diverses que, lorsqu'il demanda, en 1593, d'entrer dans la Compagnie de JÉSUS, le vice-Provincial n'hésita pas à l'admettre au rang des *dogicos* ou catéchistes, bien que cet emploi fût véritablement très important. C'est sur les catéchistes en effet que reposait alors presque toute la mission. Les Jésuites européens étaient encore peu nombreux au Japon ; en outre, la plupart d'entre eux n'avaient qu'une connaissance fort imparfaite de la langue du pays. C'était donc aux catéchistes

1. « *Sacerdotio jam erat initiandus ab episcopo Japonicæ Petro Martinez, Societatis Jesu ; sed exorta persecutione, fortis et alacer se ipsum oblulit victimam omnipotenti Deo in altari crucis.* »

qu'il fallait recourir pour la direction des écoles, pour l'instruction des catéchumènes, pour les prédications sur les places publiques et même parfois pour les sermons d'apparat. Quand le missionnaire était absent, le catéchiste le remplaçait ; il faisait les prières à l'église, baptisait les enfants, encourageait les moribonds. De là, on le comprend, la nécessité de relever aux yeux de tous la grandeur et l'excellence de ces fonctions. Aussi l'institution de catéchiste se faisait-elle avec grande pompe. Elle avait lieu au cours d'une messe solennelle, après un sermon approprié à la cérémonie et au milieu d'un concours de fidèles généralement fort nombreux. Le futur catéchiste était étendu sur le pavé du sanctuaire : on lui coupait, en signe de renoncement aux vanités du monde, la touffe de cheveux que les Japonais portent au sommet de la tête ; puis on le revêtait d'une robe de laine, peu différente de celle qu'avaient adoptée les Pères, et, à partir de ce moment, il vivait en communauté avec eux. Il partageait leurs exercices de piété et faisait l'apprentissage de la vie religieuse à laquelle la plupart des *dogicos* se destinaient. Cependant, quelques-uns restaient dans le monde ; il y en avait même qui s'y mariaient. C'est parmi ces derniers qu'on choisissait de préférence les catéchistes détachés hors des missions.

A la grande joie de son père et de sa généreuse mère, Jean de Gotto aspirait à devenir Jésuite. Il exerça donc ses fonctions auprès des Pères, d'abord à Xaqui, dans l'île d'Amasuca, puis à Osaca, résidence impériale, où on l'adjoignit au P. Pierre de Morecon. Il y rencontra nos deux autres martyrs, Paul Miki et Jacques Kisaï. On crut qu'il venait partager leurs travaux, car la moisson blanchissait dans la plaine et les ouvriers manquaient : en réalité, Dieu l'envoyait, tout jeune encore, partager leur sanglante couronne, et c'est pour le préparer à ce dernier combat qu'il se fit armer soldat de Jésus-Christ quelques mois avant son martyre, car Jean fut confirmé à son arrivée à Osaca.

Le troisième de nos martyrs était, en 1596, presque un vieillard déjà. Né en 1533 dans une famille de pauvres artisans idolâtres, Jacques Kisaï avait été élevé chez les bonzes ; mais la triste éducation qu'il y reçut ne l'empêcha pas d'ouvrir humblement son cœur à la vérité dès qu'elle resplendit à ses yeux. S'il ne fut pas admis dans l'Église par François Xavier lui-même, il fut certainement baptisé par l'un des deux premiers compagnons du Saint, le P. Cosme de Torrez ou peut-être le P. Fernandez. Marié plus tard à une chrétienne, Jacques eut la douleur de la voir renoncer au catholicisme et retourner à l'erreur. Sans briser le lien conjugal, cette apostasie autorisait le futur martyr à se séparer du moins de l'infidèle. Après avoir tout tenté pour la ramener dans le devoir, il usa de son droit, et, confiant à des mains sûres le fils unique né de son mariage, il se retira lui-même chez les Jésuites d'Osaca.

Les fonctions qu'il remplit d'abord dans la maison furent des plus humbles : il avait charge de recevoir les hôtes et de préparer le thé qu'on offre aux visiteurs. On l'employait aussi en qualité de commissionnaire. Mais on ne tarda pas à reconnaître qu'il pouvait rendre d'autres services. Sa pitié ferme et sincère, sa science précieuse de l'écriture, très compliquée au Japon, son élocution facile, sa connaissance de la doctrine chrétienne, le firent élever au rang de catéchiste. Depuis plusieurs années déjà il préparait donc les néophytes au baptême et collaborait aux travaux apostoliques des missionnaires, quand l'heure de la récompense sonna. L'ardente dévotion que Jacques avait toujours montrée pour la Passion recevait sa récompense : le divin Crucifié du Calvaire appelait son serviteur à mourir comme lui sur une croix.

L'imprudence d'un pilote espagnol échoué sur les côtes japonaises fut la cause de la reprise de la persécution. Dans l'espoir de

conserver la propriété de son navire, — que la loi du pays déclarait propriété impériale à la suite du naufrage, — cet homme fit sonner bien haut les conquêtes du roi d'Espagne. Comme on lui demandait de quelle manière un monarque pouvait subjuguer tant de contrées éloignées, le marin répondit d'une façon bien malavisée : « C'est en

Soldat japonais de l'époque de Taïco-Sama.

y envoyant des missionnaires et en y préparant ainsi le terrain à ses soldats. »

Le propos fut immédiatement rapporté à Taïco-Sama. Le bonze Jacuin ne pouvait pas manquer de l'exploiter au profit de ses haines : il fit perfidemment remarquer à l'empereur que trois ans auparavant

(juin 1593), quatre religieux Franciscains étaient venus des Philippines en qualité d'ambassadeurs du gouverneur espagnol de ces îles, qu'ils s'étaient installés après leur ambassade à Méaco, qu'ils y faisaient des prosélytes, qu'ils préparaient donc la voie à leur maître, et qu'il était dès lors urgent de les réduire à l'impuissance en frappant soudainement quelque grand coup.

Il n'en fallait point tant pour mettre en fureur ce prince ombrageux. Dans la nuit même, l'édit de proscription était signé et, avant que l'aube parût, un courrier montait à cheval, portant aux gouverneurs de Méaco et d'Osaca l'ordre d'arrêter immédiatement les missionnaires et leurs disciples, et de les tenir tous, sous bonne garde, à la disposition de l'empereur (9 décembre 1596).

III.

Dès que l'édit fut connu, une explosion de sainte allégresse éclata parmi les chrétiens. La jeune Église du Japon se prépara au martyre comme à des épousailles. L'enthousiasme était partout. « Je ne sais si une femme a assez de courage pour mourir crucifiée, dit une vieille chrétienne du nom de Marie, mais si vous me voyez faiblir, de grâce, traînez-moi de vive force au supplice, pour que, moi aussi, je meure martyre de Jésus-Christ. »

« Que feras-tu, disait un des Pères à un jeune enfant de cinq ans, si l'on te demande quelle est ta religion ? — Je répondrai : je suis chrétien. — Et si on veut te tuer ? — Oh ! alors, voici ce que je ferai.... » et l'enfant, se mettant à genoux, tendit le cou comme s'il avait été déjà en présence du bourreau.

Un autre entend son père et sa mère parler pendant la nuit de leur futur martyre : on le croyait endormi. Tout d'un coup : « Je vous écoute ! s'écrie-t-il, vous allez mourir pour le Bon Dieu, et vous ne m'en disiez rien ! Oh ! prenez-moi avec vous, pour que nous mourions ensemble... » Puis, montrant son petit frère qui sommeil-

Nangasaki. — Une rue de la ville.

lait dans un berceau : « Que ferons-nous de lui ? — Nous ne l'abandonnerons pas, répond le père : il partagera notre sort. — Quel bonheur ! reprend alors l'enfant, tous martyrs ! tous bientôt avec le Bon Dieu et Jésus-Christ ! »

Les femmes du plus haut rang préparaient leurs habits de fête

pour honorer le jour de leur mort. Loin de fuir, elles se rassemblaient ouvertement dans la maison où elles pouvaient être le plus facilement reconnues comme chrétiennes. Les seigneurs de la cour, les généraux, les princes montraient une générosité aussi grande : le désir du martyre dévorait tous les cœurs. Ucondono, généralissime des armées de Taïco-Sama, était accouru au premier bruit de la persécution : il voulait partager les chaînes et les supplices de ceux qui l'avaient régénéré dans la foi. Le fils du grand-maître de la maison impériale alla plus loin : afin d'être sûr du martyre, il se revêtit d'une robe de missionnaire et attendit qu'on l'arrêtât. Un prince du sang de l'empereur, qui gouvernait déjà trois royaumes, vint s'enfermer dans la maison des Jésuites pour avoir part à leur sort. D'autres allaient se dénoncer, s'offrir eux-mêmes aux agents de la persécution ; le petit peuple, la bourgeoisie, les soldats ne se préparaient pas moins joyeusement à la mort. Si bien que les officiers de la justice impériale et les païens, frappés de stupeur à un tel spectacle, se demandaient où les chrétiens puisaient tant d'héroïsme et un pareil mépris de la douleur....

Comme on le suppose bien, l'allégresse n'était pas moins grande parmi les missionnaires. Après avoir cultivé le champ du Père de famille, l'arroser encore de tout son sang, n'est-ce pas pour un ouvrier apostolique la félicité suprême ? Que désirer de plus heureux ici-bas ? Aussi le P. Organtino écrivait-il au P. Pierre Gomez, vice-Provincial :

« Cette lettre causera à V. R. et à Monseigneur[1], ainsi qu'à vous, nos Pères et Frères, l'immense joie que nous ressentons déjà. Hier soir, un billet.... annonçait que l'empereur avait ordonné à Gibunosci de mettre tous les Pères à mort. Nous avons appris la nouvelle par le P. Paul d'Amacusa, qui, transporté de joie, est venu

1. Le P. Martinez, S. J., évêque du Japon.

nous prévenir en toute hâte : « Mes Pères et mes Frères ! s'est-il écrié en nous voyant, l'heure est arrivée enfin, que nous désirions depuis si longtemps ; nous allons donner notre vie pour le DIEU qui est d'abord mort pour nous sur la croix ! » A cette nouvelle, tous nous nous préparâmes avec bonheur : Pères, Frères, catéchistes, serviteurs, chrétiens sans distinction d'âge, grands et petits, tous nous brûlions de mourir pour JÉSUS-CHRIST. Nous préparâmes d'abord nos consciences. Nous nous apprêtâmes ensuite à paraître en face de nos juges sous les livrées de la Compagnie, sous le rochet et l'étole, comme il convient à des prédicateurs de la loi divine... Nos cœurs surabondaient tellement de joie que les paroles me manquent pour l'exprimer... Comment, du reste, n'aurions-nous pas été pleins d'une ferveur généreuse à voir le courage magnanime de tous nos bons chrétiens ? Hommes et femmes, gens des conditions les plus diverses, enfants, c'était merveilleux de les considérer tous. Il n'y en avait pas un de triste, pas un seul qui tremblât ; ils allaient tout perdre, leurs biens, leurs amis, leurs femmes, leurs enfants : ils semblaient ne pas s'en apercevoir et n'éprouvaient qu'une crainte, c'est que leurs familles, par quelque démarche funeste, ne les frustrassent de la faveur de ce martyre si désiré... [1] »

« J'étais à Nara, écrit à son tour au même vice-Provincial le P. Vincent, Japonais, lorsque je fus avisé de ce qui se passait à Méaco. Redoutant que le moindre retard ne m'empêchât d'être, avec mes Frères, à ma place de bataille, j'accourus, volant plutôt que je ne marchais : il me semblait vraiment avoir des ailes. Mais quel ne fut pas mon désappointement ! Tandis que j'allais droit à la maison que les soldats gardaient, les chrétiens m'arrêtèrent de

1. Dan. Bartoli, *Il Giappone*, lib. II, *L'imperio di Taïco-Sama*, p. 392-393. Nous emprunterons encore, à cette grande et belle histoire, la presque totalité des détails que nous allons donner.

vive force et se refusèrent à me laisser passer, parce que c'était moi surtout que le vice-gouverneur faisait chercher. Il me fallut donc me retirer auprès du P. Organtino... On assure maintenant que le roi ne nous englobe pas dans la sentence de mort. Les chrétiens en ont une immense allégresse ; mais nous, hélas ! nous n'en ressentons que de la douleur, car c'est pour nous une désastreuse infortune. Heureusement, tout change si rapidement qu'on ne sait à quoi s'en tenir : ce qui est vrai le matin ne l'est plus le soir. Nous conservons donc la ferme espérance que Taïco-Sama reviendra à sa résolution première et qu'il nous enverra tous à la mort. »

Telle avait bien été, en effet, la décision prise par Taïco-Sama, sous le coup de la colère. Son édit de proscription était général ; il enveloppait tous les fidèles. L'empereur avait donné en outre des ordres pour qu'on dressât la liste des chrétiens. Il avait enfin prescrit, le 11 décembre, à Gibunosci, gouverneur de Méaco, de faire exécuter tous les Pères. Mais, bien qu'idolâtre, cet officier était droit et humain. Il feignit de n'avoir pas bien compris ces ordres et, dans une audience qu'il eut de Taïco-Sama, il demanda s'il devait compter au nombre des condamnés les Jésuites venus de Chine sous le pavillon portugais. Leur cause était-elle identique à celle des Espagnols débarqués des Philippines ? N'était-il pas bien avéré que les Portugais n'avaient aucune intention conquérante relativement au Japon ? Ce qu'ils cherchaient, c'était d'y écouler leurs marchandises : on avait donc tout intérêt à ne pas confondre les Jésuites portugais avec les missionnaires espagnols..... d'autant plus que l'empereur avait autorisé lui-même un certain nombre de ces Pères à résider et à exercer leur ministère à Nangasaki....

Taïco-Sama se laissa persuader sans peine et, rapportant sur

l'heure sa première sentence, il décida qu'on ne mettrait à mort que les missionnaires venus des Philippines, et les chrétiens indigènes qui se trouvaient à leur service quand on avait cerné leur maison.

Gibunosci notifia cette décision aux Franciscains qui se trouvaient à Méaco et aux douze serviteurs que l'on avait arrêtés avec eux. Puis il parut ne plus se souvenir des prisonniers. — L'humanité seule était la cause de cet oubli apparent. Le gouverneur voulait

OSAKA. — La plus ancienne bonzerie.

donner à la colère impériale tout le loisir de se calmer. Il comptait, en profitant d'une heure propice, faire rapporter cette nouvelle sentence comme il avait fait rapporter le premier arrêt. Mais la haine de Jacuin veillait et elle le prévint.

Le 30 décembre, ce bonze ralluma perfidement le courroux de l'empereur. Ses incriminations habilement calculées arrachèrent à Taïco-Sama un ordre immédiat d'exécution. Gibunosci fut

mandé, et son redoutable maître lui ordonna de faire exécuter la sentence capitale sans plus de retard. Les condamnés devaient avoir le nez et les oreilles coupés ; montés sur des charrettes, ils seraient promenés ignominieusement ensuite à travers les rues d'Osaca et de Méaco, puis, conduits à Nangasaki, ils y mourraient crucifiés.

Gibunosci comprit bien vite que cette fois tout était perdu. Il prescrivit en conséquence à son lieutenant, à Méaco, de faire transporter les condamnés de leur demeure dans la prison où l'on enfermait les criminels. C'est là qu'ils devaient attendre leurs compagnons de supplice, les victimes arrêtées à Osaca.

IV.

Partis de cette ville le 31 décembre, ces autres généreux confesseurs arrivèrent à Méaco le 3 janvier suivant. La petite troupe se composait d'un Franciscain, le Père Martin de l'Ascension, de trois chrétiens japonais et de nos Saints, Paul Miki, Jean de Gotto et Jacques Kisaï. Comment ces derniers se trouvaient-ils dans l'héroïque phalange, puisque l'édit ne les atteignait pas ? Dieu, qui s'était servi du gouverneur de Méaco pour atténuer la persécution et pour conserver à l'Église du Japon ses Pères dans la foi, permit que la pusillanimité intéressée du gouverneur d'Osaca, Farima, assurât la palme sanglante à ceux dont sa divine miséricorde voulait faire des martyrs.

Dès le début de la persécution, s'autorisant des termes généraux de l'édit impérial, Farima avait fait cerner la maison des Jésuites comme il avait fait cerner le couvent des Franciscains. Nos trois

futurs martyrs s'y trouvaient, en compagnie des Pères Pérez et Morecon. Leurs noms furent livrés à la justice, tandis que ceux des Pères étaient passés sous silence par la piété filiale du chrétien auquel les soldats s'adressèrent en cette occasion.

A partir de cette heure, Paul, Jacques et Jean furent tenus pour prisonniers. Captivité peu étroite cependant, car ils avaient toute liberté de continuer à vaquer à leurs affaires et de sortir de la maison. Quand, revenant sur sa décision première, Taïco-Sama limita aux Franciscains et à leurs serviteurs indigènes l'effet de la condamnation portée par lui, Farima aurait dû relâcher les Jésuites d'Osaca. C'est ce qu'avait fait Gibunosci à Méaco, où il avait supprimé le poste militaire qui gardait notre maison. Mais Farima était un timide ; il avait été sévèrement réprimandé par la cour, qui imputait à sa faiblesse le merveilleux accroissement des chrétiens. En outre, la liste sur laquelle étaient portés les noms de Paul, de Jean et de Jacques avait passé sous les yeux de l'empereur. Le faible gouverneur craignit de mécontenter ce prince, de s'attirer quelque défaveur, et, pensant comme Pilate, mais dans un autre sens, que ce qui était écrit était écrit, il maintint les trois prisonniers en état d'arrestation.

L'injustice était flagrante. Paul, Jacques et Jean auraient donc pu se soustraire légitimement à ses effets. Rien ne leur était plus facile, vu la liberté assez grande qu'on leur laissait. Mais il fallait pour cela renoncer à la couronne du martyre : leur cœur était trop plein de flammes pour qu'ils pussent s'y résigner. Ils attendirent et bientôt furent écroués à la prison commune d'Osaca. C'est de leur cachot que Jean et Jacques écrivirent au Père Organtino pour obtenir la permission de prononcer leurs vœux. Cette faveur ne leur fut pas accordée immédiatement. Dans sa paternelle délicatesse, N.-S. la gardait en réserve pour le moment de la lutte suprême, et il voulait que les deux martyrs prononçassent la formule de l'immolation mystique en vue même de la croix où il les appelait à mourir.

Les trois confesseurs ne restèrent que quelques jours dans les prisons d'Osaca. Ce court espace de temps suffit à l'éloquence embrasée de Paul Miki pour convertir six idolâtres. Comme l'Apôtre des nations, il enfantait des fils à Jésus-Christ jusque dans les chaînes, et il baptisait encore les mains chargées de fers. Son cœur surabondait de joie. Pendant toute la durée de son incarcération, il parlait avec des accents irrésistibles de l'éternité, de la gloire céleste, de la Passion et de la mort du divin Sauveur. Le sacrifice du Calvaire se présentait à sa mémoire avec des coïncidences providentielles qui les remplissaient d'allégresse. Comme la douce Victime, Paul avait trente-trois ans. Il avait été enchaîné un jeudi, il devait être promené un vendredi dans les rues de Méaco, en butte aux outrages de la multitude comme Jésus dans les rues de Jérusalem. Une croix lui était promise, et, sur cette croix, une lance lui ouvrirait le cœur à lui aussi ! N'était-ce pas de quoi inonder son âme des consolations les plus suaves ? Ces consolations étaient si abondantes qu'elles se répandaient au dehors, et les païens en furent frappés à tel point que deux soldats de la prison de Méaco, incapables de résister à un spectacle si admirable, se déclarèrent néophytes et promirent à Paul de recevoir le baptême au plus tôt.

Le 3 janvier, vers le milieu du jour, les vingt-quatre prisonniers furent extraits de la geôle. On leur lia fortement les mains derrière le dos, puis on les conduisit à pied, entre deux haies de satellites, sur une des places de Méaco. Leur sentence y devait recevoir un commencement d'exécution. Elle portait que les condamnés auraient les oreilles et le nez coupés; mais Gibunosci, cédant une fois encore à un sentiment d'humanité, prit sur lui de mitiger la condamnation, et il ordonna aux exécuteurs de détacher seulement un morceau de l'oreille gauche, ce qui fut fait. Victor Nodaghensuki, secrétaire de Farima, avait tout essayé pour être joint à la cohorte vaillante de nos martyrs. N'y réussissant pas, il l'avait suivie d'Osaca à Méaco ;

il assista donc à l'exécution et recueillit pieusement les débris sanglants qui tombaient sous le coutelas des bourreaux. Mais il ne voulut pas s'approprier ces saintes reliques et il les remit plus tard au Père Guecchi [1].

L'amputation terminée, les condamnés furent hissés trois par trois sur des charrettes. Les soldats formèrent de nouveau la haie et, à travers une foule immense, le triste convoi s'ébranla. En tête marchait un officier. Il portait au haut d'une pique le texte de l'arrêt [2] Puis venaient les huit charrettes; Paul, Jacques et Jean fermaient le cortège, la joue, le cou et l'épaule couverts de sang. On suivait les rues les plus larges, et cependant la foule était si grande que l'on était arrêté par ses remous à chaque instant. Les fenêtres et les toits fourmillaient de païens. Les fidèles avaient tenu à honneur de se rapprocher le plus possible des victimes : ils entouraient les charrettes, ils s'y cramponnaient et, la ferveur des martyrs stimulant la leur, ils sollicitaient, comme une grâce insigne, de leur être adjoints pour aller avec eux à la mort. Du haut de leurs tombereaux d'ignominie, les condamnés adressaient quelques paroles ardentes au peuple ; de distance en distance, au milieu du bruit confus de houle que produit toute multitude, on entendait tantôt leurs chants, tantôt leurs adjurations. Paul Miki, servi par son éloquence naturelle, se distinguait particulièrement au milieu d'eux. Jean et Jacques, les yeux fixés en haut, semblaient apercevoir déjà, comme Étienne tombant sous les pierres, JÉSUS-CHRIST brillant de gloire au fond des cieux entr'ouverts... La lugubre promenade dura plusieurs

1. Selon le Père Boero, c'est le Père Organtino qui aurait reçu ces reliques des mains de Nodaghensuki.

2. « Taïco-Sama. Ces gens, étant venus des Philippines en qualité d'ambassadeurs, sont restés à Méaco pour y prêcher la religion chrétienne, — ce que j'ai rigoureusement défendu, il y a plusieurs années déjà ; — ils y ont construit une église et fait plusieurs discours. C'est pourquoi j'ordonne qu'ils soient exécutés en même temps que les Japonais qui ont embrassé leur religion. — Ils seront donc crucifiés tous les vingt-quatre, à Nangasaki. Qu'on sache bien que je défends de nouveau cette religion, et qu'on m'obéisse. Faute de quoi, les désobéissants seront sévèrement punis, eux et leurs familles. — Donné la première année de Cheicio, le vingt de la onzième lune. »

heures ; elle ne prit fin que sur le soir. Mais l'héroïque allégresse des serviteurs de DIEU ne se démentit pas un instant, et lorsque, au soleil couchant, on les reconduisit en prison, la foule émerveillée put voir Paul Miki se jeter dans les bras des Franciscains, et remercier publiquement ces religieux de la part qu'il avait eue à leur

Anciens archers japonais.

honte et à leurs souffrances, comme il les aurait remerciés du plus insigne des bienfaits.

Le lendemain, à la première aube, on amena des chevaux à la prison. Les condamnés y montèrent et on les dirigea sous bonne

escorte vers la ville d'Osaca. Ils y devaient être promenés à travers les rues comme à Méaco ; ils s'en réjouirent : n'était-ce pas une nouvelle moisson d'outrages et de mauvais traitements à recueillir ? On les revit donc porter leur joie sereine sur les sinistres tombereaux. Sacaï fut ensuite pour eux le théâtre de la même exposition infamante : DIEU, semblait-il, voulait qu'ils glanassent les éléments de l'éternelle couronne dans les principales villes du Japon.

De Sacaï à Nangasaki le voyage par eau était facile et assez court. Mais Taïco-Sama cherchait à imprimer la terreur dans le cœur du peuple. Son désir était que les princes et les gouverneurs de ces principales places fussent bien fixés aussi sur ses intentions à l'endroit des chrétiens. Il ordonna en conséquence que les condamnés se rendraient par la voie de terre au lieu de leur exécution.

Les vingt-quatre confesseurs de JÉSUS-CHRIST quittèrent Sacaï le 9 janvier. On était au cœur de l'hiver. La saison était particulièrement dure et la terre disparaissait sous un épais linceul de neige, comme le rapporte le Père Froez. Les membres enflés, les pieds percés et sanglants, les martyrs s'avançaient donc péniblement à travers la campagne, sous un ciel morne et gris. Le soir, quand ils avaient terminé leur douloureuse étape, on les parquait dans le premier endroit venu : c'était tantôt quelque étable infecte, tantôt une cabane, tantôt une simple enceinte palissadée, à ciel ouvert. On fichait en terre la lance au bout de laquelle était attachée la sentence impériale, on plaçait quelques sentinelles, et le misérable abri était par le seul fait transformé en prison. Les condamnés n'y étaient pas toujours à couvert du froid ; on leur mesurait la nourriture et leur repos était bien court ; car, le lendemain, le tam-tam donnait le signal du départ de bonne heure, et le convoi reprenait sa marche pour rencontrer les mêmes fatigues sur la route, les mêmes privations le soir en arrivant.

Cependant ces souffrances accumulées étaient impuissantes à entamer le courage des prisonniers ou à diminuer leur joie. A peine arrivés à la halte, ils chantaient en chœur, ils méditaient ou ils se groupaient autour de quelqu'un des Pères pour l'entendre parler de DIEU. Ils se souvenaient aussi qu'ils étaient apôtres. Ils écrivaient à leurs parents ou à leurs amis afin de les confirmer dans la religion, et de leur dire la félicité qu'on goûte à souffrir pour le Seigneur JÉSUS. D'autres fois, ils s'adressaient aux païens que la curiosité attirait auprès d'eux, car leur passage était un événement dans plus d'une bourgade. Ils en profitaient pour semer d'une main vaillante la semence évangélique, et souvent cette semence levait immédiatement dans les cœurs. Si bien que, témoins de ce spectacle et pris eux-mêmes dans les pièges tendus par leur haine, les bonzes ne dissimulaient pas leur colère : ils essayaient seulement de la faire retomber sur Taïco-Sama. Qu'était-il besoin de promener ces gens-là à travers tout l'empire ? N'eût-il pas mieux valu les exécuter sur place que de leur donner le moyen de s'adresser ainsi chaque jour à des auditeurs nouveaux ? N'eussent-ils pas prêché du reste, leur simple contenance, leur joie évidente en marchant au supplice, n'étaient-elles pas déjà une prédication puissante, une prédication bien faite pour impressionner la foule ? L'empereur avait agi imprudemment et, sans le vouloir, c'était un triomphe en somme qu'il avait préparé aux prisonniers.

Parmi ces derniers, Paul Miki se distinguait entre tous par son zèle : « Je suis condamné pour avoir prêché mon Maître, disait-il. Je le veux donc prêcher le long de la route et le prêcher encore en expirant. » Il tint parole et, en attendant de lancer le nom de JÉSUS à la multitude du haut de sa croix, il le prêcha durant le trajet à tous ceux avec lesquels il put s'entretenir. DIEU eut ces efforts pour agréables : il les bénit. Paul conféra un grand nombre de baptêmes. Il reçut entre autres dans l'Église, en traversant le royaume de

Nangato, un officier qui s'était montré particulièrement inhumain pour les victimes et qui pourtant ne put pas résister à son éloquence persuasive. Du reste, de son propre aveu, quelles qu'eussent été les conversions jadis opérées par lui, jamais sa parole ne produisit tant de fruits dans les âmes que durant cette longue montée au Calvaire de vingt-six jours !

Cependant, si le courage demeurait inépuisable au cœur des martyrs, les forces de quelques-uns d'entre eux commençaient à faiblir. Ces longues marches à travers la campagne sous le vent et la neige, ces courtes nuits passées dans de misérables réduits, c'en était assez

Un condamné japonais conduit au supplice.

pour ruiner la santé des plus robustes. Or, il y avait dans l'héroïque phalange des condamnés de tout âge, des vieillards comme Jacques Kisaï, des enfants aussi, les Bienheureux Thomas, Antoine et Louis : ce dernier, le plus jeune, avait onze ans à peine. Comment auraient-ils pu résister à tant de fatigues et n'en être pas épuisés ? Les soldats le comprirent et, soit par compassion, soit pour une autre cause, ils procurèrent plus d'une fois des chevaux et même des litières à ceux qui étaient les plus affaiblis.

Mais, s'ils avaient leurs heures de pitié, ils avaient aussi leurs jours de colère. Deux intrépides chrétiens suivaient les condamnés

depuis Méako pour les servir. L'un d'eux, Pierre Suquezico, avait reçu du P. Guecchi un peu d'argent pour subvenir aux besoins les plus pressants de Paul, de Jacques et de Jean. L'autre, un charpentier, nommé François Fahelante, s'employait surtout auprès des PP. Franciscains. Tous les deux ambitionnaient la palme du martyre ; mais, n'y comptant plus, — car la liste de proscription avait été close à Méaco, — ils servaient au moins avec toute la charité possible ceux qui allaient verser leur sang pour Jésus-Christ. Rien ne les rebutait, ni la fatigue, ni les outrages, ni les mauvais traitements. — Vint un jour où Dieu récompensa leur zèle d'une manière magnifique : il les fit adjoindre aux martyrs. Fatigué de leur inébranlable constance, un officier leur demanda s'ils étaient chrétiens. « Oui, nous le sommes sans aucun doute et nous abhorrons les idoles que vous adorez. » Sur quoi, sans autre formalité ni procédure, l'officier, de sa propre autorité, les fit arrêter et enchaîner avec les captifs. A partir de ce moment, les deux nouveaux confesseurs partagèrent le sort des premières victimes : ils n'avaient qu'un regret, celui de n'avoir pas eu l'oreille coupée à Méaco; qu'une crainte, celle que le gouverneur de Nangasaki ne les fît relâcher en arrivant ; mais les dons de Dieu sont sans repentance : il avait donné à ses serviteurs les fers après lesquels ils soupiraient : il ne les leur reprit pas et n'en laissa décharger leurs mains charitables qu'au pied même de la croix !

Le pèlerinage de mort touchait à sa fin. Les prisonniers, qui étaient en marche depuis un mois environ, arrivèrent le 31 janvier à Facata, dans l'île de Ximo. C'était la terre qu'ils devaient arroser de leur sang, car Nangasaki en est le port principal. Ils firent passer de là, à leur adresse, diverses lettres qu'ils n'avaient pas pu expédier encore.

« Nous avons quitté Méaco au nombre de vingt-quatre, écrivait

le P. Jean-Baptiste, Supérieur des Franciscains, au P. Antoine Lopez, Recteur du Collège des Jésuites à Nangasaki. Nous devons être crucifiés aux portes de votre ville ; notre troupe se compose de trois religieux de votre Ordre, de six Frères de Saint-François et de Japonais, dont plusieurs sont catéchistes. Nous éprouvons un immense bonheur de mourir pour JÉSUS-CHRIST. Au nom de tous mes compagnons, je viens pourtant supplier V. R. de nous procuter une consolation encore : c'est de nous obtenir du gouverneur la permission de dire la messe ou de communier avant de mourir. Nous serions heureux aussi de recevoir la bénédiction de Monseigneur et de pouvoir embrasser tous vos Pères. Nous nous recommandons fraternellement à leurs prières. De Catacube, royaume de Bizen, 19 janvier 1597 [1]. »

« Mon Révérend Père, mandait d'autre part Paul Miki au Père Vice-Provincial, nous vous arrivons pour être crucifiés. Ne soyez pas en souci sur nous : le Seigneur nous comble de joie et de consolations suaves. L'unique désir qui nous reste, c'est de nous confesser et de communier la veille de notre entrée à Nangasaki. Peut-être n'en aurons-nous plus le temps ensuite. Les Pères Franciscains qui sont avec nous ne connaissent pas assez notre langue pour nous entendre en confession. Nous aurions donc un vrai bonheur à pouvoir ouvrir notre âme au P. Pasio, et nous vous supplions de nous l'envoyer, si la chose est possible. Entendre ensuite la messe, communier au moins une fois avant de consommer notre sacrifice, c'est le vœu que vous adressent avec instance vingt-quatre captifs de JÉSUS-CHRIST. Veuillez nous obtenir cette grâce de Terazava ou de son lieutenant à Nangasaki. »

En l'absence de Terazava, qui se trouvait alors dans le royaume

1. La date de cette lettre explique pourquoi on n'y parle que de vingt-quatre condamnés ; Pierre Suquezico et François Fahelante n'avaient pas encore été arrêtés.

de Coraï, la supplique des victimes fut présentée à Pazaburo, son lieutenant et son frère tout à la fois. Cet officier résidait à Nangoïa; il promit tout, bien qu'il dût ne presque rien tenir de ses promesses. On lui remit en même temps les lettres patentes du conseil royal qui le chargeaient de pourvoir à l'exécution. Quoiqu'on ne lui annonçât que vingt-quatre condamnés, il envoya l'ordre à Nangasaki de préparer cinquante croix ; cela fit supposer pendant quelques jours qu'on choisirait au dernier moment le complément des martyrs parmi les chrétiens de cette ville, et tous en éprouvèrent une immense joie.

Soldat japonais au XVI^e siècle.

Pazaburo alla ensuite au-devant des prisonniers. Il les rejoignit à Corazu, où il inspecta leur convoi et règla les derniers détails de l'exécution. Paul Miki était de ses amis : Pazaburo l'avait entendu prêcher plusieurs fois, car il avait eu quelque temps la pensée de se convertir au christianisme. — Aussi, lorsqu'il l'aperçut parmi les condamnés, son émotion fut-elle grande ; loin de la cacher, le lieutenant de Terazava se dirigea vers le martyr, et lui exprima tout le chagrin qu'il éprouvait de la triste mission qu'il avait à remplir; mais Paul, d'un air souriant : « Ne pleurez point sur moi, lui dit-il. Mon sort est enviable et ma mort me comblera de félicité. Je ne vous demande qu'une faveur, une seule : permettez-nous de nous confesser, d'entendre la messe et de communier avant de nous crucifier. »

En se retournant, Pazaburo aperçut le jeune Louis, les mains liées. L'extrême jeunesse de cet enfant augmenta la pitié que ressentait le lieutenant. Il lui offrit donc de le prendre à son service et d'assurer ainsi son salut. Une seule condition était posée à cette offre : c'est que Louis renoncerait à Jésus-Christ avant qu'on le débarrassât de ses chaînes : « A ce compte, s'écria l'héroïque

enfant, je préfère mille fois mourir. Sacrifier une éternité de bonheur pour conserver une vie éphémère, ne serait-ce pas de la folie ? »

Confus d'être vaincu par l'intrépidité d'un condamné si jeune, Pazaburo se détourna brusquement, et, sans plus adresser un mot à aucune des victimes, il regagna Nangasaki.

Une jonque japonaise.

De Corazu, le convoi se dirigea à travers le royaume de Figen vers Sononghi. Il y arriva, le 4 février, au milieu du jour. Le froid était devenu très intense et les martyrs en souffraient beaucoup. Néanmoins, d'un commun accord, ils décidèrent de faire tous à pied le chemin qu'il leur restait à faire, pour bien marquer, aux approches du terme, qu'ils allaient d'eux-mêmes au supplice plutôt qu'on ne

les y traînait. Cela n'empêcha pas les soldats de s'y tromper. Dans une halte, le P. Jean-Baptiste, accablé de fatigue, s'était assis un moment sur le bord de la route. Prévoyant les désastres qui allaient fondre sur les chrétientés naissantes, son grand cœur se troubla comme celui du divin Maître à Gethsémani et le martyr se prit à pleurer. Quelques hommes de l'escorte virent dans ces larmes des larmes de faiblesse : ils se disaient à mi-voix que saluer la croix à un mois de distance ou la voir presque en face de soi, étaient choses bien différentes, que le voisinage de la mort opère sur les cœurs les plus fermes et qu'il les ébranle. Mais, averti de leurs propos, le P. Jean-Baptiste leur fit dire par un interprète qu'ils se trompaient. S'il pleurait, ce n'était pas à cause de sa mort prochaine : cette mort comblait au contraire ses vœux les plus ardents. Il s'attristait sur l'Église japonaise et sur ses fils. Saisi alors d'une sorte de souffle prophétique, il annonça la persécution effroyable qui devait ravager de fond en comble le champ du Père de famille ; puis il déclara que ce champ recouvrerait un jour sa fertilité, que les moissons y mûriraient de nouveau, riches et belles, qu'heureux alors seraient les ouvriers qui donneraient leurs soins à ces terres, car ils constateraient que le sang des martyrs féconde, et ils moissonneraient dans l'allégresse le cent du cent de ce qu'on allait semer dans la douleur.

Les prisonniers trouvèrent les PP. Pasio et Rodriguez à Sononghi. Le Vice-Provincial les avait envoyés à leur rencontre après avoir reçu la lettre de Paul Miki. Mais les deux missionnaires furent impitoyablement tenus à l'écart par les soldats. Après de longs pourparlers cependant, le P. Rodriguez invoqua son titre d'interprète de l'empereur : on lui permit alors d'accoster les condamnés, mais on ne le laissa pas assez longtemps avec eux pour qu'il pût célébrer la messe en leur présence et les communier. Il les consola du moins, les encouragea à la vaillance, et promit à Jean de Gotto

et à Jacques Kisaï qu'ils ne mourraient pas sans être devenus Jésuites par l'émission de leurs trois vœux.

Pressé par les soldats et ayant accompli de son ministère tout ce qu'il en pouvait accomplir, Rodriguez allait se retirer, afin de repartir, avec le P. Pasio, pour Nangasaki, quand le P. Jean-Baptiste, avec l'humilité particulière à tous les Saints, lui demanda publiquement pardon, au nom de ses frères et au sien propre, des peines qu'ils

NANGASAKI. — Église des Vingt-six Martyrs.

avaient pu causer à la Compagnie de JÉSUS. Il le chargea de demander pardon pour lui au Vice-Provincial et au P. Martinez, évêque du Japon[1]. A ces mots, le Jésuite, ému, tomba dans les bras du Franciscain : il le conjura d'être bien persuadé qu'il n'avait pas de pardon à lui accorder, mais qu'il enviait son sort, qu'il se

1. A leur arrivée au Japon, en 1593, les Franciscains avaient cru devoir agir tout autrement que les Jésuites, malgré les représentations des plus vieux missionnaires et des chrétiens de la cour. Il en était résulté des froissements regrettables. C'est à ces froissements que le P. Jean-Baptiste faisait allusion évidemment.

recommandait à ses prières;et, après avoir échangé avec lui le baiser de paix, il s'éloigna en toute hâte, afin d'aller attendre les futurs martyrs à Nangasaki.

V.

LE soir même, les captifs étaient embarqués sur une jonque, à destination de Tonchizu. Le bras de mer qu'il fallait franchir avait sept à huit lieues de largeur; la traversée fut très douloureuse, car le vent qui soufflait était glacial et les victimes étaient maintenues sous lui dans une immobilité absolue par la corde qu'on leur avait passée autour du cou. En outre, de peur qu'ils ne se sauvassent à la nage, on leur avait lié les mains derrière le dos. — Entassés au fond de la jonque où la vague les ballottait à travers les ténèbres, épuisés par ce long mois de marche, grelottant sous le vent de mer, les captifs redoublaient de prières.... Ils avaient bien raison, car le sacrifice était proche, et, quoiqu'ils ne le sussent point encore, cette nuit passée sur les flots était leur nuit dernière : ils étaient aux portes mêmes du Paradis.

En effet, Pazaburo s'était ravisé. Il avait d'abord pensé à faire entrer le convoi à Nangasaki. Une prison y était toute prête. Mais, réfléchissant que la ville était presque entièrement chrétienne, le lieutenant du gouverneur eut peur. Un soulèvement n'était-il pas facile ? Que faire si l'on attaquait la prison de vive force ? Et si les condamnés venaient à être délivrés, le courroux de l'empereur n'était-il pas à craindre ? Comment pourrait-il y échapper ?

Modifiant donc son plan à la dernière heure, Pazaburo décida que les prisonniers ne traverseraient pas la ville. Ils seraient directement conduits du point où ils atterriraient au lieu du supplice et

crucifiés sans retard. Défense était faite à tous d'assister à l'exécution. Étrangers et indigènes, chrétiens et païens, étaient également consignés dans Nangasaki. — Tout ce qu'on put obtenir du timide fonctionnnaire, c'est que le crucifiement ne se ferait pas au lieu ordinaire des exécutions ; cet emplacement était un vrai charnier, car la loi japonaise exigeait que le corps du supplicié restât sur son gibet jusqu'à putréfaction complète, à moins que les oiseaux de proie ne s'en arrachassent auparavant les misérables lambeaux. Or, les chrétiens comptaient bâtir un jour une église sur le champ du martyre. Ils demandèrent donc que l'exécution eût lieu sur une colline qui faisait presqu'île et s'en allait mourir doucement dans les flots. — Pazaburo y consentit. Se souvenant ensuite de ses promesses et n'y voulant pas mentir tout à fait, il fit prévenir dans la nuit les Jésuites, et s'offrit à délivrer un laisser-passer aux P. Pasio et Rodriguez. Mais il le limita à nos trois saints et se refusa à donner la permission de dire la messe, en s'excusant, du reste, de ne pas pouvoir faire mieux.

Les deux Pères accoururent au palais de grand matin : ils espéraient obtenir quelque chose encore du lieutenant. Mais celui-ci demeura inflexible, et ce n'est qu'à grand'peine qu'il leur permit d'assister au crucifiement des condamnés.

Il était urgent d'annoncer à ceux-ci que l'heure du sacrifice était imminente. Le Père Rodriguez et le Père Pasio se hâtèrent donc d'aller au-devant d'eux. Mais ce dernier s'arrêta, pour les attendre, dans la chapelle de l'hôpital Saint-Lazare, à Uracamo, tandis que Rodriguez, poursuivant sa route, rencontrait le convoi à Tonchizu.

On était à environ une lieue de Nangasaki. Absolument épuisé par la fatigue, le Père Jean-Baptiste avait dû être hissé sur un cheval ; quoiqu'il y souffrît beaucoup, il disait tranquillement son bréviaire, comme s'il eût fait une promenade à travers les champs ;

les autres martyrs le suivaient à pied en priant. Quand ils virent venir le Père Rodriguez à leur rencontre, ils éprouvèrent une grande joie. Mais cette joie fut bien plus grande encore lorsque, prenant place dans leurs rangs, le missionnaire leur apprit la grande nouvelle, en même temps qu'il leur prodiguait ses plus fraternels encouragements.

A l'arrivée à Saint-Lazare, l'officier qui commandait l'escorte sépara Paul, Jacques et Jean des autres victimes, comme il en avait l'ordre de Pazaburo. Tous les trois firent une confession générale au Père Pasio, pendant que les Pères Franciscains se rendaient entre eux le même service et confessaient ensuite leurs Frères convers. Puis Paul Miki renouvela ses vœux de religion. C'est alors qu'en vertu des pouvoirs donnés par le Père Vice-Provincial, le Père Pasio reçut Jean de Gotto et Jacques Kisaï au nombre des novices de la Compagnie et leur fit prononcer leurs vœux de dévotion. Noviciat aussi court que sublime, dont la durée ne devait pas même être d'une heure entière, mais qui, commencé à quelques pas du champ du martyre et clôturé sur la croix, allait ouvrir aux deux nouveaux novices les joies triomphantes du Ciel.

Ces joies, ils paraissaient les goûter déjà du reste tout comme leur frère Paul Miki. Le visage de Jacques Kisaï était radieux ; l'âme de Jean surabondait d'allégresse, et ses paroles s'en ressentaient. Mais les trois martyrs n'en demeuraient pas moins humblement pénétrés de leur misère. Malgré la défense de Pazaburo, les chrétiens, Portugais et indigènes, étaient venus en grand nombre à Saint-Lazare et se pressaient autour des captifs. Comme plusieurs d'entre eux voulaient baiser, en signe de vénération, les pieds de notre Paul, celui-ci s'en défendit vivement, disant qu'il n'était qu'un pécheur, un criminel. Pourtant, à l'entendre exhorter ses frères dans le martyre, on n'avait point de peine à comprendre l'amour dont son cœur était enflammé. D'autres chrétiens, après avoir

embrassé Jacques, lui demandèrent un morceau de sa ceinture en souvenir. Le Serviteur de DIEU comprit qu'ils cherchaient en cela une relique et refusa absolument; mais, dans leur piété, ceux-ci lui firent une sainte violence, et, comme il avait les mains liées, il ne put pas les empêcher de prendre ce qu'il leur avait refusé sans hésiter. — Quant à Jean de Gotto, il s'entretenait à quelques pas de là avec son père. Ce vieillard avait trouvé dans son cœur assez de générosité vaillante pour apporter à son fils, avec les derniers souvenirs d'une mère, ses caresses et son suprême adieu, et tous les spectateurs pleuraient en l'entendant répéter au jeune martyr que sa mère et lui étaient fiers de son supplice et qu'ils lui enviaient sa croix...[1]

Cependant les apprêts du supplice étaient terminés. Un officier vint intimer l'ordre aux prisonniers de le suivre sur-le-champ. A cette parole, tous se levèrent ; ils avaient profité de ce dernier répit pour s'exhorter mutuellement à la constance, pour se confesser ou pour prier. Plusieurs avaient en mains leurs chapelets. Paul, Jacques et Jean les remirent au P. Pasio, ainsi que leurs reliquaires, afin qu'ils ne fussent point profanés. Puis, la sainte cohorte se mit en marche, au milieu d'acclamations joyeuses, de salutations émues et de cris d'actions de grâces... Ces hommes allaient-ils bien vraiment à la mort ?

Ils y allaient. Sur la crête légèrement aplanie de la sainte montagne, vingt-six croix étaient couchées en ligne droite sur le sol. Chacune d'elles avait ses bourreaux, chacune aussi ses cordes, ses menottes et ses anneaux pour retenir un condamné. Des deux côtés de cette rangée funèbre, alignés à sept ou huit pas de distance, des soldats formaient une haie vivante et encadraient de fer un grand espace vide où, seuls, les suppliciés devaient pénétrer.

1. Le père de saint Jean de Gotto eut assez de force d'âme pour recueillir tout ce qu'il put du sang de son fils crucifié. Il porta ce trésor dans sa maison, et la mère du martyr ne s'en sépara plus jusqu'à la mort.

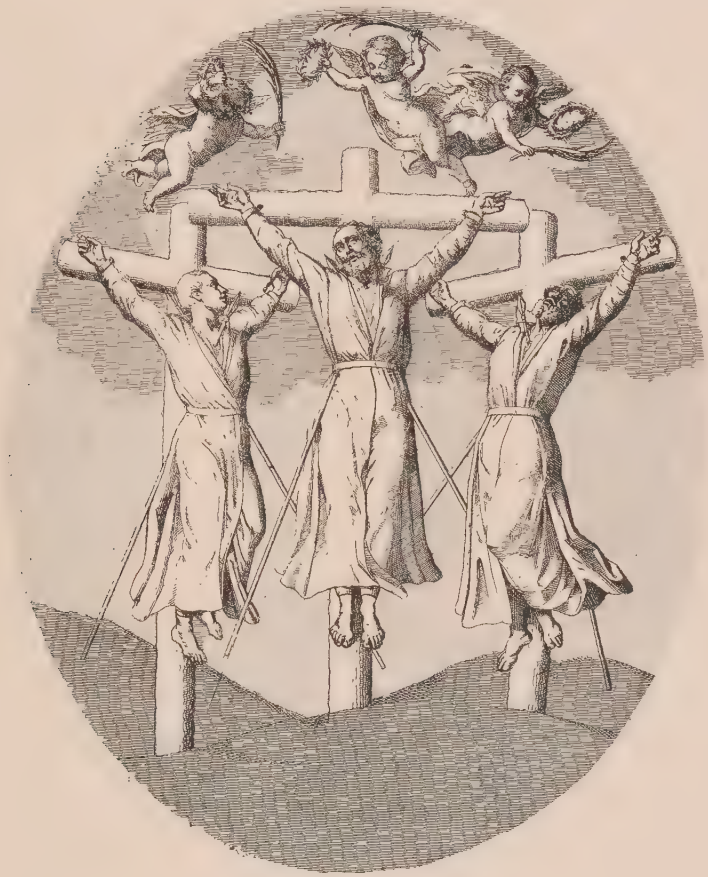
Ils arrivèrent fendant la foule, car les menaces de Pazaburo avaient été impuissantes à l'arrêter. Les trois enfants, Louis, Antoine et Thomas, s'avançaient en tête : on aurait dit de jeunes acolytes ouvrant joyeusement la marche au premier rang de quelque procession. L'enceinte franchie, à peine les martyrs eurent-ils aperçu les instruments de supplice qu'ils donnèrent un libre cours à leur joie. Les uns s'agenouillaient devant leurs croix, les autres les baisaient avec ferveur. Le P. Martin de l'Ascension entonna d'une voix vibrante le psaume *Benedictus*. Le petit Louis cherche de lui-même une croix à sa taille ; puis, tant il a hâte de mourir ! il s'y couche en s'écriant : « Oh ! Paradis ! oh ! Paradis ! »

Le crucifiement se fit vite, chacune des victimes ayant ses exécuteurs. On étendait les condamnés, tout habillés, sur la croix ; on les y fixait ensuite par des anneaux de fer qui retenaient leurs mains et leurs pieds ; enfin on les y assujettissait par des cordes qu'on leur passait autour du corps. Les généreux athlètes étaient si avides de souffrances que celles qu'on leur infligeait leur semblaient insuffisantes : plusieurs demandèrent avec instance qu'on les clouât comme le divin Sauveur à leur gibet. Paul Miki était de petite stature et on avait mal choisi sa croix. Quand on voulut l'y fixer, pour étirer plus facilement ses jambes, un des bourreaux lui mit brutalement le pied sur le cœur.... Le P. Pasio, qui avait pu pénétrer, avec le P. Rodriguez, dans le champ du martyre, protesta contre ce procédé barbare. Mais Paul lui dit, d'un air souriant et tranquille : « De grâce, mon Père, laissez-le faire, car je ne souffrirai jamais assez. »

Quand toutes les croix furent prêtes, à un signal donné, on les dressa en même temps, et la longue rangée de victimes, émergeant au-dessus des têtes, se profila glorieusement sur l'horizon. Elle faisait face à la multitude et à la ville de Nangasaki. Les terrasses et les fenêtres des maisons étaient couvertes de monde, car Dieu

voulait livrer en spectacle, à cette terre païenne, la magnanimité de ses serviteurs dans la mort.

Le spectacle était, en effet, des plus sublimes. Les martyrs



Les trois martyrs crucifiés.

resssemblaient moins à des suppliciés dans la torture qu'à des élus qui prenaient leur vol à travers les airs. Certains étaient comme ravis en extase ; d'autres récitaient des hymnes ; le jeune Antoine chantait le *Laudate pueri* de tout son cœur. Un des chrétiens

ayant dit au petit Louis d'avoir courage, qu'il serait bientôt en Paradis, l'enfant eut un éclair de joie dans les yeux, et, tressaillant d'allégresse, il remua ses mains dans ses entraves pour bien marquer sa félicité. Jacques Kisaï avait oublié la terre, et son regard, fixé plus haut, semblait sonder par avance les profondeurs éternelles. A travers la haie des soldats, Jean de Gotto souriait à son vieux père, héroïquement debout devant sa croix. Rodriguez, qui allait d'un gibet à l'autre, lui ayant montré le Ciel pour l'encourager : « Le Ciel, répondit Jean, ah ! mon Père, je l'ai déjà au fond du cœur. »

Mais nul, dans ce drame émouvant, ne se révéla plus apôtre que Paul Miki. Il fit de sa croix une chaire : d'où pouvait-il mieux attendrir ses auditeurs ? Voyant onduler en face de lui l'immense multitude, — il y avait plus de quatre mille spectateurs, — il s'adressa à elle et, d'une voix sonore et ferme : « Mes frères, dit-il, je vous en prie, écoutez-moi. Je ne suis point un étranger sur cette terre : je ne viens pas des Philippines. Je suis Japonais comme vous l'êtes, et membre de la Compagnie de Jésus. Ce n'est pas pour avoir commis quelque crime que vous me voyez sur la croix. J'ai prêché Notre-Seigneur Jésus-Christ : ma mort n'a point d'autre cause, et voilà pourquoi je meurs heureux ; mes travaux n'ambitionnaient pas d'autres récompenses... Je touche à ma dernière heure : voudrais-je vous tromper en ce moment ? Non. Croyez-m'en donc, car, je vous le jure, il n'y a point de salut hors de Jésus-Christ et de sa loi. Cette loi nous ordonne de pardonner à qui nous offense. Je pardonne donc à Taïco-Sama, je pardonne à ceux qui ont trempé dans ma mort. Loin de leur en garder de la haine, je demande à Dieu de les sauver et de sauver avec eux ma patrie, en vous convertissant tous à Jésus-Christ. »

Ces paroles furent jetées à la foule avec une telle véhémence,

que les soldats eux-mêmes en furent émus[1]. Parmi les païens, beaucoup pleuraient. Pazaburo dit au P. Pasio : « Comment ces gens-là peuvent-ils goûter un tel bonheur sur leurs croix ? » Puis, l'émotion le gagnant, lui aussi il s'écarta de quelques pas.

Alors, quatre exécuteurs tirèrent la pointe de leur lance du fourreau. Au Japon, tout crucifié est frappé, sur son gibet, de deux coups de lance qui le transpercent de part en part, l'arme allant en diagonale de l'aisselle à l'épaule opposée, et rencontrant ainsi deux fois le cœur sur son trajet. Quand on vit le fer luire aux mains des bourreaux, un immense cri de saisissement s'éleva du sein de la foule : « Jésus ! Marie ! secourez-les ! » Puis, ces invocations se mêlèrent de sanglots : seuls, les martyrs attendaient sans trouble le coup meurtrier. Le P. Rodriguez précédait les exécuteurs au pied de chaque croix et soutenait les victimes dans ce combat suprême : Paul Miki récitait la prière des agonisants : « *Subvenite, sancti Dei..;* » d'autres répétaient le verset divin : « *In manus tuas, Domine..;* » le reste invoquait Notre-Seigneur et sa très sainte Mère; tous priaient.

Ce fut donc emportée par ces flots de prières, comme par un nuage embaumé, que l'héroïque phalange quitta la terre : elle échangeait l'exil pour la patrie, et, sanglante, elle alla se faire couronner au Ciel (5 février 1597).

1. Les chrétiens les consignèrent par écrit après le supplice et on les trouve dans les divers procès de la canonisation.

ST ALPHONSE RODRIGUEZ

(1531-1617.)

re Recteur du collège
x Pères et Frères des
lettre qui se terminait

ccasion d'un mouvement
n fut-elle répandue, que
hanoines, la noblesse, en
plus distingué, accourut
oles restes de notre Frère
et lui baiser les mains et les pieds. — A partir de midi, le collège fut envahi tout entier par les visiteurs. Nous descendîmes le corps à l'église. Nous le plaçâmes sur une sorte d'estrade élevée, afin de le mettre hors de la portée de la multitude. Mais on n'y parvint point sans peine.

» Les Dominicains, les Pères de la Merci, les Franciscains, les Carmes, les Augustins, les Trinitaires, les Minimes, enfin les religieux de tous les Ordres, vinrent avec leurs Provinciaux ou leurs Supérieurs chanter l'absoute devant le corps. Le Chapitre de la cathédrale s'y rendit également, ainsi que toutes les paroisses de la ville, qui se présentèrent en procession, conduites par leur clergé.

» Il faut avoir vu l'empressement inouï de la foule autour de ces précieuses dépouilles pour s'en faire quelque idée. Les uns ame-

naient des malades et leur faisaient toucher le corps, d'autres y appliquaient leurs rosaires, d'autres encore coupaient des morceaux de sa soutane.

» Six de nos Pères, aidés même de deux Pères Dominicains, restèrent là tout le jour, occupés à satisfaire les pieux désirs de la multitude. Ils ne parvenaient pas cependant à suffire à tout. La foule ne s'écoulait point. On prit alors le parti de faire passer de main en main la quantité de médailles, de rosaires et d'autres objets que chacun voulait faire toucher aux saintes dépouilles, et il en arrivait de tous les points de l'église. Quel beau spectacle pour le Ciel ! L'office des morts fut dit comme à l'ordinaire. Le Vice-Roi, le Chapitre et toute la magistrature y assistèrent. »

I.

Celui auprès de qui le peuple de Majorque, les dignitaires de l'Église et les Grands d'Espagne accouraient avec tant d'empressement et de piété, n'était qu'un pauvre Frère coadjuteur. Il s'appelait Alphonse Rodriguez. Il était mort, la veille dans la nuit, à l'âge de 87 ans. Pendant plus de quarante ans il avait rempli au collège l'emploi obscur de portier. Ségovie était sa patrie : il y était né en 1531, le 25 juillet. Son père, honnête marchand drapier de la ville, jouissait d'une véritable aisance, au sein de laquelle il vivait en fervent chrétien. Aussi le Ciel avait-il enrichi ce pieux foyer de onze gracieux petits enfants. Efficacement secondé par la douce influence de Marie Gomez, son épouse, Diégo Rodriguez élevait sa jeune famille dans la crainte de Dieu et dans la pratique de la vertu. La mort vint subitement troubler le calme dont on jouissait dans cet intérieur. Diégo fut emporté par une maladie rapide et Alphonse,

qui étudiait depuis un an à l'Université d'Alcala, fut rappelé par sa mère à Ségovie : la complication des affaires de la famille faisait de ce rappel une impérieuse nécessité.

Alphonse prit donc la place de son père. Mais en vain déploya-t-il tout ce qu'il avait d'intelligente activité. Ses qualités naturelles

SÉGOVIE. — Cloître de la cathédrale.

ne réussirent pas à conjurer la ruine. La fidélité dont il avait toujours fait preuve dans le service de DIEU ne lui servit pas davantage de rempart contre le malheur. Notre-Seigneur avait ses desseins : ce qu'il réservait à son serviteur, ce n'était pas une abondance éphémère et toujours exposée à s'évanouir : c'étaient des richesses plus sûres. La fortune de Rodriguez subit donc des brèches considérables. Mais les épreuves du Saint ne se bornèrent point là, et, après avoir été frappé dans ses biens comme Job, il

fut, comme le saint patriarche, frappé encore au plus intime de son cœur.

Marié à son retour d'Alcala avec une jeune personne de grande vertu, Rodriguez en avait eu un fils et une fille qu'il aimait tendrement. La petite enfant mourut bientôt ; la mère ne tarda pas à la suivre dans la tombe. Et comme si ce double deuil n'avait point suffi, la propre mère d'Alphonse fut frappée à son tour. Sous ces coups répétés, la douleur du Bienheureux fut immense. Son fils lui restait heureusement pour l'adoucir. Enfant d'une grâce accomplie, l'aimable orphelin de trois ans éclairait encore d'un doux rayon le veuvage de son père. Mais DIEU fit entrevoir à Rodriguez les périls que courait dans l'avenir cette âme si pure, et l'héroïque père, allant au-devant du sacrifice, n'hésita pas à conjurer le Seigneur de lui prendre son fils. Ainsi Blanche de Castille eût préféré voir Louis mort à ses pieds que de le savoir tombé dans le péché mortel. DIEU, qui, par amour pour la France, avait laissé le royal enfant à sa mère, prit à son père l'orphelin de Ségovie. Du même coup il assurait à l'un une couronne immortelle, et, tranchant les derniers liens qui retenaient l'autre dans le monde, il donnait un saint de plus à l'Église et à la Compagnie de JÉSUS.

Éclairé d'une lumière divine auprès du cercueil de son petit enfant, Alphonse avait dit dans son cœur un éternel adieu au monde. Pourtant, on put craindre tout d'abord qu'il ne réussît pas à forcer l'entrée en religion. Lorsqu'il se présenta en effet au collège de Ségovie pour y être admis en qualité de novice, il se heurta à un refus. Ce n'est pas que les Pères de ce collège doutassent de sa vertu : elle était universellement reconnue dans la ville. Mais la santé du postulant paraissait un obstacle insurmontable. On ne crut donc pas devoir accéder à sa demande, quelque touchante

ardeur qu'il mît à la présenter. Le Bienheureux ne se découragea point. Une voix secrète lui parlait au plus intime de son cœur, et lui disait qu'il vivrait et mourrait au nombre des compagnons de Jésus. Plein de foi dans cette promesse, Rodriguez, qui venait de fermer les yeux à sa mère, partagea sa petite fortune entre ses deux sœurs et partit pour Valence, dont le collège avait alors pour Recteur le P. Santander. — Ce religieux lui étant particulièrement connu, il espérait être plus heureux auprès de lui qu'auprès des Pères de Ségovie. Notre-Seigneur permit qu'il n'en fût rien, afin qu'Alphonse achetât plus chèrement l'inappréciable bienfait de la vocation.

Le P. Santander fit donc à Valence les mêmes objections que l'on avait formulées déjà à Ségovie. Le postulant n'avait pas la vigueur physique nécessaire pour faire face aux labeurs inhérents à la vie des Frères coadjuteurs. D'autre part, ses connaissances littéraires étaient insuffisantes pour qu'il pût prétendre au ministère sacerdotal. Il n'y avait donc pas de place pour lui dans la Compagnie de Jésus. Cependant, devant les pressantes instances de Rodriguez, le P. Santander laissa entrevoir une espérance. Alphonse était bien âgé pour se remettre sur les bancs ; néanmoins, s'il en avait le courage et s'il complétait ses études, peut-être la voie lui serait-elle ouverte vers le sacerdoce. Prêtre, il serait probablement reçu ensuite dans la Compagnie sans difficulté.

Il n'en fallait pas davantage pour que le Saint s'astreignît de nouveau aux minuties de la vie d'un écolier. Valence put donc le contempler apprenant la grammaire latine à près de quarante ans, comme Barcelone avait vu Ignace étudier au même âge chez maître Ardebalo.

Ses ressources étant fort minimes, Alphonse remplissait en même temps les fonctions de précepteur chez un riche marchand, nommé Ferdinand Cunchillos. Il vécut ensuite, en la même qualité, dans la

maison de la marquise de Terranova. Vingt mois s'écoulèrent dans ces travaux. Si pénibles qu'ils fussent, le Bienheureux y ajoutait encore de rudes pénitences. Il portait le cilice, jeûnait souvent et prenait de sanglantes disciplines presque tous les jours. Son oraison était déjà continuelle pour ainsi dire. Aussi sa réputation de sainteté s'étendait-elle de plus en plus.

Cette haute perfection fit passer sur tous les obstacles. Quand, sans attendre plus longtemps, Alphonse, impatient de vivre sous le

VALENCE. — Porche de la cathédrale.

joug divin, présenta de nouveau son humble requête pour être admis en religion, le P. Antoine Cordésès, Provincial d'Aragon, n'hésita plus. « Il est possible, dit-il à ses conseillers, que Rodriguez ne nous rende pas de grands services à cause de la faiblesse de son tempérament, mais, à coup sûr, il nous sera utile par ses prières et par ses exemples. Il faut donc lui ouvrir nos rangs pour qu'il nous édifie et qu'il nous anime. » Et il admit Alphonse à titre de Frère coadjuteur, comme le Saint en avait exprimé le désir.

Le nouveau religieux commença son noviciat le 31 janvier de l'an 1571, au collège même de Valence, où il venait de passer près de deux ans à étudier. Dès le début, sa sainteté s'y révéla d'une manière indiscutable. Ce n'était pas un commençant qui s'engageait dans la carrière pour y faire les premiers pas, presque toujours si vacillants à la sortie du monde : c'était un athlète véritable, qui volait plutôt qu'il ne courait sur les traces divines de JÉSUS-CHRIST. Humble d'une humilité que rien ne pouvait déconcerter, patient au travail aussi bien que devant les exigences les plus indiscrètes ou les reproches les moins mérités, d'une scrupuleuse obéissance, sans cesse uni par l'oraison au DIEU qu'il voulait servir seul désormais, il faisait tout à la fois l'édification et l'admiration de tous les religieux de la maison. Mais Notre-Seigneur lui avait marqué son champ d'action loin de Valence. Dès le milieu de l'année 1571, Alphonse fut envoyé par ses Supérieurs à Majorque, « l'Ile Dorée, » où un collège venait d'être récemment fondé.

C'est la terre qu'il devait embaumer à jamais du doux parfum de ses vertus. Il y fit ses premiers vœux le 5 avril 1573; il y prononça ses vœux solennels en 1585. Et, après quarante-six ans passés dans la vie religieuse, il y mourut doucement, échangeant les mornes tristesses de l'exil pour les joies ineffables et les saintes allégresses de la patrie des élus.

II.

LES occupations de Rodriguez au collège étaient des plus vulgaires, et elles ne changèrent jamais. Le Saint voyait les jours se succéder pour lui dans une uniformité absolue. Ouvrir la porte au premier tintement de la sonnette ; accueillir les visiteurs ; leur donner les renseignements qu'ils demandaient ; aller chercher

dans l'intérieur de la maison les Pères qu'ils désiraient entretenir, ou accompagner en ville les prêtres que les exigences du ministère y appelaient, voilà tout ce que fit Alphonse pendant plus de quarante ans. C'est pourtant dans cet humble office qu'il acquit, degré par degré, son étonnante sainteté. — Cette sainteté finit par éclater tellement aux yeux de tous, qu'on vit les personnes du plus haut rang s'adresser au pauvre portier du collège et lui demander humblement des conseils.

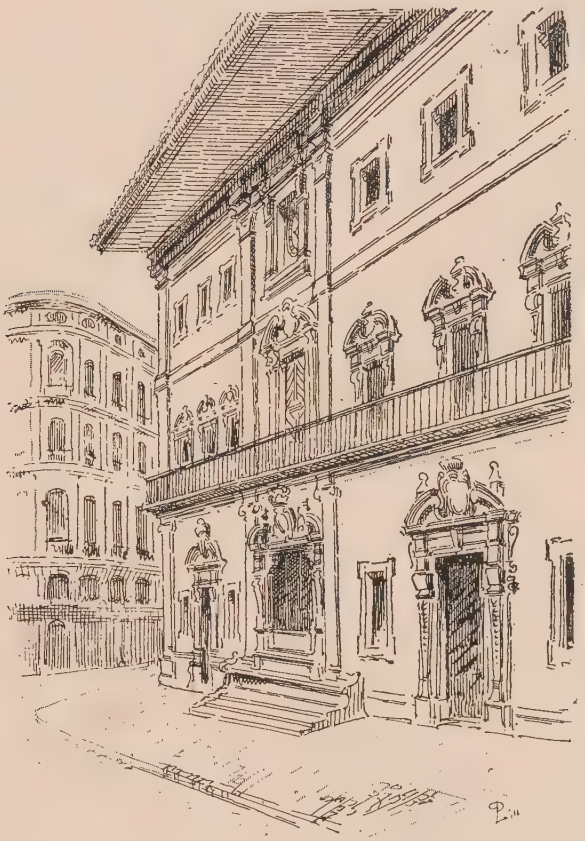
« Membres du Chapitre, écrit un de ses Supérieurs, conseillers de la cour, gentilshommes, accouraient vers cet humble Frère coadjuteur, attirés par sa sublime sagesse. Bon nombre d'entre eux ne voulaient entreprendre aucune affaire d'importance sans le consulter. Tous emportaient de sa modeste et sainte conversation la consolation dont leur cœur avait besoin et une connaissance assurée de la conduite qu'ils devaient tenir. Leur confiance, au reste, ne pouvait être mieux placée, et ceux qui suivaient ses avis voyaient leur entreprise couronnée de succès. »

Les Vice-Rois de Majorque eux-mêmes venaient chercher Alphonse dans l'obscurité de sa loge pour lui demander conseil. Les plus hauts dignitaires de l'Église d'Espagne avaient recours à lui. François Ribéra, archevêque de Valence et patriarche d'Antioche, consultait souvent le pauvre Frère. Isidore de Saint-Vincent, successeur de Ribéra, ne dédaignait pas de lui découvrir les replis les plus secrets de son âme, et le cardinal Gaspard de Borgia en avait fait en quelque sorte le plus intime de ses conseillers.

Mais la modeste loge de Rodriguez fut le théâtre d'entretiens autrement précieux au cœur de notre Saint. Il y reçut plus d'une fois la visite de Notre-Seigneur et de son aimable Mère.

Ces apparitions lui furent en quelque sorte familières durant toute sa vie. Elles se produisaient partout, dans la pauvre cellule du

Frère, à la chapelle, dans les corridors, au réfectoire, à la porte du collège, sur les grands chemins. Les Supérieurs contraignirent plusieurs fois le Bienheureux à en consigner quelque chose par écrit. Il obéit, tout en ne parlant de lui qu'à la troisième personne par



MAJORQUE. — Le collège des Jésuites, où S. Alphonse Rodriguez fut portier.

modestie. Ces papiers nous ont été conservés, et ils sont trop précieux pour que nous n'en citions pas quelques courts extraits au moins.

« Cette personne, dit donc le Saint, converse continuellement avec JÉSUS et Marie ; elle leur fait part de tout ce qui concerne son

corps et son âme... Cette familiarité avec Notre-Seigneur et sa Mère est accompagnée dans son cœur d'un grand respect. Elle leur adresse la parole et ils lui répondent avec une admirable bonté, lui expliquant leur volonté... S'il lui survient quelque doute ou quelque peine, il a recours à eux, et à l'instant une vive lumière dissipe toutes ses ténèbres. »

Parfois le divin Sauveur se faisait le Maître du pauvre portier, comme il s'était jadis fait le Maître des pêcheurs ignorants de Tibériade. Il lui enseignait alors quelques-uns des mystères de l'ordre surnaturel. Un jour, il jeta sur le cœur de son serviteur un rayon de lumière, à la clarté ineffable duquel Alphonse pénétra fort avant dans les profondeurs de l'adorable Eucharistie. « Quand cette personne, écrit Alphonse, se mettait en la présence de Dieu, elle était aussitôt élevée au-dessus de toutes les créatures... Elle se trouvait comme dans une autre région, seule avec Dieu, qui lui donnait de grandes lumières concernant la connaissance de Dieu et sa propre connaissance. Plus son âme s'humiliait en la présence de Dieu, plus Dieu se découvrait à elle, et plus elle s'embrasait d'amour pour lui. Ainsi Dieu et l'âme rivalisaient : Dieu pour l'élever, l'âme pour s'abaisser, s'humilier et se confondre devant lui. Enfin, sa connaissance de Dieu, immédiate, sans raisonnements, et par suite son amour pour Dieu et son intime familiarité avec lui, en vinrent à un tel point, qu'il semblait pour ainsi dire que le Seigneur voulût se découvrir à elle comme aux Bienheureux. »

Le saint portier continue alors dans un langage qui rappelle les stances embrasées du Séraphin d'Assise dans son immortel cantique d'amour: « L'amour m'a mis dans un foyer, dans un foyer d'amour... » Puis, de ces hauteurs sublimes où d'un coup d'aile l'amour divin l'a emporté, il redescend vers la terre et trouve sans effort sous sa plume les comparaisons les plus gracieuses.

« Il se considérait en la présence de Dieu, dit-il en parlant toujours de lui comme d'une tierce personne, de même que s'il eût été

un tout petit enfant, et il l'aimait comme un enfant aime sa mère, se console avec elle et repose sur son sein. Sur le sein de sa mère un enfant n'est-il pas tout joyeux et content, surtout quand cette mère, le tenant dans ses bras, joue avec lui et lui parle avec cette tendresse particulière aux mères ? L'enfant alors en fait autant à sa mère, mais il le fait à sa manière enfantine et comme il le peut. Sa mère l'aime d'un tendre amour ; et lui, il met en elle toute sa consolation et sa joie. Il est près d'elle et elle est avec lui. Elle est heureuse près de lui, parce qu'il est son enfant ; et lui se réjouit d'être près d'elle, parce qu'elle est sa mère ; il se passe entre eux des entretiens plus doux que le miel, car le babil des enfants est très joyeux et plein de saveur.»

Ne dirait-on pas qu'il y a dans cette peinture si délicieusement fraîche, — dans ces derniers mots surtout légèrement empreints d'une mélancolie douce, — comme un ressouvenir lointain du foyer de Ségovie, avant que la mort y fût venue apporter la désolation avec le deuil ? Le père tressaille sans le vouloir dans le Saint, comme il gémissait dans François de Borgia quand, sur le point de s'éloigner de ses enfants, le duc de Gandie se jetait aux pieds du Père de Barma et lui disait, les larmes dans les yeux : « Mon âme souffre ; priez, priez pour moi, mon Père, et ayez soin, je vous en conjure, des enfants que je laisse auprès de vous. »

C'est donc avec la simplicité et la confiante familiarité d'un enfant qu'Alphonse allait à Dieu. Combien plus cette confiance filiale s'accentuait doucement auprès de la Très-Sainte Vierge ! Dès ses premières années, le Bienheureux avait reçu de cette Mère au cœur si tendre les témoignages d'amour les plus précieux. Il était encore fort jeune quand elle lui apparut et lui dit en souriant : « Sache, mon fils, que ma tendresse pour toi est si grande que la tienne ne pourra jamais l'égaler. »

C'était la réponse de la Mère à la naïve protestation de l'enfant qui, dans un élan d'amour, venait de lui dire : « Oh ! si vous

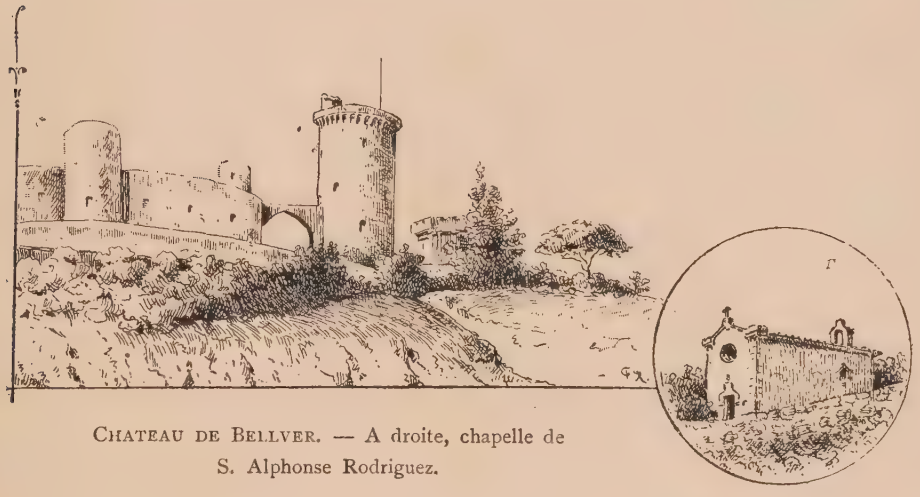
saviez comme je vous aime ! vous ne m'aimerez jamais autant. »

La Très-Sainte Vierge prouva bien à Rodriguez la profondeur de cet amour. Que de fois ne vint-elle pas le visiter ! D'autres fois, elle le rendait témoin de sa gloire dans le royaume éternel, ou bien elle le présentait elle-même à son divin Fils et à la Très-Sainte Trinité. — Alphonse passa une partie de sa vie dans la crainte et le tremblement. Il avait peur de se tromper lui-même et de tromper les autres sur son véritable état, a-t-il écrit. — Le démon était trop habile pour ne pas chercher à exploiter ce trouble. Il couvrait l'âme du Saint de ténèbres épaisses, il la voyait en proie à cette souffrance, faite d'abattement et de dégoût, avec laquelle tout homme a à compter sur cette terre; il y suscitait le doute qui ébranle douloureusement. Tantôt, il s'agissait de la prédestination, problème redoutable à propos duquel l'Esprit tentateur pressait Alphonse de difficultés ; tantôt le démon persuadait au Bienheureux qu'il serait ignominieusement renvoyé de la Compagnie de JÉSUS. D'autres fois, le Saint craignait d'avoir encouru l'excommunication à cause de sa vie passée ; et alors, nous avoue-t-il, « sa peine, son angoisse étaient vives [1], » parce que, dans cet état d'épouvante et de nuit, une ombre, un fantôme suffisent pour accabler les cœurs les plus forts. Alphonse se tournait alors vers Marie. « Il courait à elle comme un enfant court se réfugier près de sa mère ; Notre-Dame le consolait en lui disant : « Là où je suis, il n'y a rien à craindre. » Et la paix revenait momentanément dans ce cœur troublé.

Comme elle le soutenait dans les accablements d'âme, Marie soulageait maternellement son enfant dans la fatigue corporelle aussi. Elle avait pour lui des délicatesses qui ne pouvaient partir que du cœur d'une mère.

1. *Vid. passim* : *Vie admirable de saint Alphonse Rodriguez*, d'après les mémoires écrits de sa main par ordre de ses Supérieurs, traduite de l'espagnol par un Père de la Compagnie de JÉSUS. Paris, Ret. Bray, 1890.

Alphonse, déjà très âgé, reçut un jour l'ordre d'accompagner le Père Borasta au château de Bellver. C'était la résidence d'une des plus grandes familles de Majorque. Situé à trois kilomètres environ de la ville, sur le haut d'une colline, dont les flancs sont couverts d'une forêt de pins d'Alep aux fines aiguilles et où croissent en abondance les herbes odorantes de toutes sortes, cytise, myrte, lavande et romarin, ce château était d'un abord fort difficile. L'époque de l'année où l'on se trouvait et la chaleur qu'il faisait en rendaient l'accès plus rude encore ce jour-là. Le Père Borasta



CHATEAU DE BELLVER. — A droite, chapelle de S. Alphonse Rodriguez.

marchait en avant et disait son bréviaire. Alphonse le suivait péniblement, le visage inondé de sueur. Insensible au magnifique panorama qu'offrait la baie de Palma, dont les eaux étincelaient au loin sous le soleil, il égrenait les *Ave Maria* de son rosaire sur les bruyères roses, dont les grandes tiges souples demeuraient immobiles dans ce jour sans brises sous un ciel incandescent. Tout à coup Marie se présente à lui. Elle l'encourage d'un sourire, et, s'approchant de lui, elle essuie avec un linge d'une grande finesse les gouttes de sueur qui baignaient le front ridé du saint vieillard. A l'instant même, le bienheureux Frère sent une force surnaturelle raffermir

sous lui ses jambes épuisées par l'âge et la fatigue, et il achève sans efforts la rude montée qu'il avait encore devant lui [1].

Ces apparitions et ces ravissements se produisaient partout, avons-nous dit ; mais elles avaient surtout lieu à l'église ou durant l'oraison. Au commencement de l'année 1614, Alphonse fut transporté en esprit dans le Ciel : pendant plusieurs jours, il sembla ne plus s'apercevoir de rien autour de lui. On eût dit qu'il n'appartenait plus même à la terre. Une autre fois, DIEU lui montra le trône brillant réservé à saint Pierre Claver.

L'an 1606, pour la seconde fête de la Pentecôte, le Bienheureux était à genoux devant le T.-S. Sacrement, publiquement exposé à cause de la solennité ; ses yeux sont frappés par une éclatante lumière : il regarde et aperçoit réellement présent, dans l'adorable Eucharistie, JÉSUS CHRIST qui le contemple avec tendresse. — Le divin Sauveur daigna se manifester d'autres fois à son serviteur dans le sacrement de nos autels. Alphonse l'aperçut un jour assistant un Père qui célébrait la sainte Messe, et il eut le bonheur de le voir dans une autre occasion sous la forme aimable d'un petit enfant, au moment où le prêtre distribuait la sainte Communion.

Comme les âmes vraiment humbles, Alphonse n'éprouvait aucun orgueil de ces communications si familières. Bien au contraire, « il demandait à DIEU d'écarter de lui ces faveurs et ces révélations, qui l'exposaient à tomber dans l'illusion et à offenser son Maître qu'il aimait tant. La sainteté en effet, ajoutait-il, ne consiste pas à avoir des visions ou des consolations, le don de prophétie, ni à faire des miracles ; toutes ces choses coûtent peu à l'âme puisque c'est DIEU qui les lui donne. La sainteté coûte au contraire de grands efforts pour se mortifier et se vaincre avec la grâce divine, pour subjuguer par la lutte les vices et les passions. Elle consiste donc dans l'amour de DIEU et du prochain, dans une profonde humilité

1. Une chapelle, bâtie à l'endroit du miracle, en perpétue le souvenir.

de cœur, dans la patience, l'obéissance et la résignation, enfin dans l'imitation de JÉSUS-CHRIST. Et en tout ceci, il n'y a pas de danger. »

Notre-Seigneur prémunissait du reste son serviteur contre la vanité. « DIEU, écrit Alphonse, a aussi communiqué à cette personne une vraie connaissance d'elle-même et de ce qu'elle est en réalité. Elle voit en elle tant et de si mauvaises choses que de dégoût elle voudrait, si elle pouvait, ne pas se voir. Son âme s'aperçoit telle qu'elle est sans aucun raisonnement ; les choses se passent comme dans un magasin où se trouvent beaucoup d'objets et un grand miroir. D'un coup d'œil, on aperçoit dans le miroir ce qui se trouve dans la boutique ; d'un regard, l'âme éclairée par DIEU voit tout le mal qu'elle contient. »

Le Bienheureux disait encore finement sur le même sujet : « Allez voir un nègre de la Guinée, noir comme le jais ; appelez-le « nègre » : il ne se fâchera pas, car il sait bien qu'il l'est. Mais dites-lui qu'il est blanc, beau et vermeil : il s'emportera nécessairement, car il verra bien que vous vous moquez de lui. — Ainsi en est-il du serviteur de DIEU qui a le bonheur de connaître véritablement ses misères. Il ne se fâche pas si on lui dit qu'il est mauvais ; mais dire du bien de lui... c'est se moquer de lui comme on se moque du nègre quand on lui affirme qu'il est blanc. »

Les faveurs extraordinaires dont nous venons de parler étaient, de plus, chèrement achetées par des luttes incessantes et cruelles. Certaines personnes ne seraient pas loin de croire que les Saints montent l'abrupt sentier de la vie dans une perpétuelle allégresse et comme sans toucher terre. Il n'en est rien : ces chemins sont boueux et glissants pour tous les pieds. Si les Saints y marchent avec assurance, c'est qu'ils sont plus vigilants que nous. Mais ils ne sont pas au-dessus des passions et des révoltes de la nature déchue, et leurs lèvres trempent, elles aussi, au calice des tentations. C'est le breuvage amer qui leur rappelle tristement qu'ils gémissent encore

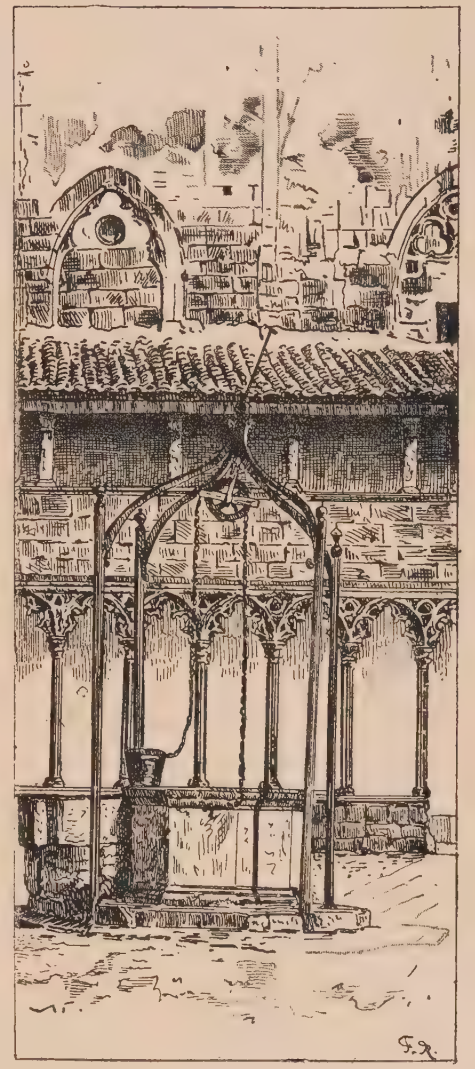
dans l'exil. Comme tous les élus, Alphonse ne devait être couronné qu'après avoir vaillamment combattu. Il resta de longues années sur le champ de bataille, et il y fut attaqué avec un acharnement exceptionnel.

Sa chasteté fut la première fleur sur laquelle le démon voulut porter la main : lis éclatant jusque-là et que l'esprit impur aurait eu une joie particulière à fouler aux pieds dans le cœur de cet enfant privilégié de la Vierge sans tache. Il n'y épargna rien, ni le temps, ni l'habileté. Infatigable dans ses attaques, ce tentateur se fit une arme de tout ce qui était à sa portée. Il remplit l'imagination tremblante de Rodriguez de tableaux corrupteurs ; il fit entendre sensiblement à ses oreilles épouvantées les plus dangereux propos ; il fit passer devant ses yeux d'horribles images. Les démons allèrent jusqu'à se jeter sur lui, « sans qu'il pût s'en défaire et ne lui laissant de possible, suivant sa propre expression, que le refus du consentement. » Humiliantes misères auxquelles le Ciel abandonne ses élus eux-mêmes pour augmenter leurs mérites sans doute, mais aussi pour armer de confiance et de courage tous les cœurs chrétiens. D'autre part Dieu ne se manifestait plus ; Marie semblait avoir oublié son serviteur. Mais Alphonse n'en luttait pas moins avec le même courage : il attendait en paix l'heure divine. Cette heure sonna et marqua le triomphe de ce second Antoine. — Ce ne fut pas, hélas ! pour longtemps. Comme dans l'Évangile, le démon revint à la charge avec des esprits plus mauvais que lui. La lutte recommença. Allait-elle être fatale à celui qui depuis si longtemps combattait avec tant de vaillance? Alphonse le craignait peut-être, quand Notre-Seigneur lui apparut : « Où donc étiez-vous, Seigneur, pendant cette terrible lutte ? Et pourquoi m'abandonner ainsi ? » Et le divin Maître de répondre : « Ne crains rien, Alphonse, je ne t'avais pas abandonné et je ne t'abandonnerai jamais. » En même temps, il tendait vers le généreux athlète ses mains transpercées par les clous du

Calvaire. La Vierge Marie apparut à son tour, et le souvenir que Rodriguez garda de cette double apparition fut si doux à son âme, que les assauts qu'il eut à subir encore ne lui inspirèrent plus la moindre terreur.

Le démon chercha alors à surprendre son adversaire d'un autre côté.

— Notre-Seigneur avait communiqué au pauvre portier du collège le don de prophétie. — Alphonse avait prédit à l'un des auditeurs de l'audience de Majorque, don François Pacheco, le succès d'une affaire importante qui devait se dérouler devant la cour royale de Madrid. — Il avait annoncé d'avance un autre événement qui se passait, à l'instant où il en parlait, sur la terre ferme : deux Pères avaient été envoyés en Espagne pour une mission difficile ; ils y réussirent pleinement, et à l'heure même où ils obtenaient ce succès, le Bienheureux l'annonça, à Majorque, au Recteur du collège. Plusieurs fois il avait eu aussi des révélations du Ciel sur le sort de certains navires qui avaient quitté l'île pour l'Espagne et sur lesquels se trouvaient des Pères de la Compagnie. Les mers étaient alors infestées par les corsaires algé-



PALMA. — Puits du cloître de S. François.

riens, et les traversées n'y étaient rien moins que sûres. Toutes ces prédictions s'étaient réalisées exactement.

C'est de ce côté que le démon tenta sa nouvelle attaque. Il chercha à faire germer la vanité dans cette âme si humble. Il lui détailla complaisamment tout ce qu'on lui avait vu faire pour Notre-Seigneur, et ce qu'en retour Notre-Seigneur avait daigné faire pour lui. Il lui rappela les grâces précieuses dont le Ciel l'avait comblé. Il lui énuméra par avance les miracles qui fleuriraient autour de son cercueil et lui montra la gloire dont serait entouré son tombeau. Il lui fit entrevoir en un mot les suprêmes honneurs de la canonisation.

Vainement Alphonse s'efforçait-il de se remettre sous les yeux ses fautes et son néant. Son astucieux ennemi retournait cette humilité elle-même contre lui. « Plus il s'abaissait, plus il devenait grand ; » si bien qu'emprisonné dans les fines mailles où le démon l'enveloppait avec une infernale habileté, le Saint sentait déjà la perplexité et l'angoisse étreindre son âme. Mais Dieu veillait encore. Jésus-Christ et Marie apparurent de nouveau, et la tentation s'évanouit pour ne plus jamais revenir.

Le démon était repoussé : il n'était pas réduit à l'impuissance. Une troisième fois il recommença l'assaut de cette âme valeureuse, et c'est de l'humilité même d'Alphonse qu'il se servit pour l'attaquer. Il n'avait rien pu contre le Saint en grossissant sa vertu et ses mérites. Changeant complètement de tactique, il essaya de le perdre en exagérant considérablement les fautes et les oublis qui avaient pu lui échapper. De la présomption il poussa subitement Alphonse à la défiance et au désespoir. La nouvelle attaque était d'autant plus à craindre qu'elle allait être livrée contre un vieillard accablé d'infirmités, au cours de sa dernière maladie. Le démon essaya de persuader à Rodriguez que sa vie s'éteindrait misérablement dans une faute grave, où sombrerait en même temps tout ce

qu'il avait fait de bien. — Pour surcroît d'épreuves, une sécheresse absolue envahit l'âme du malade ; la prière l'avait embaumée jusqu'alors : la prière la laissa insensible. Un torrent d'amertumes fit irruption dans ce cœur si pieux et le pénétra jusqu'aux fibres les plus intimes. Plus de consolations, plus de goût pour l'oraison ; Alphonse cherchait-il un refuge dans la prière vocale, sa mémoire refusait de le servir, il avait de la difficulté à se souvenir du *Pater*. L'*Ave Maria* lui-même lui échappait, cet *Ave Maria* si souvent, si tendrement dit cependant en l'honneur de la Vierge Immaculée, pour laquelle Alphonse avait toujours eu tant de dévotion ! Les

PALMA. — La cathédrale.

ténèbres l'enserraient donc de tous côtés, et c'est inutilement que dans cette nuit profonde son âme cherchait une consolation.

Cinq mois durant, la lutte se poursuivit ! cinq mois, la défiance tortura ce cœur et l'écrasa dans une lente et douloureuse agonie. Cinq mois, cependant, le fidèle serviteur accepta sans murmurer cette épreuve que DIEU semblait lui avoir réservée, comme la plus douloureuse, pour mettre un sceau à sa vertu. Enfin elle eut un terme. Alphonse sortit de la lutte, comme Jacob au lever de l'aurore, fortifié, et il eut le bonheur de voir Marie elle-même venir une fois de plus le consoler. C'était une faveur bien grande et bien douce, mais de quel prix n'avait-elle pas été payée !

En même temps que ces assauts, le Saint avait à supporter des mauvais traitements inouïs. — Tandis que la tentation luttait, pour ainsi dire, « corps à corps avec son âme, » suivant son expression, pour le faire consentir au mal, et que, « brisé de fatigue, il se sentait presque mourir, » l'enfer se déchaînait autour de lui. Les démons l'assiégeaient, se jetaient sur lui et l'accablaient de coups. Ils le frappaient à l'aide d'instruments de fer, avec une si impitoyable cruauté, qu'au dire du Bienheureux lui-même il n'y avait pas endroit de son corps qui ne fût meurtri, de la plante des pieds au sommet de la tête. Une nuit, les esprits infernaux entrèrent dans la chambre où Alphonse prenait son court sommeil. Ils l'entourèrent et, après avoir déchargé sur lui des milliers de coups, ils se prirent à le déchirer avec des ongles et des peignes de fer dont ils étaient armés. Puis ils appliquèrent sur ses chairs ainsi lacérées des lames ardentes, si bien qu'il confessa humblement avoir perdu sa vigueur d'esprit et, presque vaincu par la souffrance, s'être trouvé sur le point d'y succomber. Au récit de pareilles souffrances, qui se renouvelèrent pendant une grande partie de sa vie entière, qui ne comprendrait le Saint quand il écrivait à son confesseur : « Je ne pense pas qu'une créature ait subi épreuve spirituelle plus horrible, car je ne puis dire qu'une légère partie du peu que je me rappelle. Et je crois que l'angoisse et les souffrances par où passe, dans ces tentations épouvantables, une âme qui aime Dieu, n'ont qu'un terme de comparaison possible, le martyre des premiers chrétiens. »

III.

L'Exacte pratique des vertus religieuses avait dès longtemps produit chez notre Saint une entière et complète soumission à la volonté de Dieu. — La mortification d'Alphonse était extraordi-

naire. Il coucha sur la dure pendant de longues années. A la fin de sa vie, il fallut un ordre exprès de son Supérieur pour lui faire accepter un pauvre matelas. « En toutes choses, dit ce Supérieur, Alphonse cherchait ce qui répugne le plus à la nature. A table, par exemple, si par inadvertance on lui servait quelque aliment gâté, il le prenait en toute hâte avant qu'on s'en aperçût. Jeûnes, disciplines, cilices, tous les genres de pénitences ou mortifications étaient recherchés par lui avec la même avidité. L'année même de sa dernière maladie, il me demanda la permission de faire tous les jeûnes prescrits, sans s'exempter d'un seul, et il me déclara, en son compte de conscience, avoir pris encore régulièrement la discipline trois fois. »

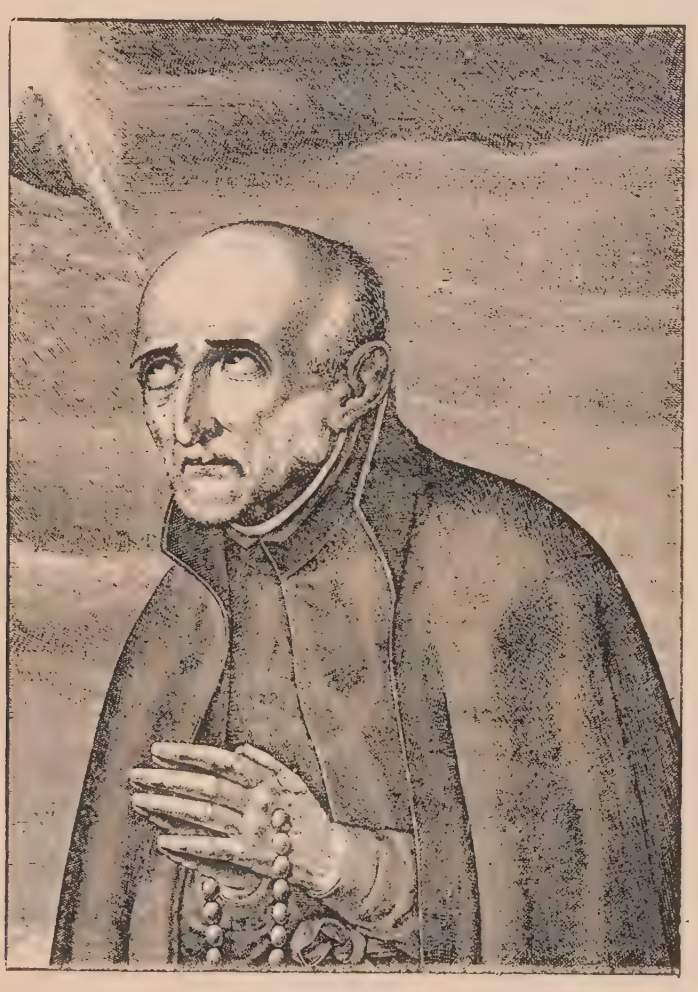
Alphonse n'apportait pas un soin moins jaloux à la garde de ses sens. Non seulement il ne permettait pas à ses yeux de s'égarer sur des personnes dont l'image aurait pu devenir entre les mains du démon une cause de trouble pour son cœur, mais il leur interdisait même de se reposer sur des objets inoffensifs par pur plaisir. — Les paysages de Majorque sont aussi riches que variés. La plaine qui entoure Palma ressemble à un immense verger. — Les néfliers, les bananiers, les palmiers aux stipes élancés, les citronniers chargés de fruits dorés, les orangers aux feuilles d'un vert puissant scintillant avec des éclats métalliques sous le soleil, les grenadiers constellés de fleurs de sang, y croissent à l'abri de haies de cactus, d'aloès ou de cyprès noirs. Plus loin des bois d'énormes oliviers noueux étalent leurs masses grisâtres ou s'allongent en sillons cendrés sur le cuivre pâle des blés. Comme horizon, pour peu qu'on s'élève, « la mer noyant au loin ses lignes vaporeuses dans l'éblouissante immensité [1]. » Toutes ces magnificences n'arrêtaient pas le Bienheureux. — A l'exemple d'autres Saints, il aurait pu sans doute y admirer les reflets superbes des beautés divines. Sous l'impulsion de la grâce, il préférait s'en priver pour se mortifier, et quand

1. Léon Vuillier, *Les Iles oubliées.*

il sortait de Palma afin d'accompagner quelque Père, il ne passait à travers ces merveilleux paysages que les yeux baissés. Le Supérieur l'envoyait-il à N.-D. du Mont, campagne du collège, il ne touchait pas à la moindre des fleurs, quoiqu'il les aimât beaucoup ; il s'abstenait même de regarder les fruits du verger ou les raisins de la vigne, « afin de ne pas céder à son goût sur ce point, » comme il l'avoua un jour avec une grande simplicité à son confesseur.

La pauvreté servait de compagne fidèle à la mortification dans le cœur de Rodriguez. Tous les vêtements lui étaient bons pourvu qu'ils fussent usés. — Dans sa chambre, pas même une table. Un petit siège de bois et un lit, c'était tout ce qu'on y apercevait. Encore le siège lui fut-il un jour enlevé par mégarde. Il ne le redemanda pas, et, pendant un an, il se contenta de s'asseoir sur les ais tremblants de son lit. Aux murs de cette cellule de vrai pauvre de Jésus-Christ, Alphonse n'avait suspendu, avec une vulgaire image de la Vierge, que son bien-aimé crucifix : vue fortifiante que celle de la croix de son Sauveur ! Quand son regard s'y reposait le matin à son lever, Alphonse se retrempait pour la journée entière dans cette inaltérable patience dont il donnait tant de preuves au cours de ses pénibles occupations. Rien ne pouvait lui arracher un signe de fatigue ou de vivacité, ni les importunités des visiteurs, ni la fréquence des courses qu'il avait à faire dans la maison, ni même les espièglerie des enfants, qui se faisaient un malin plaisir de l'appeler plusieurs fois par heure à la porte, en y sonnant par manière de jeu. Alphonse les surprenait-il en flagrant délit, il souriait, disait une parole aimable et rentrait dans sa loge avec sérénité. Cet empire absolu sur lui-même l'avait fait surnommer « le Frère mort ». — Mort à lui-même, il l'était en effet. — En conversation constante avec Dieu au milieu de ses occupations incessantes, il semblait ne plus rien voir ici-bas que sa propre misère et son indignité.

Il s'estimait le plus vil criminel de la terre, et à ses yeux il n'y avait rien au monde d'aussi méprisable que lui. « C'est pourquoi il avouait confidemment à son confesseur, d'après un de ses biographes,



S. Alphonse Rodriguez.

qu'il se faisait horreur à lui-même, et qu'il ne paraissait jamais aux regards des autres qu'avec la confusion d'un homme dont l'aspect seul inspire à tous ceux qui l'approchent le dégoût et une insur-

montable aversion. La Providence permit, pour l'entretenir dans cette idée, que, sur la fin de sa vie, sa poitrine exhalât, par suite de ses infirmités, une odeur qui lui était insupportable. Quoiqu'il s'en aperçût seul et que personne n'en souffrît en l'approchant, il s'étonnait pourtant qu'on pût le supporter, et qu'on ne lui interdît pas tout commerce avec le reste de la maison. Il lui suffisait de se souvenir de ses péchés pour se considérer avec le dernier mépris, car il se croyait sincèrement le plus grand des pécheurs : de là ce respect sincère qu'il avait pour ses frères, les regardant tous comme ses Supérieurs et se montrant en tout disposé à les servir; de là ce soin constant qu'il eut toujours de choisir la dernière place, et cette affection avec laquelle il s'employait aux offices les plus humiliants. »

Cette humilité entretenait Rodriguez dans une telle mésestime de lui-même que sa vie n'avait aucun prix à ses yeux. Il l'exposa vingt fois dans les contagions : jamais pourtant avec autant d'abnégation qu'à l'arrivée d'une escadre espagnole où la peste avait éclaté. Les hôpitaux sur lesquels on avait évacué les marins frappés par le fléau étaient presque déserts, tant la panique était universelle. Alphonse s'offrit avec empressement à ses Supérieurs pour soigner les pestiférés. Il s'installa dans l'un des hôpitaux et, sans souci de la mort, resta au chevet des mourants aussi longtemps que les Supérieurs consentirent à l'y laisser.

Du reste, les malades furent toujours l'objet de sa plus tendre charité. — C'était un bonheur pour lui que d'aller auprès d'eux pour les visiter et les consoler. Il était plein de compassion pour leurs souffrances. S'ils étaient pauvres, il tendait la main en leur faveur et il leur procurait, avec les aumônes ainsi recueillies, tous les soulagements qu'il était en son pouvoir de leur donner. Dieu leur accorda même parfois par son entremise plus d'un adoucissement à leurs maux : il leur rendit instantanément la santé.

Un gentilhomme, frappé d'un coup d'arquebuse, se mourait. Il avait déjà reçu l'Extrême-Onction, quand il demande avec instance à voir le F. Rodriguez. Le Bienheureux, envoyé par ses Supérieurs, se rend auprès du malade, prie à son chevet et, à la sollicitation du mourant, pose la main sur sa blessure. A l'instant un mieux se déclare : le mourant recouvre l'usage de ses membres et, quelques jours après, il était complètement guéri.

Un charpentier, Christophe Colmer, fut délivré d'une fièvre violente qui le consumait en buvant de l'eau sur laquelle Alphonse avait fait le signe de la croix. — D'un seul signe de croix le saint

PALMA. — Vue de la ville.

vieillard rendit également la santé à un petit enfant qui allait mourir et que, dans sa douleur, sa mère lui avait apporté.

L'obéissance d'Alphonse était aussi simple qu'admirable. Elle est bien faite pour déconcerter l'esprit léger du monde. Mais, en l'élevant sur les autels, l'Église l'a sanctionnée, en même temps qu'elle proteste contre l'orgueilleuse indépendance du siècle, déjà condamné dans son amollissante recherche des aises de la vie par la canonisation de Pierre Claver. Alphonse se souvenait de la parole de N.-S. : « Qui vous écoute m'écoute. » Aussi fermait-il résolument l'oreille à tout ce qui aurait pu mutiler en lui la perfection de cette sublime vertu. « Il n'y a de sagesse et de prudence, disait-il, que dans cette

soumission aveugle qui ne peut égarer, puisqu'on suit l'exemple de Celui qui fut obéissant jusqu'à la mort.

» C'est en cela que consiste la perfection, et N.-S. communique à ceux qui obéissent de cette manière une lumière toute céleste qui leur fait voir clairement le souverain Maître, lequel commande dans le Supérieur, en sorte que tout l'univers essayerait vainement de les amener à désobéir. »

Animé par ces pensées de foi, Alphonse n'hésita jamais à obéir sur-le-champ, quelque difficile que parût l'exécution de l'ordre qu'on lui donnait. Sa vie offre à ce propos plus d'un trait qui nous reporte à la merveilleuse obéissance des Pères du désert. « Son Supérieur, afin de l'éprouver, raconte le P. Jullien, Recteur du collège de Majorque, lui dit un jour de s'en aller aux Indes. Alphonse voulut obéir aussitôt. Mais on refusa de lui ouvrir la porte. Je lui demandai depuis comment il comptait partir, puisqu'il n'avait point d'argent et ne connaissait pas de vaisseau en partance : « J'allais, dit-il, avec l'assurance que Notre-Seigneur, dont le Supérieur est le représentant, me procurerait le viatique et l'embarcation nécessaires. Et si je n'avais trouvé ni l'un ni l'autre, me confiant à la sainte obéissance, je serais entré dans la mer. S'il m'avait paru impossible d'avancer plus loin, alors je serais retourné sur mes pas, content d'avoir fait tout ce qui dépendait de moi pour obéir. »

» En une autre circonstance, son Supérieur, remarquant qu'il laissait une porte ouverte, lui demanda pourquoi il ne la fermait pas. C'en fut assez. Ce bon Frère, qui à toute heure devait passer par cette porte, se fit dès lors une obligation de la fermer exactement chaque fois qu'il entrait ou qu'il sortait ; durant de longues années il n'y manqua jamais.

» Le zèle des âmes, poursuit le P. Jullien, consumait son cœur ; il s'y livrait tout entier selon l'esprit de sa vocation. Portier durant trente années dans ce collège, il ne cessa par ses pieux entretiens,

sa modestie et ses bons exemples, de prêcher la vertu avec une admirable efficacité. Il produisit ainsi, en ceux qui traitaient avec lui, des merveilles de conversion et de sainteté, à la grande édification du public et à l'honneur de notre Compagnie.

» Mais c'était trop peu pour lui : il voulait la conversion du monde entier, il la demandait constamment à DIEU. Transporté par la ferveur de son zèle, il s'offrait à tout souffrir pour le salut de chaque

S. Alphonse Rodriguez et S. Pierre Claver.
(D'après un tableau de Gagliardi.)

homme en particulier, sans distinction de race ou de nationalité. »

On le voit, Alphonse était digne par son zèle d'être le maître du grand apôtre de Carthagène. Lorsque Pierre Claver arriva, jeune étudiant, au collège de Majorque, DIEU révéla à notre Saint ce qu'il se proposait d'accomplir un jour de l'autre côté des mers par le moyen du futur esclave des nègres. Le cœur du bienheureux portier en fut rempli d'allégresse et de consolation. Claver fut accueilli par lui comme un fils. — Alphonse, si discret, si réservé

avec ses frères quand il s'agissait des grâces qu'il avait reçues du Ciel, ouvrit tout grands devant son jeune disciple les trésors renfermés dans son âme. Pierre ne perdit rien de ces précieuses leçons. Nous avons raconté déjà comment il les réduisit en pratique et ce qu'il fit en Amérique pour le service de DIEU. Mais son maître n'eut pas la consolation d'assister ici-bas à ces merveilleux travaux.

IV.

PEU de temps après le moment où Pierre était ordonné prêtre à Carthagène (1616), Alphonse fut attaqué plus vivement que jamais par de poignantes douleurs. Elles devaient, après de longs mois de souffrances, se terminer par la mort. Depuis sept ans, du reste, il avait dû être déchargé de l'office de portier : ses infirmités le lui rendaient impossible. Ses pieds s'étaient prodigieusement enflés, ses jambes s'étaient couvertes de plaies, un catarrhe invétéré l'oppressait jour et nuit, et, pour parfaire ce martyre, la pierre lui causait de terribles tourments. Il trouvait néanmoins la force de rendre encore quelques services au collège.

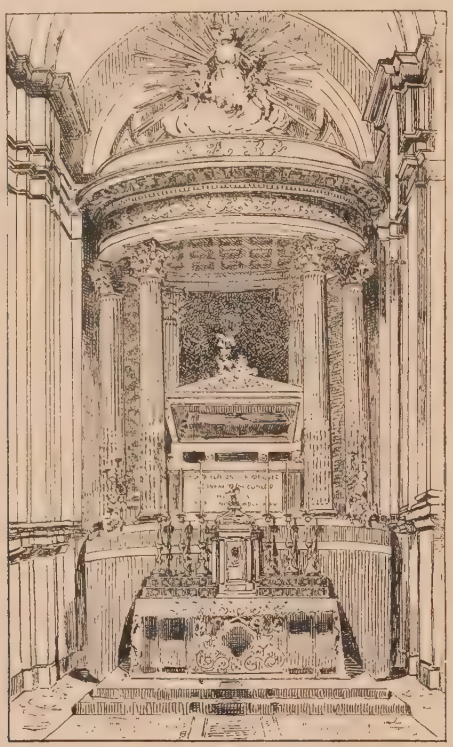
Bientôt cependant cet état empira ; une maladie d'estomac et d'entrailles emprisonna définitivement le saint vieillard dans sa chambre. Ses forces dépérissant de jour en jour, il n'en eut même plus assez, dès les premiers mois de 1617, pour quitter son pauvre lit. Incapable d'y demeurer étendu à cause de ses accès de suffocation, il devait rester assis, le dos appuyé au chevet, sans pouvoir se rendre à lui-même le moindre service. C'est dans cet état, en proie à l'insomnie la plus cruelle et aux plus vives souffrances, qu'il passa près de six mois. Cette existence, si grande déjà aux yeux de DIEU par la prière, l'humilité, l'abnégation, était purifiée

encore par la douleur. La patience d'Alphonse ne défaillit pas. Pourtant la nature en lui se cabrait devant le mal physique, comme elle se cabre en pareille circonstance dans chacun de nous. Rodriguez l'a humblement avoué dans ses écrits, car les Saints ne simulent pas un stoïcisme qui, lorsqu'il n'est pas mensonge, n'est qu'orgueil le plus souvent. « Chez cette personne, a-t-il écrit, l'homme extérieur sent et redoute les souffrances et les peines ; elle en redoute non seulement l'approche, mais quelquefois même le seul souvenir. » Il ne faiblit pas cependant sous la douleur parce qu'il priait, tenant en mains, dans ses derniers combats, ce chapelet qu'il n'avait pour ainsi dire pas quitté durant toute sa vie. Il puisait dans cette prière la force de demeurer doux au milieu de ses tourments. La terrible tentation de défiance qui se surajouta à ses autres souffrances, et qui pendant cinq mois sembla lui voiler complètement le Ciel, ne suffit pas elle-même pour l'abattre ou pour le décourager.

Mais le peu de forces qui lui restaient s'usèrent dans cette lutte terrible. Pendant le mois d'octobre, l'état du saint malade s'aggrava considérablement : les douleurs étaient devenues intolérables. Depuis deux mois Alphonse était contraint de rester couché sur le même côté, sans jamais changer de position. Il n'en continua pas moins à vaquer à l'oraison avec une fidélité qui jetait tout le monde dans l'admiration. Jamais une plainte d'ailleurs. Interrogeait-on Rodriguez sur sa santé : « Avec la grâce de Dieu, se bornait-il à dire, cela ira très bien vraiment ; » et un jour que le Frère infirmier lui demandait ce qui le faisait souffrir, le bon vieillard lui répondit en souriant : « Hélas ! beaucoup d'amour-propre, beaucoup ! »

On lui avait administré l'Extrême-Onction et le Viatique depuis deux ou trois jours, quand, le 28 octobre, le mourant, fermant les yeux, entra dans un délicieux ravissement. Son âme commençait à se dégager doucement de la prison du corps. Son visage, amaigri et pâli par ses longues souffrances, devint resplendissant : ses traits

se transformèrent et reflétèrent quelque chose des sereines lueurs du Ciel. De ses lèvres s'échappaient d'ardentes aspirations : « Très doux Jésus, Marie, Marie ! » On sentait le feu qui dévorait son âme. Le saint Frère ne sortit de ce ravissement que pour entrer dans le bonheur éternel.



Palma. — Autel et châsse de S. Alphonse Rodriguez.

Le 30, vers minuit, ses douleurs le reprirent ; puis il tomba en défaillance. Tout annonçait une fin prochaine. « Les Pères et les Frères de la maison accoururent pour assister à sa mort, dit un témoin oculaire de cette bienheureuse fin. Alphonse répéta à plusieurs reprises le très doux nom de Jésus. Comme on lui présentait le crucifix à baiser, il ouvrit les yeux, qu'il avait tenus fermés durant

ces trois jours, les porta vifs et brillants comme autrefois sur l'image du Sauveur en croix, lui baisa les pieds, et, prononçant encore une fois, avec une grande tendresse, le saint nom de JÉSUS, il rendit son âme à DIEU, le regard attaché sur son crucifix. » (31 octobre 1617.)

Dans ce crucifix, Alphonse avait reconnu l'ami inséparable de toute son existence, la source de ses plus fermes espérances, le confident de toutes ses douleurs. Fortifié par cette vue, il mourait avec confiance et il avait raison : le Maître crucifié sous les yeux duquel il expirait allait le couronner. — Pour qu'à l'heure suprême nous mourions, nous aussi, de la mort des élus sous les regards du DIEU du Calvaire, ô saint et doux Alphonse, obtenez-nous l'inamissible amour du crucifix !

APPENDICE.

Liste des Bienheureux et des Vénérables de la Compagnie de Jésus.

BIENHEUREUX.

B. P. Jean de Britto, martyr, né à Lisbonne, en 1647, mis à mort à Oréiour (Marava, Madras), dans l'Hindoustan, le 4 février 1693, à l'âge de 46 ans.

B. P. André Bobola, martyr, né dans le Palatinat de Sandomir en Pologne, en 1590 ou 1592, mis à mort à Janow (Lublin), en Russie, le 16 mai 1657, à l'âge de 65 ou 67 ans.

B. P. Pierre Canisius, confesseur, né à Nimègue, en Hollande, en 1521, mort à Fribourg en Suisse, le 21 décembre 1597, à l'âge de 76 ans.

B. P. Pierre Lefèvre, confesseur, né à Villaret (commune de Saint-Jean de Sixt), dans la Haute-Savoie, en 1506, mort à Rome le 1er août 1546, à l'âge de 40 ans.

LES QUARANTE BIENHEUREUX MARTYRS DU BRÉSIL, massacrés en se rendant dans cette mission par les Calvinistes, qui les surprirent en vue de Palma (Canaries), le 15 juillet 1570.

Voici leurs noms :

B. P. Ignace d'Azévédo, prêtre, né à Porto, Portugal, en 1527.

B. P. Diégo, Didace ou Jacques d'Andrada, prêtre, né en Portugal, en 1530.

(Les douze Bienheureux dont les noms suivent, n'étaient pas prêtres encore.)

B. Benoît de Castro, né en Portugal, en 1543.

B. Louis Correa, né à Evora, Portugal.

B. Emmanuel Fernandès, Portugais.

B. Jean Fernandès, né à Lisbonne, Portugal.

B. André Gonsalvès ou Gonçalvès, Portugais.

B. Simon Lopès, Portugais.

B. François de Magalhaëns, Portugais.

B. Alvare Mendès, né à Elvas, Portugal.

B. Pierre Nunès, Portugais.

B. Emmanuel Rodriguès, Portugais.

B. Jean de Saint-Martin ou de San-Martino, né à Tolède, Espagne.

B. Antoine Soarès, Portugais.

(Les dix Bienheureux suivants étaient novices au moment de leur martyre.)

B. Marc Caldeira ou Caldeyra, né à Porto, Portugal.
B. Antoine Correa, né à Porto, Portugal, 1555.
B. Alexis Delgado, né à Elvas, Portugal, 1556.
B. Nicolas Diniz, né à Bragance, Portugal, 1553.
B. Gonsalve Henriquès, né à Porto, Portugal.
B. Emmanuel Pacheco, Portugais.
B. Diégo Pérès, Portugais.
B. François Pérez Godoy, né dans le diocèse de Tolède, Espagne.
B. Ferdinand Sanchez, né en Castille, Espagne.
B. San-Juan, né en Portugal, 1557.

(Les seize derniers martyrs étaient frères coadjuteurs.)

B. Emmanuel Alvrès, né à Evora, Portugal.
B. François Alvrès, Portugais.
B. Gaspard Alvrès, né à Porto, Portugal.
B. Jean de Baéza, Espagnol.
B. Simon da Costa, novice, né à Porto, Portugal, 1552.
B. Antoine Fernandès, Portugais.
B. Dominique Fernandès, Portugais.
B. Jean Fernandès, né à Braga, Portugal.
B. Pierre Fontoura, né à Braga, Portugal.
B. Jean de Majorga ou de Majorque, né à Aragon, Espagne, 1533.
B. Blaise Ribéra ou Ribeyro, né à Braga, Portugal.
B. Grégoire Scrivano, né à Logrono, Espagne.
B. Alphonse de Vaéna, né à Tolède, Espagne, 1537.
B. Maure Vaz, né à Porto, Portugal.
B. Jean de Zafra, né à Tolède, Espagne.
B. Etienne Zuraire, né en Biscaye, Espagne.

LES TRENTE-TROIS BIENHEUREUX MARTYRS DU JAPON.

B. P. Jean-Baptiste Machado, né à Angra, île de Terceire, une des Açores, Portugal, en 1 martyrisé à Omura, le 22 mai 1617.
B. P. Diégo, Didace ou Jacques Carvalho, né à Coïmbre, Portugal, en 1578, martyrisé à Sendaï, le 22 février 1624.
B. P. Michel Carvalho, né à Braga, Portugal, en 1577, martyrisé à Omura, le 25 août 1624.
B. Paul Navarro, né en Italie, en 1562, martyrisé à Ximabara ou Simabara, le 1er novembre 1622.
B. F. Denis Fugixima, scolastique, né au Japon, en 1593, martyrisé à Ximabara, le 1er novembre 1622.
B. F. Pierre Onizuki, ou Onizucca, scolastique, né au Japon, en 1604, martyrisé à Ximabara, le 1er novembre 1622.
B. F. Léonard Kimura, coadjuteur, né à Nangasaki, Japon, en 1575, martyrisé à Nangasaki, le 18 novembre 1619.
B. P. François Pachéco, né en Portugal, en 1565, martyrisé à Nangasaki, le 20 juin 1626, avec les huit Bienheureux qui suivent :
B. P. Balthasar de Torrès, né à Grenade, Espagne, en 1563 (Nangasaki, 20 juin 1626).
B. P. Jean-Baptiste Zola, né à Brescia, Italie, en 1575 (Nangasaki, 20 juin 1626).

B. F. Vincent Caun, scolastique, né en Corée, Asie, 1580 (Nangasaki, 20 juin 1626).
B. F. Jean Kinsaco, scolastique, Japonais, né en 1605 (Nangasaki, 20 juin 1626).
B. F. Pierre Rinxei, scolastique, Japonais, né en 1588 (Nangasaki, 20 juin 1626).
B. F. Michel Tozo, scolastique, Japonais, né en 1588 (Nangasaki, 20 juin 1626).
B. F. Paul Xinsuke, scolastique, Japonais, né en 1572 (Nangasaki, 20 juin 1626).
B. F. Gaspard Sandamatzu, coadjuteur, né à Omura, Japon, en 1565 (Nangasaki, 20 juin 1626).
B. P. Antoine Ixida, né à Arima, Japon, en 1570, martyrisé à Nangasaki, le 3 septembre 1632.
B. P. Thomas Tzugi, Japonais, né en 1571, martyrisé à Nangasaki, le 7 septembre 1627.
B. F. Michel Nacaxima, scolastique, Japonais, né en 1583, martyrisé à Simonoseki ou mont Ungen, le 25 décembre 1628.
B. P. Charles Spinola, né à Prague, en 1564, mais Génois d'origine, martyrisé à Nangasaki, le 10 septembre 1622, avec les huit Bienheureux qui suivent :
B. P. Sébastien Kimura, né à Firando, Japon, en 1565 (Nangasaki, 10 septembre 1622).
B. F. Thomas Acafoxi, scolastique, Japonais, né en 1572 (Nangasaki, 10 septembre 1622).
B. F. Louis Cavara, scolastique, né à Arima, Japon, en 1582 (Nangasaki, 10 septembre 1622).
B. F. Jean Ciongocou ou Tchoungocou, scolastique, Japonais, né en 1582 (Nangasaki, 10 septembre 1622).
B. F. Gonsalve Fusaï, scolastique, Japonais, né en 1582 (Nangasaki, 10 septembre 1622).
B. F. Antoine Kiuni, scolastique, Japonais, né en 1572 (Nangasaki, 10 septembre 1622).
B. F. Pierre Sampo, scolastique, Japonais, né en 1572 (Nangasaki, 10 septembre 1622).
B. F. Michel Xumpo, scolastique, Japonais, né en 1589 (Nangasaki, 10 septembre 1622).
B. F. Ambroise Fernandès, coadjuteur, Portugais, né en 1551, martyrisé à Suzuta près Omura, le 7 janvier 1620.
B. P. Camille Costanzo, Italien, né en 1572, martyrisé à Firando, le 15 septembre 1622.
B. F. Augustin Ota, scolastique, Japonais, né en 1572, martyrisé à Firando, le 10 août 1622.
B. P. Jérôme de Angelis, Sicilien, né en 1567, martyrisé à Yedo, le 4 décembre 1623.
B. F. Simon Jempo ou Yempo, scolastique, Japonais, né en 1575, martyrisé à Yedo, le 4 décembre 1623.

—⁂—⁂—⁂—

LES CINQ BIENHEUREUX MARTYRS D'ANGLETERRE.

B. P. Edmond Campion ou Campian, né à Londres, en 1540, exécuté à Londres, le 1er décembre 1581.
B. P. Alexandre Briant, né dans le comté de Dorset, exécuté à Londres, le 1er décembre 1581.
B. P. Thomas Cottam, né à Bilsborough, Lancashire, en 1549, exécuté à Londres, le 30 mai 1582.
B. P. Thomas Woodhouse, né en Angleterre, exécuté à Londres, le 19 juin 1573.
B. P. Jean Nelson, né à Skelton, Yorkshire, exécuté à Londres, le 3 février 1578.

—⁂—⁂—⁂—

LES CINQ MARTYRS DE L'ILE DE SALSETTE, près de Bombay (Hindoustan), massacrés par les Indiens idolâtres, le 15 juillet 1583.

B. P. Rodolphe Aquaviva, neveu du P. Claude Aquaviva, 5e général S. J., né à Naples ou à Atri, Italie, en 1550.
B. P. Pierre Berno ou Berna, né en 1550, à Ascona (Tessin).
B. P. Antoine Francisco, né à Coïmbre en Portugal, en 1553.
B. P. Alphonse Pachéco, né à Minaya, province de Cuença, Espagne, en 1550.
B. F. François Aranha, coadjuteur, né à Braga en Portugal, en 1553.

B. P. Antoine Baldinucci, né à Florence, en 1665, mort à Poffi, près Frosinone, province de Rome, le 7 novembre 1717.
B. P. Bernardin Realino ou Realini, né à Carpi, province de Modène, en 1530, mort à Lecce, royaume de Naples, le 2 juillet 1616.

—⁂—⁂—⁂—

VÉNÉRABLES.

V. P. Joseph Anchiéta, né à St-Christophe, capitale de Ténériffe, une des îles Canaries (E-pagne), en 1534, mort à Réritiba, au nord de Rio-Janeiro, Brésil, le 9 juin 1597.
V. P. Louis La Nuza, Sicilien, né en 1591, mort à Carini, province de Palerme, le 21 octobre 1656.
V. P. Louis du Pont, né à Valladolid, Espagne, en 1554, mort à Valladolid, le 16 février 1624.
V. P. Melchior Grodecz, martyr, né à Teschen, Silésie autrichienne, mort à Kaschau, Hongrie, le 7 septembre 1619.
V. P. Etienne Pongratz, martyr, né à Alvincz, Transylvanie, Hongrie, mort à Kaschau, le 7 ou 8 septembre 1619.
V. P. Gonsalve de Silveira ou Silveyra, martyr, Portugais, né en 1526, mis à mort à Zimbaoé, capit. du Monomotapa, Afrique, le 15 ou 16 mars 1561.
V. P. Cardinal Robert Bellarmin, né à Montepulciano (Sienne), Italie, en 1542, mort à Rome, le 17 septembre 1621.
V. P. François de Castillo, né à Lima, Pérou, en 1615, mort à Lima, le 11 avril 1673.
V. P. Claude de La Colombière, né à Saint-Symphorien-d'Ozon (Isère), France, en 1641, mort à Paray-le-Monial (Saône-et-Loire), le 15 février 1682.
V. P. Julien Maunoir, né à Saint-Georges de Reintembault (Ille-et-Vilaine), France, en 1606, mort à Plévin (arr. de Guincamp, Côtes-du-Nord), le 28 janvier 1683.
V. P. Emmanuel Padial, né à Grenade, Espagne, en 1661, mort à Grenade, le 25 avril 1725.
V. P. Joseph Pignatelli, né à Saragosse, Espagne, en 1737, mort à Rome, le 15 novembre 1811.

LES VINGT-HUIT VÉNÉRABLES MARTYRS ANGLAIS.

V. P. Jean Cornelius, né à Bodmin, Cornouailles, martyrisé à Dorchester (Dorset), le 4 juillet 1594.
V. P. Robert Southwell, né à Saint-Faith's, Norfolk, 1560, martyrisé à Londres, le 21 février 1595.
V. P. Henri Walpole, né à Docking, Norfolk, 1559, martyrisé à York, le 7 avril 1595.
V. P. Roger Filcock, né à Sandwich, Kent, martyrisé à Londres, le 27 février 1601.
V. P. Robert Middleton, né à York, martyrisé à Lancastre, mars 1601.
V. P. François Page, né à Harrow, Middlesex, martyrisé à Londres, le 20 avril 1602.
V. P. Édouard Oldcorne, né à York, martyrisé à Worcester, le 7 avril 1606.
V. F. Rodolphe Ashley, coadjuteur, né en Angleterre, martyrisé à Worcester, le 7 avril 1606.
V. F. Nicolas Owen, coadjuteur, né en Angleterre, martyrisé à Londres, le 7 avril 1606.
V. P. Thomas Garnet, né à Londres, en 1574, martyrisé à Londres, le 23 juin 1608.
V. P. Edmond Arrowsmith, né à Haddock, Lancashire, en 1585, martyrisé à Lancastre, le 28 août 1628.
V. P. Thomas Holland, né dans le Lancashire, en 1600, martyrisé à Londres, le 12 décembre 1642.
V. P. Briant Cansfield, né à Robert's Hall, Lancashire, martyrisé à York, le 3 août 1643.
V. P. Rodolphe Corby, né à Dublin (origine anglaise), en 1598, martyrisé à Londres, le 7 septembre 1644.
V. P. Henri Morse, né à Norfolk, en 1595, martyrisé à Londres, le 1er février 1645.
V. P. Pierre Wright, né à Slipton, Northamptonshire, en 1603, martyrisé à Londres, le 19 mai 1651.
V. P. Edouard Mico, né à Essex, martyrisé à Londres, le 3 décembre 1678.
V. P. Thomas Bedingfield, né à Norfolk, martyrisé à Londres, le 21 décembre 1678.
V. P. Guillaume Ireland, né dans le Lincolnshire, en 1636, martyrisé à Londres, le 24 janvier 1679.
V. P. François Neville ou Cotton, né dans le Hampshire, martyrisé à Londres, février 1679.
V. P. Jean Fenwich, né à Durham, en 1628, martyrisé à Londres, le 20 juin 1679.
V. P. Jean Green ou Gawen, né à Londres, en 1640, martyrisé à Londres, le 20 juin 1679.

V. P. Guillaume Harcourt ou Waring, né dans le Lancashire, en 1609, martyrisé à Londres, le 20 juin 1679.
V. P. Antoine Turner, né dans le Leicestershire, en 1619, martyrisé à Londres, le 20 juin 1679.
V. P. Thomas Whitbread ou Harcourt, Provincial, né à Essex, en 1618, martyrisé à Londres, le 20 juin 1679.
V. P. Philippe Evans, né dans le Monmouthshire, en 1645, martyrisé à Cardiff, le 22 juillet 1679.
V. P. David Lewis, né à Abergavenny, Monmouthshire, en 1617, martyrisé à Usk, Monmouthshire, le 27 août 1679.
V. P. Jean Ogilvie, né à Drum, en Écosse, et martyrisé à Glascow, le 10 mars 1615.

LES DOUZE MARTYRS DU BRÉSIL, COMPAGNONS DU BIENHEUREUX IGNACE D'AZÉVÉDO,

massacrés par les Calvinistes en pleine mer, non loin des îles Canaries.

1° 13 septembre 1571. Les Vénérables Pères Pierre Dias et François de Castro ; les Vénérables Frères Gaspard Goès, scol., et François Paulo, nov. scol. ; tous Portugais. Le Vénérable Frère Michel Aragonez, nov. scol., Espagnol.

2° 14 septembre 1571. Les Vénérables Frères Jean Alvrès, Ferdinand Alvrès (scol. ou coad.), Pierre Dias, André Paès, Alphonse Fernandès, scolastiques ; les Venérables Frères Pierre Fernandès, Jacques Carvalho, novices coadjuteurs : tous Portugais.

LES DEUX MARTYRS DE L'AMÉRIQUE DU SUD ET DE L'OCÉANIE.

V. P. Roch Gonzalès, né à L'Assomption, Paraguay, en 1572, martyrisé dans l'Uraguay, le 15 ou 16 novembre 1628.
V. P. Diégo de Sanvitorez, né à Burgos, Espagne, en 1628, martyrisé dans l'île Saint-Jean, l'une des Mariannes, le 2 avril 1672.

LES HUIT MARTYRS DU JAPON.

V. P. Diégo de Mesquitta, Portugais, martyrisé à Nangazaki, le 4 novembre 1614.
V. P. Antoine Critana, né à Almodovar (Ciudad Réal), Espagne, martyrisé à Nangasaki, le 24 novembre 1614.
V. P. Jean-Baptiste de Baéza, né à Ubéda (Jaen), Espagne, martyrisé à Nangasaki, le 7 mai 1626.
V. P. Gaspard de Castro, né à Braga, Portugal, martyrisé à Nangasaki, le 7 mai 1626.
V. P. Julien Nacaura, Japonais, martyrisé à Nangasaki, le 21 octobre 1633.
V. P. Mathieu de Couros, né à Lisbonne, Portugal, martyrisé à Nangasaki, le 29 octobre 1633.
V. P. Marcel-François Mastrilli, né à Naples, Italie, en 1602, martyrisé à Nangasaki, le 17 octob 1637.
V. P. Sébastien Vieira ou Vieyra, Portugais, martyrisé à Yedo, le 6 juin 1634.

LES CINQ MARTYRS DU TONKIN.

V. P. Emmanuel d'Abreu, Portugais (1709), martyrisé dans la capitale du Tonkin, le 12 janv er 1737.
V. P. Barthélemy Alvrès, Portugais (1707), martyrisé dans la capitale du Tonkin, le 12 janvier 173
V. P. Vincent da Cunha, né à Lisbonne, Portugal (1708), martyrisé dans la capitale du Ton . 12 janv.er 1737.

V. P. Gaspard Gratz, né à Durem, Prusse Rhénane, martyrisé dans la Capitale du Tonkin, le 12 janvier 1737.
V. F. André, catéchiste, né en Cochinchine, martyrisé en Cochinchine, le 26 juillet 1644.

LES SIX MARTYRS D'ÉTHIOPIE.

V. R. P. Apollinaire d'Almeida, évêque de Nicée, coadjuteur du patriarche, né à Lisbonne, Portugal, (1588), martyrisé en Éthiopie, le 14 juin 1638.
V. P. Abraham-François de Georgis, né en Alep, Syrie, martyrisé en Éthiopie, le 30 avril 1595.
V. P. Gaspard Paès, Portugais, martyrisé en Éthiopie, le 25 avril 1635.
V. P. Jean Péreira ou Péreyra, Portugais, martyrisé en Éthiopie, le 2 mai 1635.
V. P. Louis Cardeira ou Cardeyra, Portugais, martyrisé en Éthiopie, le 12 avril 1640.
V. P. Bruno Bruni de Sainte-Croix, né en Italie, (1590), martyrisé en Éthiopie, le 12 avril 1640.

LES DIX CONFESSEURS.

V. R. P. André d'Oviédo, patriarche d'Éthiopie, né à Igliesca (Burgos), Espagne, (1516), mort en Éthiopie, septembre 1577.
V. P. Jean d'Allosa, né à Lima, Pérou, mort à Lima, le 6 novembre 1666.
V. P. Jean d'Almeida, d'origine portugaise, né à Londres, mort à Rio-Janeiro, Brésil, le 24 septembre 1653.
V. P. Vincent Caraffa ou Caraffe, 7e général S. J. né à Naples, Italie, (1585), mort à Rome, le 8 juin 1649.
V. P. Jean Cardim, Portugais, (1588), mort à Braga, Portugal, le 15 février 1615.
V. P. Bernard Colnago, né à Catane, Sicile, mort à Catane, le 21 avril 1611.
V. P. Georges Giustiniani, né à Chio, Archipel, (d'origine italienne, 1569), mort à Bologne, Italie, le 3 décembre 1644.
V. P. Diégo Martinez, né en Espagne, en 1542, mort à Lima, Pérou, le 2 avril 1626.
V. P. Jean Sébastiani, né à Daroca (Saragosse), en 1546, mort à Lima, Pérou, le 21 mai 1622.
V. F. François Gaétani, scolastique, né à Palerme, mort à Palerme, le 20 avril 1601.

TABLE DES GRAVURES.

Pages.

Armes des Loyola et des Onaz 7
LOYOLA. — Porte d'entrée de la *Santa Casa*, telle qu'elle était au temps de S. Ignace. . . 8
LOYOLA. — Les armes de la famille, sculpture au-dessus de la porte d'entrée de la *Santa Casa*. 9
PAMPELUNE. — Basilique élevée sur l'emplacement de l'ancien bastion où S. Ignace fut blessé. 10
VALLÉE DE LOYOLA. — Ermitage de Onaz fréquenté par S. Ignace ; en bas, monument commémoratif du *Salve* 13
MONTSERRAT. — Partie centrale de l'abbaye 14
Épée et poignée de l'épée de S. Ignace de Loyola. Trésor de l'église du collège des Jésuites de Barcelone 15
MANRÈSE. — Intérieur de la grotte, actuellement convertie en chapelle 17
MANRÈSE. — Hôpital Sainte-Lucie 18
MANRÈSE. — Façade de l'église des Jésuites ; à gauche, la même église avec ses dépendances, vue de profil 20
MANRÈSE. — Porte de l'église du collège de Saint-Ignace 21
Mignard. — S. Ignace écrivant les *Exercices* sous la dictée de la T.-S. Vierge 23
VENISE. — Porche de Saint-Marc 26
JÉRUSALEM. — Le Cénacle. 28
BARCELONE. — Puerta Nueva, près de laquelle se trouvait le couvent de N.-D. des Anges . 31
ALCALA. — L'Université. 33
SALAMANQUE. — L'Université. 35
PARIS. — Hôpital espagnol de Saint-Jacques de Compostelle au temps de S. Ignace . . . 36
PARIS. — Collège de Montaigu. La Bibliothèque Sainte-Geneviève en occupe aujourd'hui l'emplacement 38
LOYOLA. — Partie centrale : l'église. 40
AZPEITIA. — L'hôpital de la Maddalena 43
AZPEITIA. — Église paroissiale ; S. Ignace y fut baptisé 45
VENISE. — Église des SS. Jean et Paul 47
ROME. — Chapelle de la *Storta* 49
LE MONT-CASSIN. 50
S. Ignace de Loyola, Fondateur de la Compagnie de Jésus. (Bibliothèque nationale, Cabinet des Médailles.) 51
S. Ignace de Loyola. (D'après Jacques del Conte.) 53
AZPEITIA. — Pont et manoir de Emparan 56
S. Ignace. — Fac-simile de la signature d'une lettre au prince royal d'Espagne. (Philippe II.). 58
Crucifix de S. Ignace à Manrèse 60

Château de XAVIER. — A gauche, les armes de la famille des Xavier 69
PARIS. — Chapelle de Saint-Jean de Beauvais, dépendance du collège de Beauvais. . . . 71
PARIS. — Les Mathurins : Université de Paris au temps de S. François Xavier 73
PARIS. — Montmartre jadis et aujourd'hui. 74
BOLOGNE. — Les tours penchées 76
ROME. — Torre del Melangolo, où S. Ignace et S. François Xavier partant pour les Indes se firent leurs adieux. 77
Adieux de S. Ignace et de S. François Xavier. (D'après une peinture murale de Lamothe, dans l'église du JÉSUS à Paris.) 79
LISBONNE. — Chapelle où S. François Xavier dit sa dernière messe en quittant l'Europe . . 81
ANCIENNE GOA. — Église du JÉSUS. 84
CÔTE DE LA PÊCHERIE. — Église catholique de Tutticorin 86
MANAPAD. (Côte de la Pêcherie.) — Chapelle de la Vraie Croix. S. François Xavier a daté plusieurs lettres de ce village 88
CÔTE DE LA PÊCHERIE. — Bouquet de palmiers près d'une rivière 89
MANAPAD. — Petite construction élevée sur une grotte où S. François Xavier passait souvent la nuit à prier. 91
Fac-simile de l'écriture et de la signature de S. François Xavier 93
MACAO. — Ancienne église des Jésuites 95
MACAO. — Débarcadère. 100
JAPON. — Entrée de la baie de Kagoxima 104
Bâton de S. François Xavier, conservé dans la chapelle du duc de Grenade, à Madrid. . . 105
S. François Xavier. 106
ANCIENNE GOA. — Tombeau de S. François Xavier. 109
ILE DE SANCIAN 111
S. François Xavier. — Le crucifix au crabe 113
Mort de S. François Xavier, d'après une peinture murale de l'église du JÉSUS, à Paris. . . 118

GANDIE. — Palais des Borgia. A gauche, en haut, les armes de la Maison 123
GRENADE. — Chapelle funéraire des rois d'Espagne à la cathédrale 124

S. François de Borgia. — Fac-simile de son écriture. (D'après une lettre conservée au collège Saint-Joseph, à Lyon.) 127
Tolède. — Puerta del Sol 130
Barcelone au temps de S. François de Borgia 133
Gandie. — Chapelle particulière dans le palais des Borgia. 137
Gagliardi. — S. Ignace reçoit le duc de Gandie, à Rome 139
Loyola. — Retable de la chapelle particulière du château au temps de S. Iguace et de S. François de Borgia 141
S. François de Borgia. 145
Fac-simile de la signature de « François le pécheur » 152
Barcelone. — Portail de l'église de Santa Maria del Mar, où S. François de Borgia allait souvent prier 155
Rome. — L'église du Gésù 156
Rom . — Bronze de la balustrade de l'autel de S. Ignace, au Gésù 159
Ferrare. — Ancien château des Ducs 161
Rome. — Intérieur de Santa Maria del Popolo 163
Verdu. — Vue de la ville 169
Ruines du château de Verdù, où est né S. Pierre Claver. 170
Montserrat. — Ensemble du monastère 172
Majorque. — Intérieur du collège ; le jardin 173
Carthagène 177
S. Pierre Claver, d'après Gagliardi 179
Dans les Andes. 183
Verdu. — Portail latéral de l'église paroissiale 186
S. Pierre Claver 189
Verdu. — Église paroissiale : le clocher 191
Nouvelle Grenade. — Aux environs de Carthagène. 194
Verdu. — Vieille chapelle du temps de S. Pierre Claver, aujourd'hui transformee en poterie. 197
Verdu. — Vue du collège St-Pierre Claver. 201
La Louvesc. — Vue du Mont Chaix 205
Fontcouverte. — Église et reste de l'ancien château des Régis. 207
Toulouse. — Ancien noviciat des Jésuites. 209
Tournon. — Porte d'entrée du lycée, autrefois collège des Jésuites 210
Viviers. — Vue de la haute ville et de la cathédrale 215
Le Puy. — Vue de la ville 217
La Louvesc. — La basilique : la chaire 221
Le Puy. — L'ancienne église de la maison des Jésuites 225
S. François Régis soigne un pauvre vieillard. (D'après une peinture murale de M. Joseph Aubert dans la chapelle des Dames du Cénacle, à Versailles.) 230
La Louvesc. — La basilique, le porche et les clochers 232
La Louvesc. — La basilique, la tribune du fond de l'église 236
S. Jean-François Régis 238
S. François Régis visite les pauvres. (D'après une peinture murale de M. Joseph Aubert, dans la chapelle des Dames du Cénacle, à Versailles.) 241
La Louvesc. — La Grange-Neuve, où les reliques de S. François Régis furent cachées pendant la Révolution 244
Tarente au temps de S. François de Géronimo 249
Naples. — Gésù Vecchio : ancien collège des Jésuites 251
Otrante, d'apres une ancienne gravure. 253
Naples. — Fontaine de Ste-Lucie 257
Resina. — Église du village, d'après une ancienne gravure 259
Naples. — Le Môle 263
Vésuve. — Coulée de lave. 267
Ile de Capri 271
Abbaye de la Trinité, près de Salerne. 275
S. François de Géronimo 279
Bénévent. — Ancien arc et fontaine Ste-Sophie. 281
Naples. — Gésù Nuovo. Maison professe des Jésuites. 285
Pouzzoles 287
Village de Prasniz 293
Rostkow aujourd'hui. — A gauche, les armes des Kostka. 295
Vienne. — La cathédrale Saint-Étienne 297
Prasniz. — L'église paroissiale où S. Stanislas fut baptisé. 299
Apparition de la T. S. V. à S. Stanislas Kostka. (D'après un vitrail de M. Lucien Bégule, dans une des chapelles du collège de Mongré.) 303

Fac-simile de la signature du P. Laurent Magi. 304
AUGSBOURG. 307
Fac-simile de la signature de S. Stanislas 311
ROME. — Le Gésù : le jardin 313
Fac-simile de la signature du Bienheureux Canisius 318
ROME. — Statue de S. Stanislas, dans la chambre où le saint mourut 320
CHATEAU DE CASAL-MONTFERRAT. Porte d'entrée et bastion. 325
CASTIGLIONE au temps de S. Louis de Gonzague. 327
FLORENCE. — Ancienne rue des Anges, aujourd'hui rue Alfani. Maison où demeurait S. Louis de Gonzague. Médaillon du Saint au-dessus de la porte d'entrée 329
FLORENCE. — Les Uffizi 330
MANTOUE. — Château des Gonzague 331
Monnaie de Mantoue. (Bibliothèque nationale, Cabinet des médailles.) 333
L'ESCURIAL. 335
Armes de la Maison de Gonzague 339
S. Louis de Gonzague. (D'après un tableau conservé au collège Saint-Ignace de Marseille.) . 341
MANTOUE. — Palais Saint-Sébastien, où S. Louis signa son acte de renonciation au marquisat de Castiglione 343
ROME. — Chapelle de S. Louis de Gonzague au Collège Romain 347
ROME. — Chapelle du Collège Romain où S. Louis fit ses premiers vœux 350
S. Louis de Gonzague. (D'après le portrait de la chapelle du Collège Romain.) . . . 351
FRASCATI. — Villa Borzari, autrefois maison de campagne du Collège Romain 355
ROME. — Hôpital de Sainte-Marie de la Consolation, où S. Louis contracta la maladie dont il mourut 357
S. Louis de Gonzague et S. Stanislas Kostka montant au Ciel, d'après Ant. Balestra. . 359
DIEST. — Vue de la ville 363
DIEST. — Maison où S. Jean Berchmans naquit. 365
DIEST. — Collégiale St-Sulpice où S. Jean Berchmans fut baptisé 366
DIEST. — Entrée du béguinage 367
DIEST. — Maison moderne sur l'emplacement de la maison où naquit S. Jean Berchmans . 369
MALINES. — Porte de Bruxelles. 371
ANVERS. — Ancienne Maison professe des Jésuites 373
S. Jean Berchmans 377
MONTAIGU. — L'église Notre-Dame ; à droite, le clocher 380
Fac-simile d'un thème latin écrit par S. Jean Berchmans 381
ANVERS. — Église des Jésuites 385
ROME. — Collège Romain 386
S. Jean Berchmans enseignant le catéchisme. (D'après un vitrail de M. Bégule, dans une des chapelles du collège de Mongré.) 391
DIEST. — Collégiale Saint-Sulpice ; statue de S. Jean Berchmans dans le chœur . . 393
S. Jean Berchmans 395
DIEST. — Saint-Sulpice. La dernière communion de S. Jean Berchmans : bas-relief à l'autel du Saint. 397
Entrée de la baie de NANGASAKI 403
Bonzes en prière 407
Soldat japonais de l'époque de Taïco-Sama 411
NANGASAKI. — Une rue de la ville. 413
OSAKA. — La plus ancienne bonzerie 417
Anciens archers japonais 422
Un condamné japonais conduit au supplice 425
Soldat japonais au XVIe siècle 428
Une jonque japonaise. 429
NANGASAKI. — Église des 26 martyrs 431
Les trois martyrs crucifiés 437
Vue de SÉGOVIE 443
SÉGOVIE. — Cloître de la cathédrale. 445
VALENCE. — Porche de la cathédrale 448
MAJORQUE. — Le collège des Jésuites, où S. Alphonse Rodriguez fut portier 451
CHATEAU DE BELLVER. — A droite, chapelle de S. Alphonse Rodriguez 455
PALMA. — Puits du cloître de S. François 459
PALMA. — La cathédrale 461
S. Alphonse Rodriguez 465
PALMA. — Vue de la ville 467
S. Alphonse Rodriguez et S. Pierre Claver. (D'après un tableau de Gagliardi.) 469
PALMA. — Autel et châsse de S. Alphonse Rodriguez 472

TABLE DES MATIÈRES.

Pages

S. IGNACE DE LOYOLA, fondateur de la Compagnie de Jésus (1491-1556) 5

S. FRANÇOIS XAVIER, Apôtre des Indes (1506-1552) 67

S. FRANÇOIS DE BORGIA, 3e Général de la Compagnie de Jésus (1510-1572) 121

S. PIERRE CLAVER, Apôtre des Nègres (1581-1654) 167

S. JEAN-FRANÇOIS RÉGIS, Apôtre du Vivarais et du Velay (1597-1640) 203

S. FRANÇOIS DE GÉRONIMO, Apôtre de Naples (1642-1716) . . . 247

S. STANISLAS KOSTKA (1550-1568) 291

S. LOUIS DE GONZAGUE (1568-1591). 323

S. JEAN BERCHMANS (1599-1621). 361

Les Saints Martyrs japonais : PAUL MIKI (1564-1597), JEAN DE GOTTO (1578-1597), et JACQUES KISAÏ (1533-1597). 401

S. ALPHONSE RODRIGUEZ (1531-1617) 441

APPENDICE. — Liste des Bienheureux et des Vénérables de la Compagnie de Jésus. 475

TABLE DES GRAVURES 481

060.96
R766

62676

Rouvier, Frédéric
AUTHOR

Les Saints, Confesseurs et
TITLE

Martyrs, de la Compagnie de Jésus.

DATE DUE	BORROWER'S NAME
	STORAGE - COSA

62676